





ÉLIE

DU MÊME AUTEUR

- Les Juifs en Égypte*,  
Éditions de l'Avenir, 1971.
- Le dhimmi.*  
*Profil de l'opprimé en Orient et en Afrique du Nord depuis la*  
*conquête arabe*,  
Éditions Anthropos, 1980 ; rééd. avec une préface de  
Jacques Ellul, Les provinciales, 2017.
- Les chrétientés d'Orient entre Jihad et Dhimmitude, VII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*,  
préface de Jacques Ellul,  
Éditions du Cerf, 1991 ; rééd. Jean-Cyrille Godefroy, 2006.
- Juifs et chrétiens sous l'Islam.*  
*Les dhimmis face au défi intégriste*,  
Berg international, 1994 ; rééd. 2005.
- Eurabia, l'axe euro-arabe*,  
Jean-Cyrille Godefroy, 2006 ; rééd. 2015.
- L'Europe et le spectre du califat*,  
Les provinciales, 2010 ; rééd. 2014.
- Autobiographie politique.*  
*De la découverte du dhimmi à Eurabia*,  
Les provinciales, 2017.
- Le dernier khamsin des Juifs d'Égypte, roman*  
Les provinciales, 2019.
- Bien aimés les souffrants...*, I, *Moïse. Al-Kahira, 1818-1882, roman*,  
Les provinciales, 2020.

À PARAÎTRE

- Bien aimés les souffrants...*, III, *Ghazal. Al-Kahira, 1960-1967,*  
*roman.*

BAT YE'OR

*Bien-aimés les souffrants...*

# ÉLIE

AL-KAHIRA, 1914-1948

roman



*Les provinciales*

© Les provinciales, 2021.  
*Encres de couverture et ornements :*  
Gérard Breuil.

## Avant-guerre : mars 1914

Car dans ces temps inouïs, plus que jamais l'individu agit sous la seule impulsion de l'histoire et des grandes idées qui se choquent sur son théâtre.

ANDRÉ MANDELSTAM,  
*Le sort de l'Empire Ottoman, 1917.*

Elle s'affaissa sur le fauteuil et d'un geste machinal lissa autour d'elle les plis de sa jupe de soie lilas, une couleur qu'elle affectionnait particulièrement. Surveiller cet embonpoint envahissant ! Sa main potelée tapota son ventre. Non... nul corset n'en viendrait à bout ! Mais comment résister aux confiseries parisiennes offertes par son fils David dans un magnifique coffret de La Marquise de Sévigné ? Essayer ces pastilles amaigrissantes vantées dans *L'Illustration*, reçus le matin même ? Ou les sels Cuquets dont la magie supprimait le poids sans imposer de régime ? Ah qu'elle était loin la taille de guêpe de ses vingt ans ! Du doigt elle écarta de son cou humide de sueur le col de dentelle blanche plissée. Son chignon soigné découvrait des oreilles aux lobes piqués d'une perle. Une paix intérieure épanouissait son visage, l'arrondissant comme une pleine lune. Toute tâche étant accomplie, le repos désormais parachevait le labeur. Un sourire s'éveilla sur ses lèvres poupines décorées par l'âge d'un discret duvet et dessinées, semblait-il, pour n'exprimer que la joie.

Isabelle hocha la tête : nul n'est plus harassé que le Juif le vendredi soir. La semaine durant, elle avait guidé le travail de la bonne, organisé les repas et la vie familiale, anticipant dans le cycle régulier des jours l'instant qui la conduirait lasse et heureuse

dans ce fauteuil. Déjà l'huile aromatique des shabbats adoucissait le couchant. Ce soir elle aurait des âmes supplémentaires lui disait affectueusement le vieil Aslan. Ses regards s'éparpillèrent alentour comme si elle accueillait ces âmes paisibles des shabbats.

Dans le silence de la maison s'éveillaient les échos d'autrefois... des années de jeunesse quand la sève des quatre enfants s'épanouissait aux Figuiers. Temps d'amour inépuisable, d'effusions maternelles. La vie n'était que caresses, baisers, gronderies qui prolongeaient jusque dans ses rêves le tendre parfum des chairs enfantines.

Et maintenant... Isabelle essuya une larme. Éliane mariée ! Envolée pour un logement au centre du Caire ! Ses larmes redoublèrent : David à Manchester... a-t-on idée ! Que Dieu garde qu'il n'épouse une juive d'Europe, une achkénaze, une prétentieuse qui l'éloignerait de sa famille, le retiendrait parmi les siens, des Juifs qui n'étaient pas comme eux... Elle frissonna d'effroi. Et Hélène... ah la petite blondinette riieuse ! Elle enfouit son visage dans son mouchoir. Quel vide avait-elle laissé derrière elle ! Son gendre, un industriel d'Alexandrie, la lui avait doublement volée. Était-elle vraiment heureuse ? Une malveillance soupçonneuse plissa ses lèvres. Oh ! elle ne reprochait rien à Henri. Rien... sauf les deux cents kilomètres la séparant de sa fille. Hélène communiquait si peu avec elle ! Avait-elle oublié qu'elle avait une mère, pensa-t-elle amère. Alors qu'elle s'en était plainte, son amie Liliane lui avait répondu : toi tu es le passé, Henri est l'avenir, celui qui lui a fait découvrir sa féminité et lui donnera des enfants.

Autrefois... comme il était heureux le temps d'autrefois ! le temps où le souci d'acheter les mets qui plairaient aux quatre enfants, au mari, à son grand-père souvent à la maison, emplissait le panier du cuisinier et creusait ses fossettes à la vue des appétits joyeux. Ce temps du bonheur des familles, comme il était précieux, comme elle le chérissait, elle dont l'enfance fut si solitaire.

Mais qui peut retenir les enfants ? Retient-on le vent ? Soudain elle sourit. Au dessus du plafond volaient des petits pas rapides. Dieu soit loué... Élie était resté aux Figuiers. Son fils Ibram, amour



de quatre ans, réveillait dans tous les coins la joie d'autrefois. Bientôt il descendrait rose et replet dans son petit costume marin.

Élie... elle avait toujours pressenti qu'il lui donnerait du souci. Qui le blâmerait de voyager autant... ? Si Sarah, cette mijaurée, lui avait donné des enfants, il aurait oublié son sionisme. Un emploi, des heures fixes, voilà qui le rangerait. Elle n'avait jamais approuvé ce mariage. Élie méritait mieux : à vingt-deux ans, avec un seul enfant, Sarah avait déjà terminé sa carrière maternelle !

Ce mariage avait tout chamboulé. Assez de vieilleries ! Sarah et Élie avaient voulu imposer la modernité. Sa main lissa sa jupe. Une autre époque... songea-t-elle nostalgique. Tout changeait. À Ghezireh on voyait des rues asphaltées et même des voitures ! Quand Kemal apparaissait dans le fracas étincelant de sa Rolls-Royce, il semblait surgir d'un autre monde. Certes, elle avait souvent accompagné Behor en Italie, y achetant quelques toilettes, admirant les magasins, étonnée par la liberté des mœurs. Elle évoqua ses voyages d'adolescente avec son grand-père ! Aslan, grand amateur d'opéras italiens qu'il aimait fredonner, l'emmenait souvent à la Scala de Milan. C'était le temps des rêves et des attentes romantiques du prince charmant. Eh oui ! elle l'avait trouvé son prince charmant, toujours aussi prévenant et l'aimant même après trente ans de mariage ! Chaque année Aslan leur avait offert un abonnement à l'Opéra du Caire construit en 1869 pour célébrer l'ouverture du Canal de Suez. À l'entracte, leurs jumelles collées aux yeux, ils détectaient leurs amis dans le public, les toilettes et les bijoux des mondaines, les notables de la Cour ou les ministres. Parfois la loge royale s'éclairait et le khédivé accompagné de sa famille apparaissait.

Attendrie Isabelle évoqua son grand-père qui l'avait tant choyée. Père et mère à la fois, prévenant ses moindres désirs, s'efforçant de pallier l'absence de sa famille. Quand elle parlait de ses parents et s'efforçait de se les représenter, elle subodorait à son expression grave une sorte de mystère. Souvent, avant de s'endormir, elle rêvait que sa mère couchée la serrait dans ses bras contre sa poitrine haletante.

D'un geste machinal elle remonta ses manches découvrant ses poignets potelés. Elle n'avait cessé de s'affairer toute la semaine, se dépensant à Zuwella active comme l'abeille, toujours présente pour emmailloter un bébé, consoler une veuve, réprimander un ivrogne, distribuer au dispensaire nouvellement créé médicaments, couvertures et vivres. Qui ne connaissait dans le quartier le pas alerte et le visage avenant d'Isabelle Salem. Les mères sortaient sur le pas de leur porte, la marmaille pendue aux jupes, le dernier-né sur le sein et c'étaient des Mme Isabelle par-ci, Mme Isabelle par-là. Elle écoutait gravement les doléances cherchant en son cœur les consolations désirées. Oui... pensa-t-elle, elle avait bien gagné le jour de repos de l'Éternel. Et son grand-père qu'elle sentait toujours auprès d'elle aurait été fier d'elle.

Le bras sur l'accoudoir et le menton dans la main, elle laissa couler son regard sur les objets mille fois palpés et utilisés. De son coin choisi justement pour cette particularité, elle voyait par les portes ouvertes la maison briller comme un sou neuf. Un ordre impératif avait remisé chaque objet en son réduit. À la cuisine les quatre repas du shabbat exhalèrent leur fumet. Ses narines humèrent l'arôme de l'agneau au citron. C'était le quatrième repas, celui que le Zohar consacrait au Messie, apprêté par le cuisinier avec un soin particulier. Sa tête oscilla de droite à gauche : si Israël était exilé c'est que le peuple n'observait plus les shabbats...

Devant elle, la table dressée semblait vêtue de fête. Songeuse, elle contempla deux chandeliers qu'Élie avait rapportés de Jérusalem. Une inscription y était gravée : « À Sion vous serez consolés ». Un homme généreux Élie... qui ne vivait pas sur terre. Pas comme Éliane et son mari David, ne rêvant qu'à améliorer leur situation parmi la bourgeoisie du Caire et dont le salon de velours grenat l'impressionnait.

Ses pieds réintégrèrent ses pantoufles brodées et elle se dressa avec une prestesse qui la réjouit. Quarante-cinq ans... en pleine maturité... grand-mère mais encore belle et jeune, n'était cet embonpoint. Oui... essayer ces sels amaigrissants et éviter le régime. D'un doigt elle supprima un pli sur la nappe, rectifia le napperon couvrant

les deux pains qu'elle avait cuits. Deux comme la double portion de manne reçue dans le désert quand les esclaves révoltés s'enfuirent de la maison de servitude, expliquerait Behor saupoudrant un morceau de pain d'une pincée de sel. Puis il l'offrirait solennellement à Ibram, contemplant par-dessus ses lunettes rondes l'enfant recueilli. Et toute la douceur du shabbat s'exprimerait dans ce geste d'offrande qui inclinerait l'aïeul vers l'enfant.

Elle s'immobilisa près de la table puis son regard lentement se porta vers la fenêtre. Le crépuscule allongeait l'ombre sur les gazons. Le ciel bleuâtre s'alourdissait de nuit. Avec la lenteur réfléchie d'un rituel elle alluma des bougies sur le vaisselier, versa le vin dans un gobelet d'argent, puis prenant sa Bible elle sortit dans le jardin.

Les Figuiers s'emplissaient de gazouillis où dominait le roucoulement des colombes. Le pas tranquille d'un âne résonna en cadence sur l'asphalte : l'âne du laitier. À quelques dizaines de mètres, le bougainvillier qu'elle avait fait planter vingt ans auparavant – plus ?... le temps passait donc si vite ! – recouvrait la pergola de sa robe mauve écarlate. Comme une rosée l'harmonie divine descendait en elle et illuminait son visage. Ta rosée, Seigneur, est une rosée vivifiante, murmura-t-elle. Voici... le shabbat est un cadeau à Israël, compassion accordée aux travailleurs, relâche pour toute créature, l'étranger, le serviteur, la bête et la nature. Alors si l'homme l'acceptait en son cœur, il interromprait tumulte et labeur, restituant à l'univers son chant originel. Peuple, animaux, végétaux reposeraient, tandis qu'en sa paix la nature sanctifiée retournerait à l'homme au terme du shabbat. Elle ouvrit sa vieille Bible offerte par Aslan et lut le psaume du vendredi. Il se fit soudain un grand silence, la nuit recueillie approchait. Immobile, le regard levé vers l'horizon bleuissant, Isabelle attendait le scintillement de la première étoile.



Le souk des cuivres rougeoyait. La foule sortait des mosquées, le musc et la sueur collaient à la nuit. Des femmes voilées passaient, un enfant sur l'épaule ou la tête chargée d'un panier. Parfois les deux... Des chameaux glissaient imperturbables. Behor obliqua à droite dans le souk des cuirs, un raccourci. Une odeur de tanin les agressa. Élie éternua, Behor accéléra le pas, guignant la silhouette sportive de son fils. Le corps des Salem, haut, maigre... Un soudain soulagement dilata sa poitrine : « Il est revenu ! » se dit-il, heureux de cette présence. La veille, Élie était rentré d'une mission auprès des communautés du Yémen. Ses voyages dans les contrées arrières de l'empire ottoman ou au Maghreb l'inquiétaient. Qu'allait-il faire dans ces régions où régnait un fanatisme religieux à un degré qui avait disparu d'Égypte depuis Mohammed Ali et surtout depuis l'occupation anglaise en 1882, après des excès xénophobes populaires. Spontanément Behor saisit le bras de son fils et posa sur lui un chaud et long regard. Oui... son fils préféré, reconnut-il avec une culpabilité un peu honteuse. Si seulement il pouvait changer de vie... À nouveau il nota sa ressemblance avec Ami Lourtiel, même front dégagé et même énergie dans la mâchoire carrée. On ne voyait d'abord dans son visage que son front et ses yeux. Mais quand il parlait on remarquait la bouche généreuse découpée dans une barbe d'ébène courte et bien taillée. Oui... Élie était plutôt un Lourtiel par Isabelle fille de Victoria. Il avait même hérité des yeux gris-eau largement fendus d'une Graziella Lourtiel née à Naples et située quelque part dans sa généalogie.

Absorbé dans ses pensées, Élie n'avait pas remarqué le geste de son père. Une tension illuminait l'eau fluorescente du regard. Regard prenant que Behor connaissait bien, qu'il recherchait lors de leurs causeries... leurs confrontations. Rien qu'à regarder son fils, il renouait à son insu une communication avec son propre père. Plus il vieillissait et plus il chérissait la mémoire de cet artisan qui lui avait inculqué son pathétique amour de l'instruction. Il sourit amusé par ses colères contre les notables qui refusaient la construction d'écoles modernes ! Un léger tiraillement à la jambe gauche l'arrêta un moment. Eh oui plus de cinquante déjà ! mais la

démarche encore alerte. Il lâcha le bras d'Élie, se redressa. Acheter une automobile ? pourquoi pas... ses déplacements seraient facilités. La diversification de ses affaires et son rang social le lui permettaient. Isabelle aimerait aller en ville dans une voiture conduite par un chauffeur en livrée galonnée qui lui ouvrirait la portière. Sa femme était une femme riche, habituée à la dépense et gâtée par son grand-père. Dans la nouvelle bourgeoisie émergente ils devaient tenir leur rang.

Je dois parler à Élie, décida-t-il soudain. Cette vie de bohémien ne lui vaut rien... il perd son temps avec les sionistes. Des fous inconscients des réalités. L'envoyer au Yémen par ces temps ! Il soupira.

« Je suis heureux que tu sois là, fit-il.

— Oui... moi aussi », répondit Élie distrait.

Ils s'engagèrent dans le souk des orfèvres. « Eau claire ! Eau pure ! » cria un porteur d'eau, l'effleurant de son outre en peau de buffle. Quand il avait vu Behor causant avec Jacques Nahum Pacha, le président de la communauté, Élie s'était demandé amusé : son père ce notable distingué ? Le corps sec et droit de Behor dégageait une noble respectabilité. Sa chevelure poivre et sel s'éclaircissait sur un front dégarni et méditatif barré de sourcils touffus encore noirs. Les lèvres mincies glissaient entre la moustache et la barbe garnissant les joues creuses. Dans le fond du regard, le temps avait déposé ses sédiments d'indulgence, adoucissant le bleu passé des prunelles. Nahum s'inclinait vers Behor et semblait lui parler presque confidentiellement. Autour d'eux, des pauvres du quartier se bousculaient, rejoints par d'autres, nouveaux venus humbles et faméliques. Vagues de rescapés toujours renouvelées des persécutions en Grèce, Roumanie, Cyrénaïque, Iran, Maroc marchant vers la Terre promise... mais toujours refoulées.

Observant son père, Élie avait deviné sa satisfaction secrète de parler d'égal à égal avec les notables. Peut-être ses voyages faisaient-ils mûrir en lui un autre regard, une autre perception... et un autre homme, presque étranger à la communauté. Et tandis qu'à distance il contemplait le conciliabule entre son père et

Nahum – sans doute à propos l’ouvrage de Behor sur le Zohar – Benzion s’était faufilé jusqu’à lui :

« Yabès veut te parler, il est malade... il ignore que tu es au Caire... c’est urgent », avait-il soufflé de sa voix basse qui s’alliait curieusement au mystère dont il aimait s’envelopper. Puis sa silhouette menue, son teint recuit et ses boucles noires s’étaient fondus dans la nuit. Il avait disparu, secret comme d’habitude avec ses sandales silencieuses, ses vêtements indéterminés, invisible comme le vent. Était-ce un traumatisme dans son enfance qui lui avait laissé ces mines de chat sauvage ? se demanda Élie. Benzion lui avait décrit sommairement la terreur des Juifs de Casablanca quand en 1907 les Arabes avaient pillé et incendié le mellah, violant les femmes et emportant trois cents jeunes filles en otages. Il ne lui avait pas dit qu’à douze ans il avait vu sa mère violée, éventrée, tuée sous ses yeux. Comme tant d’autres avant eux, la famille avait pris la route de Sion mais les Turcs l’avaient empêchée de poursuivre. Les Juifs n’entraient plus en Palestine. Ceux même qui y vivaient, dénoncés par les chrétiens et les musulmans, en étaient expulsés ou réduits à se cacher. La famille de neuf enfants avait échoué à Zuwella. Benzion, employé dans un magasin appartenant à un notable, avait connu Élie aux réunions du Cercle Herzl. Depuis il collaborait à la feuille sioniste qu’Élie publiait à grand peine. Benzion rêvait de devenir un grand poète qu’on inviterait dans les cercles littéraires huppés du Caire.

Behor saisit brutalement le bras d’Élie et le tira à droite. De superbes Nubiens vêtus d’une courte tunique blanche, la taille serrée dans une ceinture rouge, accouraient, jambes et pieds nus. Le gland noir de leur calotte battait leur épaule. « *Yeminak ! Chemalak\* !* » hurlaient-ils d’une voix qui dominait le tumulte du bazar. On s’écartait : l’équipage passait. À la beauté des coureurs on reconnaissait le rang du seigneur. En un éclair, Élie avait intercepté leur visage ravagé, la bouche creuse, le souffle arraché. Il s’immobilisa, fixant distraitemment l’alignement des mouchara-

\*Les mots suivis d’un astérisque sont expliqués dans le glossaire, en fin de volume.

bieh crénelant la ruelle. Combien de temps cela durerait-il ? oui le monde changeait, sauf la féodalité.

Il avançait, préoccupé par la situation qu'il avait vue au Yémen. Convaincus par des rumeurs que le temps de l'exil et de la servitude arrivait à son terme, les Juifs yéménites, ignorant la situation en Palestine, vendaient leurs maigres biens à des prix dérisoires et par familles, par villages entiers, partaient à pieds ou en bateaux. L'espoir vole vite sur les oueds taris dans l'univers de la mort. Attaqués par les bandits et les bédouins, épuisés par la misère et les épidémies, ils arrivaient quelques mois plus tard aux portes de la Palestine. Là, les autorités turques les refoulaient, les condamnant à errer sur des rafiots à la recherche d'un havre. Plus d'un avait déjà coulé avec sa cargaison humaine. Élie avait donc été envoyé au Yémen pour leur dire de prendre patience car l'heure de la délivrance n'était pas encore venue et la Turquie interdisait aux Juifs d'entrer en Palestine. D'ailleurs la situation internationale se dégradait. La guerre menaçait à nouveau dans les Balkans, laissant prévoir le soulèvement des raïas\* chrétiens dans les provinces européennes occupées par les Turcs. Les circonstances ne favorisaient ni le financement ni l'organisation d'une émigration qui s'avérait trop risquée.

Or sitôt au Yémen, ces décisions rationnelles arrêtées à froid et de loin perdaient toute leur pertinence. Devant chaque congrégation réunie il avait dû expliquer les raisons de différer le grand départ sans toutefois leur ôter l'espoir. Les femmes se tassaient dans un coin de la pièce, attentives et solennelles sous leur coiffe. Les hommes écoutaient gravement. Partout Élie avait recueilli le même message : nos oppresseurs nous ont retiré toute humanité, ils nous enlèvent même nos enfants. C'est une question de vie ou de mort. Telle était la réponse qu'il devait maintenant transmettre à Yabès.

Partir du Yémen... songeait-il, adaptant son pas à celui plus lent de Behor, mais dans quelles conditions ? Et les laisserait-on quitter le pays ? Même s'ils réussissaient à tromper la vigilance arabe et turque, le Yichouv\* serait incapable de leur fournir dans la clandestinité des logements et du travail. Si seulement l'Exécutif

sioniste acceptait de consacrer une part de ses fonds bien modestes à l'immigration yéménite !

« Par ici, fit précipitamment Behor baissant la voix, ne passe pas devant la mosquée. Ne vois-tu pas comment tous ces cadis nous regardent ? »

Cela faisait quelque temps déjà que les ulémas, exaspérés par les insurrections des chrétiens dans les Balkans, ne cessaient de réclamer la stricte application de la charia dans tout l'empire ottoman pour renvoyer les raïas dans leur état d'abjection. Ils accéléchèrent le pas, les yeux au sol. Foutaises les idées de tolérance, d'égalité, de fraternité proclamées par l'école de l'Alliance Israélite Universelle, se dit Élie.

Le front soucieux, Behor avançait dans les ruelles encombrées. L'empire bouillonnait comme un chaudron. Même au Caire, pourtant tenu bien en main par l'administration anglaise, la classe religieuse appelait à la révolte contre les Européens et les raïas. À la synagogue, Nahum en quelques mots, l'expression grave, lui avait fait part de son inquiétude. L'Italie infligeait une nouvelle défaite à la Turquie en Tripolitaine. Les Balkans étaient en ébullition et la Sublime Porte y avait perdu de nouveaux territoires. La Crète, la Bulgarie et l'Albanie avaient proclamé leur indépendance et la Serbie, la Bulgarie, la Macédoine et le Monténégro exigeaient l'application des réformes inscrites dans le Traité de Berlin en 1878 qui octroyaient une autonomie administrative aux provinces ottomanes d'Europe peuplées de chrétiens. En Mésopotamie et dans la région caucasienne les mouvements autonomistes arméniens avaient été écrasés dans le sang et les survivants vivaient dans la terreur de nouveaux massacres. La guerre menaçait. Le Caire était plein d'agents et d'espions du gouvernement des Jeunes-Turcs, du khédive et des Puissances européennes. La plus grande prudence s'imposait concernant le sionisme. « Behor..., avait prévenu Nahum, votre fils est sur une mauvaise voie... attention ! » Élie gâchait sa vie, soupira Behor. Agacé il secoua la tête... c'est un fainéant... ! un bon à rien, tout juste capable de courir sur les routes, la tête emplie de sornettes sionistes, un égoïste indifférent au danger qu'il faisait



courir à sa famille, à la communauté, oublieux de ses responsabilités. Mais comment le convaincre ? Ne pas y penser maintenant.

« Je suis heureux de pouvoir te donner de bonnes nouvelles, fit-il, redressant son torse. La communauté a de grands projets... nous devons nous adapter à notre époque, l'époque du progrès, de la locomotive, de l'automobile, du télégraphe... Les notables ont accepté d'avancer des fonds pour moderniser les écoles, construire au Caire un hôpital juif, créer des associations bénévoles pour les démunis. Il y a tant à faire... ta mère t'expliquera, elle s'y implique beaucoup et depuis longtemps. Ce sont de vastes projets. Nous avons tant de pauvres, de chômeurs, de réfugiés ! J'en parlais ce soir à Nahum. Il nous faut, me disait-il, des hommes jeunes, entreprenants. J'ai pensé à toi, toi qui aimes toujours tout changer... innover... un poste d'administrateur, de secrétaire...c'est à voir. »

Élie écoutait, le visage fermé. Ça y est ! son père entendait une fois de plus l'influencer ! Il ne cherchait qu'à l'éloigner du sionisme en lui procurant un emploi au service de Nahum, despote hostile au modernisme. Or ce soir, plus que d'habitude, il s'était senti étranger à cette communauté, à ses rites, ses connivences, ses hiérarchies. Mais si tenaces étaient les traditions de respect filial qu'il retint la riposte et d'une voix sèche malgré lui :

« Tu les connais ! je n'aurais aucune liberté... je ne ferais qu'exécuter leurs ordres.

— Mais non ! » s'écria Behor gaiement, jetant de biais un rapide regard au visage buté d'Élie « on a tellement exagéré la tyrannie de notre cher Pacha ! Je le vois souvent ces temps-ci. Tiens... je dois aller mardi lui parler au sujet de mon livre. Tu pourrais m'accompagner, discuter avec lui... »

L'antichambre de Nahum... les ors et les grenats... un peu comme son beau-frère Henri mais en bien plus somptueux. Les heures d'attente avec les quémandeurs obséquieux et patients. Robert, le fils de Nahum, un jeune homme aux manières affables et mystérieuses, animait une cellule communiste. Son père le savait-il ? Robert venait parfois au Cercle sioniste Herzl et tentait de convertir les jeunes au marxisme. « Le sionisme ? disait-il la moue

dédaigneuse, un nationalisme petit-bourgeois... c'est dépassé. Nous devons travailler à l'union internationale des travailleurs. » Les sionistes étaient ses adversaires, des rivaux qu'il combattait. Des passésistes quémandant un pays alors que le communisme voulait des peuples...le monde !

« Mardi ? fit Élie évasif, je ne sais... »

Il lui fallait aller voir Yabès pour le prévenir que les Yéménites refusaient de rester... qu'ils continueraient d'arriver... Qu'allait-on prévoir pour eux ? Travailler pour Nahum trahirait leur attente.

Il revit l'insidieuse tristesse du sourire de Sarah, le regard accusateur dont il se détournait malheureux et irrité. Yabès... c'était urgent, avait dit Benzion. Bah ! il dramatisait toujours. Rester avec Sarah... ? ou aller voir Yabès ? Que lui voulait l'avocat ? D'une vingtaine d'années plus âgé que lui, Yabès, toujours bien informé, jouissait d'une certaine considération et ses avis étaient écoutés respectueusement.

« Bien sûr, dit Behor, réprimant sa contrariété, je n'attends pas une décision immédiate. Prends ton temps, réfléchis. Ce serait passionnant. Tout est à faire, à construire pour le bien-être de notre communauté.

— Je ne t'ai pas parlé de ma dernière visite aux communautés du Yémen... fit Élie.

— Nous avons des réfugiés qui arrivent ici de partout, coupa Behor. Maintenant les Grecs et les Roumains chassent les Juifs en les accusant de collusion avec les Turcs qu'ils combattent. On est débordé... Ta mère a formé un comité de dames pour leur fournir des couvertures et des gardes d'enfants. Nos médecins acceptent de les soigner gratuitement. Je ne peux te décrire l'état de misère et de démoralisation de ces pauvres gens. Ah non... laisse ces Yéménites chez eux... Cette fois je ne sais pourquoi nous étions si inquiets pendant ton long voyage. »

Un reproche involontaire durcit sa voix, ferma son visage désapprouvateur. Le terrain était piégé mais il ne pouvait renoncer à son autorité paternelle, il devait mettre son fils en garde. Malgré

les années il était toujours le petit garçon impétueux et généreux, défendant spontanément les faibles.

Élie rejeta vivement la tête en arrière. Le jet lumineux d'une lanterne éclaira la phosphorescence du regard. La paix du shabbat... se dit-il. Il regardait droit devant lui, mais la tête blanchie de son père occupait le coin de son œil. Sa sérénité... S'il l'avait accompagné à la synagogue c'était uniquement pour humer l'ambiance d'une communauté qu'il avait négligée du fait de ses voyages. Décevant...

À ses côtés, Behor parlait avec animation d'une vieille photo de son père retrouvée dans un livre. Son exubérance presque juvénile l'étonnait.

« Elle est très abîmée, disait Behor, mais je la ferai retoucher et agrandir. Je pense l'encadrer et la mettre au salon, qu'en dis-tu ?

— Tu pourrais aussi exposer nos photos, plaisanta Élie, ce serait une galerie de portraits.

—Tiens !... bonne idée. » Behor paraissait enchanté. « Mon père est avec un autre homme, peut-être cet Emmanuel qu'il évoquait parfois. Mais il sera facile de le supprimer. » Tout en parlant il se demandait comment revenir à Nahum sans heurter de front son fils.

Ils contournèrent un sébil\* et débouchèrent à la rue Franque. Les réverbères à gaz remplaçaient les porteurs de lanternes. La large avenue fourmillait de mendiants, camelots, loueurs d'ânes, toute une population indéterminée, nu-pieds, vêtue de haillons, guettant l'occasionnel et l'imprévu. Des prostituées aguichaient les passants. Sur la place, vagabonds et flâneurs tournaient à vide. Fuyant la canicule, la foule agitée d'un mouvement stagnant piétinait à la lumière du gaz, chacun uni et solitaire sous le ciel trop immuable, dans les odeurs mêlées du haschich et des colliers de jasmin. Sur les marches de l'Opéra et aux portes des grands hôtels, infirmes et enfants mendiaient et s'offraient. D'anciens malfaitteurs mutilés par la loi exhibaient leur moignon. L'un d'eux leur emboîta le pas, poussant des cris indistincts. Sa main droite et sa langue avaient été coupées par ordre du juge.

« Dieu est miséricordieux », fit Behor.

Mais l'homme continuait à les implorer de ses cris de bête, la bouche écartelée et le moignon braqué sous leur nez.

Le fatalisme dénie à l'homme sa responsabilité et pourtant la loi le châtie, songeait Élie avançant dans la foule. Combien de milliers de chômeurs subissaient l'infâmante justice qui les mutilait ?

« *Ahram ! Ahram !* » s'égosillait un gamin vendant le journal du soir. Il se jeta dans ses jambes avec un lot de journaux.

« Prends garde mon fils », fit-il en l'écartant.

Élie saisit ses épaules décharnées sous la chemise en lambeaux, croisa la détresse des yeux purulents... ces quelques sous... dérisoire... il pensa à Robert, au communisme en Égypte.

La foule déambulait devant les boutiques ouvertes, les restaurants et les cafés en plein air, humant la nuit fraîche après une journée torride.

« Tu as vu ces yeux purulents ? fit Élie songeur.

— Quels yeux ?

— L'enfant... il est déjà condamné. Ensuite la justice sévira, la justice des pachas...

— Ne te mêle pas de ça... un Juif ne fait pas de politique », répliqua aussitôt Behor la voix basse et précipitée.

Mais à une époque si corrompue pouvait-on exiger d'un fils le respect des décisions paternelles ? Élie n'en ferait qu'à sa tête... cette détermination dans le regard... il la connaissait bien. Il s'y était heurté avant même que l'enfant sût parler. Et songeant à son père, il ressentit un malaise, presque un pressentiment. Nahum... il s'accrocha à cette bouée. Ce soir l'attention du Pacha l'avait flatté. Obtenir pour Élie une recommandation ? Heureusement il vivait encore aux Figuiers. Tant qu'il l'aurait sous son toit, il parviendrait peut-être à l'influencer...

La Pâque approchait et il se demanda si cette année aussi, chrétiens et musulmans inventeraient une accusation de crime rituel contre les Juifs, mus ensemble et toujours par la même volonté délibérée de ternir ou endeuilleur leurs jours de réjouissance. Malgré la protection des autorités, cette diffamation inaugurée en 1840 à Damas par le consul français et le gouverneur égyptien de

l'époque revenait presque chaque année. Qui manigançait tout cela, se demandait Behor. Quelle force satanique pouvait inventer de tels mensonges – et sachant que ce sont des mensonges, vouloir en convaincre le peuple pour l'amener à assassiner des innocents ? Vaguement, dans la répétition et la diffusion, tantôt dans une ville tantôt une autre, il subodorait le caractère concerté de cette diffamation. Le but de l'accusateur était d'exciter les fanatiques des deux religions qui se jetaient ensemble sur la victime juive désignée au hasard d'une vengeance. Le quartier juif, maisons et boutiques, était pillé. Sous la pression de consuls européens scandalisés, anglais, italiens, autrichiens, des soldats étaient mobilisés pour disperser les forcenés. Parfois la victime succombait aux coups et aux blessures, mais dans tous les cas l'opprobre et la tristesse ternissaient les jours de fête. Oui... qui est derrière tout ce mal ? Le Mal prémédité, calculé qui agit au travers des hommes, insensible à la raison et à la souffrance parce que sa nature même et sa raison d'être est le Mal. Il pénètre l'esprit des hommes, y dépose ses mensonges les plus insensés puis exulte de leurs malheurs. Behor réfléchit : comment confronter le Mal, puisque ni les arguments ni la douleur n'ont de prises sur lui ?

Une brise rafraîchissait l'air torride. L'odeur mouillée d'humus du fleuve proche leur parvenait. Libérée des immeubles citadins, la nuit sombre parsemée d'étoiles se déployait devant eux. Absorbés en leurs pensées ils avaient marché en silence, peut-être trop vite. Behor éprouvait un tiraillement à la jambe gauche. Ne pas s'arrêter ! Les femmes, l'enfant attendaient... la table dressée des shabbats, le fumet des casseroles...

Comme s'il avait perçu un imperceptible boitillement, Élie ralentit :

« Tu veux savoir comment vivent les Juifs du Maghreb ? »

Il ne regardait pas son père mais sollicitait la nuit d'un regard comme intériorisé.

Behor ne l'écoutait pas. Un léger sourire jouait sur ses lèvres au souvenir de sa conversation avec Nahum Pacha. Ses affaires marchaient bien et lui permettaient de consacrer plus de temps

à ses travaux académiques. Mais l'isolement de l'intellectuel lui pesait. Contrairement au vieux Moïse, il aimait les contacts humains et disait volontiers qu'il était né pour être professeur. Le Pacha désirait lui confier un rôle influent dans la communauté. Tant mieux ! Une chance pour exercer son esprit organisateur et social. Une joie dilata sa poitrine. C'était l'épanouissement d'une vie et d'une réflexion parvenues à maturité et déjà il agitait mille projets. Nahum lui avait confirmé l'octroi du titre de Bey par le sultan en remerciements de ses nombreuses contributions financières à l'hôpital gouvernemental et au développement urbain de certains quartiers. Behor pourrait commander son costume officiel chez Alexandre, le tailleur grec spécialisé dans la confection de vêtements masculins galonnés d'or portés à la Cour.

Tout à ses projets, il ne répondit pas directement à son fils. Il savait ce qu'il lui dirait. Il le devinait à son expression soucieuse, il lisait en lui comme en un livre ouvert. Que ne ferait-il pour le retenir au Caire ! et à nouveau il le couvrit d'un regard affectueux. Ces voyages le mûrissaient mais ils renforçaient ses convictions. Il fallait lui ôter de la tête cette folie ! Le père de Benzion aussi avait été sioniste, comme tous les réfugiés juifs des quatre coins du monde arabe auxquels la Turquie refusait d'entrer en Palestine et que la communauté du Caire devait entretenir. Le sionisme... quelle chimère ! Comment réunir un peuple éclaté sur la planète dans un territoire aussi aride et désolé, dont les occupants les chassaient ? Les États chrétiens eux-mêmes s'opposaient au sionisme. Les Juifs, sans armée, sans même une langue commune, pourraient-ils affronter ceux qui s'unissaient contre eux ?... La Palestine était une province turque et le sionisme était tout aussi dangereux que les autres nationalismes raïas : grec, serbe, bulgare, roumain, arménien. Il ressentit un léger agacement : Élie était puéril, irresponsable...

« J'ai foi dans le progrès, la science, la justice ! affirma-t-il avec force. Le progrès abolira les lois de l'obscurantisme qui ont tant opprimé, avili et dégradé notre peuple. Nous devons lutter pour cet objectif, comme nos frères en Occident ont lutté pour obtenir l'émancipation. Le régime absolutiste d'Abdel Hamid est tombé, les

Jeunes-Turcs ont pris le pouvoir. Ce sont des musulmans modernes, émancipés. Tout changera. Les préjugés, la haine, le mépris seront abolis. Le temps de l'oppression et de l'humiliation est fini. »

Élie lui lança un regard surpris. Mais Behor poursuivit :

« C'est pourquoi nous devons nous consacrer au relèvement de notre communauté... enseigner aux nouvelles générations à mettre toutes leurs énergies et leurs ressources au service de leur pays. C'est le début d'une ère nouvelle... nous devons nous montrer dignes de la confiance de nos dirigeants et coopérer avec tous nos concitoyens au progrès du pays. »

Voilà bien, songeait Élie la bouche désabusée, cet abaissement causé par la servitude vécue durant des siècles. Nous n'en sommes pas même conscients. Nous sommes submergés de reconnaissance envers ceux qui condescendent à nous tolérer mais occupent notre patrie et nous en interdisent l'entrée. La vérité est que le peuple juif est à la merci d'une émeute. Les pillages, les viols, les massacres, les conversions forcées comme au Moyen-Âge, menacent des populations sans défense. Les Turcs forcés par les Puissances européennes avaient accepté l'émancipation des raïas car la survie de l'empire ottoman en dépendait, mais les mentalités n'avaient pas évolué. Il n'y avait qu'à se rappeler le sort des Arméniens en 1909, il n'y avait pas si longtemps.

« Tu sais, répondit Élie sèchement, que les réformes ne sont pas appliquées, par peur de soulever les masses musulmanes contre le gouvernement. Malgré toute la bonne volonté de certains fonctionnaires turcs, ils n'arrivent pas à faire respecter les nouveaux droits des raïas. Pour les ulémas l'égalité religieuse entre musulmans et mécréants est contraire au Coran. Or les réformes se fondent sur le principe de l'égalité de tous les citoyens. C'est l'essence même de ces réformes.

— Justement, nous devons comprendre leurs difficultés. La bonne volonté ne leur manque pas... ils affrontent d'immenses défis... le parti islamique, les préjugés, le poids des traditions et des enseignements religieux – sans parler des ennemis extérieurs et des insurrections chrétiennes chroniques dans les Balkans.

L'empire recule sur toutes ses frontières. Mais on ne doit pas désespérer de l'homme, il faut lui faire confiance. »

Élie préféra se taire. À quoi bon discuter ? Il ne les avait pas vus, lui, ces sous-hommes signalés à la vindicte et l'opprobre par leurs vêtements distinctifs, marchant à la gauche des musulmans, écrasés par les taxes, injustement accusés mais empêchés de se défendre et endurant mille autres sévices que le mal peut inventer. Ceux-là on n'avait pas le droit de les oublier ! Son père ne faisait que défendre ses positions privilégiées de notable. Il lui manquait la vision d'un destin collectif.

Géné par sa jambe, Behor s'arrêta sous un réverbère et s'épongea le front. Cet essoufflement... remarqua-t-il agacé. La crue dégageait des vapeurs et des odeurs si épaisses qu'il aurait presque pu les palper. Heureusement que les barrages construits en amont par les Anglais avaient désormais arrêté la descente des crocodiles dans la vallée.

Les bras croisés, Élie scrutait la nuit. Sous le réverbère son front rayonnait d'un éclat opalin. Les yeux de joie et de prière de Moïse, songea Behor. Il se détourna. Le faire renoncer au sionisme ! décida-t-il, reprenant sa marche, la tête baissée.

« Il faut croire à l'émancipation, affirma-t-il avec force. C'est notre seul espoir. Notre rôle... ici ...est de lutter contre les préjugés, de libérer les hommes des chaînes de la haine et du fanatisme. Nos frères en Europe mènent depuis longtemps ce combat, nous devons suivre leur exemple. »

Élie serra les dents : l'Occident et l'Orient sont deux mondes différents. Ce qui est possible dans l'un ne l'est pas forcément dans l'autre. Ces comparaisons fallacieuses induisaient les pires illusions.

« Certains pays les ont émancipés, objecta-t-il, mais regarde en France, l'affaire Dreyfus... et en Roumanie...

— Je sais... je sais... coupa Behor impatienté – mais c'est notre seule chance. Le sort des Arméniens est-il mieux ? »

Il leva la tête et fouilla la nuit d'un regard inquiet, puis se retournant il s'assura qu'ils étaient seuls :



« Eux aussi parlent de liberté... », poursuivit-il dans un murmure à peine audible, ils se sont laissé griser... ils veulent leur indépendance comme les Grecs, les Serbes, les Bulgares. Combien en a-t-on massacré ? des centaines de milliers ? En 1895... en 1909 et cela s'arrêtera-t-il ? Des innocents ont payé les imprudences d'idéologues fumeux. »

Tiens ! tiens ! s'étonna Élie, il ose mentionner dans la rue les massacres des Arméniens ! On se gardait d'en parler comme si une peur invouable conspirait au silence à propos d'événements que tous connaissaient. Même les représentants de ce malheureux peuple et leurs prélats terrorisés par le climat de fanatisme ambiant niaient les horreurs sanglantes publiées par les journaux européens.

« Vois-tu, poursuivit Behor, notre situation, je le crains, est pire que celle des Arméniens. Les Turcs occupent la Palestine et la peuplent de musulmans qu'ils font venir de tout l'empire. Maintenant ceux qui s'y installent ont fui une Macédoine redevenue chrétienne. Et notre peuple est éparpillé dans de nombreux pays. Si les Turcs nous soupçonnaient de vouloir libérer notre patrie, ils laisseraient les Arabes nous massacrer comme ils massacrèrent les Arméniens, les Grecs et les Slaves des Balkans. Non... non mon fils, c'est trop risqué, nous devons nous montrer de loyaux sujets turcs. L'empire n'acceptera jamais sa propre dissolution. »

L'espoir... songeait Élie, il l'avait vu briller comme l'or dans les yeux des hommes oubliés du monde. C'était l'oxygène de l'opprimé, son pain, sa raison de vivre. Le lui supprimer était le tuer.

« Et pourtant, murmura-t-il, nous n'avons pas le droit d'oublier nos frères. »

Cette soumission, cette humilité résignée des Juifs dans les contrées arriérées de l'empire... Que pouvaient-ils faire sans défense, entourés de loups ? Toute transgression, si minime fût-elle, provoquerait un carnage. Or l'on était à la veille d'une ère nouvelle... l'ère de la liberté. Les Juifs devaient prendre leur place dans ce grand mouvement révolutionnaire des peuples raïas opprimés et dépossédés qui bouleversait le vieil empire turc.

Behor réfréna un mouvement d'impatience :

« Je sais, je sais, dit-il apaisant, là-bas aussi ça changera. Tu vois bien qu'il y a un progrès, on ne vit plus ainsi ici. Tout est différent maintenant. Nous avons besoin des Turcs, avec eux on peut parler, ce ne sont pas des fanatiques comme les bédouins illettrés. Eux sont instruits, civilisés. Le gouvernement actuel fait ce qu'il peut. N'était-ce le parti religieux, nombre d'abus et d'injustices auraient déjà été supprimés. Tu veux aller trop vite. Nous avons beaucoup d'amis parmi les politiciens turcs. »

Élie ne répondit pas. Oui, plus tard, songer à quitter les Figuiers. Les allusions de sa mère et les silences de son père lui pesaient. Plus tard, se répéta-t-il, maintenant il voyageait trop. Sarah et l'enfant étaient heureux aux Figuiers, ses parents aussi et lui plus tranquille.

Ils s'engagèrent sur le pont de Ghezireh. Devant eux l'île voilée de brumes paraissait une princesse entre les bras du fleuve. Le long de la berge, des dahabiehs\* somnolaient sur les flots, enveloppées de moustiquaires comme d'immenses toiles d'araignées. Les insectes pullulaient dans les âcres exhalaisons de la crue et Behor regretta son chasse-mouche.

Ils marchaient silencieusement. Des rues éclairées bordées d'immeubles remplaçaient les sombres chemins d'autrefois s'enfouissant dans les champs. Behor avançait pensif. Là... le vieux Moïse le rassurait : « Ne crains rien, je suis le Yehoudi du Pacha. » La nuit magnétisée lui restituait sa présence. Moïse reprenait sa récitation de psaumes et Behor avait l'impression qu'il s'en couvrait comme d'une armure.

Par son retour à Sion, Moïse avait défié sa condition de raïa et confirmé sa liberté. Mais son père était mort assassiné dans le village de Zein, laissant entre eux cet immense silence que rien désormais ne viendrait troubler. Comme autrefois les papyrus croissaient sur la berge et un saule trempait ses feuilles dans l'eau. Cette nuit... il s'en souvenait comme si elle était la veille. Il avait marché avec Moustapha dans le sentier enneigé de lune. La felouque voguait dans l'immense nuit, brisant la lune dans son sillage...

« Allons rentrons... les femmes attendent... », dit Behor accélérant sa marche, sa voix lasse le surprit. Et les musulmans en Palestine ?

reprit-il, crois-tu qu'ils nous accepteraient ? Le sultan a déclaré qu'il ne laissera pas la Palestine devenir une seconde Arménie. Et ce n'est pas seulement l'islam qui refuse l'indépendance des Juifs dans leur patrie. Le Vatican, l'Europe et la Russie s'y opposent encore plus violemment. C'est une folie... une folie... comment nous battons-nous contre des ennemis aussi puissants et nombreux ? »

Toujours des objections, pensa Élie. Avec des objections on ne fait rien. L'empire turc fondé sur la conquête et l'asservissement ne tarderait pas à s'effondrer. Si l'Angleterre ne le tenait à bout de bras, il aurait disparu voici longtemps. Il n'écoutait que d'une oreille distraite Behor qui poursuivait :

« La Palestine est une province turque et toi tu es un sujet ottoman, tu ne peux t'engager dans un mouvement séditieux. »

Élie garda le silence, l'ottomanisme était un échec. Slogan pour rallier autour de la Turquie tous les peuples chrétiens dépossédés et soumis et qui aujourd'hui se révoltaient. Il revit la misère... les taudis, l'ignorance des communautés juives survivant dans des régions exclusivement arabes. Ceux-là... on les retiendrait captifs, otages... leurs oppresseurs refuseraient de les relâcher. Mais cette lutte d'individus désarmés contre des États, comment l'organiser avec une nation éclatée aux quatre coins du globe ? Pourtant une conviction intérieure, folle, irrationnelle le rendait optimiste. Les Juifs avaient de nombreux amis chrétiens. Ils n'étaient pas seuls. Ailleurs, dans des pays lointains, au-delà des mers, des chrétiens soutenaient leurs combats. Ils avaient foi en eux, en leur destin. Et même ici, nombre de chrétiens du mouvement arabe étaient favorables au sionisme mais n'osaient le dire publiquement. Surtout après l'assassinat du Premier ministre Boutros Ghali parce qu'il était chrétien. L'arrestation et le procès de l'assassin devenu un héros avaient provoqué des émeutes populaires.

Behor s'épongea le front. Était-ce la transpiration ou l'humidité de la crue, vapeurs d'odeurs si épaisses, presque palpables dans la lueur des réverbères. Oui... s'acheter une voiture... comme Nahum, se répéta-t-il distraitement, préoccupé par les réflexions d'Élie. Que connaissait-il de son fils ? L'enfant au sourire malicieux, au regard

lisse et pur, brillant parfois d'un éclat fascinant et dont il pénétrait les moindres nuances, s'était effacé derrière l'homme. Voici que cet être si proche lui paraissait un étranger au destin imprévisible.

« Tiens, une étoile filante ! » fit Élie. Puis, malgré lui, indulgent pour les angoisses d'un temps révolu, il rassura : « Ne crains rien, père. C'est fini l'obscurantisme, maintenant c'est l'époque du progrès. »

Et achevant sa phrase il se sentit soulevé au-dessus de lui-même, transporté par une force qui le rendrait invulnérable à jamais.

« Ne pas faire de politique... » murmura Behor, mais sa voix sembla à Élie sans conviction.

Ils approchaient de la maison. Le parfum des figuiers venait à leur rencontre en bouffées accueillantes.

La politique... Élie faisait de la politique ! Transgression impardonnable, lourde de menaces. Jamais les raïas n'avaient osé même parler de politique. Si à ses yeux ce comportement semblait un sacrilège, combien scandaleux paraîtrait-il aux Turcs et aux Arabes. Pure folie, attitude suicidaire, provocation au massacre ! Encore une tare moderne qui corrompait la jeunesse, une mode venue d'Occident. Mais ici la tradition était docilité apeurée mêlée de gratitude... Oh il connaissait l'orgueil de son fils. Humilité... résignation, il devinait ses sarcasmes. L'exaspération le gagna, l'expérience lui apprendrait que l'existence est à ce prix. Que désirer de plus dans un environnement de haine et de mépris sinon qu'on les laissât, sans trop les persécuter, pratiquer leur religion et entretenir leurs institutions communautaires ? Son agitation l'essouffla davantage. Plus tard, quand il serait plus calme, un sérieux entretien s'imposerait. Oui, sans hésitation il s'acharnerait à décourager Élie. À nouveau il songea à Nahum. Les Turcs n'accepteraient jamais le démembrement de leur empire. Des milliers de corps chrétiens abreuvaient ces terres et l'esclavage avait décimé des villages entiers. C'était le prix des révoltes des raïas, même au XX<sup>e</sup> siècle !

D'un geste Élie avait arraché au passage une feuille d'eucalyptus et la triturait, mais son visage se déroba dans l'ombre. Quel avenir si l'islam n'acceptait pas le sionisme ? Le retour à la déshumanisation ou le combat ? Et le combat dans quelles conditions ?

Désormais il savait que les raïas juifs et chrétiens pour se libérer s'engageraient dans un chemin parsemé de ruines et de morts. Il poussa le portillon :

« Shabbat shalom ! » lança-t-il.

Le gravier de l'allée crissa sous leurs pas.



Malgré la succulence de l'agneau au citron, le Messie une fois de plus manqua le rendez-vous du shabbat. Le repas terminé toute la famille se réunit au salon. Sarah, le front obstiné, les lèvres serrées guettait le moment propice pour parler à son mari. Un instant de plus et l'impatience l'étoufferait. Mais comment aborder le sujet ? Elle gagna un large sofa suivi du petit Ibram qui y grimpa lestement et, posant sa tête sur ses genoux, ne tarda pas à s'endormir. Levant les yeux elle surprit le regard attentif d'Élie posé sur elle.

Enfoncé dans un fauteuil près de Behor, Élie s'étonnait de découvrir ce soir seulement la ligne très douce et pure du triangle dessiné par les pommettes et le menton de Sarah. Une petite frange nette accentuait l'ovale du visage. À son insu une tendresse flotta sur ses traits, il aimait ses airs timides, ses rougeurs ingénues. Oui, il l'entraînerait avec lui dans ses convictions ! Et ensemble, ils s'encourageraient l'un l'autre. Isabelle posa près de son mari un guéridon chargé de confiseries et, se retournant, surprit leur sourire de connivence.

Installé sous un lampadaire Gallé, Behor regardait Ibram endormi :

« Élie m'a donné une excellente idée. J'ai décidé de faire encadrer les photos de famille », fit-il à voix basse, et désignant Ibram d'un signe de tête : « Ne mérite-t-il pas d'être photographié ainsi ? »

Il était heureux de changer de sujet. Détestable la politique et en parler avec Élie était encore plus désagréable. Oui... il se ferait photographe dans son costume de Bey galonné d'or. Il imagina le visage rayonnant de fierté d'Isabelle.

« Un peu de Cointreau ? » Il souleva le flacon.

« Une galerie de portraits ! » s'écria Sarah. Se levant précautionneusement pour ne pas réveiller son fils, elle courut apporter une brassée de photos sorties d'un tiroir et les déposa en vrac sur le guéridon. L'une d'elles tomba sur les genoux de Behor.

« Celle que je cherchais », s'écria-t-il joyeusement. Il la brandit entre le pouce et l'index l'examinant à distance de ses yeux presbytes.

Élie saisit la photo que son père lui tendait et examina le portrait jauni de deux jeunes gens. Les épaules de Moïse étaient de profil, mais le visage se présentait de trois quarts, comme si interpellé il s'était tourné vers le photographe. Sous la calotte noire un tissu à carreaux enserrait le front. Était-ce la finesse et la régularité des traits qui retenaient son attention ? Les prunelles claires dans de larges orbites livraient un regard calme et fixe comme une attente ou un message. Qui était ce grand-père qu'il n'avait pas connu ? quelle avait été sa vie ? Un autre homme inclinait sa tête et interrogeait la caméra d'un regard profond. Élie retourna la photo et lut : Emmanuel.

« Qui est-ce ? demanda-t-il la rendant à Behor.

— Je ne sais », répondit Behor évasif, se gardant bien de dire qu'Emmanuel avait fui en Palestine. Il se souvint qu'Iddo Lourtiel avait épousé Ruth, la plus jeune sœur d'Emmanuel. Leurs enfants étaient, en somme, des cousins des siens.

Il se pencha vers Isabelle qui, assise près de lui, examinait bouleversée une photo du vieil Aslan. Behor la connaissait bien. Elle le représentait de trois quarts, debout vêtu d'un long caftan rayé, une main appuyée sur un bahut, une Bible volumineuse dans l'autre. Une calotte couvrait ses cheveux qui se mêlaient sur ses tempes à une barbe généreuse. Une vague mélancolie envahit Isabelle. Furtivement elle essuya une larme au souvenir de son enfance d'orpheline solitaire et de cet aïeul érudit et affectueux qui fut père et mère à la fois. Seigneur ! merci de m'avoir donné une famille à aimer et la possibilité de venir en aide aux malheureux ! Vite sa nature heureuse chassa ce nuage de tristesse.

Behor, avait-il vieilli, lui ? deux rides couraient des narines à la barbe, la paupière s'était alourdie, des poches s'enflaient sous ses

yeux. Il est devenu plus saint, se dit-elle, contemplant son front méditatif. Des signes imperceptibles, l'éclat du visage, le sourire fondu dans ses traits lui révélaient sa joie. Et en effet Behor se sentait profondément heureux. Finalement une carrière, un avenir stable s'offrirait à Élie. Ce soir le Pacha avait insinué que son fils était sur une mauvaise voie... Behor lui montrerait qu'il ne péchait – pour ainsi dire – que par excès de générosité. Il saisit un verre à liqueur en cristal de Bohême et y versa du Cointreau :

« Tiens, dit-il à Élie, bois au bonheur ! »

Une douce euphorie l'envahissait. À voix basse il lui expliqua ses projets. Élie l'avait rarement vu aussi confiant et optimiste. Il l'écoutait en souriant, tâchant de surmonter un léger agacement.

Du canapé Sarah le fixait, guettant son attention, le visage impatient.

« Kemal est à Ghezireh », jeta-t-elle soudain. Elle se mordit les lèvres et lissa machinalement le col du costume marin de son fils. Surpris, Behor considéra par-dessus ses lunettes l'intruse qui brisait l'atmosphère de piété filiale autour de chers visages ressuscités. « Chut ! fit-il doucement, indiquant du doigt Ibram endormi.

— Kemal ? s'étonna Élie, heureux de la diversion, comment le sais-tu ?

— Mais voyons, vous savez bien... dimanche, ce grand concours de polo au club. Tout Ghezireh en parle, les journaux, la ville, la Cour... Tu m'y emmèneras Élie ? »

Son excitation réveilla Ibram. Il ouvrit des yeux rougis et vit sa grand-mère s'éventer. Puis apercevant les friandises, il courut vers le guéridon.

« On pavoise les rues qu'empruntera le cortège du khédive, jeta Isabelle.

— Neda y sera ! » fit Sarah.

Élie haussa les épaules, l'ascendant exercé par l'élégante Syrienne sur sa femme lui déplaisait.

« Tu pourras revoir Kemal, reprit vivement Sarah espérant tenter son mari. Je suis sûre qu'il y sera. » Ses yeux rêveurs évoquèrent

les terrains de tennis et les joueuses élégantes, raquettes en main, semblables à celles des journaux parisiens qu'Isabelle recevait.

Le regard de Behor se perdit par-delà les fenêtres, dans la chaude nuit de Ghezireh. Les anciens serfs étaient devenus des domestiques, cuisiniers, boys, gardiens. Les plus talentueux avaient été promus entraîneurs de tennis. Il se tourna vers son fils mais sa bru le devança :

« Élie, parle à Kemal, il te donnera les meilleures places pour dimanche.

— On verra... on verra... coupa Élie.

— C'est que je dois préparer ma toilette », rétorqua Sarah un brin mécontente. Rien jamais n'était sûr avec lui !

Élie la regarda amusé. Qu'il l'aimait... sa chevelure abondante désordonnée, son visage incliné comme pensif bien qu'il sût qu'elle ne pensait à rien... peut-être à la couleur du ruban qu'elle mettrait dans ses cheveux dimanche. Elle paraissait même plus frêle dans cette robe vieux-rose, plus vulnérable songea-t-il avec une sorte d'appréhension.

Les fenêtres ouvertes accueillèrent dans le salon la nuit d'été aux parfums d'étoiles et de figuiers. La brise, par bouffées, rappelait la présence d'un jasmin tout juste planté par Sarah. Comment convaincre Élie de l'accompagner au club ? se demandait-elle, le regardant discuter à voix basse avec son père. Elle n'osa les interrompre. Un secours viendrait-il de sa belle-mère ? Un bref regard lui ôta tout espoir. Isabelle, les yeux mi-clos, la tête sur sa poitrine et Ibram sur les genoux se laissait aller à une agréable digestion, le verre de Cointreau presque vide auprès d'elle.



Il déposa sa plume, allongea ses jambes sous la table. Ses épaules s'adosèrent à la chaise. Deux heures vingt... bientôt l'aube. Silencieusement, attentif à ne pas réveiller Sarah, Élie avait



quitté son lit et gagné une pièce attenante où il avait disposé son bureau et ses livres. Après avoir couché Ibram, ils avaient fait l'amour. Sarah lui avait encore parlé du club, mais Élie la serrant contre lui, s'était endormi.

Il enfouit son visage dans ses mains et sentit lentement venir la fatigue. Impossible de s'astreindre à rédiger le rapport sur son voyage. Son regard découragé parcourut des feuillets empilés sur la table.

Depuis près d'un siècle la Turquie menait d'incessantes guerres contre les insurrections des peuples chrétiens de ses vastes provinces d'Europe centrale qui furent son réservoir d'esclaves et d'eunuques durant des siècles. Mais aujourd'hui l'Europe, désormais toujours plus puissante, l'assailait de toutes parts par la culture, le commerce, le modernisme, la science et ses armées coloniales, malaxant le monde musulman et y pénétrant. Cette Europe-là, de force ou insidieusement, pourrait inciter une révolution radicale des esprits qui abrogerait les principes du jihad et de l'avalissement des mécréants. Quelles directions, quelles voies ouvraient les tragiques événements de ce nouveau siècle ? Comment les déchiffrer... L'empire ottoman, ce vaste conglomérat qui avait des siècles durant imposé sa domination musulmane sur tant de peuples chrétiens vaincus, s'effiloche au hasard des conflits rivaux européens, mais avec quelles conséquences ?

D'immenses espoirs naissaient dans les nations chrétiennes d'Europe. Elles se révoltaient contre le mot *raïa* qui, disaient-elles, signifiait esclaves de guerre. Serbes, Grecs, Roumains, Bulgares, Macédoniens, enivrés d'un vent grisant d'indépendance et de liberté chassaient leurs oppresseurs. Dans ces nouveaux États chrétiens fanatisés par leur combat contre les Turcs la situation des Juifs empirait. Oui... seul le sionisme rendrait aux Juifs leur liberté. Ce peuple qui avait donné à l'humanité l'idée de liberté devait participer au vaste mouvement de renaissance nationale des peuples opprimés. Rester inactif en ce moment crucial serait manquer une chance historique. Mais quels dangers et quelles difficultés devrait-il affronter ? La diaspora était divisée et peu de Juifs étaient sionistes.

Repoussant sa chaise il se leva et arpenta la pièce. Le sionisme avait-il un avenir ? Si le mouvement se définissait mieux, s'il n'était pas si divisé, la jeune génération s'y risquerait-elle ? Les sionistes pourraient devenir les cibles du panarabisme, comme les Arméniens massacrés par le panturquisme. Les menaces anonymes d'assassinats abondaient. Les diffamations véhiculées par les journaux arabes incitaient à la haine. Minorité non politisée, privée de soutien extérieur dans un empire se désagrégeant, quel serait son sort ? Depuis 1887, la Porte interdisait aux Juifs exclusivement d'immigrer en Palestine, d'y acheter des terres et de vivre à Jérusalem. La situation semblait insoluble. Pour l'instant, se dit-il, s'immobilisant le visage contracté : mettre ses idées en ordre, être au clair avec soi-même.

Mais la question fondamentale ne pouvait être évacuée : indépendance ou soumission ? Jusqu'à présent la guerre et ses massacres avaient tranché. Pis, depuis que l'Europe avait imposé à la Porte l'émancipation des raïas – émancipation souvent théorique, avait-il constaté – ils étaient davantage détestés. Oui... La question qui se posait en ce début du XX<sup>e</sup> siècle était : liberté et indépendance des peuples raïas – ou massacres et soumission ? L'islam changerait-il ? évoluerait-il ? Les musulmans accepteraient-ils l'égalité avec les non-musulmans ? récuseraient-ils le jihad ?

Il s'approcha de la fenêtre et distinguant au loin la masse blanche du Palais, il se demanda ce que pensait Kemal de cette situation et quel parti il soutenait. Probablement celui des Jeunes Turcs qui avait restauré la Constitution de 1876. Ses principes libéraux avaient scandalisé les ulémas dont les soulèvements monstres avaient obligé le sultan à l'abroger en 1878. Pas de politique... avait dit Behor. Il serra les mâchoires, exaspéré contre lui-même, contre son père qui le voulait esclave incapable de décider de son destin, incapable même de prendre part à une entreprise humaine collective. Il deviendrait un jouet de l'histoire et non un instrument, il subirait les événements sans pouvoir agir sur eux.

Les notables prônaient l'assimilation. Assimilation à quoi ? Au panislamisme qui promouvait l'infériorité des non-musulmans et

un retour à l'islam du septième siècle ? ou au mouvement arabe antisémite et antiturc ? Ce dernier se présentait comme une plateforme politique laïque pouvant unir chrétiens et musulmans contre les Turcs et les sionistes. Les Turcs le combattaient, le jugeant un mouvement dissident visant à détacher les provinces ottomanes arabophones de la Turquie, pour les placer sous l'influence étrangère. Même les chrétiens hésitaient à s'y engager, l'estimant ambigu.

À nouveau, assis à sa table, il ressentit le malaise qu'il éprouvait à chacun de ses retours quand le contraste le choquait entre la vie paisible des Figuiers et la vie menacée des Juifs des zones éloignées. Il pressentait un danger latent. L'optimisme aveuglait son père. Même s'il se tenait hors de la lutte, il serait atteint. Comme les Arméniens, les Grecs, les Assyriens... des milliers qui acceptaient humblement leur vie de raïa avaient été massacrés en 1896 en Mésopotamie, 1909 en Cilicie... comme la famille de son ami Georges.

Il tira une feuille et relut le plan de son rapport. Ses pensées confuses filaient dans toutes les directions. Les mots se cognaient contre les parois de son crâne. Le doute le saisit. Pourquoi s'astreignait-il à écrire, pourquoi s'imposer ce travail qui manifestement dépassait ses capacités, l'éloignait de sa femme, de sa famille ? N'étaient-ce que des chimères ? Pourtant il savait qu'il continuerait quelles qu'en fussent les conséquences. Même s'il trébuchait et reculait, même si ses forces le trahissaient et que les pistes se brouillaient. Semblable au prisonnier au fond d'un puits étroit, il contemplait un ciel inaccessible bien au-dessus de sa tête. Tout au loin le ciel mais tout près de lui, les contraintes de ses limites.

Il se massa le visage, frotta ses yeux et se souvint subitement, mi-amer mi-amusé, de sa situation financière lamentable, de ses traductions encore impayées. Un froissement de draps lui parvint... Il se tourna vers la cloison, Sarah... ce ne seraient pas ses traductions qui lui offrirait les toilettes et la vie mondaine qu'elle souhaitait ! Peut-être regrettait-elle son mariage et rêvait-elle d'un mari installé, un notable. Nahum... sa cour. Une image s'imposa à lui. Hadjaré au Yémen, un taudis enfumé, des hommes accroupis sur les talons. Envoûté par cette ambiance de misère et de foi, Élie avait longue-

ment développé les objectifs du sionisme. Quand il s'était tu, un garçon s'était avancé. Robuste, basané, boucles noires, des charbons dans les yeux. Je pars, avait-il dit. Élie le regardait fasciné : il avait un œil noir et l'autre bleu.

« Non ! pas toi ! s'était-il écrié. Tu es trop jeune, le voyage est dangereux.

— J'ai un oncle à Jérusalem.

— Comment t'appelles-tu ?

— Boaz. »

Partir... monter à Jérusalem... des centaines de kilomètres, des millénaires de foi... Était-il arrivé ou gisait-il quelque part dans le désert, mutilé, ensanglantant les sables de ses rêves ? Quelle était sa responsabilité ?

Lentement il passa ses doigts sur son front préoccupé, se souvenant de la ferveur des collines judéennes, de la joie qui l'avait empoigné comme une transe, comme une prière tandis qu'il s'abreuvait à la lumière de Jérusalem. Chaque site criait son nom hébreu, chaque vallon contait l'histoire des vaillants d'Israël. Treize siècles d'impérialisme avaient passé sur la province conquise et dévastée, aussi évanescents que le vent du désert.

L'espoir en lui rayonnait jusqu'aux extrémités de son être. L'air sentait la Vallée, odeur indéfinissable de désert et de limon qu'il aurait reconnue entre mille, l'odeur même de sa vie. Devant lui, le jasmin étoilait le velours nocturne, plus loin s'élevaient les colonnes d'albâtre des eucalyptus. Il aspira profondément la nuit féconde. Échappé de sa vie, il s'insérait dans l'épopée commencée trois mille ans auparavant avec la révolte de l'esclave contre le tyran, de l'esprit contre la mort. Il se sentait irrévocablement engagé dans un destin et une appartenance collective, quelles qu'en seraient l'issue et les conséquences. Les doutes que lui inspirait Sarah se dissipèrent : une vie se construisait comme une œuvre, dans l'amour, l'esprit et la foi, dans la discipline et les sacrifices assumés. Telle serait sa vie ! Il deviendrait ce qu'il était.

## Georges

Nonobstant l'inquiétude de Benzion, Élie ne se rendit chez Yabès que le surlendemain. Certes, il aurait pu téléphoner à Yabès... mais il y avait peu de téléphones à Ghezireh. Celui du club était toujours très occupé. Le club !... une autre innovation importée par les Anglais. Ils se retrouvaient dans ce lieu privilégié où le sport, les rencontres autour du thé ou au bar favorisaient les échanges mondains et les politiques officieuses des élites du pays. Le club de Ghezireh s'étendait sur les hectares dont Ramadan Pacha, pris de vitesse par la mort, n'avait pu révoquer la vente. Princes royaux, membres de la Cour, diplomates, hauts fonctionnaires de l'administration anglaise fréquentaient ses terrains de golf, tennis, polo et l'hippodrome. Kemal en était le président honoraire. Élie n'ignorait pas l'ardent désir de Sarah d'en devenir membre.

À vrai dire, il avait tout simplement oublié Yabès car le rapport concernant ses voyages l'avait cloué à sa table. Il avait même pensé aller revoir Saül Somekh, le très compétent directeur français de l'école de l'Alliance Israélite Universelle au Caire. Durant leur dernière conversation celui-ci lui avait fait comprendre que la position antisioniste de l'Alliance était parfaitement justifiée. Le sionisme, disait Somekh, était politique alors que la mission de l'Alliance était culturelle. Elle visait uniquement l'enseignement et l'éducation des écoliers pour en faire de bons citoyens de leur pays et non des dissidents. Mais Élie n'ignorait pas que la France qui parrainait les écoles de l'Alliance était hostile au sionisme et désireuse de se concilier les sympathies des peuples musulmans,

d'autant plus qu'elle se constituait au Maghreb un nouvel empire colonial. D'ailleurs dès l'expédition de Bonaparte, Paris avait intégré l'Égypte, la Syrie et le Liban dans sa zone d'influence, convoitant jalousement la Palestine et n'entendait pas se faire supplanter par l'Angleterre, la Russie, l'Autriche ou l'Allemagne et encore moins par le sionisme. Oui... il était bien forcé d'admettre que les écoles de l'Alliance apportaient un inestimable bienfait – celui de la connaissance – aux communautés vivant dans des pays où régnaient l'obscurantisme et l'arbitraire. Sans leur assistance, leur protection et la diffusion de l'instruction, les raïas auraient végété dans l'ignorance, la superstition et l'humiliation. La France exerçait à travers elles une véritable mission civilisatrice. Au seul soupçon de sionisme, ces écoles seraient fermées et confisquées.

Yabès désirait sans doute connaître les résultats de son voyage. Élie avait espéré lui remettre en main un bref mémoire mais accaparé par sa femme et le petit Ibram, il avait pu tout juste classer ses notes.

Âgé d'une cinquantaine d'années, issu d'une famille de notables très respectée, diplômé de droit à Paris, Yabès s'efforçait d'améliorer les institutions communautaires tout en militant pour le sionisme. Il habitait la rue Mourad, dans l'un des grands immeubles modernes des quartiers neufs au centre du Caire européen. Deux mois auparavant Yabès avait convenu de rencontrer à Jérusalem Karlskov, un membre russe de l'Exécutif sioniste. Et voilà qu'une mauvaise bronchite le clouait au lit et jetait à terre tous ses projets. Dès qu'il avait appris par Benzion le retour d'Élie, il avait pensé que le jeune homme pourrait éventuellement le remplacer. Bien sûr il y avait des inconvénients comme sa spontanéité ombrageuse, son inexpérience, mais il y avait aussi des avantages à enrichir les relations et les contacts.

Quand Élie entra dans sa chambre après un coup discret et un bonjour sonore, Yabès, assis dans son lit, relisait une lettre reçue le matin même d'Alep. Il la déposa vivement sur un classeur près de son oreiller. Élie le trouva pâle, la mine soucieuse. Peut-être était-ce le reflet blanc des draps dont les plis se tassaient autour d'un corps gagné par l'embonpoint. Des cernes cerclaient ses yeux

bleus, légèrement exorbités et myopes. L'indulgence du sourire révélait un caractère plus enclin à comprendre qu'à ironiser.

Yabès qui l'attendait impatientement accueillit Élie avec un soulagement joyeux. Habitué au calme de Ghezireh, Élie fut surpris par le vacarme de la rue sillonnée de camelots, charrettes et troupeaux. Quelques voitures klaxonnaient désespérément dans la cohue.

« Oui... je vais déménager, maugréa Yabès tapotant ses draps par saccades mécontentes. C'est invivable ici depuis qu'on a installé le tramway et sais-tu combien de voitures nous avons au Caire ? au moins cent ! cent engins infernaux, puants qui passent sous mes fenêtres en klaxonnant, sans déranger les passants au milieu de la chaussée mêlés aux carrioles et aux ânes. Tiens, assieds-toi là », proposa-t-il souriant, indiquant un confortable fauteuil revêtu d'une cotonnade fleurie près de la fenêtre.

Élie s'y laissa tomber avec la nonchalance exténuée des jours de canicule. Il tira à lui la croisée, mais le souffle brûlant le fit aussitôt repousser la vitre. Il avait oublié cette chaleur étouffante et poussiéreuse de la ville...

« Alors... tu es malade ? » Son regard dense examinait les traits tirés de l'avocat. Inexplicablement il revit Sarah au bas des escaliers, sa toilette élégante... pourquoi... ? Pas eu le temps de le lui demander. Il l'avait quittée promptement craignant qu'elle le retienne. Et maintenant il revoyait son visage déçu et chagriné. Il fit taire son regret. Il la consolera plus tard et achèterait un jouet à Ibram...

Yabès s'était tourné sur le côté, un coude appuyé sur les oreillers. Soutenant sa tête d'une main, tirant de l'autre son pyjama, il enveloppait le jeune homme d'un regard amical. Il admirait en Élie la jeunesse, la prestance élégante, l'enthousiasme joyeux qui l'enflammait. Si Élie n'était marié, il aurait volontiers fait de lui son gendre.

« Je suis content que tu sois venu, fit-il. Il s'agit d'une affaire importante. Une mission historique... enfin... presque », confia-t-il, baissant les yeux et la voix.

Élie crut à une boutade et sourit :

« Encore une ! je les collectionne ! »

C'est la fièvre, songea-t-il, le mystère n'est pas son genre, l'avocat passait toutes les discussions au tamis astringent d'un légalisme tatillon. Une mise en ordre lucide, traduisait Yabès. Ensemble ils bataillaient dans les cercles militants du Caire où ils s'étaient connus, groupuscules nombreux plus ou moins rivaux. Malgré leurs tempéraments opposés, les deux hommes avaient aussitôt sympathisé. L'essor du panislamisme dans le monde musulman inquiétait Yabès et lui faisait craindre le retour des lois anciennes. Verrait-on au XX<sup>e</sup> siècle l'éclosion d'une pensée libérale musulmane qui ne serait pas une reformulation des principes traditionnels dans un vocabulaire moderne ? L'ottomanisme lui semblait désormais dépassé : les chrétiens raïas réclamaient non plus leur émancipation mais leur indépendance. Cela faisait plus d'un demi-siècle que les puissances occidentales s'efforçaient d'imposer l'égalité entre musulmans et raïas. Les progrès étaient importants mais toujours remis en cause car les mentalités ne changeaient pas.

Appuyé à ses oreillers, Yabès se tourna vers sa table de chevet et prit ses lunettes. Ainsi discernait-il mieux le regard d'Élie. Yabès le préférait parmi leur petit groupe de sionistes militants.

« Parle-moi d'abord de ton voyage », intima Yabès.

Élie se cala dans son fauteuil, étendit ses jambes devant lui et lui fit un bref résumé de sa visite aux Juifs du Yémen. La plupart étaient des artisans et vivaient à l'extérieur des villes, privés de la protection des murailles fortifiées. Ils subissaient les indignités habituelles imposées par la charia et souffraient d'une insécurité permanente pour eux, leur femme et leurs enfants, ainsi que d'une sévère exploitation fiscale. À la demande des Arabes de Palestine, la dureté des lois anciennes s'était aggravée en 1905. « Il est humainement impossible, martela Élie, d'empêcher ces Juifs de monter en Palestine. Ils ont bien reçu les lettres leur demandant de surseoir à leur départ, ils les ont même fait circuler, mais personne n'en tient compte.

— Hum... grogna Yabès le visage préoccupé. Comment partent-ils ?

— Ils vendent tous leurs biens. S'ils ne trouvent pas d'acquéreur pour leur maison, ils les détruisent et vendent le bois. Ou bien ils



abandonnent le tout et se confient à Dieu. Rien ne les arrêtera. C'est, disent-ils, une question de vie ou de mort. La loi arrachant l'orphelin juif à sa famille a été durcie. Ils sont prêts à traverser à pied les déserts. Les vieux s'inquiètent : qui veillera aux synagogues, aux cimetières ? Israël laisse derrière lui deux mille ans d'exil. Des bagages lourds d'héroïsme et de poussière, conclut-il le regard grave.

— Ce qu'il faudrait, reprit-il après un silence, c'est organiser leurs départs et leur fournir du travail à leur arrivée en Palestine. Ils ne sont pas difficiles. Ce sont de rudes travailleurs. »

Il rêve, se dit Yabès, le fixant d'un regard incrédule. Comme si les Turcs ne surveillaient pas les routes, ne bouclaient pas les frontières et n'interdisaient pas aux Juifs de résider en Palestine, d'y faire des visites de longue durée ou d'acheter des terrains.

« Tu as lu le journal ? bougonna-t-il fronçant les sourcils. Il le lui lança au travers du lit : on parle d'une alliance entre la Grèce, la Roumanie et la Bulgarie contre la Turquie. La guerre paraît imminente. Ce n'est pas le moment de les faire venir ! »

Il s'interrompit voyant la porte s'ouvrir.

« C'est toi, Claire ? » fit-il, avançant le buste pour voir l'arrivante.

Sa femme entra, rondelette, portant sur un plateau de cuivre du café, des limonades glacées, des pâtisseries et une coupe emplie de dés de pastèque glacés. Une gaieté s'échappait de sa coquette robe blanche à longues manches dont les épaules s'ornaient de petits volants. La sueur mouillait sur sa nuque les frisottis châains échappés du chignon. Des perles ornaient ses oreilles.

« Ne vous dérangez pas », protesta-t-elle tandis qu'Élie se levait et s'inclinait avec ce respect exagéré derrière lequel il se retranchait devant les épouses de ses amis. Claire vida son plateau sur un guéridon devant Élie, tapota les oreillers du malade, déplaça les fioles tout en prenant des nouvelles des Salem.

Quand elle sortit, Yabès fut agité d'une quinte de toux :

« Est-ce bête, articula-t-il la voix enrouée et les yeux larmoyants, une bronchite... – une bronchite par cette chaleur... »

Élie avança son fauteuil, impatient de connaître les plans de Yabès... Le malade s'éclaircit la voix :

« Voici de quoi il s'agit, reprit-il avec effort, je devais aller à Jérusalem rencontrer un délégué de l'Exécutif sioniste, un ami de Sokolov, de Ushiskin – il fit une pause révérencieuse, changea de position – pourrais-tu me remplacer ? En Europe on n'évalue pas très bien nos problèmes. Serais-tu d'accord de partir ?

— Bien sûr ! s'écria Élie instantanément. Il se redressa les yeux brillants.

— Je veux que tu comprennes bien, reprit Yabès essoufflé, c'est important. Les sionistes européens ne conçoivent le sionisme qu'en fonction des problèmes du judaïsme européen. Tu dois leur expliquer qu'il y a une autre dimension complémentaire : la discrimination du judaïsme dans l'islam, les dangers des mouvements panislamique et panarabe, notre vulnérabilité ici. Ils s'imaginent qu'on vit dans un Éden ! Et maintenant, comme si cela ne suffisait pas, le mouvement panarabe d'obédience française promeut un État arabe indépendant comprenant la Mésopotamie, la Syrie, le Liban et la Palestine ! Tout cela se trouve dans mon rapport que je n'ai pu terminer. Le voici – il lui tendit un dossier qu'il avait gardé près de lui.

— Étudie-le bien ... mais ne l'emporte pas. C'est trop dangereux, les Turcs fouillent tout à la douane, surtout un Juif entrant en Palestine.

Il se tut, s'appuya sur les oreillers et ferma les yeux.

— Dis-lui que Najib al-Khouri Nassar, protestant d'origine grec-orthodoxe, éditeur du journal antisioniste *al-Karmil*, a organisé des équipes conjointes de chrétiens et de musulmans pour surveiller et interdire le débarquement des Juifs de tous les bateaux mouillant à Haïfa. Ces équipes les dénoncent au gouverneur turc, contrôlent leurs activités et tentent d'instaurer un boycott commercial des produits juifs.

— Ces chrétiens sont vraiment bien décidés à ne pas nous laisser retourner dans notre pays ! répliqua Élie ironiquement. Les raïas grecs-orthodoxes ont été particulièrement persécutés en représailles des guerres gréco-turques. Ils prouvent leur soumission aux Turcs en dénonçant les Juifs. »

Il parcourut rapidement le dossier. Yabès garda un moment le silence, irrité de manquer cette entrevue avec Karlskov pour laquelle il s'était préparé depuis longtemps. Bah... se consola-t-il, depuis l'Europe on voit peut-être mieux les problèmes et ce qui se passe dans les coulisses de la diplomatie. Ici c'est la censure. Peut-être exagérait-il l'importance de son témoignage. Mais il pressentait que les sionistes d'Europe ignoraient la situation réelle des communautés orientales. À vrai dire, sous la pression européenne, leur condition s'était grandement améliorée dans certaines villes de l'empire turc. Mais ces changements demeuraient superficiels. Les idées de progrès et de tolérance affichées par l'élite politique aggravaient l'animosité des masses musulmanes qui les jugeaient une offense à leur religion. « Ah, disait le peuple aux raïas, il paraît que vous voulez devenir nos égaux ? prenez garde. » La participation de députés arméniens au Parlement de Constantinople n'avait pas empêché les émeutes et les massacres de leurs coreligionnaires dans les provinces. L'empire turc se désintégraît et les nations alentour s'entre-déchiraient pour s'en approprier les morceaux. Des flux de réfugiés musulmans, craignant la vengeance des raïas qu'ils avaient si longtemps et cruellement persécutés, fuyaient les nouveaux États chrétiens des Balkans et se vengeaient sur les chrétiens ottomans.

Yabès ouvrit les yeux et fixa Élie pendant qu'il lisait le dossier. Saurait-il parler à Karlskov ? Avait-on idée à la veille d'une guerre de prêcher l'immigration yéménite ? Ces malheureux avaient attendu deux mille ans, ils patienteraient bien encore un peu. Le temps de voir clair dans la situation internationale. Il fit un effort et reprit de sa voix basse, rapide, essoufflée :

« Écoute-moi, tu lui expliqueras : le monde musulman se trouve confronté à trois défis : les mouvements de libération nationale des peuples chrétiens dans les provinces ottomanes ; la poussée coloniale européenne dans des pays musulmans et l'émancipation des raïas, principe contraire à la charia... sans parler du choc de la modernisation et de l'humiliation causée par la supériorité technologique de l'Occident. Ces catastrophes en série exacerbent les mouvements xénophobes panislamique et panturc traditionnels

qui visent à consolider par la religion un empire qui se désagrège. Si les Turcs pensent que le sionisme fera de la Palestine une autre Grèce, une autre Arménie, une autre Serbie, une autre Bulgarie, ils nous tailleront en pièces.

Il s'assit, reprit son souffle et le visage enfiévré :

— On vit sur un volcan. Ici l'Angleterre tient le pays. Mais ailleurs notre peuple disséminé court de grands dangers. Un rien suffirait à rallumer le fanatisme. En 1909 la seule annonce de la restauration de la Constitution avait suffi pour déclencher les massacres sur la côte syrienne contre les Arméniens par les partis religieux. Pas moins de trente mille morts en quelques jours ! personne ne se sent en sécurité. Le sionisme met en danger dans tout l'empire les communautés juives. Les notables le désavouent. Le même phénomène de rejet se manifeste chez les chrétiens qui se désolidarisent des combats de leurs coreligionnaires. »

Oui... Ce siècle naissait dans le sang et la barbarie la plus inhumaine. Qu'annonçait-il ? Élie pensa à son ami Georges. Les effroyables massacres des chrétiens dans les villes et les villages de Mésopotamie en 1896 avaient marqué son adolescence. Georges en gardait au fond de l'âme une atroce et invisible blessure. Si l'égalité des religions était impossible sous la charia, que restait-il sinon la soumission ? Les jeunes de ce siècle n'en voulaient plus. Alors encore des révolutions et du sang ?

« Et surtout n'oublie pas : tu ne peux rester en Palestine que quelques jours. Ne tente pas de prolonger ton séjour, tu serais expulsé. Et puis en cas de guerre et d'insécurité générale il faudrait pouvoir réaliser le transfert des communautés qui risquent d'être traitées en ennemis ou en otages.

Élie interloqué le regarda.

— Transférer où ?

Yabès soupira :

— Je sais... nous sommes bloqués mais il faut qu'en Europe on connaisse cette insécurité. Il est vrai que le parti des Jeunes Turcs est très ouvert et attentif à faire respecter la Constitution. Beaucoup de non-musulmans sont députés et associés au gouvernement. Et on ne

peut nier que les jeunes officiers turcs de l'*Ittihad*<sup>1</sup> forment l'élément le plus libéral et le plus cultivé de la classe politique ottomane. »

Yabès poussa un livre vers Élie. Il lut le titre : *Le Réveil de la Nation Arabe*.

« Regarde ce livre, dit Yabès. Publié en 1905, écrit par un chrétien syrien Najib Azoury, il appelle à l'union des musulmans et de leurs représentants avec les chrétiens, le Vatican et toutes les Églises pour empêcher la résurgence d'un État juif. Je soupçonne le Vatican et la France d'être derrière cette campagne. C'est leur politique depuis des décennies au Levant et en Algérie. Le pape est un allié naturel de ce projet. En attendant, Azoury prône un grand empire arabe unissant chrétiens et musulmans du Maghreb à la Perse, dont la mission serait de détruire les soi-disant projets de domination universelle du futur royaume d'Israël...

Il se tut et songea aux pamphlets antisémites en arabe diffusés par les églises.

— Toi qui connais le problème, reprit-il, tu dois faire comprendre à Karlskov la situation. Pauvres, ignorantes, divisées, nos communautés ont besoin de leurs frères de l'étranger.

Et après un silence :

— Nous sommes à la veille d'une guerre. Pour l'instant les gouverneurs turcs bon gré, mal gré, sous les pressions des consuls étrangers, contrôlent la violence. Mais tu le vois... la Turquie est moribonde, les chrétiens écrasés depuis des siècles se révoltent, cet empire fait de bric et de broc se désagrège. La Serbie, la Bulgarie et le Monténégro exigent que la Porte respecte ses engagements et abolisse les discriminations contre les chrétiens dans les Balkans. L'Allemagne sur-armée s'apprête à tous nous dévorer. Elle veut créer un colossal empire avec l'Autriche-Hongrie et la Turquie dont elle voudrait contrôler le pétrole. La guerre sera peut-être inévitable et je ne sais quelles horreurs nous attendent. Les généraux allemands ne cessent de proclamer que la conquête de nouveaux territoires est une nécessité biologique absolue pour la race supérieure germanique<sup>2</sup>.

1. Le parti Union et Progrès des Jeunes Turcs.

2. Cf. Général F. von Bernhardi, *Germany and the Next War*, 1912.

Yabès s'épongea le front, se tourna vers sa table de chevet et prit une enveloppe d'un tiroir.

— J'ai contacté Karlskov. Il viendra te voir. Voici l'argent du voyage et l'adresse d'Ezra. Un Juif de Bagdad. Il ne sait pas ce qu'est le sionisme, mais il sait qu'il est juif. Il est retourné dans son pays en Judée et vit clandestinement à Yamin Moshe, hors des murs de Jérusalem. Il pourra t'héberger. N'oublie pas, c'est important : l'exécutif doit avoir une vue claire de la situation en Turquie. La sécurité ici est trompeuse. »

Une lucidité dure pétillait dans son regard. Il l'envoyait vers une déception. Élie voulait connaître les sionistes d'Europe ? Eh bien il les verrait... actifs certes ! mais arrogants avec les sépharades qu'ils regardaient de haut. Yabès leur vouait une admiration mêlée d'irritation. Vivant sous des régimes plus libéraux et civilisés, ils étaient infiniment mieux outillés pour la lutte que les Juifs raïas. Si Élie se distinguait plus tard dans le mouvement sioniste du Caire, songeait-il, mieux valait assouplir dès à présent son caractère ombrageux. Il considéra le jeune homme debout près de lui, l'attentive concentration qui serrait ses lèvres. D'une voix lente, il énonça :

« Il faudra aussi que tu acceptes : les sionistes ignorent volontiers notre situation véritable dans l'espoir d'une politique d'entente avec les Arabes.

— Quoi ?

Yabès hésita, comment lui expliquer ce mélange de préjugés et d'illusions ?

— Tu comprendras... »

Il s'adossa aux oreillers, songeur. Avant tout maintenir l'unité, les scissions du mouvement ne pourraient que l'affaiblir. De toutes façons l'impasse sera totale tant que la Turquie interdira l'immigration juive, tout en favorisant l'installation en Palestine de musulmans bosniaques, albanais, roumains fuyant ces pays redevenus chrétiens. Et ce n'était pas le judaïsme d'Orient, 5% à peine du peuple juif, qui pourrait exercer une pression sur la Turquie. Le parti sioniste européen avait certainement plus de poids que les raïas tout juste libérés par l'Europe de leur avilisse-

ment millénaire. Pour l'instant donc, ne rien faire qui puisse irriter Turcs et Arabes.

Élie près du guéridon, le dos tourné, buvait un verre de limonade à longues gorgées. La réflexion un peu amère de Yabès ne l'avait pas impressionné. C'était d'un intérêt trivial au regard du but. Il posa son verre vide sur la table et s'avança vers la porte, se souvenant vaguement que Sarah l'attendait pour sortir. Voilà pourquoi elle s'était mise si élégante... Et le jouet d'Ibram... Fallait encore l'acheter ! Cette gâterie devrait aussi adoucir l'annonce de son voyage...

Surpris par sa hâte, Yabès qui désirait encore lui parler sentit ses idées s'embrouiller davantage. S'asseyant sur son séant, le visage fiévreux, maîtrisant difficilement une quinte de toux, il recommanda :

« Je te signale que les Arabes attaquent régulièrement le Yichouv... ne t'expose pas seul la nuit sur les routes. » Mais Élie était déjà sorti et dévalait les escaliers. L'ascenseur... quelle magnifique invention... pour les montées oui ! mais trop lent pour descendre. Il sauta dans le tram stationné à l'arrêt non loin. Par chance il passait par Boulak où habitait Georges Tamin dans un modeste studio. Un vrai repère de célibataires où dominaient la poussière et le désordre. Pourtant il avait l'air de très bien s'y retrouver dans l'amoncellement des livres, des journaux, des cahiers et des feuilles noircies de son écriture. À cette heure il était certainement chez lui. Mais Sarah... ? Juste quelques instants, se rassura-t-il, le temps de se renseigner sur Najib Azoury. Soudain il se souvint de cet article lu dans une revue arabe de Beyrouth, *al-Machriq*, en 1909. Il lui avait paru bizarre mais dans le contexte actuel il prenait tout son sens. C'était un texte apocryphe, un prétendu édit de protection de Mahomet qui intimait aux musulmans le devoir de protéger et d'aimer tous les chrétiens du monde, surtout leurs évêques et leurs moines car ils l'avaient aidé dans sa mission et son combat contre ses ennemis et particulièrement contre les Juifs. La longue énumération des vices de ces derniers dans ce texte justifiait leur exclusion de la protection islamique que seuls les chrétiens méritaient. Chaque secte chrétienne possédait

une variante de cet Édît rédigé sans doute par des moines avant le XI<sup>e</sup> siècle, effort désespéré aux temps des persécutions contre les raïas chrétiens pour détourner la fureur islamique contre les raïas juifs. Rien d'étonnant si ce texte réapparaissait en 1909 à une époque de grands massacres de chrétiens sur la côte syrienne.

La quarantaine entamée, Georges avait d'ordinaire une expression taciturne accentuée par son teint olivâtre, sa barbe noire épaisse et son regard grave et pensif. Élie lui trouvait une étrange ressemblance avec les saints des anciennes icônes byzantines, d'autant plus qu'il se préparait à partir au séminaire. Georges avait des racines mêlées arméniennes et syriaques. À son coup de sonnette, il vint lui ouvrir, chaussé de pantoufles, la cigarette pendant aux lèvres, son épaisse tignasse noire en broussailles, le regard absent. Il s'étonna de le voir.

« Désolé de te déranger, dit Élie, devinant à son expression intérieurement absorbée, qu'il avait interrompu son travail.

— Pas du tout..., fit Georges reprenant ses esprits, tu ne me déranges pas. Justement je pensais à toi... Allons chez Abdallah, fit-il en s'étirant, ça me fera bouger. Je n'ai pas quitté ma chaise de la journée. »

Ils traversèrent la rue et s'assirent sur des sièges de paille chez leur cafetier habituel qui, les voyant arriver, s'empessa de préparer leur café rituel épicé de cardamome.

« Tu as remarqué ? fit Georges avec un sourire narquois

— Remarqué quoi ? dit Élie en s'asseyant.

Georges désigna le cafetier d'un coup de menton :

— Il nous donne du *khawaga* (monsieur) et salue les musulmans avec des « *effendi* » (titre honorifique, seigneur), ironisa-t-il.

Élie haussa les épaules. Si ce n'était que ça ! puis :

— Connais-tu Najib Azoury ?

— Un type louche et haineux, fit Georges méprisant : un catholique syrien employé à la municipalité de Jérusalem. Coupable de malversations il en a été expulsé par son directeur. C'est l'homme du Quai d'Orsay, le grand prêtre du nationalisme arabe, cette nouvelle religion de Paris et du Vatican qui, pour notre malheur, s'impose



partout dans les milieux chrétiens et même – je devrais dire surtout ! dans nos églises. Tu te rends compte... !

Il grimaça de dégoût envers ce mouvement pernicieux qui prêchait un mensonge.

— Ça ne nous mènera nulle part, mais ça ouvre une voie royale à l’islamisation des chrétiens, commenta-t-il sombrement, les yeux à terre.

Élie réfléchit, cela semblait confus :

— Explique, fit-il, allumant une cigarette.

— On nous serine maintenant que nous sommes des Arabes. Mais nous avons édifié de magnifiques civilisations des siècles avant que les Arabes ne surgissent des déserts, et les détruisent ! Nous savons fort bien que nous sommes avec les Juifs, les indigènes des pays que les Arabes ont bien plus tard colonisés.

— Les Turcs combattent ce mouvement arabe qu’ils accusent de sécessionnisme, culpa Élie. Et la majorité des musulmans arabes sont fidèles au sultan turc et à l’unité de l’oumma. Ils réclament plus de charia, plus de Coran et proclament que l’arabisme est synonyme d’islam. Où sont les chrétiens dans tout cela ?

— Nous sommes à un tournant de l’histoire, fit Georges après un silence. Tout sera possible, le mieux comme le pire. L’empire va s’effondrer. Les Puissances, France, Grande-Bretagne, Russie et Italie, s’en disputent déjà les morceaux. Vous... vous avez le sionisme, les Grecs ont la Grèce, mais nous chrétiens araméens de Mésopotamie, qu’avons-nous ? des débris de peuples et des Églises terrorisées qui engluées dans des querelles millénaires se disputent et se dénoncent mutuellement à l’oppresseur commun... Ce n’est pas avec cela qu’on peut construire une politique ni un État. Certains chrétiens, agents de la politique française, militent pour un grand empire arabe qui reconstituerait l’empire arabe des premières conquêtes. Autrement dit on retourne au septième siècle avec la charia et le fanatisme. Ils espèrent jouer un rôle dans cette recomposition politique et se déclarent arabes pour s’identifier à la masse musulmane. Être arabe pour le chrétien, c’est échapper à la condition de raïa et accéder à un statut qui lui était interdit. Mais si nous nous déclarons arabes, nous

renonçons à notre histoire, à notre culture, à notre identité, à nos racines ! Or ni le mensonge, ni la lâcheté ne paient à longue échéance. La voie du renoncement et de la trahison mène au déshonneur et au suicide collectif. Je suis très pessimiste, ajouta Georges nerveusement et après une pause : nous sommes araméens, martela-t-il détachant chaque syllabe, nous ne sommes pas arabes. »

Un double arabe de l'ottomanisme ? se demandait Élie, ce modèle fédératif qui a échoué dans des massacres... En sera-t-il de même pour l'arabisme ? Quel sera le rôle des chrétiens dans ce mouvement ? Après un moment de silence, il demanda :

« Mais qui est derrière tout cela ?

— Ce sont les ordres qu'on nous donne. Les Français et les Britanniques nous disent : ne comptez plus sur nous pour vous protéger. Nous avons obtenu pour vous l'Édit d'émancipation. Tu parles ! il y a plus d'un demi-siècle ! Il n'a jamais été appliqué. La France nous dit : Rapprochez-vous des musulmans par l'arabisme. Défendez leurs idées, leurs politiques, vous serez en sécurité et vous deviendrez des agents d'occidentalisation parmi eux, des ferments de progrès et de démocratie. L'empire va se morceler, déchiré par ses tensions internes : égyptiennes, kurdes, grecques, sionistes, arméniennes, slaves. Nous combattons le sionisme, devenez les chefs de l'arabisme antisioniste, les musulmans vous accepteront, vous serez en sécurité et nous vous soutiendrons. Nous ne voulons pas d'un État juif. Avec l'islam vous aurez un grand avenir. Laissez les Juifs à leurs illusions, leurs prétentions insolentes sur la Palestine les mènent à leur perte. Les musulmans n'en feront qu'une bouchée. C'est la position de Azoury. Ce qui m'inquiète c'est que nous serons manipulés par les intérêts des puissances occidentales et nous en paierons le prix... »

Élie se taisait à la fois incrédule et inquiet. Il connaissait le mouvement arabe. Malgré les efforts du Vatican et de la France, le nationalisme arabe restait limité à un activisme antisioniste de petits groupes chrétiens antisémites, surtout à Damas, Jérusalem et Beyrouth. Leurs intellectuels et leurs clergés s'astreignaient à créer dans des sociétés secrètes une sorte de renaissance culturelle

de la langue arabe et promouvaient un patriotisme arabe islamo-chrétien. Un peu sur le modèle de la renaissance des nationalismes chrétiens historiques dans les Balkans et du sionisme avec l'hébreu. Mais ce mimétisme arabe lui semblait un cul-de-sac puisque de nombreux versets du Coran liaient indissolublement l'arabisme à l'islam. La masse musulmane n'y adhérait pas et demeurait attachée au panislamisme et au sultan.

« L'arabisme est intrinsèque à l'islam, objecta-t-il. En promouvant l'arabisme, vous promouvez l'islam dur des premiers siècles qui élimina les royaumes chrétiens. Au lieu d'avancer vous reculez. Vous vous faites les agents de votre propre destruction. »

Une politique dangereuse, pleine de contradictions, songea-t-il. Georges a raison. Les impérialismes européens exploitent la vulnérabilité des communautés chrétiennes pour avancer leurs pions. Ils s'affrontent dans l'empire ottoman moribond par raïas interposés. Mais un chrétien pourrait-il s'engager à promouvoir une idéologie qui lui est foncièrement hostile sans s'autodétruire ?

Georges le visage sombre reprit :

« J'ai peur de l'Allemagne. Ses intellectuels, diplomates, militaires s'extasient d'admiration pour l'islam. Le Kaiser se déclare le protecteur des musulmans. Où cela va-t-il nous mener ? L'empire est à bout de souffle. À quoi s'accrocheront les chrétiens raïas ? Il leur faut une plate-forme commune avec les musulmans et non contre eux. Ce sera l'arabisme antisioniste.

— Ils prétendent, fit Élie, que les sionistes veulent créer un royaume juif sur tout le Levant allant de la Palestine à la Mésopotamie et à la Perse. Ça c'est le programme arabe, pas le nôtre. Un tas de sornettes pour exciter la haine contre nous. »

Georges se taisait. Impossible de voir clair dans ces nouveaux événements où se mêlaient réalités politiques, tragédies humaines et religions. Il songea au parti de la Décentralisation administrative tout juste fondé au Caire, qui prônait un immense État arabe découpé dans la Turquie. Il comptait des musulmans et des chrétiens, certains parmi ceux-ci étaient favorables au sionisme mais sans trop oser le dire. Cependant il était clair que les musulmans mène-

raient le jeu et que seuls les chrétiens qui défendraient les positions musulmanes les plus extrêmes pourraient gagner en influence. Ce mouvement réclamait l'autonomie administrative des provinces arabophones et le remplacement du turc par l'arabe. Premiers pas vers l'indépendance d'un vaste royaume arabe et le rétrécissement considérable de l'empire turc ? Georges soudain entrevit la mission périlleuse confiée aux chrétiens par la stratégie française. Sous l'étiquette arabe, c'étaient eux qui mèneraient le combat contre les sionistes, les Turcs et pour la modernisation de l'islam. Y survivraient-ils ? Et que valait cette étiquette ? Ce choix de l'arabisme engagerait l'avenir de tous les chrétiens de Syrie et de Mésopotamie pour des générations. Fallait-il y souscrire ? Cette langue était celle du Prophète, du Coran, elle était inséparable de la religion. Mais construit-on une nation sur la seule langue ? Et quelle serait la place de l'histoire des raïas dans l'arabisme ?

Quand Élie avait sonné il jetait sur le papier ses premiers commentaires sur ce projet. Si la politique qui unirait musulmans et raïas était l'arabisme, elle risquait d'enfermer les chrétiens dans un piège, puisque l'arabisme émerge du panislamisme. Ils sont synonymes. Une froide colère l'animait : les raïas chrétiens devraient renoncer à leur patrimoine millénaire, à leur histoire, à leurs racines pour endosser la livrée imposée par les Puissances européennes. N'était-ce pas une amputation pire que l'asservissement du raïa, exigée cette fois par un Occident qui prétendait l'émanciper ? Les États pouvaient-ils triturer les êtres humains comme des caméléons pour les utiliser selon leurs intérêts ? Profiter de leur vulnérabilité pour les pousser dans des situations suicidaires ? Détruire leur identité ? Désormais leur passé commençait au septième siècle avec la conquête arabo-islamique de l'Orient et leur généalogie prétendait s'enraciner dans un nomadisme tribal et une culture dont l'écriture apparaissait tout juste sous une forme sommaire au septième siècle ! Eux qui avaient donné les Pères de l'Église, les fondateurs du christianisme ! De plus les ulémas réclamaient dans les provinces ottomanes une islamisation en profondeur que l'arabisation ne manquerait pas de faciliter. Mais s'ils n'avaient pas l'arabisme, qu'avaient-ils ? L'araméen...

« Tu vois... – reprit-il la lèvre amère – si nous devons supprimer les barrières entre les religions pour nous faire accepter comme des égaux, ce n'est pas en nous déguisant en Arabes que nous y arriverons. C'est perdu d'avance. Car c'est comme chrétiens qu'ils doivent nous accepter. Il ne servira de rien de prendre la livrée arabe. Ils savent que nous ne le sommes pas. D'ailleurs depuis 640, quand le calife Omar expulsa d'Arabie juifs et chrétiens, il est théologiquement impossible qu'un Arabe ne soit pas musulman. »

Plus il y pensait et plus ce projet l'inquiétait. Marché de dupes où ils perdraient leur identité et leur âme. Mais comment s'y opposer ? Quelles autres options avaient-ils ?

Élie rompit le silence :

« La France espère que le mouvement arabe sera laïc et permettra aux différentes communautés religieuses de s'entendre. C'est la réplique arabe, version française, de l'ottomanisme soutenu par l'Angleterre et maintenant mis à mal par la répression contre les Arméniens et les indépendances chrétiennes dans les Balkans. Ça fait déjà quelques décennies que Paris oppose l'arabisme à l'ottomanisme. Napoléon III s'était même déclaré empereur des Arabes. Le nationalisme arabe est promu par la France et le Vatican contre le sionisme et contre la Grande-Bretagne, protectrice de l'ottomanisme. Les intérêts rivaux des grandes Puissances s'affrontent sur notre dos.

— Maintenant les cartes sont en train de changer. Il y a aussi le pétrole », fit Georges.

Il garda le silence. Il doutait de ce projet laïc. On ne pouvait analyser l'islam avec les critères européens. Tous les raisonnements en étaient faussés. La tournure des événements l'inquiétait profondément. Le matin il avait reçu une lettre de sa mère en Syrie. Elle l'appelait à l'aide. Sa fille Hanna, son mari arménien et leur fils de six ans avaient miraculeusement survécu aux massacres de 1909 à Adana. Tous leurs biens avaient été pillés et la famille bouleversée l'avait rejointe à Damas. Sa mère lui écrivait que Hanna ne sortait plus et revivait constamment les horreurs qu'elle avait vues.

« Donc c'est vrai ? cette union sacrée des chrétiens et des musulmans ? » fit pensivement Élie.

Georges qui pensait aux traumatismes vécus par sa famille en 1895-96, ramena lentement son regard vague vers Élie.

« Tu ne connais pas, toi ! – explosa-t-il après un silence – les rivières de sang qui nous lient à nos peuples martyrisés, mes nuits de cauchemar peuplées des appels des femmes terrifiées, d'enfants tués ou enlevés, de râles d'agonisants et de blessés, les hurlements des victimes rassemblées et enfermées dans les églises auxquelles on met le feu tandis que les sourates du Coran sont récitées du haut des minarets. À quel Dieu offre-t-on cet holocauste humain ? Est-ce les rétributions du rêve de liberté du raïa ? Je suis le tambour résonnant de toutes ces souffrances et ces terreurs. J'en ai perdu le sommeil. Comment y répondre ? Quel sens leur donner ? Dans les bazars près des palais des Gouverneurs, les marchés, les maisons, les rues, des bandes armées et des soldats turcs, kurdes, arabes et des notables ont massacré pendant des jours et des nuits sans discontinuer avec acharnement, pillé les maisons et les boutiques chrétiennes, violé, incendié à Trébizonde, Erzeroum, Diyarbakir, Sivas, Malatia, Ourfa, Biredjik, dans les villages alentour et dans le vilayet d'Alep. Deux cent mille morts ! Combien de blessés, de femmes et d'enfants enlevés ? Les convertis de force sont tués s'ils retournent à leur foi. Tu connais cela toi ? Les historiens appelleront le dix-neuvième siècle, le siècle des massacres des chrétiens. Et le vingtième ? fit-il, la voix sombre. Qu'est-ce que ces massacres annoncent ? Voilà qu'ils se sont répétés en 1909. Comment le peuple chrétien pourrait-il encore les supporter ? On peut en parler ici, dans un café, assis sur des chaises comme d'événements abstraits... mais ce sont des réalités vécues par des êtres humains. »

Élie tendait vers lui son visage altéré par la souffrance qu'il percevait chez son ami. Il aurait voulu l'aider... mais ressuscite-t-on les morts, efface-t-on les scènes d'horreur vécues par les survivants ?

« C'est de cela, de cette peur, de ce bouleversement qu'est né le mouvement arabe ? murmura-t-il.

— Non, le nationalisme arabe est d'abord un mouvement pour sauver le christianisme indigène dans les pays islamisés, fit Georges lentement, le regardant attentivement. »

Comment lui dire que depuis des années l'antisémitisme chrétien était diffusé dans les masses musulmanes par les missionnaires étrangers du Collège protestant syrien, les jésuites, les missions religieuses du Vatican, les Églises orthodoxes liées à Moscou ?

« Tu sais..., reprit-il à voix basse, la haine antisémite est ancrée au cœur de nos Églises orientales et de nos intellectuels. Cette haine les avantage dans les milieux politiques européens et parmi les musulmans. Ils deviennent les courroies de transmission et d'unification des deux haines sans pour autant améliorer leur statut dans l'islam. Nous vivons dans un temps de changements, de confusion, il est difficile de savoir ce que l'on doit faire. Et les desseins de l'Allemagne sont encore plus inquiétants.

— Ne pourrait-on pas un jour vivre sans haine envers son prochain ?

Georges eut une grimace de dérision :

— Tu es dans un autre monde... regarde autour de toi... Nous vivons dans un milieu imbibé de haine. Haine de tous contre tous. Mais, fit-il après un moment de réflexion, beaucoup de chrétiens ne sont pas antisionistes. Tu dois comprendre : le monde raïa chrétien est terrorisé. Le frère dénonce son frère. Aucune carte, aucun livre ne rentre en Turquie si le mot Arménie apparaît... même le *Larousse illustré*.

Ce matin il avait reçu une note de ses supérieurs. Ils lui ordonnaient de rompre ses relations avec le cercle Herzl. Les massacres de 1895-96 n'avaient pas ciblé seulement des Arméniens mais aussi les Grecs et les autres sectes chrétiennes qui avaient péri, hommes, femmes, enfants dans leurs églises incendiées. L'insécurité et le danger exigeaient la prudence, ces ordres se conformaient à la nouvelle stratégie européenne. Plus il y songeait et plus il était troublé. Non seulement ils favorisaient l'islamisation des chrétiens mais ils faisaient du peuple juif et de la Bible leurs ennemis. Quelles options s'ouvraient donc aux raïas chrétiens en ce début du vingtième siècle après les atrocités du précédent ?

« Aujourd'hui – dit-il pesant ses mots – les dirigeants sionistes sont bien vus par les chefs du mouvement arabe, parce qu'ils

espèrent que les sionistes appuieront auprès des gouvernements occidentaux l'indépendance des provinces arabes de l'empire turc. Méfiez-vous : les religieux musulmans prêchent l'union de l'Oumma, la nation islamique et son enracinement dans le Coran. La religion est le ciment de cet empire turc qui se désagrège sous nos yeux, et nous raïas chrétiens n'avons pas d'autre politique que l'arabisme. Ce qui ne veut rien dire. Car une langue ne suffit pas à créer une nation. Nous en subirons les conséquences, conclut-il amèrement. Nous ne nous libérerons pas de la servitude de la raïa mais nous y serons assujettis perpétuellement. »

Il se tut laissant son regard absent courir au loin. L'arabisme et la défense des intérêts musulmans protégeraient-ils les chrétiens en cette période cruciale de fanatisme exacerbé par les guerres turco-chrétiennes ? D'autre part... combien de jeunes chrétiens avait-il vus, enchaînés dans les marchés d'esclaves, leurs yeux comme rivés sur des crimes abominables ? Deux jours auparavant il avait reçu une dépêche l'informant que la population grecque de la Thrace réoccupée par les Turcs avait été massacrée ou forcée d'émigrer par les traitements les plus barbares. Il savait que le sultan dirigeait vers l'Arménie, la Palestine et l'Asie mineure le flot des émigrés musulmans fuyant les provinces européennes perdues par la Turquie. De part et d'autre, la haine attisée par les souffrances de la guerre bouillonnait. Le Liban survivrait-il ?

« Nous rêvons... tu sais... – reprit Georges d'une voix ulcérée – de créer un Liban qui serait un modèle de tolérance, où toutes ses communautés vivraient dans la dignité et l'égalité. Un Liban aux fondations démocratiques, ami de l'Europe, ami de nos frères juifs et sionistes. Un Liban qui accueillerait tous les persécutés chrétiens de notre environnement despotique et barbare. Nous avons besoin des Juifs pour accomplir ce rêve, ce paradis dans le monde de l'arbitraire et de la cruauté qui nous encercle », fit Georges d'une voix chaude, le visage animé d'une force qui montait en lui et brûlait son regard sombre.

Élie le regardait impressionné. Sa ferveur accentuait sa ressemblance avec les saints byzantins. Cette généalogie millénaire qu'il



portait sur son visage l'émouvait profondément comme s'il se trouvait devant une peinture vivante du quatrième siècle.

Georges reprit après une pause :

« Nous, juifs et chrétiens, ensemble, nous pourrions changer cette tyrannie de la haine. Mais si nous luttons l'un contre l'autre, nous serons détruits. Nous devons ensemble insuffler à la société où nous vivons les valeurs fondamentales de la liberté, de la dignité et de l'égalité entre les hommes. Mais comment nous atteler à cette tâche énorme si nous-mêmes nous nous ligüons avec nos tyrans contre ceux qui nous ont apporté ces valeurs ? Après tout c'est un Juif français, Adolphe Crémieux qui incita la France à dépêcher une expédition militaire au Liban au secours des chrétiens pendant les massacres de 1860. Que garderons-nous de notre foi s'il nous faut la haïr ou la cacher ? Qu'advientra-t-il de nous, de notre beau rêve de liberté et de paix ? Comment pourrions-nous le réaliser s'il fallait vous détruire ? Nous serions traîtres à tous nos engagements. »

Les deux hommes gardèrent le silence, absorbés dans leurs pensées puis Georges conclut :

« Soyez vigilants, le nationalisme arabe est un mouvement islamochrétien avec des racines européennes pour détruire le sionisme. Il propage la haine et nul ne peut prévoir les conséquences criminelles d'une telle politique dans l'avenir car il s'agit ici d'un endoctrinement à long terme de centaines de millions de personnes contre vous. »

D'une mosquée voisine, l'appel du muezzin s'éleva. Georges l'écouta attentivement, c'était la première fois qu'il notait avec tant d'acuité son incitation injurieuse contre les juifs et les chrétiens. Il soupira, un changement serait-il possible ? Il reprit, fixant Élie de son regard grave :

« Ma mère m'écrit que les chrétiens de Damas sont très inquiets. Les gens ont peur et osent à peine sortir. Beaucoup d'émigrés musulmans arrivent des Balkans, chassés par la guerre. Ils sont violents, agressifs. On craint des émeutes, des représailles. Je dois partir et être avec les miens qui ont besoin de moi. Personne n'est sûr du lendemain. Une étincelle suffirait à provoquer des drames. La panique et la peur sont telles que le commandant militaire turc

– un brave homme – a rassemblé les imams et leur a recommandé de prêcher dans les mosquées le respect des non-musulmans. Mais des bruits menaçants se propagent. Les écoles sont fermées, le commerce arrêté, nul ne sort de chez soi. Dans les villes syriennes et en Judée on ne parle que du pillage des quartiers infidèles et on réclame l’abolition de la Constitution parce qu’elle est contraire aux principes du Coran. Dans ce contexte de guerre permanente hors des frontières, la populace ignorante suit les fanatiques religieux et méprise les fonctionnaires turcs plus modérés qu’elle accuse d’apostasie.

— Vos frères d’Europe ne vous abandonneront pas, fit Élie voulant le rassurer.

Georges eut un sourire amer, il savait combien vulnérables étaient les communautés chrétiennes :

— Ils ne risqueront pas de perdre pour nous leurs contrats et leurs marchés avec la Turquie. Nous ne comptons pas pour eux, répliqua-t-il désabusé. Je crains que nous n’allions vers des temps très difficiles. Les Arméniens dénoncent des Arméniens qu’ils accusent de trahison. La peur est partout et chacun se méfie de son voisin pour avoir la vie sauve. Ma sœur m’écrit que les officiers allemands et autrichiens instruisent les soldats turcs. J’ai peur de la prochaine guerre. Il y a trop de haine, trop de sang versé déjà... Un contrat pour la construction d’une ligne de chemin de fer, des concessions en Turquie pour l’exploitation du pétrole indispensable à l’essor industriel moderne achètent les consciences des ministres européens et valent davantage que des milliers de vies.

Il se leva :

— Je partirai ces jours-ci. Malgré les ordres, nous resterons en contact, fit-il très ému. Et saisissant Élie par les épaules il le regarda dans les yeux : Je vais avec les miens et je lutterai contre cet endoctrinement criminel, je crains que les forces de destruction qui veulent nous dresser contre vous, ne nous détruisent nous, les chrétiens. »

Il se tut, pensif. En ces temps de fanatisme exacerbé soutenir un autre mouvement sécessionniste contre la Turquie était suicidaire. Ne fallait-il pas se taire, se soumettre, baisser la tête en silence ? Il

connaissait son influence sur sa communauté, une direction erronée se paierait dans le sang. Sacrifierait-il la vie d'innocents à la morale ? Que valait-elle le cimenterre sur la gorge ? Le raïa avait-il jamais eu un autre choix ?

« Nous ne pourrions pas vous soutenir, dit-il baissant les yeux. Sache-le. À Mossoul des fanatiques ont assassiné cinq chrétiens parce qu'ils étaient favorables à la Constitution. Que serait-ce si les chrétiens appuyaient le sionisme... ! »

Élie hocha la tête et se souvint de son dernier voyage en Mésopotamie où parmi une population orgueilleuse et armée de Turcs, d'Arabes et de Kurdes, une sous-humanité raïa vivait terrifiée. L'insécurité était telle qu'ils n'osaient se déplacer sans des gardes armés. Il regarda longuement Georges. La détresse de son ami le désolait mais il ne trouvait pas de mots pour alléger son angoisse. Georges dépeignait une situation réelle. Il le serra fortement dans ses bras :

« Quoique que vous fassiez – nous le comprendrons et serons auprès de vous. Qui peut mieux comprendre le malheur raïa que vos frères juifs qui se battent eux aussi pour la liberté et la dignité de leur peuple ? Nos combats sont les mêmes. Il s'écarta, baissa les yeux : mais nous... nous sommes seuls.

La foule débonnaire déambulait autour d'eux.

— Mieux vaut être seul qu'avoir de faux amis, fit Georges. Je t'écrirai, reprit-il très ému. Ensemble nous serons forts.

Des larmes montèrent à ses yeux :

— Pour les raïas chrétiens dans l'empire ottoman, tous les chemins mènent à la mort. Il y a eu tant de massacres, nous avons perdu notre boussole. Et maintenant vous... qui ne nous avez fait aucun mal mais nous avez donné la Bible et le Christ, il nous faudrait nous allier contre vous avec nos assassins pour avoir la vie sauve. Nous sommes au temps des faux prophètes et des faux docteurs. Ils créent des sectes pernicieuses par cupidité, et tromperies et abusent un peuple livré aux abîmes des ténèbres... »

Sentant l'émotion le gagner, Georges se détourna et s'éloigna rapidement.

La gorge serrée par une âpre et angoissante appréhension, Élie le regarda longuement jusqu'à ce qu'il eût disparu parmi les passants. Le reverrait-il jamais ? Que valaient des promesses à la veille d'une guerre ? Quelles seraient ses victimes ?

Georges traversa la rue à grandes enjambées, cette conversation avec Élie avait clarifié ses idées, affermi ses décisions. Encore bouleversé il aperçut Younès au bas de son immeuble. Comme d'habitude celui-ci tentait de se dissimuler, croyant toujours être épié et suivi. Séquelles de traumatismes anciens chez cet homme de plus de quarante ans ? se demandait Georges.

« Je t'attendais, fit Younès s'approchant de lui en boitillant et la moustache frémissante d'impatience. J'ai un message important. Je t'ai vu chez Abdallah en grande conversation avec le Juif et n'ai pas voulu t'interrompre.

— Monte, fit Georges et refermant la porte de son studio derrière eux : Quel est ce message ?

— La Turquie, anticipant les guerres en Europe centrale et contre la Russie, essaye de rassembler sous sa bannière du panturquisme tous les peuples de race turque, des Balkans à la Mongolie et en Chine pour créer la Grande Turquie à l'exemple de l'Allemagne qui veut s'agrandir. Nous, ici, serons submergés par cette pression démographique. Nous devons nous unir au mouvement arabe. En cas probable du démembrement de l'empire ottoman, les régions arabophones deviendront autonomes. Se lier à l'arabisme devient une exigence existentielle. Voilà ce que j'avais à te dire.

— Nous pourrions demander des autonomies assyrienne, arménienne, araméenne...

— Ne te laisse pas séduire par le sionisme, coupa sèchement Younès, les Juifs courent à leur perte, ils ont le monde entier contre eux. Les massacres que nous avons subis ne te suffisent pas ?

— Si maintenant nous demandons l'autonomie arabe, crois-tu que les Turcs ne réagiront pas ?

— Mais l'Europe est avec nous, tandis qu'elle bloquera l'État juif. »

Georges haussa les épaules et lui tourna le dos. L'Europe ! ... N'avait-il rien appris de tous les abandons et de toutes les trahisons ? Younès était catholique et le retour en Terre sainte du peuple déicide déchu de la Promesse était un anathème. Tout faire, lui avait-il dit, pour soutenir la politique vaticane d'appropriation de la Palestine. Les yeux au loin, tirant sur sa cigarette, Georges garda le silence. Oui, c'était cela... ce matin déjà il en avait eu l'intuition. L'Europe leur assignait la mission de moderniser la pensée politique de l'islam, de lutter contre les Turcs pour démanteler l'empire ottoman, de s'allier aux musulmans pour écraser le sionisme par la diffusion en arabe de l'antisémitisme européen. Ils deviendraient les cobayes des nouvelles sociétés islamo-chrétiennes que la France voulait créer autour de la Méditerranée, de l'Algérie au Bosphore, et les courroies de transmission dans le monde musulman de la guerre européenne contre le sionisme.

Poussant un ravier garni de concombres, navets et olives marinés vers Younès, il l'apostropha rageur :

« Et ces Jésuites qui nous tombent dessus pour nous insuffler l'amour de l'islam, du nationalisme arabe en nous racontant que nous formons avec les musulmans un même peuple, une même race de même langue, de même mentalité, ayant la même histoire, tu y crois ?

Younès huma les bonnes effluves piquantes de l'ail, saliva, croqua un navet et ne répondit pas.

— Des balivernes, reprit Georges vindicatif, les Balkans sont en feu, la guerre contre les chrétiens est partout et l'Europe veut nous faire croire que nos assassins sont nos frères. Et ce projet de séparer les Évangiles du Premier Testament, tu y travailles toujours ? reprit Georges.

— Oui... mais j'ai besoin d'un théologien », fit Younès lentement avec un regard appuyé.

Georges se détourna.

Victoire ! se dit Younès gagnant la porte qu'il referma derrière lui. La dernière fois qu'il lui en avait parlé, Georges avait persiflé :

« Alors... le raïa rachète à l'oumma son existence par ses services au lieu de s'imposer comme homme libre... ?

— Libre ? Tu peux toujours rêver, avait coupé Younès dans un ricanement. »

Georges, le visage morne s'assit, mit ses coudes sur une table en bois dont la peinture blanche s'écaillait. Ses mains enserraient sa tête. Ce bruit... d'où venait-il ? Ce piétinement de foules déchaînées, les chrétiens brûlés, torturés, tués à la hache ou rituellement égorgés au son de versets coraniques hurlés du haut des minarets. Ce crépitement du feu aux églises, aux bibles, ces femmes et enfants vendus en esclavage à la criée dans les rues. Des sanglots lourds, puissants, soulevèrent son torse comme si la mort le broyait. Dieu ! Dieu ! murmura-t-il hagard, protège-moi de la folie ! Aide-moi à croire en toi, supplia-t-il, ne me laisse pas t'abandonner. Seigneur, au temps de la Bête hâte-toi de me secourir. Si je ne t'avais comment pourrais-je survivre ? »



À Ghezireh Élie descendit du tram et prit la rue Salah-el-Din. Le feuillage dentelé des jacarandas ombrageait les trottoirs, l'air était une fournaise. Même les mouches assommées de chaleur se tassaient dans les coins d'ombre. Il marchait rapidement en proie à une effervescence intérieure s'essayant machinalement le front où perlaient de grosses gouttes de sueur. L'anxiété désespérée de Georges l'alarmait. La crainte sans doute d'une répétition des massacres hamidiens de novembre 1895, qui avaient suivi l'autorisation par le sultan des réformes demandées par les Arméniens ? Toutes les communautés religieuses avaient tremblé. Car la raïa, malgré les divisions qui apparaissaient sur sa vaste carapace, était un univers uni et les coups contre une communauté se répercutaient sur l'ensemble comme les ondes des tremblements de terre. L'adage « après samedi c'est dimanche » pouvait aussi bien s'inverser.

Il chassa son inquiétude, ne voulant penser qu'à la rencontre avec Karlskov. Il lui parlerait de l'asservissement de ces commu-

nautés isolées, que seule l'aide étrangère pourrait sauver. Durant des siècles ces débris du peuple exilé avaient résisté à la destruction culturelle et physique, mais les réflexions de Georges revenaient le troubler... Quelle était cette nouvelle alliance contre eux ? On parlait beaucoup d'espions, de complots, d'agents provocateurs, on savait que les hommes du sultan étaient partout, mais aussi ceux du khédive, du Kaiser, de l'Angleterre, de la France.

La discussion de la veille avec son père lui revint. Assimilation... soumission... mais à quel prix et avec quels renoncements ? Le révolutionnaire italien Mazzini avait dit : sans patrie on est condamné à rester les bâtards de l'humanité. Oui... fit-il à mi-voix : les sionistes européens ont des moyens, de l'influence... ils doivent agir, dans tous les cas, ils doivent savoir. À nouveau il sentit une force exaltante le soulever au-dessus de lui-même, l'emplit d'un espoir immense, inébranlable. Il lui semblait voler tant sa joie l'allégeait. Oui, il réussirait à améliorer le monde... avec Sarah ! Mais le désespoir de Georges, comment l'aider... n'était-ce pas le même combat ?

Absorbé dans ses pensées Élie ne remarqua pas l'agitation anormale de l'île. Des policiers montés surveillaient les rues tandis que la foule par grappes envahissait Ghezireh et marchait dans la même direction. Le jouet d'Ibram... oublié ! Confus, il se mordit la lèvre, revoyant le visage chagriné de Sarah, sa robe élégante... Comment lui annoncer son voyage ? Encore des plaintes, des reproches, des plaidoiries ! Exclu qu'il y renonce.

Alors qu'il longea la grille qui clôturait le palais, le bawab\* accourut le saluer avec force salamalecs. C'était un colosse, ancien esclave pris dans une razzia au Soudan et dont le maintien digne rehaussait les chamarrures de sa livrée. Son excitation presque fébrile surprit Élie. Ses yeux noirs roulaient en tous sens dans sa face aux joues balafrées des totems de sa tribu, un ronflement tumultueux écartait ses narines et ses moustaches frémissaient comme des antennes. Il informa Élie que Kemal bey était rentré d'Europe :

« Son Excellence dispute un match de polo au club, s'emballa le bawab, des princes, des princesses royales ont daigné venir y assister. Ce n'est pas chaque jour que le pauvre peuple peut voir

les seigneurs de ce monde ! » conclut-il d'un ton passionné qui fit jaillir comme des cordes les veines de son cou puissant.

En cet instant éclatèrent des cris : « Vive le Prince ! » tandis que le ronflement d'une automobile s'éloignait et que des applaudissements crépitaient. Le bawab oubliant Élie, releva à deux mains sa livrée et s'élança en courant.

Élie prit par des ruelles. Depuis longtemps il n'avait vu Kemal. Le Pacha, songea-t-il avec un sourire amusé, fréquentait la société aristocratique et mondaine qui se retrouvait dans les palaces et les clubs des capitales européennes. D'un caractère enjoué Kemal aimait arriver à l'improviste aux Figuiers. « Quand donc mettras-tu le téléphone, espèce de fossile ! » s'exclamait-il, saisissant l'épaule d'Élie avec une affection bourrue. D'ordinaire il s'arrêtait aux Figuiers au détour d'une promenade et attachait son pur-sang au portillon. « Évacuation ! Indépendance ! Liberté ! » criait-il à tue-tête, tandis que son visage basané et rieur surgissait des roses trémières bordant l'allée.

Liberté... tous les peuples réclamaient leur liberté. Il s'immobilisa et suivit du regard une felouque. La lutte d'Israël entraînait désormais dans une nouvelle phase historique. Comme pour les peuples chrétiens d'Europe centrale qui avaient rejeté l'émancipation fictive de l'ottomanisme, il s'agissait de réaliser l'indépendance dans la patrie historique. Hongrois, Serbes, Grecs, Bulgares, Roumains et peut-être demain les Arméniens, tous ces peuples chrétiens assujettis par la conquête musulmane l'avaient fait ! Mais à quel prix ! Que de massacres ! Il reprit sa marche poursuivant sa réflexion. Les rues étaient presque vides, quelques rares passants se hâtaient dans la même direction. Soudain il se tapa le front : à nouveau il avait oublié Sarah et Ibram ! Le remords et la honte le submergèrent.



Assise sur un banc dans l'ombre de la pergola, Sarah s'éventait distraitement. Ses yeux verts fixaient méchamment le sol. Les



mèches noires échappées de son chignon s'entortillaient dans son cou et lui donnaient un air sauvageon et courroucé. Voilà... le Tout-Caire se pressait à Ghezireh... et elle, elle demeurait clouée sous le caroubier ! Quelle occasion manquée de connaître le grand monde ! Pour sûr Kemal qui était à tu et à toi avec princes et pachas l'aurait présentée. Et toutes ces Excellences rassemblées si près d'elle ! Les vivats, les applaudissements, la rumeur houleuse lui apportaient l'excitation de la foule. Son regard hostile enveloppa Élie près d'elle, ses vêtements négligés, son regard rayonnant. Égoïste... D'un geste coléreux elle jeta son éventail et furieuse croisa les mains :

« Alors tu pars de nouveau ? » protesta-t-elle.

Élie se leva, fit quelques pas et alla s'adosser au palmier près du banc, fixant distraitement le Bahr au loin. Le miroitement des eaux coulait dans ses prunelles une fluide phosphorescence. Il ne m'écoute même pas, se dit-elle, le suivant d'un regard furibond. Un malaise, un sentiment de non-existence la submergea.

En fait Élie l'avait fort bien entendue et avait perçu son dépit. Mais ses paroles l'effleuraient comme brise sur le Bahr. Serait-il à la hauteur de cette mission ? Les Juifs d'Europe, qui avaient déjà tant secouru ceux d'Orient, les aideraient-ils encore ? Négligeant le regard rancunier de Sarah, il jeta avec feu :

« Il se pourrait que les choses changent maintenant... tout peut changer...

— Changer ? » fit Sarah surprise, levant les sourcils.

Quelles choses ? Que voulait-il dire ?

Une clameur s'éleva subitement. C'était peut-être le khédive ? Sarah rougit d'excitation. Pour sûr Neda était au club. Qui sait ? Peut-être assise près d'un prince ? Elle lui faisait confiance pour tirer le maximum d'une aubaine fortuite. Elle qui, selon les mauvaises langues, n'avait pas moins de trois amants à la fois ! Sarah haussait les épaules... médisances ! Dans le salon mondain de la belle Syrienne, Sarah se sentait niaise, provinciale, vexée de trop rougir.

« Je suis certain, expliqua Élie venant s'asseoir près d'elle, que les sionistes d'Europe aideront nos malheureux.

— Oh... s'impacienta Sarah songeant à Neda, oublie-les un peu... »

Les oublier... ? Il se tourna et la foudroya du regard :

« Je les ai constamment devant les yeux, glissant humblement au bas de leur âne dès qu'apparaît un Arabe. »

Sarah détourna la tête et haussa les épaules. Elle ne pouvait penser à eux tout le temps !

Élie la regarda : elle avait son expression des mauvais jours, une dureté agacée fermait son visage. Il fut si interloqué qu'il ne s'en indigna pas.

« Là-bas c'est le Moyen-Âge, reprit-il songeur, les raïas portent encore des vêtements distinctifs. »

Il voulut l'adoucir et se tournant vers elle, sollicita son regard :

« Pense... » Il voulut lui dire : si c'était toi, si c'était nous. Mais non, elle ne pensait à rien, à rien sauf au bruit de Ghezireh. Son air buté le découragea. Se détournant il poursuivit lentement comme pour lui-même :

« Il est très pénible de les voir le dos courbé avec leurs affreux vêtements les désignant à l'hostilité. Imagine-toi qu'au XX<sup>e</sup> siècle ils subissent encore ces ignobles discriminations. »

Quand il les avait vus, il avait compris une phrase de Behor : l'humilité des offensés sauve le monde. Humble héroïsme dont ils n'étaient pas même conscients.

« Ici... nous sommes des privilégiés, reprit-il comme se parlant à lui-même. L'Angleterre impose dans le pays l'ordre et la sécurité. Mais cette amélioration me semble provisoire. Il ne faut pas se leurrer. Ici nous pouvons nous défendre devant les tribunaux, mais c'est exceptionnel dans le monde musulman. »

Il se leva le visage préoccupé, fit quelques pas, puis revint vers la jeune femme. Devant son expression fermée il sourit avec douceur. Il aurait aimé la prendre dans ses bras, l'embrasser... Il la connaissait bien... sa colère passerait. Si seulement elle pouvait accepter sa vie. Il scruta avidement son visage et n'y vit qu'un morne ennui. Déçu il s'éloigna, exhalant un soupir. Toujours s'expliquer, pensa-t-il agacé. Puis faisant brusquement volte-face :

« Comment ne comprends-tu pas ? ces gens humiliés, rabaisés, ridiculisés, c'est moi ! moi ! ma chair et mon esprit. »

Sa voix dure surprit Sarah. Une main appuyée au dossier du banc, penché vers elle, les traits tendus il la scruta intensément. Sarah baissa les yeux, bien décidée à lui faire payer sa déception. Se redressant, il reprit avec force :

« Je n'agis ni par obligation, ni par devoir... Comment t'expliquer ? c'est le sens même de mon existence et je voudrais que tu t'y associes. »

Il fit quelques pas. Elle le forçait à s'expliquer sur des choix qui s'étaient spontanément imposés à lui. Il lui lança un regard oblique. Son air buté et ses lèvres serrées le découragèrent. Elle regrettait sans doute cette sortie au club.

En fait Sarah imaginait Neda élégante et mutine, minaudant avec ses admirateurs. Cette pensée lui arracha un soupir. Élie en fut exaspéré. Que voulait-elle de lui ? L'horizon à ras de terre n'était pas le sien. Rien ne le ferait dévier de sa voie !

Incapable de se maîtriser il s'éloigna de quelque pas et s'adossa au palmier, le dos tourné à Sarah et serrant les mâchoires. Au nom de quoi sacrifierait-il ses rêves ? Il lui lança de biais un âpre regard. Elle portait la même robe élégante qui l'avait surpris le matin. Que voulait-elle ? Qu'il la sorte ! C'est ça ! il n'était là que pour trimballer sa femme. La faire parader...

« Élie... » la voix de Sarah suppliait.

Sa rage disparut. Lentement, honteux de ses accusations il se tourna vers elle. Incliné vers lui et sur le point de fondre en larmes, elle sollicitait son pardon. Se durcir, elle devait comprendre, accepter, prendre part à sa vie. Son indifférence le blessait comme un blâme implicite, une accusation cachée. Il voulut forcer sa colère mais son regard malgré lui s'adoucit.

Sarah soupira, excédée :

« Allons-nous consacrer toute notre vie à ces problèmes ? Que pouvons-nous faire ? Puisque nous sommes impuissants, oublions-les et soyons heureux... Quelle est ma vie à moi ? Tu cours sur les routes et moi... je suis abandonnée et me morfonds toute seule. »

L'excès de son chagrin la surprit elle-même, ce plaisir manqué, la pauvreté d'Élie, les tiraillements d'un idéal obscur et le récit de malheurs qui confusément menaçaient son bonheur.

« Tu me quittes Élie, se révolta-t-elle le défiant du regard, tu es toujours dans des pays dangereux et moi... »

Détournant son visage, elle écrasa une larme au bord des cils. Il accourut vers elle et saisissant ses mains il les serra fortement.

« Oui, oui, tu as raison ! Je m'occuperai de toi. Nous avons toute la vie devant nous. J'ai besoin de ton amour... Je t'aime Sarah, tu es ma femme. »

Comment lui dire qu'il ne s'appartenait pas ? qu'il ne pourrait se soustraire à cette exigence au fond de lui-même ? qu'il était un rouage dans un destin commencé trois mille ans auparavant, plus grand que lui, plus grand qu'elle ! Était-ce un rêve la libération d'Israël ? Les ennemis étaient si puissants. Comment leur feraient-ils payer ce rêve ? Il pensa à Georges... le sort des Juifs demain ? tout faire pour consolider le sionisme.

Son regard ardent la fixait, quêtant son approbation. Avec son appui il pourrait affronter son père... Nahum... les obstacles qu'il présentait.

« Oui, oui... » acquiesça Sarah de la tête, hésitante mais captivée malgré elle par son enthousiasme. Et s'agrippant aux mains d'Élie, elle ferma les yeux : elle ne voulait plus savoir qu'il partirait... qu'elle serait encore seule. Assis près d'elle il lui parla d'une voix fervente de ce retour que tant d'occupants successifs avaient empêché depuis deux mille ans. Oui un espoir naissait, une aube nouvelle, tout se mettait en place déjà. L'hébreu, cette langue morte renaissait. Un philologue de génie la modernisait. Un élan qu'il ne s'expliquait pas lui-même le portait vers ces inconnus éparpillés, marqués par deux mille ans d'errances. Les oublier, eux ? Comme si leurs plaies n'étaient pas les siennes. Blottie contre lui Sarah l'écoutait, impressionnée par sa conviction.

Rarement Élie s'exprimait avec cette franchise. Mais cette fois il la sentait accueillante à ses idées et si proche. Elle n'avait plus son air revêche des mauvais jours mais un regard sérieux où il lisait

une attention docile. Sa réceptivité l'encourageait à poursuivre et à mesure qu'il parlait, sa certitude que sa vie serait liée à cette question se renforçait. Inscrite désormais dans sa conscience elle lui rappelait que l'indifférence est une collaboration.

Il baisa les mains délicates de Sarah :

« Aide-moi », murmura-t-il.

Atterrée, Sarah baissa les yeux, cachant de son mieux son désarroi. Subitement Élie lui révélait que le pivot de son existence n'était ni elle, Sarah, ni la confortable ambition d'une carrière bourgeoise. C'était quelque chose de dur, d'autonome qui ne passerait pas avec l'âge comme un caprice ou un engouement. Une vocation... Son père disait, sans qu'elle le comprît très bien, qu'une vocation est une expérience solitaire conduisant jusqu'au bout de soi. Elle eut peur. Était-elle la compagne qu'Élie désirait ? Vaguement elle entrevit les antagonismes qui les sépareraient. Elle le lâcherait en chemin, elle se rebellerait contre les privations.

Un sourire triste, puéril effleura ses lèvres. Alors toute la vie serait comme ça ? Toute la vie à lutter contre un ennemi gigantesque ? Elle soupira, passa un doigt dans le col montant du corsage. Elle regrettait de porter cette robe élégante mais trop chaude pour la saison, mise dans l'espoir qu'Élie l'accompagnerait au club. S'écartant machinalement de lui, elle sourit de pitié au souvenir du soin et de la joyeuse excitation apportée à sa toilette. Efforts ridicules, enthousiasme inutile, elle aurait mieux fait de commencer les confitures. Les dattes débarrassées de leurs noyaux étaient déjà toutes préparées. Songer à la vanille et aux clous de girofle. Demain elle s'y mettrait. Des confitures... alors que la Cour était à deux pas. Oh elle n'était pas rancunière... c'était son destin. Parce que de misérables Juifs, ni vus ni connus étaient persécutés ! Bon... elle s'en ferait une raison. L'essentiel était qu'Élie ne l'abandonnât pas. Elle baissa sa tête pensive. Si seulement il la sauvait du sentiment de néant qui la rongait.

« Laisse-moi te raconter, s'enthousiasmait Élie sentant Sarah se radoucir. Nous étions tous rassemblés... »

Comme ses yeux sont clairs, songea Sarah, c'est comme s'ils buvaient le soleil. Et soudain gagnée par sa joie communicative, elle sourit du même sourire juvénile.

« Alors ? »

— Eh bien... ils me demandaient : est-ce que le temps de la rédemption approche ? est-ce la fin de l'exil ? »

Il se tut, le visage exalté, revivant ces moments. Un souffle de ferveur était passé sur l'assemblée muette lui communiquant la même émotion dans le silence explosif. Puis dominant le tumulte des questions, une voix chevrotante s'était élevée,

« Maître... comment retournerons-nous ? Les chemins de fers appartiennent aux Turcs... »

Élie avait eu du mal à les calmer. Cette agitation risquait d'alerter les Arabes qui les épiaient. À l'improviste ils pouvaient fondre sur eux, les battre à mort, mettre le feu à la synagogue... bon, les bancs, peu importe ! mais la Torah ! Récemment encore ils avaient volé des rouleaux et en avaient fièrement tapissé les selles de leurs montures. Alors dans des chuchotements excités, tandis que les femmes priaient, les hommes avaient conclu leurs délibérations. Lorsque le Très-Haut disposerait un chemin dans le désert, avec des cours d'eau et qu'une foule de malheureux se presserait, sans hésiter, chacun avec sa famille, ses malades, ses vieillards, emportant les ossements des ancêtres et se mettrait en marche. Ils attendraient le signal.

« Partout... c'était comme ça ? demanda Sarah émue.

— Partout. »

Ils se turent. Sarah s'appuya contre Élie. La douceur de cet instant où ils partageaient les mêmes pensées, les mêmes émotions, l'étreignit. Que m'importe la Cour, pensa-t-elle en un éclair, je l'aime. Sa tête s'inclina sur son épaule, son regard vert glissa sur le Bahr allumé par le couchant. Un ibis immobile sur la berge les fixait. Un sourire très doux illumina le visage hâlé de la jeune femme :

« Je suis heureuse que nous soyons restés ici, heureuse que tu m'aies parlé. »

Soudain une voix enfantine leur parvint :

« Papa... maman... où êtes-vous ? »

Sarah lança d'une voix vibrante :

« Oui... oui... nous sommes là. »

Élie se tourna vers elle, leurs regards se croisèrent. Dans celui de Sarah Élie lut une supplication humble. Il baissa aussitôt les paupières. Sous-jacent à la vie de Sarah, il pressentait un courant d'affliction permanente. Dans la tristesse du sourire, l'inclinaison de la tête, il décelait parfois une peine si organique que Sarah en était elle-même inconsciente.

Il soupira. Cette nombreuse famille que le destin lui refusait, il y avait renoncé une fois pour toutes. Refoulant sa déception, il n'en parlait plus. À la naissance d'Ibram il avait cru perdre la mère et l'enfant. Ce terrible souvenir rendait la stérilité définitive de Sarah un moindre mal. Sa femme... il l'aimait telle qu'elle était. Il la serra contre lui.

Le visage rembruni d'Élie, son geste de tendresse avaient ravié en Sarah une culpabilité diffuse. Il souffre et le cache... pensa-t-elle. Ses mains se crispèrent, son regard glissa vers les eaux rougeâtres du Bahr. Ce clappement sur la berge... elle crut voir un monstre prêt à l'engloutir. Elle se dressa soudain, fit quelques pas.

« Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Élie.

— Rien... rien... », détournant la tête, elle évita de regarder le Bahr qui semblait la guetter d'une myriade d'yeux brillant aux creux des vaguelettes.

Élie la rejoignit, encercla ses épaules de son bras :

« Sarah je t'aime, nous ferons de grandes choses ensemble. »

Oui... ils n'auraient plus d'enfants mais ensemble, s'épaulant l'un l'autre, ils fortifieraient l'espérance des hommes oubliés, ensemble ils avanceraient dans le même chemin.

Sarah se força à sourire, appuya sa tête sur son épaule. Le corps d'Élie collé au sien lui procura un profond bonheur. De grandes choses ? oui... mais lesquelles ?



Le lendemain, sous le citronnier, Sarah écumait la confiture de dattes cuisant à gros bouillons d'où s'échappaient des effluves de girofle et de citron. Des mouches frénétiques cisailaient le silence. Elle plongeait la spatule et remuait. Ses yeux vides lui donnaient un air de distraction songeuse. Ni triste, ni gaie, elle ne désirait rien, ne regrettait rien. Le temps était immobile comme le jardin déjà pétrié de chaleur. Une piqûre perça sa joue. Prestement elle essuya de son visage une purée de moustiques. Puis levant la tête, elle cligna des yeux : le balcon de bois récemment construit ne déparait pas trop la maison. Encore quelques années et le jasmin en dissimulerait les disparités. Elle l'avait tout juste fait planter, examinant minutieusement son exposition à la lumière. Son regard courut dans le jardin. Ici, l'arbre exotique au nom oublié, planté à la naissance d'Ibram, là, sous la vigne de Moïse, près d'un petit bassin, Behor se reposait sur une chaise-longue, son chasse-mouche sur la cuisse. Étendu sur le gazon Ibram, doré par le soleil, observait un hanneton. Un élan d'amour pailleta ses yeux. Un désir animal de le caresser, le palper, le renifler la submergea.

« Ibram ! » souffla-t-elle impatiente d'étreindre le bambin dont l'odeur et le contact éveillaient une frénésie de tendresse.

Mais l'enfant ne répondit pas, tout occupé à exhorter le hanneton embusqué dans les brins d'herbe à se fourvoyer hors du gazon.

Jupes bruissantes, Isabelle s'approchait l'allure bataillease. L'annonce du nouveau départ d'Élie ravivait sa rancune. Furtivement Sarah nota le pli mécontent de sa bouche. Elle soupira, plongeait la spatule dans les confitures. Sa belle-mère lui avait déjà reproché une surabondance de clous de girofle.

« J'ai retiré quelques clous de girofle, fit-elle apaisante.

— Girofle ! persifla Isabelle. La maison d'un homme c'est sa femme. Pourquoi Élie repart-il ? Retiens-le donc ! »

Blessée au plus profond d'elle-même, Sarah baissa la tête et s'abstint de répondre. Pourquoi cette amertume ? Était-ce un ressentiment qu'elle n'osait dévoiler ? Elle se souvint de la conversation de la veille, la confiance d'Élie. Et ce lien entre eux la rassura comme si elle se tenait sur un sol plus ferme.



« Nous ne sommes pas éternels », bougonna Isabelle qui, dans sa rancœur, évitant de regarder sa bru, renifla d'une narine dubitative les confitures. Puis lissant sa jupe : « Qu'attend-il pour se faire une situation ? Écrire... écrire... Ce ne sont pas ses écritures qui feront vivre une nombreuse famille comme je te la souhaite, ma fille ! Qu'il oublie son sionisme... !

— Clic ! La photo pour l'éternité !

— Kemal ! »

Déjà Ibram se précipitait vers le jeune homme rieur qui exhibait un appareil mystérieux. Le torse puissant, les jambes musclées, Kemal approchait d'une démarche lourde. Sa chemise trempée collait à sa peau, l'écume du cheval zébrait ses bottes achetées à Bond Street. Sarah prestement se débarrassa de son tablier et rejoignit Isabelle qui admirait l'appareil de photographie puis tous s'installèrent sous la vigne, près du bassin. La bonne apporta café, pâtisseries, limonades et bière glacées. Il y eut un moment de silence et chacun savoura le ruissellement de lumière et l'échauffement des parfums. Souriant Élie vint les rejoindre. Puis Sarah, levant son visage très excité vers Kemal qui ôtait son tarbouch, l'interrogea sur le polo de la veille.

Le bonheur... c'est ça, réalisa soudain Élie et il sourit spontanément, se balançant sur les pieds arrière de sa chaise en osier. Levant la tête, il saisit sa chope de bière glacée et trinqua avec Kemal.

« Au temps de la joie, la joie ! au temps de la tristesse, la tristesse !

— Non, répliqua Kemal riant, au temps de la tristesse : la joie ! »

Puis il posa sa chope vidée sur la table avec l'exubérance d'un être débordant de vitalité et de force. À petits coups, il tamponna d'un mouchoir son front rougi sous ses cheveux frisés. Il était allergique au feutre du tarbouch. Mais au diable le canotier, chapeau impérialiste !

« Est-ce vrai qu'on a encore réduit le budget de l'instruction publique ? » s'informa Behor, agitant mollement son chasse-mouche.

L'arrivée de Kemal l'avait tiré d'un léger somme où il s'était vaguement vu causant avec Nahum dans son costume galonné pour la Cour. Dans un coin se tenait un journaliste. De quoi parlait-il ? Il ne s'en souvenait plus... mais c'était important. Ah oui... il

s'agissait d'Élie. Tout lui revint en tête : la lettre du président reçue le matin et sa décision de parler sérieusement à son fils. Ce ne serait pas facile, il le savait. Invoquer le bonheur de Sarah ? Peut-être Élie se laisserait-il fléchir... ? Il lança à sa bru un regard perspicace, nota l'éclat joyeux du visage et flaira l'arôme des confitures. Un autre tempérament que celui d'Isabelle... Que n'avait-elle des enfants... la maternité, la cuisine, occupaient les femmes...

Élie regardait distraitement Ibram qui, allongé sur l'herbe sèche, le menton dans la main, admirait la poitrine bronzée et velue de Kemal. Il a les yeux clairs des Salem, se dit-il. Près d'eux un buisson de lantanas dégageait son parfum d'orangers.

Sarah suspendue aux lèvres de Kemal, les mains au creux de sa jupe, s'abandonnait à une audition béate. Devant elle miroitait le féérique univers des princes et des princesses interdit aux Salem.

« Savez-vous ce que m'a dit la princesse Nevine ? poursuivait Kemal, elle m'a dit : "Ouvrez donc les yeux, si tout le monde avait des brevets nous n'aurions plus de domestiques !" Textuellement. Faut-il augmenter le budget de l'instruction publique ? fit-il avec une grimace ironique. Et après une pause : — Les Anglais ont aboli l'esclavage. Très bien... Mais ces *poor things*, ces femmes choyées, nourries dans les familles... à la rue ! Prostituées ! Colonialisme humanitaire ! Comme l'abolition des châtiments corporels qui a infesté le pays de criminels. Sarah, montre-moi tes yeux ; quand tu es gaie, ils sont verts, tristes, ils sont un pâle céladon. Aujourd'hui... c'est bizarre, ils sont les deux à la fois ! »

Sarah rit et baissa les paupières, les joues déjà trop rouges. Gênée elle se leva et alla remuer les confitures, mais subitement son attitude lui parut stupide. Neda à sa place aurait minaudé et dans tous les cas aurait su prendre une autre contenance. La confusion enflamma son visage. Soudain elle eut honte de sa toilette nette mais sans coquetterie, une robe pour les confitures. Que penserait Kemal habitué aux femmes élégantes de la haute société ? Et dire que la veille elle portait sa plus belle robe ! De dépit elle remua la confiture avec une telle maladresse qu'elle se brûla un doigt à la casserole.

« Allons bon... » s'exclama-t-elle avec humeur, revenant vers le groupe en suçotant son doigt. Elle était désormais certaine que, même dans une occasion favorable, Kemal après l'avoir vue dans une telle robe ne la présenterait jamais à ses amis.

D'une oreille distraite Élie écoutait son père vanter le bon sultan Mehmed V qui avait su inciter les étrangers à investir des capitaux considérables pour relancer une économie désormais florissante.

Le Pacha opinait distraitement de la tête, puis redressant son torse puissant et plaquant ses mains sur les cuisses il s'exclama joyeusement :

« Mais je ne vous ai pas dit ! Je suis amoureux fou... fou... Elle est à la limite de la perfection, blonde, rose, exquisite. »

Élie riait, habitué à l'humeur volage de son ami. Les Salem le regardaient avec indulgence. Riche, beau, jeune, c'était la vie de seigneur...

« Je l'ai connue sur un court de tennis, personne ne manie la raquette comme elle, poursuivit Kemal. Pamela Davenport, fille de lord ! Racée jusqu'au bout des ongles ! »

Pour elle, la veille il avait remporté la victoire avec son équipe de polo. Puis au palais, souper dans l'or et le vermeil avec orchestre et bal.

« Je meurs d'amour, même si elle est anglaise je l'adore, je l'accompagnerai à Londres... je l'accompagnerai en enfer, dit Kemal trop heureux d'exhaler son amour et de parler de celle qui occupait toutes ses pensées.

— Ah le célibataire ! » plaisanta Élie et posant les yeux sur Sarah, il la trouva très jolie avec ses yeux verts ombrés de mystère, son teint hâlé, ses joues rouges. Leur conversation de la veille lui revint en mémoire, avec son parfum de tendresse et d'intimité. Il se sentit pleinement heureux. Malgré tous les écueils, notre mariage sera une réussite, décida-t-il.

Kemal se leva et, chassant de sa badine les mouches engluées à ses bottes, salua les Salem.

« Crois-tu qu'il y aura la guerre ? » demanda Élie en le raccompagnant dans l'allée. Il n'osa lui demander s'il connaissait le sort des Arméniens en Mésopotamie.

« La guerre ? Bien sûr ! nous nous y préparons avec notre alliée, l'Allemagne, fit Kemal sur un ton de défi enjoué. Chut ! Il ne faut pas le dire, ajouta-t-il en riant, sachant que ce secret de polichinelle était dans toutes les conversations. Et nous gagnerons cette guerre contre la Russie. Nous la châtierons pour être intervenue dans nos affaires. Comme les autres, ajouta-t-il menaçant. La guerre est déjà partout dans les Balkans, toutes les nations s'y préparent... C'est toute l'Europe qui veut intervenir chez nous. C'est elle qui soulève les chrétiens raïas de notre empire avec ces absurdes slogans de liberté. Toutes ces tueries n'auraient pas eu lieu si les chrétiens ne révoquaient pas notre souveraineté dans notre empire. Nous fomenterons des révoltes parmi les musulmans des colonies aux Indes et au Maghreb. Déjà l'Allemagne les inonde de tracts et les incite au jihad contre les chrétiens. »

Élie pensa à Georges, à toutes ces victimes qu'il avait évoquées. Se pourrait-il que ces effroyables massacres se reproduisent dans tout l'empire ottoman à la faveur de la guerre ? Près de lui, un peu en retrait, Behor, le visage soucieux, écoutait Kemal. La guerre était déjà partout, le calme n'était qu'apparent. Le chaudron exploserait.

Kemal s'engagea dans l'allée, suivi d'Élie et de Sarah. Il partait prochainement pour Londres. Soudain la joie du voyage l'enivra, sa tête riieuse se renversa en arrière, ses yeux étincelèrent. Dans son visage bronzé le rire éblouissant sous la moustache avait un éclat triomphant.

« Bonne nouvelle, ajouta-t-il se tournant vers Élie : Hussein Pacha nettoiera le pays de ces traîtres syriens, ces chrétiens valets de l'arabisme à la solde de la France. Ils ne cherchent qu'à affaiblir les peuples musulmans en les divisant : Arabes contre Turcs. Sois content aussi : les pires antisémites. »

Il s'en alla lentement vers le portillon :

« L'unité de l'empire c'est la seule garantie pour l'indépendance et la force de l'Islam. Toute innovation occidentale comme la notion européenne de nationalité territoriale n'est qu'une arme pour diviser et affaiblir l'oumma. »

Élie se redressa interdit. Il connaissait les opinions ottomanistes de Kemal. Mais devenait-il aussi panislamiste ? ça paraissait contradictoire... Et puis il buvait de l'alcool... Malgré sa curiosité il hésita à l'interroger.

Kemal s'était retourné et plantait son regard dans les yeux trop limpides de Sarah. Des mèches brunes échappées de son chignon s'entortillaient sur son cou gracile. Il se pencha vers elle :

« Aujourd'hui... je ne peux dire : vert printemps ? céladon... ? »

Rieuse, Sarah enfouit son visage rougissant entre ses mains et déroba son regard. Kemal charmé souriait. Sarah... être faible, vulnérable, elle se briserait à la moindre fêlure... les femmes, il fallait les garder dans les harems.

« Je vous ferai membres au Ghezireh, promit-il, et Sarah apprendra à jouer au tennis. »

Sarah le regardait avec de grands yeux extasiés. Au tennis ? elle n'osait y croire.

« Tu me donneras cette photo, n'est-ce pas ? fit Élie rêveusement, je crois que cette journée a une qualité particulière. »

Behor qui marchait derrière eux serrant dans la sienne la main d'Ibram, saisit la phrase au vol. Il huma l'air. Oui... une qualité particulière : le bonheur, la sécurité de l'instant. Un cristal si fragile.

Kemal ouvrit le portillon mais hésitait à partir. Fronçant le sourcil il s'efforçait de se souvenir d'une chose importante qu'il avait voulu dire à Élie. Il leva les yeux... Sarah immobilisée un peu en retrait, environnée par le vert buissonnement des lauriers, avait cueilli du chèvrefeuille qu'elle respirait. Ah oui... Sarah...

« Prends soin de ta femme... conseilla-t-il d'un ton léger, ôtant les rênes du pieu.

— Ah oui... pourquoi ?

— Oh les femmes... crois-en mon expérience. » Il sourit avec une suffisance entendue, caressa machinalement le front étoilé de Foudre. Puis sautant en selle : « Salut ! »

Élie sourit à cette boutade et tandis que Kemal s'éloignait au trot, il lui cria les mains en entonnoir : « Hep ! n'oublie pas la photo... »

Il le suivit du regard, admira le cavalier, la bête, eut un sourire amusé : « à la limite de la perfection... » Se retournant il aperçut Sarah toujours immobile à la même place, mordillant le chèvrefeuille. Un élan de bonheur le transporta. Il l'enlaça, la serra contre lui : au temps de la joie, la joie ! Mais Sarah qui avait compris sans saisir les mots qu'on parlait d'elle, s'était subitement prise en pitié. L'arrivée du Pacha avait complètement modifié son humeur. Elle voulut se venger d'Élie, de sa joie, de cette fécondité, de cette autonomie qui le séparaient d'elle. Elle tourna vers lui un regard chargé de reproches :

« Oui... un jour tu me chercheras et je ne serai plus..., elle s'interrompit, effrayée par ses paroles.

Élie s'était rembruni :

— Mais non ! il força sa gaieté, l'étreignit, tu verras, rien jamais ne pourra nous séparer puisque nous nous aimons. »



Les banians ombrageaient la route sablonneuse. Le sol humide arrosé par les fellahs étouffait le trot du cheval. Belle bête ! Kemal flatta sa crinière. Avant de s'embarquer pour l'Angleterre il irait visiter ses villages à Zeffa. Ses fellahs, voleurs et rusés, réclamaient une école. Une école ? une grimace de dérision crispa ses traits. Ce n'est pas à la tête de travailler mais aux bras. Un sourire acerbe écarta triomphalement ses lèvres sanguines, charnues. Les Anglais vous refusent l'école ! leur lancerait-il. Ils traitent les Musulmans comme du fumier... Les poings menaceraient : Kemal Pacha, sauve-nous des Anglais, sauve l'Islam ! Puis avant son départ, les serfs lui présenteraient leurs cadeaux, oies, dindons, sacs de fèves et le regard brûlant d'une dévotion fanatique, baiseraient sa main. Ainsi était le peuple de la Vallée. Depuis le temps des Pharaons... si peu changeait. Et cela continuerait... Le socialisme, les réformes, les révolutions... c'était pour l'Europe !

Kemal galopait, l'esprit occupé par son prochain voyage et la fidélité de ses fellahs. Il avait le physique robuste de son père. Sa

peau brou de noix et son œil charbonneux accentuaient l'énergie dégagee par sa personne. Malgré ses traits volumineux un charme irrésistible se dégageait de sa désinvolture de grand seigneur pimentée parfois d'une muflerie gouailleuse.

Ralentissant, Kemal immobilisa Foudre à l'ombre d'un banian et promena un regard circulaire de maître. Villas et quartiers neufs remplaçaient les champs d'autrefois. Féodal en province, Kemal était devenu promoteur immobilier dans la capitale.

Élie n'avait même pas admiré Foudre, songea-t-il. Bah... Il sourit, se souvint de son père. Il revit le corps flasque mollement abandonné sur les coussins, la tête enturbannée enveloppée des blancs flocons du tabac. À la fin de sa vie, il parlait en s'embrouillant, mêlant des mots grecs aux turcs. Seule Indji, l'esclave favorite de sa mère pouvait le comprendre. Les accès de démence avaient brûlé la chair du visage, collant la peau aux os, amenuisant l'arête nasale, enflammant dans l'œil bleu profond une cruauté inconsciente. Ramadan revivait les scènes de guerre de son adolescence quand il servait sous Ibrahim Pacha en Morée. Les troupes turco-égyptiennes avaient brûlé des villages, enlevé et déporté en esclavage les populations grecques, dévasté les terres. Ces souvenirs l'agitaient, il se levait avec des gestes désordonnés et des propos incohérents confondant les lieux et les dates. Il parlait de sacs de crânes envoyés au sultan à Constantinople. Dans un coin, assis à terre, des esclaves discrets modulaient sur l'oud les soupirs graves et tristes des existences mortes, tandis que les innombrables pendules qu'il avait collectionnées battaient un temps contradictoire. Et Kemal près du jet d'eau, écoutant son père, éprouvait un vague à l'âme douloureux et songeait : Pas Élie... il n'est pas comme les autres. Le sionisme... c'était absurde cette fidélité de deux mille ans pour une terre inculte, dépeuplée du vilayet de Syrie. Il se souvint des origines raïas méprisables d'Élie, soupira puis flatta Foudre qui renifla bruyamment et repartit au petit trot. Le sionisme ? Comment Élie pouvait-il s'abaisser à un idéal si vil ? Il ferait mieux de s'occuper de sa femme. Il leva la tête, huma l'air, se souvint des confitures et se sentit affamé. Un sec mouvement de la main et de la jambe lança Foudre dans un joyeux galop.

*Sabah el Kheir !* « Bonheur du matin », notre Seigneur, notre soleil ! Des paysannes rieuses agitaient leurs bras, leurs tresses de laine descendaient sur leurs reins. Kemal passait, absorbé en ses pensées, indifférent à cet encens d'amour où s'étaient tissés ses premiers contacts humains à l'ombre du Pacha. Parfois un vague geste portait au peuple le salut distrait du seigneur.

Arrivé au palais il laissa Foudre à un valet qui accourait et alla voir Indji, la vieille esclave qui lui avait servi de mère. Il la trouva à son coin habituel, pelotonnée sur le sol dans une embrasure. Enfant il allait vers elle quand il avait besoin d'une cajolerie ou pour l'écouter parler de sa mère, la belle Nourmahal dont il avait hérité la peau de bronze. Indji lui ouvrait alors les coffres de Nourmahal, en tirait ses toilettes et ses objets dont chacun évoquait une histoire qu'elle aimait lui raconter. Une fois il y avait vu un chandelier à sept branches et Indji l'avait placé près de son lit comme s'il diffusait vers lui la présence bienveillante de sa mère protégeant son sommeil.

Kemal s'approcha sans bruit de la vieille femme somnolente enfermée dans une quasi-surdité. Il la contempla, attendri : le seul amour qu'il eût jamais reçu provenait de cette esclave grecque arrachée à sa famille, sans doute chrétienne. Sa mère aussi avait été une esclave, et son père ? Voilà pourquoi il n'avait aucune parenté... ni grands-parents, ni oncles, tantes, cousins. Doucement, sans réveiller Indji, Kemal se retira pensif, évoquant les Figuiers et toute cette parentèle joyeuse de cousinage, neveux et proches qu'il n'avait jamais eue. Soudain il se souvint qu'il avait vu le même chandelier chez Élie. Il lui ferait envoyer le sien. Ainsi il aurait la paire. Avec un sourire amusé il se souvint de cette étrange fraternité avec Élie ressentie dans son enfance. Et du doute bizarre surgissant soudain en lui : Ramadan était-il son père ?



## Le confrontation

Une expression dure sculptait le joli visage de Sarah tandis qu'elle rangeait quelques affaires d'Élie dans son sac de voyage en cuir épais. Sa rivale était pire qu'une femme, pensait-elle amère, pliant un pyjama. Entendant les escaliers gémir, elle se redressa. Son regard courut du léger désordre des sous-vêtements au lit où Élie triait des journaux près d'Ibram couché, genoux relevés, jouant avec une ficelle.

Isabelle s'encadra sur le seuil, le visage désolé. Ibram bondit et courut se cacher dans les plis odorants de sa jupe où il huma chocolat, cannelle, vanille, toutes bonnes odeurs qui associaient sa grand-mère aux pâtisseries. D'une main affectueuse, Isabelle caressa machinalement la tête de l'enfant et annonça gravement à Élie que son père désirait lui parler. Puis tirant de sa poche un mouchoir elle se détourna et s'essuya les yeux, vexée de ne pouvoir dissimuler son chagrin devant Sarah. Mais aussi pourquoi Élie courait-il sans cesse sur les routes ? N'avait-il pas ici tout pour être heureux... ? Si seulement il voulait ! Car quel avantage lui revenait de toute cette peine ? Le soleil se lève, le soleil se couche, tout subsiste comme avant. Espérait-il créer chose nouvelle sous le soleil ? Et ces livres... ! Qui augmente sa science augmente sa douleur, disait le vieil Aslan.

Élie s'était levé et s'approchait de sa mère transformée en statue de larmes. Le visage baissé, il la considéra affectueusement, une flamme tendre dans ses prunelles claires :

« Voyons maman... je vais en Eretz Israël !

— Tu vas dans un pays où les Juifs sont tués. Haham Sadya disait que... »

Élie riant rejeta sa tête en arrière. Haham Sadya... Haham Sadya... autre temps ! Il saisit les mains de sa mère et enchaîna gaiement :

« Mère, étant pour moi-même, que suis-je ? »

Puis il tourna un regard malicieux vers sa femme qui, silencieuse, une main sur le sac ouvert, les regardait.

Le parfum miellé des figuiers emplissait le bureau mais Behor ne le sentait plus. Des étagères couvertes de livres couraient le long des murs crépis de blanc. Certains ouvrages anciens et fragiles avaient appartenu à un certain Éliezer. Était-ce lui qui, par-delà la tombe, laissant sa bibliothèque à son père, avait suscité chez son fils l'amour de l'étude ? Comme Moïse il aimait la frugalité, les espaces vides, les teintes monochromes. Laissant la maison et le jardin à l'exubérante fantaisie des femmes, il maintenait dans son cabinet un vide sobre et fécond. Au fond de la pièce des vitrines surmontant un bahut exposaient les antiquités égyptiennes collectionnées par Aslan, grand admirateur de Mariette Pacha.

Immobile devant la fenêtre, Behor revit sa mère, toute pénétrée du respect de l'illettrée pour la chose écrite, lui tendre des livres : retiens l'instruction, recommandait-elle, ne t'en dessais pas... garde la comme ta vie. Son regard chercha dans le jardin une silhouette menue, marmottant les dictons de son ancien maître de religion, Haham Sadya.

Un bruit le tira de sa rêverie, il prêta l'oreille, ce n'était pas Élie. Cédant aux pressions d'Isabelle, il avait finalement décidé de lui parler, puisqu'il jetait le soupçon sur toute la communauté. Les Juifs européens pouvaient bien clamer leur sionisme... mais ceux d'ici vivaient dans l'empire turc et les raïas ne pouvaient militer contre leur gouvernement.

D'un pas vif, il alla à sa table et relut la lettre de Nahum reçue le matin. Le président envisageait favorablement une deuxième édition de son livre sur le Zohar et encouragerait sa diffusion parmi les notables de la communauté. Mais un post-scriptum déplorait l'activisme politique d'Élie. Il leva la tête songeur. Ses

futures responsabilités au sein des organes communautaires était une source de fierté. À cinquante-six ans, c'était dans la communauté qu'il voulait s'investir. D'ailleurs des réformes s'imposaient, la main despotique de Nahum pesait lourdement sur les intellectuels généralement issus de milieux modestes et séduits par les idéologies politiques européennes. Behor se flattait d'amener graduellement Nahum, président à vie, à libéraliser sa gestion. La lutte serait dure. Car si Nahum avait accepté la réédition de son ouvrage et s'il promouvait Behor parmi les notables, c'est qu'il escomptait son soutien au sein d'une communauté en rébellion contre son autorité.

Plus d'une fois Élie, qu'il avait aimé associer à ses travaux, lui avait objecté que la vie est essentiellement action parmi les hommes, pour les hommes. Et Behor se demandait perplexe : Connaissait-il les hommes ? Qu'avait-il fait pour eux ? En quoi ses travaux abstraits les aideraient-ils à vivre ? À supporter les épreuves pour viser la plus haute liberté, celle de l'esprit. Israël n'avait survécu parmi les nations que par la foi et la ferveur qui permettent de transcender les maux de l'injustice. Le sionisme... une utopie, un rêve irréalisable ! À quoi bon se lancer dans une aventure destinée à l'échec. Mieux valait travailler sur le réel. Et le réel était le quotidien de cette communauté plus que bimillénaire. Préserver le patrimoine du passé, instruire ces communautés, les alimenter d'un ferment spirituel, les organiser par une cohérence interne. Voilà ce qu'il ferait ! Consolider l'héritage culturel des générations pour éviter l'éclatement. Maître Sadya disait : le monde repose sur trois piliers, l'amour de Dieu, l'étude de la Loi et la charité.

Behor respira profondément, comme s'il rajeunissait au seuil d'une nouvelle vie, prêt à s'atteler à cette tâche. Une vie active pour les hommes et avec les hommes, comme disait Élie. Cette somme de réflexions accumulées au cours d'une existence studieuse, il voulait la prodiguer. Il lui semblait n'avoir tant travaillé que pour cet instant où un trop plein d'amour lui révélait la merveilleuse continuité d'une chaîne humaine unie par la solidarité et l'espérance traversant le temps.

Mais si, malgré tout, Élie se rendait à Jérusalem, lui donnerait-il l'adresse de la branche palestinienne des Lourtiel ? Lui aussi était un Lourtiel par sa mère, la petite-fille de Zaki. Il hésita. La famille Salem avait gardé secrètes les origines d'Isabelle. Pour protéger sa petite-fille, le vieil Aslan avait coupé toutes relations avec les Lourtiel. La fillette avait toujours cru que la grande épidémie de 1877 avait emporté ses parents. Quant au beau Simon, la rumeur colportait qu'il était mort ivrogne dans les bas-fonds de New York. Pour Aslan, Isabelle avait été le don le plus précieux reçu de la Providence à la fin de sa vie. Parler des parents d'Isabelle était interdit. Rien ne devait transpirer de ce secret. Personne n'y pensait plus et c'était mieux ainsi. Il aimait Isabelle d'un amour si profond, si total qu'il ressentait comme sienne la moindre atteinte à son bonheur.

Un pas approchait. Posant la lettre sur la table, il lui parut impensable que les opinions de son fils pussent contrarier ses ambitions. Il avait une carrière, un avenir que le sionisme ruinerait. La visite de Kemal, l'agitation des femmes avaient empêché qu'il ait une conversation sérieuse avec Élie. Or le pays était déjà sur pied de guerre et nul ne pouvait prévoir les prochains événements.

Debout devant la table, les yeux errant vers le jardin, Behor attendait Élie.

« Entre », fit-il tourné vers la porte qui s'ouvrait. Son regard s'attachait à la silhouette s'approchant dans la pénombre. L'expression de Moïse, songea Behor. Il baissa les yeux, gagné par l'émotion.

Dès le seuil, Élie avait capté le parfum des figuiers plus lourd, plus dense dans cette pièce, comme si les fragrances imbibaient les livres, s'enrichissant d'âme et de pensée.

« Sais-tu qu'ici plus qu'ailleurs les figuiers embaument ? constata-t-il intrigué, promenant longuement son regard sur les objets. Ah ! ce petit coffret... ! avec sa pierre noire, un talisman ? Une superstition ? C'est contraire à la religion... », il sourit taquin.

— Non... il est destiné à un certain Boaz, j'attends qu'il vienne le chercher. Une promesse de mon père faite à un mourant. C'est sacré. » Un vague souvenir de son mariage lui revint : Ido Lourtiel était venu avec un Boaz.

« Boaz ? fit Élie, ce nom lui disait quelque chose... ah oui... le garçon du Yémen.

Il y eut un silence, puis appuyant le bout des doigts sur la table, Behor reprit :

— Je n'approuve pas ce voyage en Terre sainte.

Quittant son bureau, il s'approcha de la fenêtre et croisa les bras sur sa poitrine.

— Si les motifs n'en sont pas d'une importance primordiale, tu pourrais peut-être... l'annuler ?

Il se tourna vers Élie immobile derrière lui et l'interrogea du regard.

— Je regrette père », il eut voulu dire : c'est très important, c'est impossible, mais il se retint. Sa voix était aussi intense que le regard ardent. Nul geste, une statue d'airain.

Behor baissa les yeux, il connaissait son opiniâtreté. Il revint vers son bureau et se forçant au calme :

« J'ai mes raisons.

— Je regrette.

— Tu connais mon opinion.

Malgré son désir d'éviter toute discussion politique, il poursuivit fixant son fils :

— Le sionisme est une idéologie pernicieuse à contre-courant. Aujourd'hui en Europe, les communautés juives sont intégrées au sein des nations.

— Certains pays d'Europe, rectifia Élie avec une sèche politesse et déjà tendu. Puis songeant à l'affaire Dreyfus, il ne put retenir un ricanement : voire...

— Les autres suivront, Behor força sa bonhomie. Pourquoi être pessimiste ? L'Orient aussi allégera le statut des minorités. Ici... le khédiva dispense sa généreuse protection à tous ses sujets, musulmans, juifs et chrétiens. Il s'entoure d'Européens et engage activement le pays dans la voie du progrès et du modernisme. On dit même que le sultan est jaloux des transformations réalisées en si peu de temps par la dynastie de Mohammed Ali. Tu verras : nos écoles modernes formeront les nouvelles générations. Nous

leur inculquerons l'amour du pays, la fraternité entre les hommes. Tous les préjugés seront abolis. Chacun pourra par l'éducation gagner honorablement sa vie. Ah mon fils ! nous avons obtenu l'émancipation, nous devons à présent nous en montrer dignes et mettre toutes nos capacités au service de notre pays.

— Si l'Angleterre n'imposait pas le respect des droits des raïas, nous vivrions comme au Moyen-Âge. Le parti de l'Union islamique est très populaire.

— Allons... allons..., fit Behor avec un imperceptible mouvement d'agacement, n'exagérons rien. En 1856 le Hatti Humayoun avait déjà garanti les droits des non-musulmans.

— Un bout de papier arraché de force par l'Europe et souvent transgressé.

— Ne fais pas le dédaigneux, scanda Behor irrité. Tu ne sais de quoi tu parles ! c'est un énorme progrès ! Voilà pourquoi nous devons maintenant prouver notre loyauté. Les Turcs condamnent le sionisme, c'est assez pour que nous l'abandonnions. N'oublie pas, l'Égypte n'est pas indépendante, nous appartenons à l'empire ottoman. Les communautés sont pauvres, vulnérables, éloignées les unes des autres. Laisse les achkénazes lutter pour le sionisme. Ils sont beaucoup plus nombreux, plus puissants, plus riches. Ils se comptent par millions. Mieux organisés ils peuvent financer leur émigration. Et puis, pour eux, c'est moins dangereux...

— Permits père, interrompit Élie cabré au centre de la pièce, avec ou sans sionisme la population est montée contre nous. Chaque année à Pâques, même ici, dans ce pays si libéral et tolérant, des synagogues sont brûlées et des Juifs jetés dans des prisons ou assassinés. Et puis le sionisme n'est pas un ersatz du martyrologe juif. C'est le droit souverain du peuple juif de vivre libre dans sa patrie millénaire. Aujourd'hui les peuples de l'empire ottoman se révoltent et réclament leur indépendance dans leur pays.

— Écoute Élie, je ne veux pas chicaner, répliqua Behor impatient s'asseyant à sa table. Mais songe aux Arméniens... Que demandaient-ils ? le droit de parler et d'enseigner leur langue dans les provinces où ils étaient majoritaires. Les réformes avaient été

acceptées par le sultan. Tu connais la suite : des massacres, l'esclavage et les conversions forcées. Les puissances chrétiennes sont-elles intervenues ? Elles ne voulaient pas que la Russie, grâce aux Arméniens, s'avance jusqu'au Bosphore. Ni perdre leurs contrats lucratifs avec la Porte dans la construction des chemins de fer, le développement industriel et bancaire. Le monde est cruel, mais c'est le monde où nous vivons, il n'y en a pas d'autre. »

Élie s'adossa aux étagères. Son père s'engluait dans le passé alors qu'il fallait préparer l'avenir pour s'en libérer. Il se retint de rétorquer et se contenta de croiser les bras. Behor refusa de le voir. Dans cette pénombre dégradée de crépuscule, il reconnaissait en cet homme mince aux yeux brillants, la chair de sa chair, le fruit de sa semence qui par Élie ne mourrait pas. Appuyant sur lui un regard méditatif, il poursuivit :

« Et ta femme ? As-tu songé à ta femme ? L'homme doit remplir ses devoirs envers son épouse, la rendre heureuse. Or tes voyages donnent à Sarah le sentiment que tu la délaisses. Elle dépérit en ton absence. Quand tu pars... c'est Sarah qui m'inquiète plus que toi. »

Il revit les yeux brillants de Sarah attachés sur Kemal. Soupissant il ajouta à voix basse, détournant la tête :

« Une femme privée d'enfants a besoin de beaucoup d'amour. »

Élie se raidit, crispé par ces allusions à sa vie privée. Chantage sentimental visant à le détourner de son projet. Sarah, il le savait, était son talon d'Achille ; son père tentait de le fléchir. Mais s'il cédait une fois ce serait un engrenage. Non... il ne se laisserait pas démolir par des prétextes futiles.

« Père, un homme ne peut vivre dans les jupes de sa femme. Il y a des combats – et sa voix basse, brève, devint passionnée – pour lesquels les hommes meurent, des idéaux pour lesquels on préfère le sacrifice suprême plutôt que les renier. Mais je te remercie de ta sollicitude pour Sarah, concéda-t-il, forçant sa voix et après une pause il martela : Sarah en s'associant à mon combat trouvera une compensation exaltante à sa maternité frustrée. Un idéal commun unit les êtres plus solidement. »

Behor garda le silence puis détourna à nouveau son visage. Sarah... une fille simple, pas très instruite, plus encline aux petits bonheurs prosaïques, aux satisfactions immédiates qu'aux fortes mais abstraites passions intellectuelles.

« N'exige pas trop des autres, Élie, surtout de ceux que tu aimes, conseilla-t-il doucement, attachant sur le visage rétif de son fils qu'il tentait encore de fléchir un regard pénétrant. Ne leur demande pas ce qu'ils ne peuvent donner.

— J'ai parlé à Sarah, rétorqua vivement Élie, elle m'approuve. »

Behor le regarda les sourcils interrogatifs, appréhendant pour Élie de graves déceptions. Il hésita... s'il poursuivait Élie se cabrerait davantage. Embarrassé il prit un coupe-papier puis le reposa à sa place à court d'arguments. Réussir une carrière n'entraîne guère dans les ambitions de son fils. Sa femme ? Il rêvait d'en faire une militante. Son regard rivé sur le coupe-papier, les mains croisées sur la table, Behor songeant à l'avenir d'Élie ressentit cette fois-ci une appréhension plus vive. Comment subviendrait-il aux besoins de sa famille s'il refusait de s'engager dans une carrière stable et régulière ?

Élie agacé, la tête légèrement rejetée en arrière, fixait le Bahr. Encore ces immixtions dans sa vie conjugale ! Et vendredi au retour de la synagogue, il avait cru se rapprocher de son père... Dominant son irritation, il changea de sujet :

« Tu connais assez les Écritures, père, pour savoir que les Prophètes qui combattaient pour le retour du peuple exilé associaient ce Retour à une rédemption qui libérerait l'homme du joug de l'esclavage, abolirait la tyrannie et lui restituerait sa dignité. Maintenant... – il prit une profonde inspiration, ses yeux fixés sur son père flambèrent – c'est le sionisme qui réalisera les prophéties révolutionnaires.

Soudain il sentit que le calme auquel il s'astreignait l'abandonnait. Un tumulte montait en lui, enfiévrant sa voix et son visage :

— C'est pour cet accomplissement, justement cela : le rassemblement du peuple d'Israël sur sa terre, que nous avons conservé notre culture et notre unité en dépit de toutes les persécutions



de l'exil. Pourquoi le peuple aurait-il payé son tribut de sang s'il n'avait gardé dans toutes ses détresses la perspective historique du Retour ? Et maintenant que l'instant tant souhaité approche, maintenant, effrayés nous nous en détournerions ? Mais c'est ce dénouement, la libération d'Israël qui donne un sens aux persécutions et aux sacrifices endurés. »

Dans son agitation, Élie s'était mis à marcher de long en large, les mains derrière le dos, le visage contracté, la voix sourde. Il revit Georges : « Vous vous avez le sionisme... mais nous Araméens chrétiens de Syrie qu'avons-nous ? l'arabisme ? une voie suicidaire ? » Il reprit :

« Et au nom de quoi ce refus ? de quoi ? Pour conserver des structures désuètes, vicieuses, des superstitions imposées par la tyrannie de l'exil. Il faut nettoyer tout ça, balayer... »

— Élie ! »

Behor eut un geste d'agacement : du vent... ! Comme si les Turcs les laisseraient faire alors que le sang grec, serbe et slave n'avait cessé de couler comme des fleuves depuis un siècle dans les provinces chrétiennes ottomanes qui se révoltaient !... Maintenant c'était au tour des Arméniens et les Puissances européennes ne protestaient pas. Toutes chrétiennes pourtant mais divisées par leurs ambitions politiques. Qui – de l'Autriche-Hongrie, la Russie, la France, l'Italie ou l'Angleterre – dévorerait les Grecs, les Bulgares, les Arméniens, les Roumains, les Serbes et les autres nationalités slaves des Balkans, toutes soumises depuis des siècles au joug ottoman ? Et toutes ces puissances se battaient pour arracher au sultan la Palestine – une terre stérile, désertifiée, dépeuplée, couverte de ruines. Chacune y achetait des terres, y installait ses colons, faisait construire par privilèges spéciaux des églises, des écoles, des hôpitaux, des orphelinats, des collèges qui attireraient des missionnaires, des congrégationnistes, des infirmières et des enseignants. Et maintenant pour contrer cet envahissement de chrétiens, la Porte dirigeait vers ce pays aride les vagues de musulmans chassés d'Europe par leurs anciens raïas devenus libres. Et interdisait aux Juifs d'y émigrer.

« Mais tu ne vois donc pas que le sionisme est dangereux pour nous ? reprit Behor. Tu ne comprends pas que nous vivons ici entre le marteau et l'enclume ? que le gouvernement turc nous protège contre le fanatisme religieux et que si nous l'indisposions par des actes inconsidérés, nous serions tous massacrés ? Tu ne connais pas ça toi... tu crois que nous avons toujours vécu dans la sécurité alors qu'elle ne date que de l'occupation anglaise du pays. Qui donc est venu sauver les Arméniens en 1909 quand les Turcs les ont livrés au pillage et au massacre, parce qu'eux aussi sont des raïas mais ils rêvaient de liberté ?

— Même le rêve est interdit au raïa, persifla Élie.

— Réfléchis un peu ! Les Anglais les ont bel et bien abandonnés, craignant un soulèvement des musulmans des Indes ! Quant aux Arabes, ils n'attendent que ça... le relâchement de l'autorité turque pour se venger et nous punir d'avoir outrepassé nos droits... comme ils disent. Rappelle-toi ! quand les Jeunes Turcs ont restauré la Constitution, les ulémas y ont vu une violation de la charia. Une rumeur a couru affirmant que si les Juifs devenaient égaux aux musulmans, ils pourraient se défendre s'ils étaient agressés. As-tu oublié qu'à Bagdad une foule d'émeutiers attaqua durant plusieurs heures chaque passant juif pour les ramener à une attitude respectueuse ? Les chefs de communautés ont ordonné à leurs coreligionnaires de ne jamais prononcer les mots Constitution et liberté. Les chrétiens osent à peine sortir. Voilà le résultat des grandes déclarations des têtes brûlées !

— Les peuples opprimés doivent s'affranchir de la tyrannie. Herzl a dit : Nous voulons la reconnaissance de notre droit et non pas la tolérance. Nous en avons assez de la tolérance et de la protection.

Behor haussa les épaules : bavardages !

— Même si nous n'avions pas la Turquie et le monde arabe contre nous, fit-il posément, crois-tu vraiment que la France, le Vatican et l'Église orthodoxe laisseraient les Juifs retourner dans leur pays pour y rétablir leur État indépendant ? Pure utopie ! Tu as vu la réponse du Pape à Herzl : un État juif indépendant

est un blasphème et une insulte au christianisme. Il veut créer à Jérusalem un second Vatican sous le protectorat de la France. »

Les coudes sur son bureau, Behor enfouit son visage dans ses mains. La Communauté... Nahum ? c'était secondaire. Le principal obstacle au sionisme d'Élie... c'était... il ferma les yeux, une vision horrible l'assaillait : c'était les morceaux d'Élie qu'il ramassait, comme il avait ramassé déjà ceux de son propre père déchiqueté par les fellahs. Là, à ce point précis de sa vie se creusait un abîme d'où montaient la folie et la révolte : *Tu es un Dieu qui te caches...* Posant tranquillement ses mains sur la table, Behor leva vers son fils un visage si altéré qu'il semblait abrasé de l'intérieur :

« Tu sais comment ton grand-père est mort ? Il voulait aller à Jérusalem. Les fellahs l'ont massacré et ont mutilé son corps. Il fit une pause puis reprit, détournant les yeux : J'aurai dû le protéger et me suis senti coupable de sa mort. Tu lui ressembles beaucoup...

Il toussota, affermit sa voix ...

— Élie, je t'en prie : renonce à ce voyage. J'intercéderai pour toi auprès de Nahum. Si seulement tu voulais t'intégrer à la communauté... tu as toutes les chances... Nous avons tant de choses à faire ici ! Nous avons besoin de construire des écoles, de moderniser l'enseignement, d'améliorer nos hôpitaux, notre asile de vieillard. Il nous faut développer les œuvres de bienfaisance maintenant que tant de réfugiés arrivent des Balkans. Nous ne désertons pas cette ancienne communauté... ni ne la mettons en péril ! Tu connais la campagne de presse antisémite : tous les Juifs de l'empire risquent de passer pour traîtres et de subir le sort des Arméniens. »

Les exilés de Sion... songeait Élie, leur foi, leur crédulité naïve, ils lui baisaient les mains, les vêtements, ils l'appelaient le messager des humbles. Pas un instant il n'avait songé à renoncer à son voyage, mais la requête de son père et l'évocation de la mort de Moïse le blessaient. Chantage ! Il demeurait immobile, sans bouger ni remuer un doigt et cette immobilité de pierre intensifiait la force intérieure qui ardaient de toute sa personne.

« Le sionisme... ? reprit Behor d'une voix tremblante de mécontentement, des élucubrations de gens qui vivent au bout du monde...

en Russie, en Allemagne... de gens qui n'ont aucune idée de la situation ici... Ils rêvent, ils rencontrent dans les salons des Turcs policés, des diplomates aux belles phrases bien tournées mais ils ignorent le bain de sang que le sionisme coûtera aux raïas. Si nous avons une seule chance, je t'assure que je n'aurais pas hésité. Est-ce que nous ne prions pas chaque jour pour le retour à Sion ? Mais crois-moi mon fils, ces Européens peuvent toujours parler, ce ne sont pas eux qui seront massacrés ici par les Arabes, qui verront leurs femmes et leurs enfants violés et pris en esclavage... Eux, là-bas ne courent aucun danger à parler entre deux cigarettes. Je ne peux accepter de te voir mettre en danger toute notre communauté, nos institutions qui aident tant de malheureux, un patrimoine fondé sur des siècles d'efforts et de sacrifices. Notre survie ne tient qu'à notre loyauté au sultan et au gouvernement qui nous protègent. Nous devons nous efforcer de les servir de notre mieux. Tel est notre devoir. »

La voix du muezzin s'éleva, emplit le crépuscule. Dans une brusque crispation, Élie se détourna. L'homme devant lui n'était pas son ennemi, se reprocha-t-il déchiré. Il se refusait à regarder avec hostilité le visage aimé de son père. Sa rancune lui parut d'autant plus odieuse qu'il avait toujours senti la secrète prédilection de Behor. Un bref instant il débattit en lui-même. Malgré lui, impulsivement, il se tourna, un mot montait à ses lèvres pour le fléchir...

« Père... »

L'émotion avait gagné Behor, chaude comme une fièvre. Mais déjà un raidissement intérieur lui faisait prendre ses distances. Céder serait trop dangereux. Et puis Élie tourmentait sa mère par ses voyages continuels et Behor ne pouvait l'accepter.

« Je m'oppose à ce voyage, objecta-t-il la voix ferme, parce qu'il nuit à la communauté. Je suis persuadé que notre avenir est ici. Tu veux déraciner, jeter dans l'aventure une communauté constituée en majorité de pauvres et d'indigents. Les Juifs vivaient dans ce pays au temps de nos prophètes et des pharaons, bien avant que les Grecs et les Romains ne l'annexent à leur empire et que les Arabes bien plus tard ne l'envahissent et n'y imposent l'islam. Nous avons ici nos cimetières, nos racines, notre histoire, nos syna-

gogues. Notre époque est différente, les lois imposent l'égalité entre citoyens et interdisent les persécutions. Nous devons rester dans ce pays et participer à l'œuvre régénératrice de notre patrie et de notre communauté. Nous devons nous intégrer à notre environnement, à l'empire turc et à notre pays l'Égypte qui en fait partie. »

Élie hocha la tête. Que dire ? ils ne s'entendraient jamais.



Quand Élie arriva à Yamin Moshe, Ezra était à Tibériade. Mais une voisine lui remit un message et la clé du logement. C'était une chambre d'agréables proportions, au rez-de-chaussée d'une modeste maison d'un étage. Le plafond voûté, le crépi blanc et le dallage en pierres de Jérusalem y entretenaient une fraîcheur propice au repos et à la réflexion. Mobilier réduit au strict nécessaire : lit de fer, une table devant la fenêtre, une chaise. Mais le sol en pierre couleur corail jaspé d'or étalait partout sa rutilance.

Élie s'assit sur la chaise et disposa ses dossiers sur la table. Au cours de son voyage en train jusqu'à Jérusalem, l'aspect négligé et désolé de cette province l'avait frappé. Bédouins et tribus nomades de Turcomans, reconnaissables à leurs tentes noires et à leurs vêtements, peuplaient les monts pelés de Judée où ils menaient paître leurs troupeaux. Jérusalem n'était qu'une bourgade arriérée de l'immense empire turc étalé sur l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Nulle part ces immeubles modernes bordant les grandes avenues animées d'une foule dense et parcourues de voitures et de calèches élégantes que l'on voyait au Caire. Mais Jérusalem n'avait jamais été le siège d'un califat comme Damas, Bagdad et le Caire. Pillée et piétinée par les invasions successives des nomades, la Judée au sol pierreux étalait son aride abandon où même le temps s'immobilisait. À la gare nul fiacre ni tramway mais seulement des ânes squelettiques de location attendant le client.

Élie ouvrit le message donné par la voisine et tenta d'y fixer son attention, mais devant ses yeux passaient les ombres faméliques qu'il avait vues à la gare et le long des chemins. On y reconnaissait difficilement des êtres humains, des femmes, peut-être jeunes, qui n'avaient même plus la force de mendier. Çà et là ces paquets immobiles, effondrés sur les routes, attendaient sans doute de mourir. Des Arméniennes ! vendues aux tribus arabes, kurdes, turcomanes rassemblées autour de leurs autodafés dans les plaines voisines de Syrie. Proies déportées au Liban ou en Palestine, violées, revendues, marchant derrière leurs maîtres dans leurs pérégrinations nomades et finalement abandonnées sur les routes. Cela se passait au XX<sup>e</sup> siècle, au vu et au su de tous ! Oui son père avait raison : c'était un monde cruel. Et lui, Élie, voyait et ne faisait rien... Georges lui avait dit : nous entrons dans les temps de la Bête.

Il reprit le message. Karlskov l'informait qu'il arriverait à Yamin Moshe à quinze heures. Élie consulta sa montre. Dans dix minutes, le Russe, s'il était ponctuel, serait là. Assis devant la table, les yeux au sol, il se remémorait les points essentiels qu'il lui dirait. Inexplicablement il se sentit confiant et se levant, fit quelques pas, transporté par un ferment d'anxiété et d'espoir : les Juifs ne seraient pas comme les Arméniens ! il en était sûr ! Même si récemment un débat à la Chambre des députés à Constantinople avait condamné le sionisme. S'immobilisant devant la fenêtre, il feuilleta ses rapports étalés sur la table, avec dates, chiffres, statistiques. D'une pinède voisine lui parvenait un parfum subtil et résineux. Il aimait ce quartier calme, propre, construit par Montefiore, venu en 1840 pour délivrer de la torture les Juifs de Damas.

Son esprit revint à Karlskov avec une certaine appréhension. Behor prenait une expression énigmatique quand on parlait des achkénazes : ils ne sont pas comme nous, observait-il. Élie regimait : allons donc, encore des préjugés ! Ils étaient plus instruits ! Ils avaient revivifié la langue, créé des écoles et des entreprises agricoles, cultivé la terre stérile, implantant le noyau d'une nouvelle nation avec leurs financements, leur génie, leur courage. Il se souvint de leur discussion avant son départ et eut un geste

d'agacement... les notables et les rabbins s'attribuaient trop d'importance ! Nettoyer... nettoyer... grinça-t-il acerbe. Généraliser l'instruction dans les communautés, moderniser... s'affranchir des notables et des rabbins, assez de superstitions !

Un heurt à la porte le tira de ses réflexions. Il tressaillit, alla vivement soulever le loquet. Un homme trapu d'une trentaine d'années, blond roux, apparut. Une casquette délavée s'écrasait sur ses cheveux drus coupés ras ; le col lâche découvrait un cou épais sous un visage large et rond. Son vieux pantalon fripé et de grosses chaussures poussiéreuses achevaient de lui donner l'air d'un ouvrier russe. Il se présenta, laconique, la main courte et carrée tendue :

« Karlskov !

Une poigne vigoureuse secoua le bras d'Élie qui s'effaça courtoisement pour le laisser entrer.

— Si ça ne te fait rien, camarade, objecta Karlskov avec une rudesse qui s'accordait à son physique râblé, je préfère marcher. Allons à la vieille ville. J'adore ce paysage... demain je partirai, qui sait si je le reverrai ? »

Karlskov sortait de palabres interminables avec les cheiks des sept clans de Jérusalem, tous des Beni... je ne sais quoi, expliqua-t-il et tous ennemis les uns des autres. Drôle de pays, aucune entente entre les tribus qui le peuplent. Ce n'est pas même un pays... c'est une province sans nom, sans frontières, morcelée et rattachée aux districts de Beyrouth ou Damas, sans aucune cohésion territoriale et ouverte à toutes les migrations de l'empire, grimaça-t-il, frottant douloureusement son estomac détraqué par les cafés poivrés qu'il avait ingurgités par politesse. Mais c'est aux seuls Juifs que Constantinople fait des chicanes, grogna-t-il rancunier. Interdiction d'immigrer, d'acheter des terres, séjour limité à un mois, confiscation de passeports et dépôt d'une garantie financière permettant de contrôler les arrivées et les départs. Sans parler de toute sorte de harcèlements, d'humiliations et de complications telles que la retenue des bagages pour obtenir un bakchich.

Tout en parlant ils descendirent les marches brûlées par le soleil de Yamin Moshe. Près des fenêtres, des femmes aux cheveux

enveloppés d'un fichu rapiéçaient le linge, des vieillards barbus ânonnaient des textes. Le torse rejeté en arrière, Karlskov avançait à lourdes enjambées, s'épongeait le visage dans un large mouchoir à carreaux ou tirait sa casquette d'un geste vif et fréquent. Un tic, nota Élie qui l'observait. Il n'avait pas l'habitude de voir des Juifs avec le visage large et clair des slaves et celui-ci le déconcertait. Devant la grille fermant le quartier de Yamin Moshe, Karlskov s'immobilisa et hocha la tête à plusieurs reprises :

« Oy vé ! les quartiers juifs des villes arabes ressemblent à des forteresses.

— C'est pour repousser les assaillants. »

Soudain Élie se souvint de ses rapports. Oubliés... ! Il les revit sur la table. Une panique le saisit.

Karlskov s'arrêta net et flaira l'air d'une narine intriguée. Une pinède proche répandait son parfum frais et résineux. Tout le déroutait, le climat, la végétation, les populations, les mœurs. Et même Élie avec son tarbouch, ses yeux bleus dans son visage hâlé. Il tira sa casquette, se tourna vers lui, le dévisagea curieusement :

« Haver... tu dois voir ça... les fermes collectivistes auto-gestionnaires... à Kinnereth, Degania... une société nouvelle ! L'émancipation de la femme, l'enseignement gratuit, la collectivisation des moyens de production, c'est beau ! Oui... Recommencer tout à neuf, construire un monde humain, une société libre où tous les hommes seront frères et égaux, où il n'y aura plus d'oppressions ni d'injustices. Eh bien, cette révolution est amorcée ici, en Eretz Israël, par le mouvement ouvrier juif. C'est l'avant-garde du socialisme au Moyen-Orient, la base de l'état ouvrier judéo-arabe. »

Bien sûr, Élie en avait entendu parler mais ça restait abstrait. Qu'il était ignorant ! En fait, il ne savait presque rien du Yichouv. Oui, le retour s'accomplissait déjà. Parler de ses rapports ? Non, plus tard. Les descriptions enthousiastes de Karlskov, entrelardées de « haver » retentissants, l'intéressaient au plus haut point. Aller faire un tour dans le pays ? Que de notions importantes lui manquaient ! C'était l'occasion de s'instruire. Mais Sarah... Il revit ses yeux attendrissants, son visage incliné. Elle serait déçue. Et



puis ce voyage... il fallait l'organiser. Les routes étaient peu sûres. Les Arabes attaquaient les voyageurs solitaires.

Et son père qui, assis à sa table de travail devant la fenêtre, ignorait ce mouvement du futur. Ah... le Yichouv c'était vraiment l'aile dynamique du sionisme, l'intelligence au service de la nouvelle société égalitaire. Autre chose que le formalisme académique et la philosophie de cabinet ! Il se sentit si joyeux, si léger qu'il eut honte de cette pensée. À son retour... il lui expliquerait. Renversant sa tête en arrière, il se grisa d'une profonde inspiration, tandis que son regard se noyait dans la limpidité du ciel et de la lumière. Une joie immense le soulevait : ces succès... c'étaient ceux de tous les hommes épris de liberté. Qu'il aurait aimé que Sarah fût avec lui ! Il ressentit un besoin physique de sa présence.

Il se tourna vers Karlskov :

« Comment réagissent les Arabes à l'égalité des sexes, ils ne doivent pas beaucoup aimer ce libertinage... »

Son père ou Nahum Pacha auraient-ils accepté la totale émancipation des femmes de leur famille ? Et lui... ? pas sûr...

Karlskov soupira et après une pause répondit, blasé avec son accent particulier qui amusait Élie.

« Ils essayent de nous arrêter. Mais nous continuons de construire. Pour l'instant le fanatisme clérical combat les acquis de la révolution ouvrière sioniste. »

Quelque chose de réjouissant et d'optimiste brillait dans le visage rond du Russe, son nez en trompette et ses gestes abondants qui faisaient voler ses mains. Ils s'engagèrent dans la vallée de Hinnom couverte de ruines et d'immondices. La désolation du lieu évoquait les sinistres sacrifices d'enfants perpétrés par les Cananéens. Devant eux s'élevaient le mont Sion et la tour de David. Tous les Juifs du monde rêvent de voir ce que je vois en ce moment, se dit Élie ému, partagé entre la joie et l'insondable tristesse dégagée par les ruines. Il revit son père à son bureau : « Tu sais comment ton grand-père est mort ? » Son personnage, sa fin pathétique lui inspiraient une estime attendrie. Il s'immobilisa écoutant distraitement Karlskov qui exposait les divergences

du Bund\* et des socialistes sionistes. Il n'y connaissait rien. Les griefs du Russe contre le Bund lui paraissaient dépourvus de tout intérêt. Les tendances idéologiques d'Europe centrale et de la Russie étaient si loin de la réalité de la patrie juive sous le joug turco-islamique.

Karslkov avait interrompu ses exégèses socialistes et jambes écartées, lèvres serrées, la main en visière, les yeux plissés par la réverbération, jaugeait le lieu, mesurait les distances. Avec un étonnement amusé, Élie le regardait déployer ses compétences d'archéologue.

« Haver... », son doigt pointa vers les murailles de la ville, l'emplacement des remparts fortifiés par Néhémie avec les rescapés de Juda et d'Israël...

Il parlait sans le regarder, tout à son examen avec l'excitation de l'érudit qui voit une réalité concrète confirmer son savoir abstrait. La joie éclairait son visage, les phrases se chevauchaient en désordre comme s'il pensait tout haut :

« ...L'épée aux reins, ils construisaient le jour et la nuit : à la garde ! À chaque ouvrier son eau et ses armes... oui... c'est certain, c'est l'emplacement des fortifications de Néhémie... Regarde – son index se déplaçait lentement – là... la cité de David... l'Ophel... le mont du Temple... »

Ils gravirent le mont Sion. Anéantis et vivifiés, jubilants et malheureux. Chez eux et étrangers, chacun, parce que juif, muni d'une carte permettant à la police turque de contrôler la durée autorisée de leur séjour. Autrefois... c'était ce chemin, pas un autre ! que gravissait tout Juda et Israël avec luths et tambourins pour célébrer la fin de l'esclavage. Autrefois... c'était d'ici, de nulle part ailleurs qu'Esaië avait appelé tous les peuples à la bénédiction. Ici... que les vaillants d'Israël s'étaient battus. Souffrances et messianisme scellés dans cette terre leur parlaient à présent comme si c'étaient eux et non d'autres qui avaient prié avec les prophètes, eux et non d'autres qui avaient saigné avec Israël. Au contact de ce sol, de cette histoire, le Juif de Russie comme celui d'Orient éprouaient une commotion intérieure si colossale

qu'elle les arrachait d'eux-mêmes pour les intégrer dans une transcendance historique et collective. Serait-ce possible que le peuple juif puisse enfin rentrer chez lui après deux mille ans d'exil forcé ?

La foule se pressait à la porte de Sion. Des Turcs à cheval bousculaient des muletiers. Entre les placides caravanes de chameaux se glissaient des Arabes, des Grecs, des femmes voilées, des prêtres, des pèlerins. Des paysannes, le nez percé d'un anneau, suivaient leur mari portant des colis. De vieux Juifs en caftans se faufilaient, redoutant les contrôles de police et l'expulsion.

Karlskov et Élie gagnèrent le quartier juif. Un peuple d'artisans, de savetiers, de fripiers s'activait dans les échoppes et les ruelles étroites. Difficile d'imaginer que près de cinquante mille Juifs vivaient à Jérusalem. Où donc se cachaient-ils craignant la police turque, les couteaux des Arabes, les dénonciations des catholiques, les pierres des grecs-orthodoxes ? Élie soupira, impossible de parler sérieusement ici de la détresse des Juifs vivant dans les régions périphériques de l'empire. Il lança à Karlskov un regard inquiet, comprendrait-il, agirait-il ?

Quelques injures fusaient accompagnés de regards courroucés : « Fils de chien », murmuraient des Arabes outrés de la démarche du Russe qui contrastait avec l'humilité des raïas. Karlskov avançait ne comprenant mot, le torse redressé, le visage réjoui. Devant eux, creusant les flancs des coteaux, s'ouvraient les caves des nécropoles datant de la monarchie judéenne.

« Haver, fit-il pointant son doigt à gauche, la synagogue Ben Zaccai. »

Masures et ruines s'amoncelaient dans la ruelle conduisant au mur d'enceinte du Temple. Des détritiques et les pierres jetées aux fidèles obstruaient le chemin. Devant le Mur le crottin d'ânes, apporté délibérément le samedi, couvrait le sol. Une hutte, un asile de vieillards et un hospice s'adossaient au mur. Dans un jardin voisin, des derviches dansaient et se moquaient des fidèles juifs.

Élie s'était détourné mais Karlskov regardait. Il regardait les excréments d'ânes. Il regardait les cailloux. Il regardait les derviches hurler et injurier les fidèles juifs. Il regardait les vieux

Juifs silencieux, tassés sur eux-mêmes, serrés dans l'étroit enclos souillé où on les tolérait en leur jetant des pierres.

Se tournant vers Élie, il lui dit lentement, hochant la tête.

« Vous en Orient vous êtes encore religieux. Vous attendez le Messie pour retourner en terre d'Israël.

— Pas du tout ! Pour y retourner nous attendons que les autorités turques nous laissent rentrer chez nous... Que les sionistes d'Europe nous aident... »

Oy vé, pensa Karlskov, des sionistes orientaux ... ! Il se retint de dire : des gens qui portent des tarbouchs.

« Les Turcs ne vont pas nous offrir le pays sur un plateau ! rail-la-t-il, lançant un regard narquois à Élie. Et les chrétiens ici sont les chefs de l'antisionisme. Tu sais... ce Khalil Sakakini, ce grec-orthodoxe qui excite les musulmans contre nous, il a simplement déclaré que seuls les musulmans et les chrétiens peuvent vivre en Palestine, pas les Juifs. »

Qu'était-ce ce judaïsme d'Orient : une ploutocratie ? une masse ignare et misérable ? Élie lui inspirait une bienveillance intriguée, presque soupçonneuse. Il ne savait où le situer. À vrai dire le tarbouch le déroutait. Il ressemblait à un Turc. Son sionisme aussi n'était pas sérieux... un romantisme puéril. Il avait accepté de voir Élie pour complaire à Yabès. Mais Yabès... lui non plus ne valait pas grand-chose. Tous ces gens... ça parlait mais ça n'avait aucune idée du prolétariat, du Bund ni de la lutte des classes. Alors qu'est-ce que c'était que ce sionisme-là ? Les vrais constructeurs de l'État juif socialiste seraient les révolutionnaires russes, le prolétariat juif de Russie et d'Europe Centrale. Ah si au moins le Bund ne les torpillait pas.

Ils reprirent leur marche et sortirent de la vieille ville.

« Vous n'avez pas lu Moïse Hess, Kalischer, Pinsker, Marx... »

Il se retint de dire : comment pouvez-vous être sionistes ?

« Nous lisons la Bible et les Prophètes », rétorqua sèchement Élie.

Karlskov retint un commentaire gouailleur. Il lui donna une tape amicale sur l'épaule et avec un rire bref :

« Dans nos yeshivot en Europe, on étudie le Talmud. Mais tu vois, nous ne croyons pas aux religions, nous croyons dans le socialisme, la lutte des classes et l'internationale du prolétariat.

Puis après un silence, songeant toujours à ses démêlés avec le Bund, Karlskov demanda :

— Comment les sionistes sont-ils représentés au sein de vos partis ? Quelle est leur plate-forme politique ? Avez-vous des journaux ? des centres de réunion ? »

Le sionisme au sein des partis ? Lequel ? Le parti ottoman exigeant l'intégrité territoriale de l'empire ? Le parti islamique exigeant l'abolition de la Constitution et l'application de la charia ? Le parti arabe créé pour unir chrétiens et musulmans contre les Turcs et le sionisme ? Si la seule mention de la Constitution provoquait des assassinats, que serait-ce du sionisme et du socialisme athée ?

« Réveiller la conscience du prolétariat... le faire participer à la lutte des classes », insista Karlskov avec force.

Prolétariat ? Élie le regarda, éberlué. Une petite bourgeoisie émergeait, constituée de notables, d'instituteurs, d'officiers éduqués en Europe. Karlskov ne connaissait rien aux réalités de l'Orient. Comment expliquer la révolte du prolétariat au Juif natif des espaces désertiques de Tripolitaine, dont chaque parcelle du corps et de son temps, y compris celles de sa descendance, appartient à plusieurs chefs arabes ? Karlskov venait d'un autre monde, il n'avait pas les mêmes notions, les mêmes références, les mêmes mots qu'Élie.

Un brave gars, songeait Karlskov, mais il manque de culture. Il l'écoutait distraitement et trouvait ses explications embrouillées, superficielles. Il n'allait pas à l'essentiel qui était l'intégration du socialisme sioniste dans la révolution mondiale prolétarienne selon les principes scientifiques du marxisme-léninisme. Cependant malgré son tarbouch Élie lui était sympathique, la beauté racée de son type lui donnait l'étrange impression de parler à Abraham jeune. Et comme Élie à nouveau se plaignait de l'insuffisance du matériel envoyé par l'Organisation sioniste :

« Je vous en enverrai, promit-il. Tu lis le yiddish ?

— Non, fit Élie dépité, était-ce une provocation ?

— Qui ne connaît le yiddish n'est pas Juif ! commenta placidement Karlskov. »

Un dialecte vaguement entendu et auquel Élie ne comprenait goutte. Ni polonais, ni allemand, ni russe, ni hébreu... Karlskov qui était dans de bonnes dispositions poursuivit en lui parlant du *gefilte fish*.

« Qu'est-ce que c'est ? hasarda Élie.

Stupéfait Karlskov se tourna vers lui :

— Mais tu es juif au moins ?

Élie se pinça les lèvres et sans dire mot rejeta sa tête en arrière.

— C'est de la carpe farcie, expliqua Karlskov déçu, ça se mange froid.

— Haver, répliqua Élie, les Juifs orientaux parlent le yiddish comme les Prophètes et les sages du Talmud le faisaient et mangeaient..., il buta sur le mot, préféra l'oublier, la carpe farcie qui chez nous s'appelle la *foul*\* et la *molokheya*\*. Tu les connais ?



« J'aime cette vallée... », admira Karlskov et son bras s'envola dans un large mouvement circulaire.

Ils se tenaient au flanc de Siloé. À leurs pieds, dans une olive-raie, coulait le Cédron. Autrefois le roi Josias y avait fait jeter les cendres des idoles.

« Le tunnel d'Ezéchias doit se trouver par ici un peu plus bas, dit Élie. Descendons. »

Parler maintenant ? se demanda-t-il. Une exaltation le gagnait dans la calme beauté des coteaux de Siloé. Au loin le moutonnement des collines judéennes fuyait vers Moab.

« Tu vois, expliquait Karlskov, les Arabes sont nos frères. Nous devons édifier ensemble l'État socialiste. Je suis fier, heureux que la mise en valeur du sol par les sionistes ait amélioré leur condition. Nos deux peuples ont une même origine, une affinité spirituelle. Je crois en la fraternité judéo-arabe, en la proverbiale

tolérance arabe envers les Juifs. Quand les Arabes seront indépendants, je suis certain qu'ils accueilleront fraternellement le peuple juif revenant dans sa patrie après deux mille ans d'exil. Ce lopin de terre leur paraîtra insignifiant comparé aux immenses territoires qu'ils ont conquis... oui fraternellement ! » conclut-il avec une chaleureuse sympathie.

Élie l'écoutait avec une expression indéchiffrable de pitié et de sarcasme. Une telle naïveté, une si profonde ignorance de la réalité le stupéfiaient. Mais il s'imposa silence. Si dès le début il le mécontentait, il courait à l'échec.

Ils prirent un chemin serpentant entre les oliveraies. Élie avait arrêté son plan : éviter l'empoignade, les futiles polémiques, mais donner les faits... rien que les faits ! Tandis qu'il énumérait les servitudes qui opprimaient encore les Juifs de Tripolitaine, du Yémen, de Mésopotamie, Karlskov tirant sa casquette, l'air excédé, luttait contre l'agacement. Ces histoires... il n'y croyait tout simplement pas... Ce garçon lui était sympathique, il aimait son regard franc et brillant comme les pierres de Jérusalem, mais disait-il la vérité ? Il était acquis que les musulmans avaient toujours été tolérants avec les Juifs. Même si ce n'était pas tout à fait vrai il était important d'y croire. Ils accueilleraient les Juifs et l'on s'entendrait très bien. L'antisémitisme n'existait que dans le christianisme. On ne reviendrait pas là-dessus ! Et lui, Karlskov, il se refusait – ah ! absolument ! songea-t-il irrité – à y penser... Ce garçon chambardait toutes les données. Il fallait ! que les Arabes fussent tolérants, rationnels... Avec eux on aurait un langage commun. On leur dirait : vous avez déferlé d'Arabie, établi d'immenses empires. Vous avez conquis le pays par la force, c'est le passé. Oublions le calvaire de l'exil. Construisons ensemble le socialisme. Voilà comment on s'entendrait avec eux... Mais si on leur disait : vous avez massacré les populations conquises, dévasté les pays ... alors... alors... se demandait-il perplexe. Et puis non ! même si c'était vrai, il fallait se taire, ne pas compromettre les chances d'entente. Lui Karlskov était certain que les Arabes l'appréciaient... d'ailleurs lui les aimait... Ces cousins... les nobles traditions du désert, l'hospitalité, la sagesse, la haute spiri-

tualité orientale, créer avec eux la fraternité universelle... Allons... allons... qu'est-ce que ce bonhomme racontait ? c'était délirant... un maniaque dangereux...

« Mais enfin, s'emporta-t-il tendant ses paumes véhémentes vers Élie, tu vas à l'encontre de tout ce qui est accepté, établi... tu brouilles les données, tu changes tout. On a toujours dit qu'en Orient les Juifs ont mené une existence heureuse dans l'opulence des califes... »

Surpris par son accès d'humeur, Élie ralentit et enveloppa Karlskov d'un long regard. Il sentait une attention réfractaire, une hostilité têtue qu'il ne s'expliquait pas.

Il lança d'un ton persifleur :

« Quand la rouelle est infligée aux Juifs en Europe en 1215, c'est une mesure infamante. Quand les Arabes imposent aux chrétiens et aux Juifs des siècles avant les Européens des vêtements, coiffures, souliers, selles discriminatoires, ça s'appelle la tolérance islamique et le paradis à la Cour des califes ! »

Karlskov rougit de colère. Que voulait-il insinuer ? Que racontait ce tarbouchar ?

« Haver, observa-t-il sourdement, tirant nerveusement sa casquette, est-ce que ce n'est pas assez ce qui se passe en Europe ? À chaque jour suffit sa peine... Occupons-nous du plus urgent. Où sont vos chefs ? Où sont vos intellectuels ? et vos mécènes ? Et puis... je dois te dire, la contribution du Caire au fonds sioniste est minime. Nous attendions plus de vous... »

La colère déforma les traits d'Élie. Il fut sur le point de tourner les talons. Allons les scissions internes ne feraient pas progresser la cause commune. L'union... avant tout l'union ! Régler les désaccords... Il était peut-être mal informé...

« Tu devrais venir au Caire, dit-il, tu verrais les masses de réfugiés qui arrivent sans connaître l'arabe et dont la communauté doit s'occuper. »

Il ne comprendrait pas... il ne comprendrait pas la complexité du monde musulman, ni l'éventail du panarabisme et du panislamisme, ni l'isolement des minorités prises en étau entre les appétits coloniaux européens et la masse musulmane frustrée de



ne pouvoir rétablir la charia et sa suprématie sur les raïas. Non il ne comprendrait pas la lutte et le désarroi à l'intérieur même des communautés... ni les abominables massacres des Arméniens déclenchés parce qu'ils osaient réclamer la fin de l'oppression. Les avait-il même vus errant sur les routes ?

« Tu oublies, s'écria Karlskov exaspéré, que la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie viennent dans notre pays en Palestine, acheter des terres au sultan pour se les approprier ? »

Ils avaient gagné le sommet de la colline, près du village d'Abou-Tor. Les habitations arabes semblaient se fossiliser dans la lumière. Nul arbre, nulle ombre. Des ânes chargés trottaient par des chemins muletiers. Entre des oliviers, des chèvres paissaient sous la garde d'un bédouin. Et dans le silence apaisé, collines, coteaux et vallons semblaient s'abreuver au miel de l'après-midi reposant sur les monts. Ils s'assirent sur la terre sèche. Élie se taisait. Baissant un front soucieux, il passa à plusieurs reprises la main dans ses cheveux : ce n'était pas seulement un problème de mentalité, mais de langage. Les mêmes termes : démocratie, socialisme, liberté avaient en Occident un sens qu'ils n'avaient pas dans l'Orient musulman. L'Orient importait le langage européen comme une ferblanterie sonore achetée sur les marchés occidentaux... Il soupira... un tel gouffre d'équivoques... ! Quel mot pouvait décrire le lacis d'infamies millénaires imposé aux raïas dans leur pays par la charia ?

Désignant d'un large geste circulaire les monticules de détritiques et les ronces, Karlskov déclara :

« La révolution sioniste changera ce désert en verger. »

Ils demeurèrent silencieux, les genoux relevés, contemplant la désolation du lieu, rapprochés à nouveau par leur préoccupation commune en dépit de leurs divergences. Un paysage que l'Éternel regardait tranquillement du haut de sa demeure, par la chaleur brillante de la lumière, par la vapeur de la rosée au temps de la chaude moisson... Esaïe ! se remémora Élie et soudain les millénaires qui le séparaient du prophète s'effacèrent comme si un aïeul

familier les accueillait en ces lieux. Revenant à la réalité, Karlskov se tourna vers le jeune homme :

« Camarade... nous voulons la paix avec les Arabes, nous ne voulons pas les exciter. Et la priorité sont les Juifs russes et ceux d'Europe centrale qui subissent des pogroms. C'est eux que nous aiderons financièrement. Nous sommes à la veille de grands événements, peut-être une guerre. La violence antisémite croît en Europe. Nous voulons sauver ceux qui courent le plus de dangers, ceux qui sont le mieux qualifiés pour construire un pays neuf et moderne.

— Toi... tu ne connais que les pogroms en Europe ! répliqua Élie. Nous voulons que l'Organisation sioniste organise aussi l'émigration des Juifs du monde arabe. Eux aussi doivent bénéficier d'une formation moderne et d'une instruction sioniste.

— Nous n'avons pas assez d'argent et nous voulons négocier avec la Turquie. Nos Juifs assimilés mènent campagne contre nous : les sionistes sont de pauvres bougres. »

La paix, la paix... se répétait Karlskov l'air buté. Faire taire au plus vite ce forcené. Si les Arabes refusent de collaborer avec les Juifs, de les aimer, c'est bien la faute d'imbéciles, de fanatiques comme lui. Un ignorant à tarbouch... Aviser Yabès... surtout le neutraliser... Sans même le regarder, comme s'il ne l'avait pas entendu, il asséna :

« L'essentiel : négocier avec la Turquie, nous entendre avec elle. Voilà pour la politique. Quant au reste, l'argent, c'est simple : nous n'avons pas le sou.

— Comment ? fit Élie choqué. Il se moquait de lui, ce n'était pas possible.

Karlskov le regarda par en dessous :

— Tu crois que si nous avions eu de l'argent, nous n'aurions pas fait annuler l'interdiction d'émigrer en Terre sainte visant les Juifs seulement ? hein... le backchich était trop grand. »

Il voyait bien qu'Élie ne savait rien de la tragédie des Juifs d'Europe centrale, de Russie, mais il ne voulait pas en parler... pas maintenant...

« Bon, acquiesça-t-il désirant le calmer, je te comprends mais il y a des priorités. Le Yichouv est sans cesse attaqué. Il a besoin d'armes. Il y a quelques années, c'était les chrétiens que les Arabes haïssaient le plus. Maintenant ce sont eux qui lancent les musulmans contre nous. Et puis... je ne sais quelle terrible catastrophe se prépare pour nous en Europe... le racisme, les préjugés si virulents... et nous sommes divisés. Écoute... il faut persévérer... ne jamais se décourager... l'espoir doit vivre en nous... »

Ces derniers mots prononcés d'une voix basse tombèrent dans le silence bleu du crépuscule. Élie, ses bras posés sur ses genoux, ses yeux vides fixés au loin, sentait un gouffre s'ouvrir en lui. Ainsi cette diaspora d'Europe, ces brillants intellectuels, ces écrivains, journalistes, politiciens, industriels étaient impuissants à se défendre eux-mêmes... Quelle aide solliciter alors... vers qui se tourner ? Le piège... c'était ce bien-être de quelques privilégiés, cette sécurité de façade née d'une conjoncture provisoire et qui s'écroulerait d'un coup. Et c'était pour ce Karlskov avec lequel il échangeait un dialogue de sourds qu'il avait laissé Sarah ? Il revit son sourire triste. Qu'il avait été naïf ! Il avait cru qu'il suffirait d'expliquer pour obtenir de l'aide. Un conte de fées vraiment, se dit-il amer. Une antipathie mêlée de honte le souleva contre Karlskov. Son incompréhension n'était que mépris. Très bien, se dit-il, blessé, puisque nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes, nous nous débrouillerons seuls. Avec désespoir il songea aux communautés illettrées, sans cohésion, sans élite, sans cadre des provinces turques arriérées et fanatiques.

Le buste près des genoux relevés, un épi enroulé autour des doigts, fixant les monts roussis par le couchant, Karlskov laissait Élie digérer son amertume. Il l'avait déçu, en son for intérieur il en était désolé. Il jeta son épi. D'abord les Juifs d'Occident, de Russie, les plus menacés... pour construire le pays, le rendre viable, il fallait les meilleurs éléments, des hommes coulés dans l'airain, prêts à tenir tête au monde. Pour survivre le Yichouv devait être moderne et non une communauté d'attardés. Le prolétariat constituerait l'avant-garde du mouvement de libération nationale et poursuivrait la lutte des classes.

Une nuit grave et fraîche s'annonçait dans le bleu rosâtre descendu sur les monts. Au loin Moab exalté dans la soie du couchant se reflétait dans la Mer morte, joyau amer offert à l'ascétisme de Qumram, aux vignes d'Ein Guedi.

« Il y a des priorités, répéta Karlskov. Organisez-vous. Quand le moment viendra nous serons à vos côtés.

Élie leva son visage contracté et la voix sourde :

— Que dois-je faire ?

— Forme des cellules, instruis le peuple. Ne sois pas naïf. Crois-tu que même si les Turcs acceptaient – ce qui est impensable – le transfert de quelques milliers de Juifs ottomans, cela suffirait pour créer l'État juif ? Tu as entendu Djemal Pacha ? D'après lui l'interdiction faite aux Juifs d'émigrer en Terre sainte vise à les protéger des violences des Arabes. Il faut d'abord opérer une révolution en soi-même, c'est-à-dire s'instruire, se donner des outils intellectuels pour se défendre. Votre révolution, vous devez d'abord la faire sur les bancs de l'école.

Élie se dressa, blessé :

— S'instruire quand on mange des racines, quand l'assassin guette sur les routes... quand l'homme a été si piétiné, si humilié, si terrorisé qu'il ose à peine en cachette lever les yeux vers le ciel... Tu ne comprends rien. Vous falsifiez notre histoire pour séduire les Arabes...

Après un silence, il martela :

— Ainsi, il n'y a rien d'autre à rapporter à Yabès... rien à rapporter à ceux qui attendent. Aucun espoir de votre part, aucune aide.

— Il y a des priorités et nous manquons d'argent, fit laconiquement Karlskov. Nous sommes à la veille d'une guerre, nous ne savons pas comment les Juifs d'Europe survivront. Regarde les pogroms en Grèce, en Roumanie... Dans les Balkans, dès que les Turcs partent les chrétiens s'en prennent aux Juifs. »

Élie et Karlskov se quittèrent froidement. Une guerre... quelle guerre ? pensa Élie, encore des histoires d'achkénazes roublards. Puisqu'il était sur place il en profiterait pour visiter les écoles et les établissements agricoles du Yischouv. Il verrait bien si Karlskov avait dit vrai. Et Sarah ?... Il la consolerait à son retour... ils étaient

unis pour l'éternité. Quelques jours de séparation comptaient-ils devant l'éternité ? La pensée de Sarah le rendit heureux malgré les soucis nouveaux qui l'assaillaient.

Oui ! l'entreprise sioniste réussirait quelle que fût sa précarité. La Révolution française avait lancé parmi les peuples un mouvement général. Les Italiens s'étaient soulevés contre les Autrichiens et dans l'empire ottoman les Grecs, les Serbes, les Bulgares, les Croates, les Roumains, les Macédoniens et même les Arméniens jetaient bas leurs chaînes. Et maintenant les Juifs. Or tous ces peuples s'étaient maintenus nombreux dans leur pays et malgré l'appui de puissants États chrétiens catholiques ou orthodoxes, ils avaient dû mener de longues et sanglantes guerres pour se libérer. Comment le peuple juif décimé par les massacres, l'esclavage, les déportations, l'exil forcé, pourrait-il sans aides, sans expérience militaire, entravé par son éparpillement diasporique, combattre ses nombreux ennemis ? Depuis des siècles, les occupants musulmans soutenus par les chrétiens interdisaient aux Juifs de vivre en Eretz Israël, seul un petit nombre s'y étaient maintenu en dépit des persécutions.

Hanté par ces pensées, il nota au cours de ses déplacements une forte présence d'Allemands. Ils avaient construit des églises, des orphelinats et des hôpitaux. Grâce aux bonnes relations de Berlin avec le sultan, ils avaient acheté des terres dans différentes villes et des communautés appelées Templiers s'y étaient implantées. Ils avaient même construit sur une colline près de Haïfa un véritable village. Leurs maisonnettes bien alignées au toit de tuiles rouges surplombaient un hameau de misérables huttes construites avec des pierres pillées aux monuments hébreux. Des colons bosniaques musulmans reconnaissables à leurs pantalons bouffants, à leur longue pipe et à leur langage particulier y vivaient.

Il constata que la Russie, la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Autriche s'approprièrent aussi de vastes terrains et y établirent des missions religieuses et des écoles. Seuls les Juifs ne pouvaient pas s'y installer. Berlin et Constantinople entretenaient d'excellentes relations commerciales et militaires. Ingénieurs et techniciens allemands construisaient les voies ferrées et assuraient la moderni-

sation industrielle du pays. Leurs officiers équipaient les armées turques et formaient les militaires. Véritable germanisation de l'armée ottomane ! Que pensaient les Allemands du sionisme ? Voudraient-ils les aider ? Il soupira, depuis longtemps le Kaiser, Guillaume II, préparait sa mainmise sur la Palestine, achetant des terrains, construisant des agglomérations pourvues de services sanitaires et d'écoles, défiant les Russes qui implantaient à Jérusalem un vaste réseau d'églises et de monastères. Devant cette pénétration allemande économique, militaire et culturelle en Turquie et spécialement en Palestine mais aussi en Mésopotamie, il comprit l'expression « califat de Berlin » devenue banale dans la presse européenne.

Karlskov avait raison, le judaïsme achkénaze avait su créer une infrastructure remarquable pour répondre aux multiples défis dont les Juifs d'islam n'avaient pas même idée. D'ailleurs comment dans un empire musulman auraient-ils pu parler de la régénération du peuple juif ou d'un État juif suzerain sur une province musulmane ? Et cela dans un empire où quatre ans auparavant peuple et ulémas s'étaient soulevés pour réclamer le rétablissement de la charia qui interdisait au juif et au chrétien de témoigner contre un musulman devant un tribunal ! Son père avait-il raison ? les défis seraient-ils insurmontables et le coût en vies humaines incommensurable ? La veille de son retour il reçut une courte lettre de Sarah. Dans une écriture appliquée elle lui donnait les dernières nouvelles de la maison et l'informait que Kemal était passé pour lui donner un chandelier de Hanouka ayant appartenu à sa mère. Quel curieux mystère ! Sarah attendait impatiemment son retour et se languissait de son absence. Elle avait acheté un canari à Ibram pour le consoler de son départ. Un élan d'amour souleva Élie. Il l'arracherait à son embourgeoisement et ensemble ils travailleraient à la libération d'Israël.

## La guerre : août 1914

La guerre que tout le monde au fil des jours et des mois annonçait le cœur plein d'effroi éclata soudain en août 1914, prenant dans sa nasse les populations impuissantes. Emportés par un courroux olympien les empereurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie lancèrent leurs ultimatums à la Serbie et à la Russie. Depuis longtemps Ismail Enver Pacha, ministre turc de la guerre, attendait ce moment. Germanophile convaincu, il s'empessa de rallier la Turquie à une Allemagne puissante et militariste. Seul moyen d'avoir sa revanche sur son ennemie héréditaire : la Russie ! N'avait-elle pas toujours soutenu les rébellions des raïas orthodoxes, Grecs, Serbes, Bulgares, Macédoniens et maintenant les Arméniens ! La voilà qui tentait de créer sous sa main et à sa porte un État arménien sur des terres ottomanes.

Dès juin 1914 la mécanique des alliances ouvrit les vannes de l'enfer en Europe, dans les Balkans, en Afrique et en Asie. Les prévisions de Karlskov et des pessimistes se réalisaient, pensait Élie, alarmé par l'engrenage de l'horreur. D'innombrables armées se déployaient sur trois continents et dans les Balkans les peuples opprimés, profitant de la guerre, se rebellaient contre leurs oppresseurs et s'entretuaient. Grecs, Serbes, Roumains, Bulgares, Slaves, Monténégrins, Italiens, s'arrachaient entre eux des territoires enlevés aux oppresseurs communs, le Turc et l'Autrichien.

La mobilisation générale de la Turquie en août 1914 renforça sa crainte d'une course inexorable à l'abîme. Pourtant l'empire ottoman n'était pas en guerre. N'était-ce qu'un sursis ? Quant à Behor,

qui ne faisait pas beaucoup de politique, il s'effondra. L'angoisse gagna toutes les communautés. Les raïas rejoignirent leurs concitoyens musulmans sous les drapeaux, la mort dans l'âme, car l'égalité religieuse n'était qu'une fiction. La loi islamique interdisant l'autorité d'un non-musulman sur un musulman, les grades supérieurs leur étaient refusés. Destinés aux tâches les plus viles et les plus dangereuses, le plus souvent ils ne revenaient pas. D'ailleurs pouvait-on se fier aux raïas ? Les chrétiens ne collaboreraient-ils pas avec l'ennemi chrétien ? Seigneur, se pourrait-il que la guerre se déploie non seulement contre l'ennemi extérieur mais aussi à l'intérieur contre les raïas !

Avec effroi Behor constatait que le nationalisme hystérique panturque et les chants de conquête djihadiste soulevaient dans tout l'empire une houle fanatique menaçante. Des intellectuels turcs haranguaient des foules réclamant la reconquête des pays perdus chrétiens d'Europe centrale, l'humiliation de la Russie et l'écrasement dans le sang de la rébellion arménienne et du sionisme. Déjà depuis mai, les Arméniens des provinces orientales de l'empire contiguës à la Russie et à la Perse avaient été déplacés vers l'intérieur.

En août Georges écrivit à Élie que Enver Pacha avait fait libérer des prisons des bandits et des criminels pour les regrouper dans un corps qu'il avait créé : *l'Organisation spéciale*. On se chuchota bientôt que la mission de ces bandes, dites *tchévés*, consistait à espionner, faire de la propagande et les basses besognes. Ses hommes se joignirent aux émissaires turcs et allemands, partis dans les colonies françaises et britanniques et jusqu'aux confins de l'Asie, pour soulever les musulmans du monde entier contre Paris et Londres et répandre le chaos. Élie se souvenait des menaces de Kemal à leur dernière rencontre : fomenter des révoltes aux Indes, au Maghreb... La stratégie de Azoury se retournait contre ses instigateurs.

Les angoisses des Salem augmentèrent quand ils apprirent que l'ambassadeur américain à Constantinople, Henry Morgenthau, constatant de visu la montée du fanatisme panturc et panislamique, avait conseillé aux responsables juifs des communautés en exil de préparer une aide médicale et alimentaire destinée aux



populations en danger, et particulièrement aux Juifs de Palestine. Isabelle contacta ses amies de la bonne société pour organiser des groupes de bienfaisance. Anticipant les misères de la guerre et se prévalant de la neutralité des États-Unis, Morgenthau demanda dès août au Département d'État américain des aides substantielles en nourriture, médicaments et transports qui seraient disponibles pour les populations expulsées de Turquie.

Les événements confirmèrent ces craintes, les mauvaises nouvelles se multiplièrent et en septembre le gouvernement turc annonça l'abrogation des Capitulations, ces antiques traités négociés durement au cours des siècles par des pays européens pour protéger leurs négociants des discriminations juridiques contre les non-musulmans, notamment en matière de témoignage et d'accusation de blasphème. Des commerçants fermèrent boutique et préparèrent leur départ.

Le 2 novembre 1914, à l'écoute de la radio, Behor ressentit un choc. Le sultan Mehmed V appelait au djihad tous les musulmans d'Europe, des Indes et d'Asie, leur ordonnant de combattre ses ennemis : la France, l'Angleterre, la Russie et leurs alliés. L'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne terrifia les raïas. Tout le monde, il est vrai, s'y attendait. Depuis longtemps le pacte secret liant la Turquie à l'Allemagne était connu. Vainement les Salem avaient espéré que le gouvernement, écoutant les sages conseils de la France et de la Grande-Bretagne, resterait neutre. Désormais, juifs et chrétiens redoutaient que le sultan allié à l'Allemagne ne profite de la guerre pour rétablir l'ancien système de prééminence et d'oppressions sur les raïas.

Un vent de panique les saisit. D'un jour à l'autre les citoyens des pays en guerre devinrent des ennemis menacés d'expulsion ou d'emprisonnement. L'appel au djihad enflamma les populations musulmanes sur tout le territoire ottoman du Caucase à la Méditerranée, de la Mésopotamie à l'Égypte et à la Libye et au-delà. Le ministre de l'Intérieur Mehmet Talaat Pacha avait déclaré que l'intégrité territoriale de l'empire turc exigeait l'éradication des populations chrétiennes raïas dissidentes. Mais Behor savait que

les foules déchaînées tuaient sans demander aux victimes leur religion. Haine, fanatisme, vengeance alimentèrent un flot de réfugiés venant s'échouer où le hasard les portait. Qui était l'ami, qui était l'ennemi ? Le Français, l'Anglais avec lequel on avait dîné la veille devenait soudain le proscrit. Bientôt la rumeur affirma que le sultan avait lancé l'appel au djihad à la demande réitérée des Allemands.

À nouveau l'ambassadeur Morgenthau alerta son Ministre des affaires étrangères, William J. Bryan, des graves dangers qu'encourraient les communautés raïas. Bryan avertit le gouvernement turc que ses fonctionnaires civils et militaires seraient tenus responsables pour la vie et les biens des civils juifs et chrétiens en cas de massacres ou de pillages.

Dans ses insomnies Behor revoyait les tueries de 1882, et plus récemment les émeutes nationalistes de Saad Zaghoul. La démarche de l'ambassadeur qui voulait étendre la protection de la grande Amérique aux communautés raïas l'emplit de gratitude. Mais, soupirait-il, l'Amérique est loin alors que les assassins et les pilleurs sont le voisinage. Tout de même, cette protection le reconfortait. Il n'avait nulle illusion, l'Égypte, possession ottomane occupée par l'Angleterre depuis 1882, serait le premier trophée de guerre du sultan. Déjà le général Djemal Pacha, commandant la IV<sup>e</sup> Armée ottomane et gouverneur de la préfecture syrienne qui incluait la Palestine et le Liban, rassemblait ses troupes dans la province syro-palestinienne et sur la frontière du Sinaï, les tenant prêtes à se jeter sur l'Égypte pour en chasser les Anglais. Que ferait le peuple ? Aiderait-il les Turcs ?

L'attente angoissante dura plus d'un mois. Confrontée aux menaces du commandement germano-turc en Syrie, la Grande Bretagne renforça la défense militaire de l'Égypte et du canal de Suez. Le 18 décembre on apprit que Londres déclarait l'Égypte protectorat anglais. Sans une seule bataille l'Égypte, extraite de l'empire ottoman, basculait dans le camp de l'Entente et la Turquie perdait l'une de ses plus importantes provinces. Se méfiant du khédivé Abbas Hilmi, proche des milieux islamistes hostiles à l'occidentalisation, Londres le déposa et le remplaça par son oncle

Hussein Kamil gratifié du titre de vice-roi. Les raïas respirèrent... l'appel au djihad du sultan ottoman aurait pu être l'appel à leur extermination. Les nationalistes égyptiens saluèrent, mi-figue mi-raisin, ce pas anticipant leur indépendance. Le peuple soupira, soulagé. Il échappait à la conscription turque dont il connaissait la cruauté. Dans ces circonstances Behor ne cessait de répéter que la situation exigeait de la communauté une totale loyauté et sa reconnaissance envers le nouveau vice-roi.

La réponse turque au coup de force britannique en Égypte ne se fit pas attendre et en février 1915 l'armée ottomane attaqua le Canal de Suez mais fut mise en déroute. Cet incident décida la Grande-Bretagne à maintenir une présence militaire importante sur le Canal, tout en guerroyant dans les Dardanelles et sur les fronts européens.

Cependant le véritable enjeu de la guerre pour Enver était la Russie, cette redoutable puissance qui avançait par grignotements et menaces et suscitait depuis deux siècles en sous-main les révoltes des raïas chrétiens dans les Balkans. Dès janvier 1915, Enver, impatient d'en découdre et d'humilier Moscou, alla camper dans le Caucase à la tête de la III<sup>e</sup> Armée, au cœur des provinces arméniennes. Mais contrairement à ses espoirs, les Russes, avec leur contingent de soldats russo-arméniens, décimèrent ses troupes. L'hiver précoce et rigoureux ajouta ses ravages à ceux du typhus et de la défaite. L'avance de l'armée russe sur le Haut-Plateau arménien, vers Trébizonde, Erzeroum et Van, où vivait une nombreuse population raïa arménienne, alarma le gouvernement turc. En février 1915, l'instauration de laisser-passer pour les déplacements dans l'empire limita les communications et l'information entre les différentes régions.

Élie connaissait ces provinces sauvages et lointaines de la Turquie orientale. Dans ses voyages il avait souvent emprunté leurs routes caillouteuses de montagnes infestées de brigands, où l'on ne s'aventurait qu'avec une escorte armée. Elles reliaient des villes et des villages isolés et privés du confort des communications modernes. Le silence qui s'abattit sur ces lieux peuplés surtout de chrétiens lui parut d'autant plus inquiétant. Il espérait recevoir des nouvelles de Georges et guettait le courrier qui arrivait par des moyens détournés.

Au club sioniste on s'alarma beaucoup de la stratégie guerrière germano-turque transformant la Palestine en base militaire pour chasser l'Angleterre hors d'Égypte. D'importants contingents turcs, encadrés d'officiers supérieurs allemands, s'y rassemblaient sous les ordres du colonel bavarois Kress von Kressenstein. Les militaires réquisitionnèrent la nourriture, les bâtiments, les chevaux et les transports. Le parti islamique se mobilisa et exigea impérativement que le commandement militaire turc traite les Juifs palestiniens comme les Arméniens : arrestations, déportations, exécutions. L'excitation montait, l'hébreu fut banni du langage courant et des enseignes commerciales. Les Juifs étrangers furent expulsés de Palestine et la soldatesque opéra des rafles à Jaffa et Tel-Aviv. Djemal Pacha interdit le mouvement sioniste, forçant ses représentants les plus éminents à s'enfuir ou se cacher. Au Liban le gouverneur chrétien Ohannès Bey Couyoumdjian fut remplacé par un musulman Ali Munif Bey, en violation de la loi.

À mots couverts, on commentait les nouvelles apportées par les vagues de réfugiés et d'expulsés arrivant en Égypte. Quelle serait la position de l'Allemagne, s'inquiétait Élie, évoquant les nombreuses colonies allemandes qu'il y avait vues. Elles prêteraient certainement main-forte aux Turcs. Karlskov, lui, avait déjà anticipé la guerre alors qu'il n'y avait pas même pensé !

La Turquie avait donné aux étrangers quelques mois pour choisir entre la naturalisation ottomane et l'exil. Turcs, ils deviendraient des raïas. La majorité optèrent pour l'expulsion. Parmi eux se trouvaient des milliers de Juifs palestiniens contraints de partir immédiatement en abandonnant tous leurs biens. Après avoir été volés par les soldats du peu d'argent qu'ils avaient pu emporter, ils furent jetés dans des embarcations. Le spectre des massacres des Arméniens en 1894-1896, suivis de ceux d'Adana, planait sur les juifs et les chrétiens de l'empire ottoman comme une grande ombre prémonitoire, mais des navires américains les attendaient pour les conduire à Port Saïd et d'autres ports. Dans les synagogues et les églises, on rendit grâce à Dieu et à l'Amérique.

Le gouvernement égyptien et l'administration britannique acceptèrent d'accueillir les réfugiés juifs à Alexandrie. Dès que cette nouvelle se répandit, Yabès, Élie et les chefs sionistes allèrent inspecter les bâtiments publics abandonnés et les usines désaffectées où ils logeraient. L'on sollicita toutes les communautés pour améliorer ces lieux dépourvus de confort surtout en plein hiver. Débarqués dans le plus grand dénuement, arrachés à leur milieu, inquiets pour les membres de leurs familles qui étaient restés en Palestine, beaucoup se désespéraient d'un malheur survenu du jour au lendemain. Mais bientôt les plus énergiques s'activèrent avec les délégués sionistes à parer au plus pressé : la distribution des vivres, les soins aux malades et aux vieillards, la création d'écoles car la guerre durerait un certain temps.

L'arrivée en 1915 de sionistes américains venus visiter les camps pour évaluer les besoins des réfugiés et distribuer des secours stimula les efforts bénévoles de chacun. Certains trouvèrent du travail en ville, d'autres donnèrent des leçons d'hébreu moderne dans les écoles des communautés. Isabelle et ses amies des comités de bienfaisance se chargèrent du financement d'ateliers de couture et de broderies qu'on vendait aux loteries et dans les maisons bourgeoises. Les ressources étaient maigres et les besoins humanitaires considérables.

Aux soucis de la guerre s'ajoutèrent les nouvelles dramatiques de Palestine. La famine sévissait, aggravée par les réquisitions de vivres, l'invasion de sauterelles, les pillages constants des villages et des agglomérations juives. Les gardes juifs d'autodéfense avaient été arrêtés, torturés et leurs armes confisquées. D'autres nouvelles alarmantes arrivaient de toutes parts. Des réfugiés arméniens et grecs qui avaient réussi à passer les lignes ennemies apportèrent des informations terrifiantes sur les déportations et les massacres des chrétiens en Syrie, en Mésopotamie, en Cilicie dans un climat de haine religieuse. Il était difficile de les croire mais les diplomates et les prêtres des pays neutres, de retour de Turquie, confirmaient leurs dires.

Un grand nombre de jeunes Juifs parmi les réfugiés palestiniens se portèrent volontaires pour s'engager dans l'armée britan-

nique. Mais la Palestine était une colonie turque et l'état-major anglais souhaitait ménager les susceptibilités des musulmans aux Indes. En temps de djihad les pouvoirs alliés craignaient des soulèvements attisés par la propagande allemande et les émissaires turcs dans leurs colonies. Même les comités sionistes étaient divisés. Si les Juifs s'alliaient aux ennemis de la Turquie, ne souffriraient-ils pas de représailles vengeresses comme les autres raïas ? À Constantinople, le Grand Rabbin Haïm Nahum multipliait les gestes d'allégeance au sultan et condamnait le sionisme. Les prélats chrétiens adoptaient la même attitude contre leurs coreligionnaires rebelles. Les insurrections des raïas grecs, serbes, bulgares, roumains avaient terrorisé les raïas juifs et chrétiens de tout l'empire. Allait-on vers une situation semblable à celle des Arméniens ? Behor ne voyait pas sans inquiétude les longs articles d'Élie vanter l'avenir du sionisme en Palestine dans l'après-guerre.

« Regarde, reprochait-il acrimonieux à son fils, ce que les Turcs font aux Arméniens qu'ils accusent d'avoir pris les armes contre eux... de s'être révoltés en réclamant des réformes et l'indépendance... de s'être alliés aux Russes ! C'est cela que tu veux pour nous ? De temps immémorial les Juifs ne font pas de politique. »

Bien sûr on savait que ceux restés en Palestine subissaient des violences, des pillages, des arrestations et des tortures. Mais il n'était pas nécessaire de l'écrire et de le publier.

Élie ne répondait pas. Oui, les Arméniens, un peuple raïa qui, comme les autres, se révoltait contre l'oppression millénaire et était massacré. Était-ce le destin raïa ? Serait-ce le sort des Juifs pour libérer la Palestine ? Était-ce une préfiguration ? un avertissement ? Comment se censurer ? Que dire ? Que cacher ? Comment doser l'information et l'omission ? Cet équilibre s'avérait toujours plus difficile dans l'échauffement des opinions publiques.

Souvent, quand le soir paisible descendait sur la Vallée, Élie se demandait ce que devenait Georges dans cette empoignade sanglante des peuples. Au fil des semaines et des mois, son silence le préoccupait toujours davantage. Les quelques missives reçues au début de la guerre décrivaient l'atmosphère chaotique

et angoissante créée par les rassemblements des conscrits sous les drapeaux ottomans, le désarmement de toute la population arménienne, le retrait de leurs passeports et l'interdiction de se déplacer dans l'empire sans une autorisation de la police. « Notre peuple, avait écrit Georges, erre dans les déserts de la souffrance comme les Hébreux dans le Sinaï, mais nous n'avons ni Moïse ni Josué pour nous guider. Ni Jérémie pour pleurer nos malheurs. Il ressemble à la poussière et à la cendre. » Puis les lettres d'Élie demeurèrent sans réponse car toutes les communications étaient désormais rompues entre l'Égypte et la Turquie.

À la demande de Nahum les réunions aux clubs sionistes se firent plus discrètes. La présence anglaise garantissait la sécurité des raïas mais elle dépendait des circonstances de la guerre en Europe. Combien de temps l'Angleterre pourrait-elle maintenir de nombreuses troupes en Égypte ? Début avril 1915 des nouvelles filtrèrent. L'armée ottomane du front de l'Est avait désarmé les Arméniens de Zeitoun. Les hommes avaient été emprisonnés, pendus, exécutés tandis que les femmes et les enfants déportés à Konia en Anatolie centrale avaient été placés dans des foyers musulmans. Les *muhajirs* venus de Macédoine se partagèrent, comme en 1895-1896, tous les biens des Arméniens. Ces scènes s'étaient répétées dans toutes les villes et les villages des provinces de la Turquie orientale, dans les zones kurdes, en Mésopotamie et en Syrie. Élie relayait cette information dans un article qui lui valut des remarques acerbes de Nahum. Quelques jours plus tard il reçut une lettre de Georges. « Les bandes de l'Organisation spéciale composées de criminels, écrivait-il, harcèlent, massacrent et torturent les convois d'Arméniens déportés de villes et de villages. Les gouverneurs qui protègent ceux de leur circonscription sont remplacés par des fonctionnaires dociles aux ordres du gouvernement. Nous sommes dans les temps de l'Antichrist. La fournaise est au milieu de nous pour nous éprouver. Puisse la délivrance être proche ! » Puis commencèrent à s'étaler dans les journaux du Caire et d'Europe des histoires terrifiantes de tueries en masse, de viols de femmes et d'enfants par les populations musulmanes locales, de tortures et de conversion

forcées à l'islam. Au début du mois de mai, la police turque procéda à l'arrestation et à la déportation de centaines de notables et d'intellectuels arméniens de Constantinople. Plusieurs se suicidèrent.

Un matin de septembre 2015 Élie reçut un appel téléphonique d'un inconnu, un certain Younès, ami de Georges. De passage il disposait de peu de temps. Les deux hommes convinrent de se rencontrer chez Groppi, rue Soliman Pacha, un salon de thé à la mode créé par un Suisse et qui ne désemplassait pas. Il y était facile de se fondre parmi les consommateurs. Élie, plein d'appréhension, reconnut Younès au léger boitillement qu'il lui avait signalé. La cinquantaine, le visage olivâtre barré d'une épaisse moustache noire, il passait inaperçu dans le public grâce à son type levantin. À ses regards perçants lancés aux alentours Élie devina qu'il lui faudrait respecter sa réserve. Ils s'attablèrent devant un café noir.

Younès revenait de Port Saïd. Il avait voulu voir les héros du Moussa Dagh, quelque 4 000 villageois arméniens des villages du Djebel Moussa, au nord de la baie d'Antioche qui avaient refusé de céder leurs armes et de se rassembler pour partir en convois vers leur mort. Sous le commandement de leur chef Pierre Dimlakian, ils s'étaient réfugiés dans les lieux inaccessibles de la montagne d'où ils avaient tenu tête avec des armes rudimentaires aux soldats turcs venus les assiéger. Mais cernés et à court de munitions ils envoyèrent des signaux de détresse à des navires français croisant au large d'Antioche. Alors que l'Amirauté à Paris tergiversait, les commandants de vaisseaux sur place, par souci humanitaire, organisèrent l'embarquement des fugitifs, hommes, femmes, enfants, vieillards à bout de force sur plusieurs navires, tenant à distance les forces turques qui les encerclaient. Trouver un port pour le lieu de leur débarquement devint un véritable casse-tête pour les chancelleries de l'Entente. L'Italie, débordée par les réfugiés, refusa de les accueillir. La France, craignant la haine profonde des musulmans contre les Arméniens s'opposa à leur débarquement en Tunisie, au Maroc et en Algérie. Chypre refusa aussi, alléguant les nombreux réfugiés de Syrie et de Palestine et les blessés des combats aux Dardanelles qui absorbaient toutes



ses ressources. Les autorités britanniques en Égypte firent valoir qu'elles accueilleraient déjà des réfugiés ottomans de toute religion et ne disposaient pas de logements suffisants. De surcroît, la tribu des Senoussi soulevait le fanatisme dans le désert libyen proche et Henry McMahon, Haut-Commissaire britannique en Égypte, craignait que l'accueil des Arméniens, chrétiens rebelles aux ordres du sultan, ne suscite des difficultés supplémentaires. Finalement ils furent débarqués provisoirement sur la côte asiatique de Port Saïd, dans des camps aménagés rapidement par l'autorité britannique, qui les déclara camps de prisonniers pour éviter les représailles.

Younès avait voulu rencontrer Dimlakian et mettre ses services à sa disposition. Les Arméniens comptaient de nombreux blessés et malades dont le dénuement et l'aspect misérable, séquelles de privations et de souffrances longtemps endurées, l'avaient profondément affligé. Encore imprégné par cette détresse humaine, il peinait à parler au Juif sioniste pour lequel il ressentait une confuse animosité. Mais il importait de relayer l'information dans les milieux juifs. N'étaient-ils pas puissants ? Mais avec quels mots ? Comment raconter les sévices infligés aux Arméniens désarmés des provinces orientales de l'empire, les arrestations la nuit ou dans les rues à Constantinople, les convois humains dans des trains à bestiaux vers des camps de concentration devenus des mouiroirs, les marches à pieds pendant des mois et les centaines de cadavres le long des routes ou flottant sur l'Euphrate et le Tigre ? Et les cris déchirants des familles séparées et terrorisées. Il leva vers Élie un regard lourd :

« Après l'héroïque résistance à Erzeroum et ailleurs, la population arménienne de Bitlis, Mouch, Sassoun, Zeïtoun et de tous les villages alentour, celle de toute la Cilicie et de la côte syrienne a été déportée ou assassinée sur place pendant que des cadis récitaient des versets du Coran du haut des minarets et que les femmes arabes lançaient des youyous pour encourager les assassins. Séparés des femmes et des enfants, les hommes ont été emmenés à pied à des centaines de kilomètres en Syrie vers des destinations inconnues. Le plus souvent ils sont tués en route. Les femmes et les enfants sont déportés dans des convois à bestiaux ou astreints à de longues marches.

Il se tut, puis reprit péniblement :

— Ces crimes sont indescriptibles. Les terres, les maisons et les biens des Arméniens déportés sont donnés aux cohortes de muhadjirs qui arrivent de Thrace, de Macédoine et du Caucase et qui attendent aux portes des villes. Le nom de la province de Zeïtoun a été effacé de la carte, elle s'appelle désormais Soleymanieh. Le vali d'Alep, Djelal Bey, qui avait interdit les arrestations et les déportations de chrétiens dans sa province, a été déplacé à Konia et remplacé par Békir Sami Bey, plus docile à exécuter les ordres du gouvernement central. »

Soudain Élie sentit l'air lui manquer. Le contraste entre l'atmosphère riieuse et mondaine de Groppi et les traits contractés d'horreur de Younès lui était insupportable. Il se leva.

— Sortons !

— Non ! je ne peux être vu avec vous. Ici on se perd dans le nombre.

Élie se rassit, Younès s'écrasait sur son siège comme s'il eût voulu disparaître.

— Pourquoi les Allemands n'arrêtent-ils pas les persécutions des chrétiens ? demanda Élie bouleversé, ne sont-ils pas chrétiens eux-mêmes ?

Younès le dévisagea interloqué :

— Dans quel monde vivez-vous ? Les chrétiens ne se massacrent-ils pas entre eux en Europe ? répliqua-t-il acerbe. Et après un silence :

— Qu'ont fait les Européens quand Ibrahim Pacha a fait enlever et déporter en esclavage les populations de Kalamata, de Tripolizia, des villes et des villages incendiés de Morée, organisant la dépopulation de la Grèce ? Ce sont leurs vaisseaux qui transportaient les cargaisons d'esclaves grecs vers les bazars d'Asie et d'Afrique !

— C'était au siècle dernier, répliqua Élie.

D'un regard Younès s'assura qu'aux tables voisines les conversations allaient bon train. Rapprochant son visage d'Élie, il murmura :

— L'armée allemande est partout, mêlée aux officiers et aux populations turques et arabes. On dit que le gouvernement turc

a discuté avec les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche de la question arménienne et qu'il procède à son élimination avec leur approbation. Les Allemands nous détestent et nous méprisent. Pour eux nous ne sommes pas des hommes. Les Anglais et les Français laissent entendre que ce sont eux qui auraient suggéré aux Turcs tout le système de déportation. Mais peut-être veulent-ils transférer tous ces crimes sur leur ennemie principale, l'Allemagne, pour ménager leurs sujets musulmans.

Il ricana :

— Après tout nous connaissons l'idéologie du panturquisme et ces massacres ont déjà été perpétrés il n'y a pas longtemps. Il n'y avait pas alors d'Allemands dans les Balkans ni en Mésopotamie. Il paraît que certaines familles turques et juives ont caché des Arméniens pour les protéger, mais ils enfreignent la loi car il est interdit à la population de les aider sous peine d'emprisonnement et de punitions sévères.

Élie gardait les yeux baissés, il ne pouvait voir le visage abrasé de Younès. Que dire ? il ne pouvait qu'écouter. Le mal était si grand qu'il dépassait l'entendement.

Après un silence Younès reprit plus bas :

— Le Kaiser craint cette nombreuse population arménienne, car ses élites éduquées dans des écoles françaises ou anglaises sont liées à la Russie ou aux États-Unis. Cette diaspora arménienne importante représente un obstacle à la politique de germanisation culturelle et industrielle de l'empire ottoman. Les objectifs allemands et turcs concordent. L'Allemagne aujourd'hui est saisie d'une véritable frénésie pro-islam. Georges vous dit de tenir bon. Nous avons besoin dans l'océan musulman d'un État chrétien au Liban comme terre de refuge pour les chrétiens persécutés.

Il se tut, butant sur la fin de la phrase qu'il ne put prononcer : « et d'un État juif en Palestine. » Puis il reprit :

— Nous sommes les indigènes de ces pays. Si seulement nous chrétiens pouvions sortir de nos querelles internes ! Nous vivons parmi des loups et nous voyons sous nos yeux des crimes abominables commis contre le peuple arménien.

— Il est clair, fit Élie en état de choc, que des massacres de cette envergure indiquent la planification et les moyens d'exécution d'un État. Il y a toute une organisation là-dedans.

Younès se leva :

— Je reviendrai vous voir », dit-il avant de disparaître.

Les semaines passèrent et l'on apprit que des centaines de milliers d'Arméniens se répandaient sur les routes comme une marée humaine, marchant en longs convois de la Turquie d'Asie, de Thrace, de Cilicie, de l'Anatolie centrale, des ports de la mer Egée vers les marécages de Mésopotamie ou vers le désert syrien de Deir el-Zor qui seraient leur tombeau. Destinés à mourir, on ne les nourrissait même pas, les laissant succomber à la faim, à la soif, aux maladies, aux atrocités. Sur le marché de Damas, des soldats turcs vendaient des déportées arméniennes. Bientôt le typhus surgissant de tous ces cadavres abandonnés sur les routes, jetés du haut des falaises attachés l'un à l'autre ou pourrissant à la surface des fleuves, frappa indistinctement la population. Élie horrifié relayait l'information sur ce long martyrologe. Des décennies d'une campagne haineuse menée par les journaux et les milieux fanatiques avaient empli les peuples d'une folie exterminatrice.

L'année 1915 s'acheva dans l'angoisse d'une guerre dont le front, enjambant les continents, embrassait les pays, les cieux et les mers. Qui survivrait à cette apocalypse ! L'Italie était entrée en guerre contre l'Allemagne tandis que la Bulgarie rejoignait le camp turco-allemand. L'Égypte, si dépendante de l'Europe pour son industrie moderne et ses importations, manquait de tout. L'activité militaire absorbait la totalité de sa production. Les mois s'écoulèrent sans apporter la paix. Pire : les nouvelles des fronts européens décrivaient l'acharnement des combats et l'épuisement des armées de l'Entente. Quels peuples destinés à la boucherie seraient broyés ? Cette guerre roulait dans sa houle révolutions, chutes d'empires et la montée de nouvelles puissances qui changeraient la face du monde. Serait-ce la fin du vieil empire turc ? Et vers quoi irait-on ? Qu'est-ce qui le remplacerait ?

Alors que la question arménienne obsédait Élie, celle du transfert des troupes anglaises sur les fronts dégarnis européens tourmentait Behor. On savait que l'Allemagne préméditait la conquête du Canal de Suez et l'expulsion des Britanniques. Djemal Pacha n'attendait que cette occasion pour fondre sur l'Égypte. À coup sûr Juifs et sionistes seraient traités comme les Arméniens. En Syrie il avait déjà fait exécuter des chefs du mouvement arabe inculpés pour avoir comploté contre la Turquie et il avait fait déporter leurs familles. Il les accusait d'appeler tous les Arabes à s'unir contre les mécréants turcs et à proclamer un califat arabe véritablement musulman.

En avril 1916 le Ministre de la guerre, Enver Pacha, visita le Liban et la Syrie et déclara à Aley que les Libanais seraient détruits par la faim. La situation empira car Djemal Pacha fit affamer la Montagne libanaise pour éliminer la dissidence autonomiste arabe incitée par les *giaours*\* de l'étranger et affaiblir l'islam. La misère fut partout et le typhus acheva ceux que la famine avait épargnés. Le journal égyptien *Al-Ahram* parla d'une « extermination des Syriens par la famine » organisée sur ordre du commandement turc et en donna des détails terrifiants.

Partout s'étalait une propagande de plus en plus envahissante de louanges sur la grandeur, la tolérance et la justice des premiers califes arabes. Ruse de guerre pour briser le front musulman par la révolte arabe contre les Turcs, commentait Yabès. Mais qui paierait les excès du fanatisme religieux que Londres exacerbait ? Les masses arabes musulmanes demeuraient toujours fidèles au sultan-calife malgré tout l'or versé par la propagande.

La question arménienne enflamma l'Europe, les opinions étaient survoltées. Les États-Unis, bien informés par Morgenthau, proposèrent d'accueillir les Arméniens mais le gouvernement turc refusa de les laisser partir estimant que seuls des éléments dangereux étaient déplacés et que ces accusations émanaient de la propagande ennemie. La presse internationale confirma qu'en Anatolie et en Transcaucasie les villages chrétiens étaient incendiés et mis à sac et qu'en Mésopotamie les Arméniens, les Grecs et les Assyro-Chaldéens étaient exterminés. Des photographies de charniers,

d'hommes pendus, de longs convois d'êtres décharnés, vêtus de haillons, circulèrent. Les Turcs répondirent en publiant les déclarations des patriarches chrétiens ottomans qui désavouèrent toutes ces accusations fabriquées, clamaient-ils, par une propagande ennemie de la Turquie. Le Grand Rabbin de Constantinople, pour sa part, multipliait les déclarations antisionistes.

Georges avait-il été pris dans l'une de ces rafles ? s'inquiétait Élie le cœur serré, se remémorant son désespoir angoissé. Il évoquait avec tristesse leur dernière rencontre, la confiance de leur amitié et la foi profonde qui le soutenait dans les défis les plus périlleux. Il sentait encore sur lui son regard intense alors qu'il lui disait : « Ensemble nous serons forts. » Mais que peuvent faire des civils désarmés contre les troupes innombrables d'États puissants ?

Cette affaire arménienne qui assombrissait Élie agaçait Sarah. Était-il amoureux d'une belle Arménienne ? Pourquoi la négligeait-il ? Elle lui en voulait de cette force qui le propulsait dans des combats qu'elle ne partageait pas. Parfois il tentait de lui expliquer ses appréhensions mais elle réagissait avec impatience, l'interrompant abruptement pour dévier la conversation sur d'autres sujets. Il n'insistait pas, déplorant intérieurement son esprit quelque peu puéril qui établissait cet espace d'incompréhension qui les séparait toujours plus. Avec tristesse il constatait qu'il ne pouvait parler avec sa femme des sujets lui tenant le plus à cœur et ce refus lui semblait un rejet de la partie la plus essentielle de son être. Ne voyait-elle pas que le sort des Arméniens pouvait devenir demain celui des Juifs dans l'empire ottoman ? Les Turcs encadrés par des officiers allemands avaient déjà tenté deux fois de s'emparer du Canal, et n'était le renforcement rapide des troupes britanniques, Djemal Pacha aurait déjà pris le contrôle du Caire.

Élie prit l'habitude d'aller seul au club sioniste. Les discussions n'intéressaient pas sa femme. Quel serait le destin des minorités prisonnières de l'affrontement des empires ? Enclaves sans droits et sans armées, elles ne maîtrisaient ni leur présent ni leur avenir. Leur survie dépendait des tractations des grandes puissances, qui n'obéissaient qu'à leurs ambitions et leurs intérêts. Une lueur d'es-

poir néanmoins réchauffait les cœurs. En avril 1915 les Britanniques avaient accepté la formation d'une unité de jeunes volontaires recrutés parmi les réfugiés palestiniens. Incorporé à l'armée anglaise mais dans un corps séparé, le corps des Muletiers de Sion fut chargé de ravitailler en vivres et munitions les lignes les plus avancées aux Dardanelles et à Gallipoli. Leur casque et leur drapeau portaient une étoile de David, qui était peinte en rouge sur les produits sanitaires.

L'hiver 1916 vit l'enlisement des batailles de la Somme et de Verdun en France et l'épuisement des armées alliées en Europe et en Asie tandis que le front russe reculait. Le démembrement de l'empire ottoman tracassait les chancelleries qui s'affrontaient devant des cartes où elles dessinaient leurs futures nouvelles conquêtes. Le Vatican réclamait l'attribution à la France de la Palestine dont personne ne connaissait les frontières, puisque le territoire se divisait en circonscriptions gouvernées de Syrie et du Liban. Élie avait entendu dire que le Pape désirait faire de Jérusalem une acquisition indépendante et perpétuelle de la papauté. Elle serait garantie par la France et similaire au Vatican en Italie. Il comprenait mieux maintenant les motifs de la propagande antisioniste émanant des centres catholiques.

La nuit, assis tard à sa table de travail, il notait ses réflexions de sa longue écriture. Les insectes se brûlaient les ailes à sa lampe et tombaient sur les pages. Ici et là se dressaient des presse-papier ou une large pince en bois, tous gravés d'un *Rappelle-toi* et c'était comme si ces cadeaux d'anniversaire d'Isabelle lui apportaient sa tendresse. « Tu es si distrait ! » lui disait-elle. Les longues heures de la nuit chaude et silencieuse l'enveloppaient de leur obscurité. Sa pensée bondissait hors des mots, des phrases, des raisonnements. Elle embrassait un espace limpide d'une clarté subtile et aérienne. Elle passait au-delà des mots et de leur fragmentation, pénétrant les obstacles pour s'élancer dans une étendue où tout s'unissait et se complétait, l'emportant jusqu'à l'aube, quand il allait se coucher le corps tremblant d'épuisement.

Parfois, levant la tête de sa page, se profilait dans la clarté laiteuse lunaire, un visage de jeune fille à l'ovale harmonieux. Qui

était-elle ? Son voile et son uniforme blancs indiquaient qu'elle était infirmière. Dès qu'il l'avait vue au centre hospitalier des réfugiés à Alexandrie il avait ressenti un choc mêlée d'une attirance irrésistible envers son étrange beauté où se fondaient maturité et innocence. Ne l'avait-il pas vue déjà quelque part ? Quelque chose d'indéfinissable dans ses traits lui semblait familier. Bien qu'il se refusât à l'admettre, il savait qu'à chacune de ses visites à l'hôpital il espérait la revoir. Parfois il prolongeait à dessein ses conversations avec le Dr. Bensimon, jeune médecin palestinien travaillant dans l'équipe du Professeur Picard, un chirurgien avec lequel il avait fui la Palestine. Élie croisait parfois Picard entouré de médecins et d'infirmières pendant ses visites aux patients. D'origine allemande Picard, âgé d'une cinquantaine d'années, avait débarqué à Alexandrie avec le premier lot de réfugiés palestiniens et les nombreux malades qu'il n'avait pas voulu abandonner après la confiscation de l'hôpital israélite de Jérusalem par les Turcs.

Lorsqu'il avait le temps, Bensimon accompagnait Élie au club sioniste. De sa voix calme, il commentait les dernières nouvelles des journaux allemands rapportées par Picard. Berlin invoquait le besoin biologique de s'étendre, thèse popularisée par les adhérents du général Friedrich von Bernhardi qui, dans son dernier livre publié en 1912, revendiquait le droit de l'Allemagne de coloniser de larges territoires français et russes et de déplacer leurs populations pour faire place aux Allemands. Les atrocités subies par les Arméniens, rapportées avec indignation par la presse internationale, soulevaient des questions en Allemagne même. On disait que des officiers allemands y avaient participé et s'étaient attribués des jeunes filles arméniennes. Face au scandale, le gouvernement du Kaiser avait été obligé de justifier la politique turque alléguant que les révolutionnaires et usuriers arméniens, affiliés aux ennemis de la Turquie, représentaient un extrême danger. Dans une guerre mondiale qui changerait la face du monde, l'Allemagne devait soutenir son allié ottoman, affirmait Berlin.

Au club, où Élie retrouvait Benzion et Yabès, les commentateurs étaient passionnés. Benzion, le visage enflammé, dénon-



çait le soutien de l'Allemagne à la politique turque d'élimination des Arméniens et sa campagne raciste de dénigrement. Le Kaiser ambitionnait de construire un colossal empire allant de l'Europe à la Perse. Yabès, dubitatif, hochait la tête sans mot dire. Pour l'heure, protégée par l'armée britannique, l'Égypte demeurait neutre, îlot de sécurité dans la houle des batailles. Mais à mesure que le temps passait la confiance s'érodait et personne n'était plus sûr du lendemain. Si la Grande-Bretagne déplaçait ses troupes en Belgique ou en France, l'Égypte retournerait dans le giron turc, comme le souhaitaient les partis islamique et panturc qui réclamaient à grands cris l'union de l'Oumma contre les mécréants. L'hiver passa et l'année 1917 s'ouvrit sur une situation d'instabilité des fronts militaires et des gouvernements. Anglais et Français se querellaient au sujet des plans d'attaque autour de la Somme, alors que le général allemand von Ludendorff renforçait sa position et que s'accroissait la flotte germanique de sous-marins. En Russie, les émeutes et la mutinerie des troupes dans la capitale firent abdiquer l'empereur Nicolas II, un gouvernement provisoire pro-alliés prit le pouvoir.

Quand Élie se rendit en ce matin printanier à son rendez-vous avec Bensimon, il avait le cœur lourd. Les dernières nouvelles de Palestine étaient alarmantes, la radio avait annoncé qu'à Jaffa des bandes de pillards et surtout des femmes bédouines vidaient les logements des Juifs expulsés avant même leur départ, emportant meubles et valeurs. La mine du médecin confirma immédiatement ses craintes. Bensimon l'aperçut et le rejoignit rapidement :

« Les nouvelles sont mauvaises, dit-il sombrement, les populations juives de Jaffa et des villages alentour sont obligées de quitter les lieux sans même emporter de bagages ni de provisions. Cette guerre est interminable.

Élie hochait la tête désolé. Les armées se battaient avec acharnement et il semblait que rien n'arrêterait cette boucherie.

— Le quartier juif a été entièrement pillé, reprit Bensimon à voix basse, on parle de fugitifs enlevés... d'assassinats. Des Juifs yéménites qui se rebellaient ont été pendus pour l'exemple. Djemal

Pacha avait prévenu qu'il ne tolérerait pas une seconde Arménie en Palestine. Tout cela s'arrêterait si l'Amérique entrait en guerre.

— La crainte de l'Amérique freine encore l'Allemagne, fit Élie bouleversé. Ses sous-marins ont déjà coulé deux ou trois navires civils américains. C'est le puissant lobby irlandais qui bloque l'entrée en guerre des États-Unis.

— Djemal Pacha veut en finir avec le sionisme comme il le fait avec les chrétiens, reprit Bensimon. Huit mille Juifs expulsés de leurs foyers sont sur les routes, hommes, femmes, enfants dans cette chaleur. »

Son regard erra évoquant les malades, les vieillards, les femmes enceintes. Les Turcs empêchaient les convois de s'arrêter et les chassaient de villes en villes.

Il soupira, soucieux, puis releva la tête :

« Venez ... fit-il, je vous ferai visiter notre hôpital, la place est très limitée et les besoins sont considérables.

— Oui, dit Élie sortant son calepin pour prendre des notes, je suis journaliste, je ferai un article qui stimulera les donations. »

Sur le seuil de la pièce ils croisèrent la jeune infirmière dont la beauté avait tant impressionné Élie. Elle poussait devant elle une table roulante chargée de fioles et de bandages. Élie immobile la contemplait figé.

« C'est Rebecca Lourtiel, fit Bensimon amusé par l'expression pétrifiée de son compagnon. Elle aurait pu rejoindre sa famille au Caire et avoir une existence confortable mais elle n'a pas voulu quitter le Pr. Picard ni nos malades. Elle ressemble beaucoup à son oncle Emmanuel qui autrefois dut fuir le Caire, paraît-il. Puis avec un clin d'œil malicieux : — Je la crois amoureuse de Picard. Allons, fit-il, s'engageant de son pas élastique dans le corridor, je dois vous montrer nos installations. »

Avait-il assisté à un coup de foudre ? se demanda-t-il amusé. Comment s'éveillent les passions en l'homme, comment se métabolisent-elles ? Suffit-il d'une simple rencontre ? mais ce n'était pas le moment d'y penser car des urgences arrivaient réclamant son attention et il ne put consacrer à son compagnon que quelques

minutes. Élie erra encore dans les couloirs de l'hôpital, inspectant les lieux, prenant des notes, peut-être reverrait-il la jeune Lourtiel ? mais elle demeurerait invisible. Il sortit et se rendit à un café proche, il avait assez de matériel pour écrire son article. Plus tard il irait au club sioniste pour avoir les dernières nouvelles. Oui, se dit-il, cette Rebecca Lourtiel lui avait fait penser à Emmanuel, l'homme énigmatique qu'il avait vu sur la photo de son grand-père Moïse. Elle avait le même regard. Il avait entendu le nom des Lourtiel, famille de notables très connue au Caire. On racontait qu'autrefois un certain Zaki était devenu fou et que sa fille avait disparu au cours de la même épidémie qui avait emporté les parents d'Isabelle.



Après son service, Rebecca était allée à la recherche de Bensimon, espérant le retrouver avec le bel inconnu qui l'avait impressionnée et qu'elle espérait toujours revoir au hasard de ses déplacements, guettant sa silhouette élancée. Bensimon n'était pas dans son cabinet, elle le retrouva dans un couloir. Elle l'aborda par diverses questions concernant ses patients, puis de but en blanc, surmontant sa timidité, elle demanda, rougissante :

« Qui était ce jeune homme avec lequel vous bavardiez ?

— Élie Salem ? un journaliste, et avec un regard malicieux appuyé il ajouta : Il est marié et a un enfant.

— Ah...fit Rebecca désappointée. »

Malgré cela, Rebecca Lourtiel ne parvint pas à chasser Élie de ses pensées. Ses articles lui plaisaient, aussi se rendait-elle parfois au club Herzl où assise au fond de la salle, elle suivait les débats. Elle aimait son ton de passion contrôlée, quand il répondait à ses contradictoires les plus agressifs. Pourquoi lui faisait-il penser à son grand-père Iddo qui s'était efforcé d'enseigner le français à ses nombreux petits-enfants palestiniens ? Sa famille racontait tant de choses sur le Caire ! comme la fuite dramatique de son grand-oncle Emmanuel emmenant avec lui Boaz Yamin, un enfant yéménite esclave sauvé par un certain Moïse Salem. Se pouvait-il que

cet Élie Salem dont le regard timide osait à peine l'effleurer et la faisait tressaillir, appartînt à cette famille ?

Elle avait décidé de visiter Zuwella en souvenir de ce grand-père qui aimait conter d'étranges histoires qu'elle écoutait d'une oreille distraite, assise à ses pieds jouant avec ses poupées. Saisie d'une nostalgie mélancolique elle avait déambulé dans les venelles étroites où ces récits surgissaient subitement, s'étoffant des visages des vieilles photographies familiales exposées sur les guéridons du salon d'Iddo. Elle avait cherché le palais Lourtiel où Iddo enfant avait vécu, désormais transformé en école. Plus loin elle s'était immobilisée devant l'hôpital Zaki Lourtiel construit par Ami et aujourd'hui rénové et là... la vieille synagogue aux pouvoirs toujours miraculeux. Curieuse et émue, elle s'était engagée dans un cul-de-sac rassemblant des vieilles maisons avec leur cour de mendiants où avaient grandi son oncle Emmanuel et sa plus jeune sœur Ruth, aujourd'hui sa grand-mère. Quel mariage romantique ! Iddo, le fils du notable le plus riche et le plus influent épousant la belle et modeste Ruth, la jeune fille la plus pauvre du quartier ! Ces rues, autrefois familières à ses grands-parents, lui communiquaient des bribes de leur vies entremêlées à celle de ce Moïse Salem vénéré comme un saint par les siens. Et sur ces mystérieux circuits sa pensée la menait vers Élie.

Quittant la synagogue, elle se demanda si elle parlerait d'Élie au docteur Jacob Yamin, l'un des descendants de l'esclave Boaz, dont il avait hérité paraît-il le regard envoûtant. Jacob avait été l'un de ses professeurs à Jérusalem, elle lui dirait qu'elle avait rencontré le descendant de ce fameux Moïse, idole de la famille Yamin, et qu'elle pourrait les mettre en relation. Ce serait un bon prétexte pour aborder Élie. Alors qu'elle remuait ces pensées, immobilisée devant la pâtisserie Saltiel, admirant de l'extérieur ses superbes miroirs et ses lustres de Venise, une voix masculine derrière elle la fit sursauter :

« Un retour aux sources ? »

Robert, son cousin communiste, se trouvait devant elle, souriant avec une feinte désinvolture et Rebecca eut soudain l'in-

tuition que leur rencontre n'était pas fortuite. L'amour inavoué de Robert, qu'elle prétendait ignorer, lui inspirait un certain malaise.

« Tu sais, fit-elle, enfant j'ai entendu tant d'histoires sur le Caire !

Péremptoire Robert lui saisit le coude et ouvrant la porte de la pâtisserie :

— Les beignets ici sont irrésistibles, fit-il, la guidant à l'intérieur. »

Ressentant l'étrange émotion d'un mystérieux retour, Rebecca s'assit sur une banquette recouverte d'un velours grenat et promena un regard dense sur le décor pompier des années 1860 qui se reflétait dans les glaces. Les arômes de chocolat, de sucre et de cannelle embaumaient le lieu. Aux sourires avenants et familiers qui les accueillirent, la jeune femme comprit que son compagnon était un habitué.

« Tu viens souvent ici ? »

Robert la regarda croquer avec délices les beignets dorés nappés de miel et de cannelle. Des mèches châtain s'échappaient de son chignon. Était-ce ce mélange de jeunesse et de gravité qui lui donnait son charme ? Une bouffée de tendresse l'envahit.

« C'est mon lieu de travail, fit-il, baissant son visage, je veux ouvrir l'esprit aux pauvres et aux exploités. Malheureusement notre cousin me rend la vie dure et me fait une sacrée concurrence avec son fichu sionisme.

— Quel cousin ? fit Rebecca ouvrant de grands yeux.

— Élie Salem !

— C'est un cousin ?

— Tu ne sais pas ? C'est le secret honteux des Lourtiel, il est le descendant de la passion adultérine de ta tante Victoria.

— Vraiment ? Rebecca éclata de rire. Que c'est romantique ! Raconte-moi plus ! Et ce Moïse Salem ? fit-elle.

Surpris par son visage ardent Robert la scruta attentivement :

— C'est son grand-père !

La jeune fille rougit. Imperturbable, il poursuivit :

— J'ai eu de longues discussions avec Élie, une tête fumeuse, une mentalité du Moyen-Âge. Un jour que je lui disais : "tu ne

peux croire en Dieu ! tu ne peux être si naïf”, il m’a répondu : “Dieu est la conscience souffrante de ce monde cruel et imparfait et sa douleur me tourmente.” Va comprendre... Il veut consoler Dieu maintenant ! On en a des dérangés dans la famille ! même ton grand-père Iddo était... disons, pour être poli, un excentrique.

— Moi je le comprends ! fit Rebecca outrée, le défiant du regard.

Robert la dévisagea :

— Ne t’avise pas de l’aimer, il est marié et fidèle. Eh oui... !  
laissa-t-il tomber avec ironie dans un soupir blasé : il a tous les défauts. Le pire est son sionisme.

Puis la fixant intensément :

— Tu l’aimes ?

— Tu plaisantes...

Il baissa les yeux sur sa tasse de chocolat, remua la cuillère :

— J’en ai comme l’intuition... Tu sais... les amoureux ont un sens divinatoire qui leur permet de lire dans l’âme de ceux qu’ils aiment. Ils ressentent leurs émotions comme si elles étaient les leurs.

— Je dois donc me méfier, plaisanta Rebecca. »

Robert l’enveloppa d’un long regard. Il aimait son élégance discrète, ses manières raffinées, la douceur attentive de sa physiologie qui l’emplissait d’une émotion paralysante. Oui un jour elle serait sa femme, toute sioniste qu’elle était. Il en ferait une communiste à la barbe d’Élie ! Comment peut-on croire encore aux religions ? Superstitions d’une autre époque !

« Tu as quelqu’un en vue ? demanda-t-il de but en blanc.

— Oh ! je suis bien trop occupée à l’hôpital, fit Rebecca en se levant, je dois filer.

— Alors je peux espérer.

Au moment de la quitter il réprima son envie de l’embrasser et se penchant vers elle :

— Tu sors ce soir ?

— Oui... j’irai au club Herzl.

— Ah...à la conférence de Mandelstam. Il est brillant, bien qu’il soit un Juif sioniste, mais j’irai quand même l’écouter. Il faut connaître ses ennemis.

Une foule dense se pressait aux portes du club Herzl. De passage au Caire, le grand juriste russe André Mandelstam avait accepté d'y donner une conférence sur le sujet de son livre, *Le Sort de l'Empire ottoman*, en préparation chez Payot. Tant de monde s'y pressait que les chaises manquèrent et beaucoup se résignèrent à rester debout ou à repartir. Même Behor et Isabelle avaient décidé de venir et, saluant à droite à gauche, s'installèrent dans les rangées réservées aux notables.

L'orateur commença par une description poignante de la situation des Arméniens. Le gouvernement ottoman, expliqua-t-il, avait décidé et organisé l'extermination de la race arménienne qu'il préméditait depuis longtemps. On les accusait d'être devenus trop puissants et trop nombreux et de constituer une menace pour les Turcs. Rassemblés dans des wagons à bestiaux, hommes, femmes, enfants étaient emmenés en trains dans des camps de concentration où, privés de nourriture, on les laissait mourir de maladie, de typhus, de famine. D'autres étaient massacrés sur place. Même la conversion ne les sauvait pas, les convertis étaient déportés et tués comme les autres, car c'est la race arménienne qui devait être exterminée. Ces actes de cruauté contraires à la morale violent les droits de l'humanité, disait-il. Un monde nouveau surgira de toutes les ruines et les souffrances de la guerre, car la chute de l'empire ottoman affranchira tous les peuples raïas. Un droit international sera établi par une Société des Nations. Il garantira l'autonomie et l'indépendance de tous les peuples. L'homme ne sera plus soumis à l'arbitraire et à la force de l'État car ses droits humains seront reconnus.

Subjugué, électrisé par les idées nouvelles formulées par l'orateur, Élie le dévorait des yeux. Ses connaissances encyclopédiques sur la situation internationale et sur les objectifs politiques de l'Allemagne l'impressionnaient vivement. Il énonçait des principes nouveaux pour un monde apaisé qui serait régi par un Droit universel égal pour tous et qui mettrait le Droit au-dessus de la Force. Ces paroles de paix reconfortaient l'assistance. À la fin de sa conférence le public se leva et l'applaudit à tout rompre. En sortant, Élie aperçut Rebecca Lourtiel dans la foule et voulut la

rejoindre pour partager avec elle son enthousiasme et sa joie. Que pensait-elle de cet homme brillant qui avait l'éloquence et la force d'un prophète ? Mais apercevant Robert se pencher familièrement vers elle, il se détourna et sortit.

Les journaux confirmèrent les descriptions de Mandelstam. Les Arméniens avaient été regroupés en Syrie dans des camps à Hama, Homs, Damas, Alep, Deir ez-Zor. Grecs, Assyriens, Chaldéens, Jacobites, Syriaques avaient été forcés de se joindre à ces convois de la mort comme si le ministre de l'intérieur, Talaat, voulait exterminer tous les chrétiens de l'Asie mineure et de la Turquie. Et l'on pria dans les synagogues pour les Arméniens et pour que les Juifs de Palestine, de Syrie et de Mésopotamie ne subissent pas leur sort. La tragédie arménienne mettait en évidence une barbarie qui semblait menacer l'humanité entière. Hommes, femmes, enfants périssaient par centaines de milliers dans d'effroyables tortures tandis que la Russie s'enfonçait dans le chaos et les crimes d'une révolution nihiliste.



Un matin, Élie reçut à nouveau un appel de Younès. Il lui donnait rendez-vous à seize heures chez Groppi. Élie le trouva très amaigri et la flamme presque hagarde au fond de ses yeux noirs l'inquiéta.

« Avez-vous vu Georges ? hasarda Élie.

Younès fit un signe de tête affirmatif.

— Comment va-t-il ?

Quelle question absurde ! pensa Younès

— Il existe, répliqua-t-il énigmatique. »

Élie se tut. Il savait qu'il n'avait pas de questions à poser mais à recevoir des informations. En fait Younès avait vu Georges la veille à une réunion à Port-Saïd, dont il ne souffla mot au sioniste. Avec ses cheveux ébouriffés, sa barbe envahissante qui lui dévorait le visage et sa stupéfiante maigreur, il l'avait reconnu avec peine. Des Syriens chrétiens de différents rites étaient présents,



certains venus de l'étranger. Les plus âgés revivaient les traumatismes des massacres de chrétiens au Liban et en Syrie en 1860. Quelques uns en avaient même été les témoins. Tous y pensaient, même les jeunes. Et voilà que les exterminations actuelles les dépassaient dans l'inhumanité. C'était comme si tout le peuple chrétien de Turquie était voué à la mort. Mais ce soir, les chrétiens présents voulaient unanimement oublier les haines séculaires et s'unir autour d'un grand projet politique fédérateur. Un projet qu'ils construiraient ensemble avec les musulmans pour se débarrasser des Turcs : l'arabisme ! Tenter de sauver du christianisme d'Orient ce qui pouvait l'être encore, par la création d'une Nation arabe islamo-chrétienne placée sous le mandat d'une puissance européenne. Laquelle ? Certains proposaient la France, d'autres la Grande-Bretagne ou les États-Unis. Cette guerre avec ses massacres terrifiants et sanguinaires leur semblait le prélude à cette réconciliation des peuples et à la paix. Georges qui avait écouté attentivement les débats, prit la parole en dernier :

« Vous ne comprenez pas ? Vous... ! Vous voulez la paix, mais nos ennemis veulent la guerre. Il ne suffit pas de s'unir en bêlant "nous voulons la paix... nous voulons la paix", cela ne désarmera pas ceux qui nous font la guerre parce que nous osons réclamer notre liberté et notre dignité.

Il fut hué. En sortant Younès furieux l'avait rejoint :

— Pourquoi les as-tu découragés ? lui avait-il reproché.

— Parce que je ne crois pas à votre projet unificateur.

— L'arabisme nous unira ! Nous ne voulons plus la haine, s'était emporté Younès.

Georges avait haussé les épaules et le visage dur :

— Pour avoir la paix il faut que le cœur de Satan change.

Younès l'avait violemment agrippé au collet et rapprochant son visage crispé de colère près du sien :

— Satan ! Satan ! lui avait-il crié, on n'est plus au Moyen-Âge ! Où est Satan ?

— Tu ne sais pas toi où est Satan ? avait répondu Georges se dégageant brutalement, tu n'as pas d'yeux ? tu n'as pas de cœur ?

Tu ne vois donc pas ce que notre peuple endure en Transcaucasie, en Mésopotamie, en Anatolie ! Partout s'étend l'abomination du dévastateur. Il moissonne la mort et personne ne lui résiste. »

La salle de Groppi était pleine de monde et Younès se remémorant cette scène sentit une ombre passer devant ses yeux : l'image inoubliable d'une femme haute, majestueuse sous ses haillons apparue dans un convoi sur une route de Syrie. Son visage était tuméfié, elle s'était elle-même défigurée pour échapper aux viols comme le faisaient beaucoup de jeunes filles. L'âme brisée il s'était approché d'elle et avait échangé quelques mots. « Je ne me tue pas, avait-elle dit, parce que je veux savoir s'il existe une justice, si Dieu existe. » L'un des gardiens du convoi s'était avancé et avait chassé Younès avec une rudesse menaçante. Des larmes de détresse et de colère mouillaient ses yeux, tandis qu'incapable d'arrêter cette ignominie, il avait regardé l'inconnue s'éloigner vers sa mort, muette et résignée, perdue dans le convoi des condamnés affamés, exténués, couverts de lambeaux. Depuis, cette vision hantait ses nuits. Il savait que, désormais, il ne pourrait jamais oublier cette femme marchant vers sa fin à Deir ez-Zor et sa propre impuissance le brûlait comme un tison. Oui... la paix, pour sauver les innocents ! Arrêter l'extermination de masses d'êtres humains. Arrêter l'esclavage des femmes, le viol d'orphelins ! La paix à tout prix ! Si Dieu n'existait pas il l'inventerait.

Un rire dans la salle le ramena à lui. Élie le fixait avec effroi, troublé par la dévastation qu'il lisait sur son visage habituellement indéchiffrable. Younès se ressaisit, promena un regard circulaire et commanda une limonade. Sortant de sa poche un paquet de cigarettes, il en offrit à Élie. Tirant la cigarette hors du paquet, Élie sentit les doigts de Younès pousser dans sa main un bout de papier. Puis Younès, lançant des regards salaces à une femme mûre très maquillée et riant bruyamment à une table voisine, sortit à haute voix son répertoire d'histoires grivoises. Au bout de dix minutes, il lui souffla dans un éclat de rire en se levant : « Georges vous demande de faire passer l'information. » Puis il s'éclipça. Élie, un sourire aux lèvres, observa les clients. Groppi était d'ordinaire

fréquenté par des officiers anglais et par la bourgeoisie européenne et égyptienne cultivée. Souvent on y voyait des hommes seuls, la boutonnière fleurie, la mine avenante, en quête d'aventures galantes. Son regard effleura sans s'y arrêter un jeune homme au teint clair et aux yeux encaissés surmontant des pommettes sail-lantes de type circassien. Une fine moustache blonde ornait sa lèvre supérieure. Élie, toujours souriant au souvenir de la dernière plaisanterie de Younès, tira un journal de sa poche et parcourut les titres. La presse publiait des articles sur la recomposition et le démembrement de l'empire ottoman. Quand il abaissa le journal l'observateur circassien avait disparu. Il sortit, la nuit tombait. Il héla un fiacre et se rendit au club Herzl où il s'assit à l'écart.

Il dut relire trois fois le message de Georges pour y croire. Certes, il savait que les Arméniens accusés de s'être alliés avec l'ennemi russe subissaient des représailles, mais il attribuait les atrocités rapportées dans la presse à des exagérations. Or la lettre qu'il avait sous les yeux le glaça d'horreur.

« Cette guerre se terminera, concluait Georges, Dieu ne peut supporter plus. Notre droit dans nos pays sera reconnu. Après des siècles d'oppression subis sous le joug d'envahisseurs barbares, notre peuple aspire à son affranchissement, sa liberté et la reconstruction de sa nation dans sa patrie libérée. Après cette guerre le monde sera meilleur, car nous nous battons pour la justice et la liberté des peuples opprimés. Nous verrons l'avènement et la suprématie du droit humain. L'établissement de la Paix par le Droit. »

Élie reposa la lettre. Pourquoi ces souffrances dont parlaient Georges devenaient les siennes ? Et de quel Droit parle Georges ? se demanda-t-il bouleversé, le droit coranique qui impose la guerre ? Le droit despotique de l'envahisseur germanique qui voulait s'emparer de vastes territoires et contrôler les richesses pétrolières de la Mésopotamie ? Où est le droit ? Et le droit incarne-t-il la justice ?



En sortant de chez Groppi, Younès sauta dans un fiacre, descendit à Boulak dans une venelle et entra chez un épicier arménien. Il acheta du pain et du saucisson et se rendit à pieds chez Georges. Il heurta à la porte selon le signal convenu et Georges, dissimulé derrière le battant, lui ouvrit. Devant eux des brochures s'annonçaient sur la table de la cuisine. Younès reconnut celles qu'il avait vues à leur rencontre à Port-Saïd. Georges les feuilletait :

« Ce sont vos réseaux qui les traduiront en arabe et les distribueront ?

— Le combat antisioniste est désormais une question de survie pour nous, fit sombrement Younès, déposant ses provisions sur la table. Voilà pour ton voyage, quand pars-tu ?

— Dès que tu seras sorti, répliqua brutalement Georges. Il regretta soudain son acrimonie et en fut confus. Lui qui prêchait la réconciliation des Églises ! Ne serait-ce que de vains mots plaqués sur la guerre des Patriarcats qui divisa l'empire byzantin dès le V<sup>e</sup> siècle ? Son instrumentalisation contemporaine par les ambitions rivales des puissances chrétiennes la revivifiait. Younès était un homme simple. Confiant, il suivait les ordres. Douter de leur sagacité ne l'effleurait même pas. Il pouvait accepter que le pape s'entoure de prélats allemands, dévoués à une puissance germanique indifférente aux massacres de tant de chrétiens.

— Ne penses-tu pas, reprit Georges sur un ton plus doux, que le pape devrait s'abstenir de bloquer l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne via le puissant lobby catholique américain ? Les armées de l'Entente sont épuisées.

Younès ne répondit pas.

— Le sang orthodoxe n'a-t-il pas assez coulé en Transcaucasie, en Mésopotamie et en Syrie ? Si l'Amérique entrait en guerre, tant de vies innocentes seraient épargnées ! Benoît XV est plus allemand que les Allemands, soupira Georges.

— Pas du tout ! répliqua Younès avec aplomb. L'anticléricalisme en France affaiblit la papauté. Le Pape veut une paix honorable pour l'Allemagne afin qu'elle soit forte et puisse s'imposer sur l'échiquier international. Il pense que Berlin défendra les intérêts

du Vatican, et non Rome et encore moins Paris qui persécute le clergé. Quant à nous... nous vivons ici. Et c'est ici que sera notre avenir parmi des millions de musulmans. Après toutes ces haines et ces guerres qui nous ont déchirés nous devons nous réconcilier dans un combat qui nous unira. Et notre ennemi commun est le sionisme. Nous le savons depuis longtemps et en avons averti les Turcs voici des décennies. Finalement ils ont renforcé leurs lois contre l'immigration juive en 1887. Le premier Congrès sioniste à Bâle en 1897 leur a ouvert les yeux...

— Tais-toi ! je ne veux plus t'entendre !

— Azoury en 1905 a publié son livre et il y en a bien d'autres encore en préparation. Il nous faut désenclaver le christianisme du judaïsme.

— Tu ne vois pas que nous fabriquons un faux ennemi pour exonérer le vrai parce que nous en avons peur et voulons obtenir sa protection ?

— Aucune grande puissance ne soutiendra le sionisme. Soyons réalistes.

— Ces peuples musulmans qui nous entourent, reprit Georges après un silence, sont composés de nombreuses tribus. Les dernières sont arrivées du Caucase, d'Asie, d'Europe pour participer à l'autodafé des Arméniens et des autres chrétiens en Mésopotamie. Quand les troupes franco-anglaises partiront, l'anarchie régnera. Ces peuples ne sont pas mûrs pour l'indépendance, c'est une agglomération de tribus diverses, sans unité et incapables de gouverner de manière civilisée.

Younès l'interrompit avec un geste d'agacement :

— La France et l'Angleterre prévoient l'instauration de mandats provisoires en Syrie et en Mésopotamie pour préparer l'indépendance. Le panarabisme nous aidera à nous unir et nous donnera un rôle-clé entre l'Europe et les nouveaux États arabes.

— Tu es fou. Nous, nous sommes araméens.

— Toute autre voie serait suicidaire, fit Younès. C'est la seule qui nous permette de vivre ici, fidèles à nos racines.

Georges, le regard fixe, reprit :

— Le temps est venu quand toutes les nations s’agenouilleront devant la Bête et lui prodigueront leur or et leurs richesses. Quand le vrai s’appellera faux et le mal, bien. Quand toute parole de vérité sera interdite et que les chuchotements de bouche à oreille conduiront à la potence. Le juste sera abandonné et persécuté et le pervers glorifié. Et le Dieu de haine remplacera le Dieu d’amour. »

Exaspéré par ces élucubrations apocalyptiques, Younès était sorti sans attendre la fin.



L’après-midi finissait dans la splendeur odorante d’avril quand Élie quitta sa réunion au club. Il ne voulut pas prendre le tramway et s’engagea d’un pas rapide sur le pont de Boulak, l’esprit encore plein des débats avec ses collègues de *La Renaissance juive*. La revue avait fermé dès le début de la guerre, la communauté faisant profil bas. Était-ce bien le moment de songer à déménager dans un appartement en ville, se demandait-il contemplant distraitement les remous tourmentés du fleuve limoneux. Il n’en avait pas encore parlé à Sarah, peut-être refuserait-elle d’aller dans un logis bien plus modeste que la villa. Mais la désapprobation de son père lui pesait toujours plus. Depuis que Behor avait reçu son certificat confirmant son deuxième titre de Bey, il s’était investi davantage dans ses responsabilités communautaires et ses charges professionnelles. Maintenant, disait-il, nous devons montrer notre gratitude au vice-roi et notre confiance dans les qualités du peuple égyptien. Sache que celui qui s’oppose à l’État est broyé. L’État est au-dessus des lois. Il n’a ni âme, ni morale, ni amis. Il agit en silence et a toujours raison.

Il décevait son père... mais pourquoi celui-ci escomptait-il de son fils qu’il fût à son image ? Devait-il être superstitieux lui aussi ? Ce caillou noir, destiné à un certain Boaz... Il y a belle lurette qu’il l’aurait jeté à la poubelle ! Behor ne voyait-il pas que le monde changeait ? Lui-même avait installé le téléphone et remplacé l’éclairage au gaz par l’électricité. Isabelle avait décoré la maison de lampes

et de vases d'Émile Gallé. Avec son beau-frère elle avait entrepris la modernisation de la villa, adoptant la richesse volubile de l'Art nouveau qu'elle préférait à l'Art-déco, trop sec, trop rectiligne.

Arrivé à Ghezireh, il s'engagea de son pas alerte sur l'allée sablonneuse ombragée de vieux banians. Tout le quartier se développait. De coquettes villas entourées de jardins accueillait une bourgeoisie d'Européens et de hauts fonctionnaires britanniques. Il nota les volets fermés du palais et se demanda où était Kemal. Lui qui croyait si fermement que l'ottomanisme vaincrait et supprimerait les nationalismes des raïas chrétiens d'Europe ! Et voici qu'en trois ans le grand empire ottoman avait perdu toutes ses provinces européennes. Que pensait-il du mouvement arabe qui cherchait aussi à s'émanciper de la tutelle turque ? Il regretta de ne pouvoir s'entretenir de ces problèmes avec lui. La politique ferait-elle d'eux des étrangers ? des ennemis peut-être ?

Le crépuscule s'embrasait et, s'approchant de la maison, il se demanda si Sarah s'entendrait avec Rebecca Lourtiel. Peut-être n'aurait-il pas dû se marier. Ceux qui appartiennent à une cause sont inaptes à la vie conjugale. Tirillés entre les bonheurs familiaux et leur vocation, ils deviennent la proie de remords insidieux. S'il était resté célibataire, il aurait loué une chambre n'importe où et se serait nourri de pain et d'olives. Il aurait été comme Georges, libre... Sarah... il sentait qu'elle le méprisait. Ce rejet qu'elle affichait pour tout ce qui l'intéressait... L'éloignement des âmes n'est-il pas aussi celui des corps ? Il était loin le temps où l'ardeur de leurs étreintes éveillait le besoin permanent de se sentir peau contre peau. Même son père le rejetait. Sa vie n'était-elle qu'un échec ?

Il poussa le portail des Figuiers et perçut des voix féminines et des rires d'enfants. Coulissant un regard à travers les feuillages il aperçut Sarah avec ses amies. Jeudi : c'était l'après-midi consacré à recevoir son groupe pour tricoter des lainages destinés aux réfugiés. Entourées de pelotes, les jeunes femmes papotaient gaiement, comparant leurs ouvrages et leur vélocité tout en surveillant du coin de l'œil leurs bambins. Il se faufila silencieusement derrière des bosquets et gagna la maison sans être vu. Peut-être

était-il trop égoïste, se reprocha-t-il, peut-être devrait-il diminuer ses activités politiques ? Si l'on aime, ne doit-on pas s'imposer des sacrifices pour rendre sa femme heureuse ? Le rejet qu'il subissait de la part de son entourage familial ne l'affectait pas. La force qui le clouait des heures à sa table de travail sur des sujets arides et inexplorés, le conduisant dans des contrées dangereuses et arriérées, investissait son existence. Quelle place Sarah avait-elle dans cette plénitude ? se sentait-elle négligée ? se demandait-il en montant silencieusement les escaliers. Était-il prêt à se plier à ses désirs mondains pour la satisfaire ? Mais céder l'entraînerait dans un engrenage qui le détruirait plus sûrement qu'un poison.

Dans sa chambre de travail des papiers s'amoncelaient en désordre sur la table. Il eut un geste d'impatience. Trop de pensées suscitées par les événements le sollicitaient. Impossible de se concentrer sur l'essai qu'il rédigeait. Il s'assit et relut les dernières pages. Mais son esprit butait sur du vide. Chaque mot était un obstacle, un piège, une tombe dont rien ne sortait. Le raisonnement stagnait ou reculait, s'effaçant sous un voile obscur. C'était comme si les mécanismes rouillés de son cerveau s'enrayaient et se grippaient. Contrarié il repoussa ses papiers, allongea ses jambes sous la table, ferma les yeux, l'attention relâchée. Inopinément le visage de Rebecca surgit et soudain il sentit sa présence presque physique auprès de lui. Pourquoi pensait-il à cette inconnue avec une telle force ? C'était comme si d'invisibles réseaux les reliaient.

Des voix enfantines montaient du jardin. Ibrahim... Descendre, le saisir et l'embrasser ? surtout ne pas se laisser happer par des conversations insipides. Il lui fallait avancer dans son travail. Avec un soupir il reprit sa feuille.

On frappa à sa porte, la bonne entra et lui remit une lettre. C'était un message de Georges dans une écriture encore plus hachurée que d'habitude. Juste quelques mots jetés sur du papier. « Méfie-toi, tu ne connais pas la force de la haine, c'est Satan même. C'est lui que vous affronterez pour retourner dans votre pays. Celui qui a des oreilles qu'il entende ! Les chaînes pour qui doit être enchaîné ; la mort par le glaive pour qui doit périr par



le glaive. Moi j'ai vu Satan en face. Je l'ai vu chaque jour dans la souffrance des innocents, dans la torture gratuite et la mort d'êtres humains. Il est venu des ténèbres, traînant derrière lui le séjour des morts. Les hommes périssaient par l'épée, par la famine et par les bêtes sauvages. Le ciel était noir et la lune couleur sang. »

Élie se leva bouleversé. Le sang affluait à sa tête et il fut si agité qu'il arpenta nerveusement sa chambre de long en large plusieurs fois avant de reprendre ses esprits. Que penser de ce message ? Pourquoi Georges avait-il ressenti le besoin de le griffonner pour le lui faire parvenir ? Pressentait-il pour les Juifs le sort des Arméniens ? Seule la crainte que les États-Unis ne sortent de leur neutralité retenait le commandement allemand et les Turcs de traiter les Juifs comme les chrétiens dans l'empire ottoman. La guerre avait tout chambardé, ouvrant des charniers sans fin où la mort inlassablement versait ses tombereaux de soldats. La jeunesse des nations mourait par centaines de milliers et nul ne savait comment et quand cela prendrait fin. Les années avaient passé, emportant l'espoir des peuples, tandis que les boucheries humaines continuaient.

Où étaient les amis d'hier ? Karlskov avait-il survécu à la guerre et aux purges révolutionnaires ? Élie comprenait mieux à présent l'urgence prioritaire du Russe pour sauver les Juifs d'Europe centrale et de Russie. Profitant du désordre et du chaos des combats ou tous étaient contre tous, les communautés juives subissaient des représailles et des pogroms en Ukraine, Russie, Pologne et dans les anciens territoires ottomans redevenus chrétiens. Oui, le peuple juif devait reprendre sa patrie !

L'ombre envahissait la pièce. Il retourna à son bureau et alluma la lampe. Yabès se demandait comment le mouvement sioniste se reconstituerait après la guerre. Quelles seraient ses forces, son organisation ? Qui en prendrait la direction ? Des rumeurs affirmaient que les Puissances pourraient reconnaître une présence autonome juive en Palestine. Le président américain Woodrow Wilson proclamait que la paix garantirait la liberté à toutes les nations opprimées, non seulement sur le continent européen mais aussi dans l'empire ottoman. Quel immense espoir pour le peuple juif ! L'heure était

venue, après des siècles de souffrance, de spoliation et d'avilissement, pour les Juifs, les chrétiens et les autres peuples raïas, de revendiquer leurs droits légitimes dans leur patrie. Une opportunité qui ne se représenterait plus. L'empire turc tombait en déliquescence perdant toutes ses provinces, libérant toutes les haines et les vengeances. De part et d'autre on se massacrait.

Élie renversa sa tête en arrière, ferma les yeux, une sorte de désespoir l'envahissait : Mon Dieu, pensa-t-il – comment se battre contre des ennemis si puissants ? N'était-ce pas toute l'Europe qui semblait se soulever contre un État juif en Palestine ? Il aurait voulu en parler avec Georges... avec Karlskov, quand ils se reverraient. S'ils se revoyaient...

## La déroute : 1917

Les larmes visqueuses du fog londonien ruisselaient sur la fenêtre. Une froide matinée de février s'insinuait dans la chambre. Kemal consulta sa montre : neuf heures, l'aube ! Ah les pendules de Ramadan... ! Il se retourna sur ses oreillers moelleux, s'enfonça sous les couvertures pensant aux horloges de son père. À vrai dire pourquoi les gardait-il encore ? Que penserait Paméla de son intérieur hétéroclite ? Cette idée l'irrita au point qu'il s'assit brusquement dans son lit, serrant sa tête dans ses mains. Maintenant il était bel et bien réveillé et il ne servirait à rien de rester au lit. Il se dressa, surpris de ressentir une douleur à ses moindres gestes. La migraine broyait son crâne. Péniblement, il hasarda quelques pas. La veille au grill du Savoy il avait fait bombance, noyant dans le vin les infidélités de Paméla. Un vertige le saisit, il s'accrocha à la fenêtre. Au pied du Savoy la Tamise coulait, sombre rigole de suie. Le brouillard enveloppait la ville de son linceul humide. Il se détourna dégouté. Ghezireh... cerclée d'un fleuve d'or, diaprée d'un miel lumineux. Les rires des paysannes droites dans leur longue robe, la tête chargée de leur panier... *Sabah el kheir* !

Il retomba assis sur le lit, la bouche nauséuse, le regard hébété. Il s'étonna du style Adam\* de son appartement alors qu'il évoquait des jets d'eau, des tapis, des boiseries incrustées de nacre, des cuivres ciselés. Frissonnant, il s'enfonça sous ses couvertures et sonna. La guerre l'avait surpris à Londres. Du jour au lendemain il avait perdu sa citoyenneté ottomane, l'Angleterre ayant exfiltré l'Égypte de l'empire ottoman. Certes cette décision

réclamée depuis longtemps par le khédivé et le Parti arabe de la Décentralisation satisfaisait les nationalistes égyptiens. Néanmoins Kemal en ressentit une certaine irritation. Il s'était toujours senti plus turc qu'Égyptien, plus évolué en somme !

Le valet apporta le petit déjeuner, les journaux et ouvrit les rideaux. Au « *good morning* » claironné avec l'accent du Lancashire, Kemal frémit et serra les lèvres. Mais le valet incapable de contrôler sa joie, exulta :

« *Good day, Sir ! the war will soon end ! The boys will come home.* »

Imbécile... quelle guerre ? Ah oui... Kemal lança un regard dégoûté sur les brioches, les toasts, les confitures variées contenues dans d'élégants petits pots en cristal. *The boys*... il haussa les épaules. Soudain il se sentit un étranger dans cet appartement du Savoy loué à l'année. C'était peut-être son humeur exécrable... et puis ce réveil si matinal. Il se massa l'estomac... non c'étaient les vins et les homards de la veille. Pamela... Ça faisait des années – trois ? mais oui déjà ! – qu'il la suivait de palaces en châteaux dans un tourbillon de plaisirs.

Avec humeur, il prit les journaux mais rapidement interrompit sa lecture. Encore un article sur la merveilleuse civilisation arabe qui avait éclairé de sa science et de ses lumières l'Europe barbare ! Combien en avait-il lus, appelant les Arabes à la révolte contre le joug cruel et arriéré des Ottomans pour fonder sous le gouvernement d'un calife éclairé d'Arabie un empire allant de l'Égypte à la Perse. Propagande ! Tous ces articles vantaient la tolérance et la noblesse de la civilisation arabe enracinée dans la spiritualité du véritable Islam. Vieille politique antibritannique de la France, récupérée maintenant par les Anglais.

Pour la première fois, la pensée que la Turquie puisse perdre toutes ses possessions l'effleura. Il en fut terrifié. Les armées de l'Entente avançaient dans les provinces turco-arabes incitant les Arabes à se révolter contre les Turcs, et lui festoyait au cœur de l'hydre impérialiste. Deux, trois fois l'an, il retournait à Ghezireh. Les *omdehs*\* défilaient dans le *salamlik*\*, certains étaient des vieillards qui se souvenaient de la courbache\* du Pacha. Ils se déchaussaient et avançaient courbés, portant leurs mains à leur poitrine, à leur bouche, à

leur front. Sur le divan, la pipe aux lèvres, Kemal abandonnait sa main à leur baiser et plantait son regard dur dans leurs yeux rusés :

« Ni sauterelles ni inondations, l'argent !

— Pacha... lumière de nos yeux...

— L'argent ! Saisis le bétail, la maison du paysan !

— Ce paresseux, fils de chien, n'a que sa chemise.

— Alors c'est toi qui nourriras la vermine de la prison ! » rugissait Kemal.

Puis il partait rejoindre la troupe de clowns gravitant autour de Pamela et éblouissait par ses largesses sa cour de parasites. Festins chez Simpson's, exotisme chez Fortnum & Mason, bijoux de Cartier, élégance de Bond Street, les trésors de Londres semblaient inépuisables.

« *Sabah el kheir\** ! » Ce cri s'échappait de son corps endolori, brûlant de fièvre.

Deux jours plus tard quand Kemal quitta son lit, il se sentit fissuré de toutes parts. Un suc amer fermentait en lui, l'imbibait et répercutait dans son âme des résonances endolories. La qualité même de son être se modifiait. Devant la glace, il se trouva amaigri, le regard changé. Plus sombre... plus grave et intense. Il pensa à Élie... depuis si longtemps il ne l'avait vu ! Et cette photo... Il eut un sourire écorché : la photo pour l'éternité. Il mit sa tête entre les mains, pris de nausées. Qu'est-ce qui dure une éternité ? Même les empires croulaient. Un empire arabe ? Il eut une grimace de dégoût.

Les bals avaient succédé aux fêtes et rien en apparence n'avait changé dans sa vie. Hormis de bizarres et nouvelles sensations comme la tonalité de ses regards, le sens des mots qu'il entendait et leurs étranges échos en lui. Car tout devenait différent : l'aimable mépris de Pamela et la correcte condescendance britannique. Toujours gai luron Kemal, mais le ver était dans le fruit et le rongeaient sans répit. Chaque plaisir se tournait en dague, il saignait d'innombrables blessures comme si toute l'Europe avec sa technologie, sa science, son dynamisme culturel était un bain de vitriol qui l'imbibait de haine. Sa fascination pour Pamela s'unissait à cette Europe trépidante, follement désirée avec son bouillonnement et la diver-

sité foisonnante de sa culture. Oui... capter le secret de l'Europe, de sa puissance, de son génie et la retourner contre elle. À nous aussi il nous faut des écoles, des universités pour enseigner les sciences, la médecine... construire des hôpitaux, changer les mentalités, chasser l'ignorance, les superstitions, le fanatisme, la bigoterie. Oui... telle serait sa mission. Parce que le monde changeait, lui aussi Kemal devait changer. Mais changer comment ?

Une boucle sophistiquée dégringolant sur l'œil pervenche, un sourire adorable et tortionnaire, Pamela entre deux valse jetait un baiser désinvolte à son Kemal. Sa peau basanée, les bijoux et les chemises chatoyantes qu'il portait tranchaient dans la fadeur anglaise. Maharadjah décoratif et prodigue, velu et puissant auprès duquel elle apparaissait plus blonde, plus évanescente, plus séduisante dans ses dentelles.

Un sûr instinct avait averti Pamela que Kemal devenait autre. Son rire grinçait, l'amertume suintait du regard. Elle lui avait accordé quelques nuits où Kemal crut son amour aussi indestructible que la mort, mais les lendemains accéléraient l'érosion intérieure. La bonhomie gourmée des serveurs de Simpson's l'irrita, il refusa d'accompagner sa maîtresse chez Fortnum & Mason où s'étaient les richesses culinaires exotiques de l'empire des Indes.

Puis quelques semaines plus tard, on fêta au château des Davenport, dans le Sussex, les vingt-six ans de Pamela, les victoires de l'Angleterre et la libération des peuples arabes du joug turc. Dans l'euphorie générale, Kemal promena une joie ulcérée. La liberté ? L'Angleterre se substituait à l'empire turc... L'aigre quotidien d'amour et d'humiliation le rongait jusqu'à la moelle. Il fallait en finir. Il guetta Pamela et l'entraîna à la bibliothèque. Les boiseries, les cuirs, la féconde intimité des livres lui arrachèrent une grimace : dans le salamlik animé d'un jet d'eau, il n'y avait pas un seul livre.

Le teint enflammé par le vin et la danse, Pamela regardait sans comprendre le visage – si noir – de ce *native* lui demandant de l'épouser. *Shocking !* Changez de peau, *dear ! So sorry...* elle réprima un hoquet aviné et disparut aux sons d'une valse.

Mutilé, saignant, Kemal s'enfuit dans la nuit glacée.



Paris, centre actif de propagande anti-anglaise et siège de la subversion arabe anti-ottomane et antisioniste, lui fut plus odieux que Londres. Mais contre l'Angleterre il s'allierait avec le diable. Ainsi la guerre mondiale se terminait ! Elle avait dévasté l'Europe. Mais pas seulement : que resterait-il de l'empire ottoman ? Il avait déjà disparu des Balkans. Il songea avec une certaine nostalgie à cette Europe musulmane où il se sentait chez lui et, de droit, investi des privilèges de la religion conquérante. Désormais les peuples chrétiens soumis et méprisés avaient repris leurs possessions et, humiliation suprême, en chassaient leurs anciens maîtres musulmans. La puissance germanique avait été vaincue et on ne parlait que de l'armistice générale.

Dans la capitale française il trouva le mouvement national arabe plus que jamais divisé. Certes, on pavoisait escomptant s'attribuer l'immense butin pris à une Turquie moribonde. Certains rêvaient de restaurer dans tout le Proche-Orient le califat arabe des premiers temps de l'islam, si vanté par une presse européenne admirative et élogieuse. Rien ne pouvait se comparer à cette civilisation arabe exemplaire dans tous les domaines. Oui, proclamaient Anglais et Français, le remplacement de l'empire turc barbare par un califat arabe tolérant, celui qui avait donné à l'Europe médiévale arriérée la culture, les sciences et les arts, résoudre tous les problèmes. Peuh... Kemal n'avait aucune illusion, l'appui européen à ce mouvement provenait de la crainte du mouvement rival, le panislamisme qui prônait la restauration de l'Islam intégral avec la charia dans tout le Proche-Orient et le djihad contre l'infidèle. Or, depuis plus d'un siècle, la Turquie était confrontée aux rébellions indépendantistes des peuples indigènes raïas pour lesquels Arabes et Turcs étaient des envahisseurs étrangers. Les raïas les accusaient d'avoir supprimé leur culture, leur civilisation, leur langue et de les avoir durement exploités, opprimés et avilis. Si le principe wilsonien de

libération des peuples devait s'appliquer, il inclurait aussi les plus anciens peuples de la région, les raïas chrétiens de Mésopotamie, de Syrie et du Liban. C'était inacceptable !

Avec l'ardeur d'un néophyte, Kemal se jeta dans la fermentation politique du milieu interlope d'agitateurs, d'émigrés et d'agents secrets réunis à Paris. Dans ce tourbillon, il commença à s'interroger sur lui-même. Était-il un officier ottoman et donc ennemi à Paris ? ou un sujet du royaume d'Égypte, protectorat de la Grande-Bretagne, et donc un allié des pays de l'Entente ? Jusqu'à ces dernières années son allégeance le liait à l'empire ottoman. Et lui-même se sentait bien plus turc qu'arabe. Non, il n'appartenait pas à ces bédouins en guenilles sortant des déserts brûlants. Cependant la presse débordait d'admiration pour la race arabe dont elle vantait les exceptionnelles vertus.

Le souvenir lancinant de Pamela, la chaleur de leurs étreintes augmentaient son trouble. Ces événements avaient-ils modifié le comportement de la jeune femme ? Elle n'avait pu simuler l'amour. Mais... les femmes ! qui peut s'y fier ? Un court instant il se demanda s'il retournerait à Londres et tenterait de la reconquérir, mais il lui fallait d'abord savoir qui il était. Une lettre reçue d'Ali, son aide-de-camp devenu son majordome, précipita sa décision. Ali lui donnait les dernières nouvelles sur ses affaires et dans un court post-scriptum lui écrivait que Indji se mourait et désirait lui parler avant de disparaître.

Indji ! la femme qui fut si proche de sa mère, cette mère qu'il évoquait si souvent enfant ! Chère Indji, pensa-t-il tristement. Elle achevait son humble existence d'objet invisible échoué par hasard dans un harem. Il se souvint de son visage ridé, son corps ratatiné. Oui, il devait la voir pour être en paix avec son passé et avec lui-même, pour savoir d'où il venait, quelle était sa famille. Indji était la seule qui pourrait l'aider. Sur le champ il décida de rentrer et réserva une cabine sur le premier bateau partant. Peu se hasardaient sur une mer contrôlée par les sous-marins allemands et il fut obligé d'accepter un long détour pour arriver chez lui. Là il pourrait mieux déterminer qui il était.





Dans le désordre de ses jours et de ses nuits où s’emmêlaient tant de souvenirs, Indji voyait au loin son père et sa mère accourir vers elle et lui faire de joyeux signes affectueux. Elle voulait s’élancer vers eux et les étreindre comme autrefois, mais elle avait beau brasser de ses bras desséchés l’espace vide qui les séparait, elle ne pouvait le franchir. Stavros debout, immobile la regardait avec un doux sourire, ouvrant les bras pour la recevoir, et dans sa poitrine haletante son cœur soudain explosait d’amour. Stavros au corps sanguinolent et mutilé à ses pieds se dressait maintenant près d’elle dans sa resplendissante jeunesse. Kristina, lui murmurait-il la serrant contre lui, notre fils Nicolas nous a donné une descendance, notre amour ne périra pas, il vit en elle. Kristina, nous serons à nouveau réunis, ne crains rien, je suis là. Oui là-haut, débarrassée du corps d’Indji l’esclave, Kristina les retrouverait tous dans l’amour infini qu’elle pressentait. De là-haut elle verrait et bénirait son petit Nicolas et sa descendance et ce serait comme si le mal émanant de l’homme s’effaçait.

Et puis, de plus en plus souvent, Nourmahal apparaissait enveloppée de mousselines noires. Elle s’asseyait près d’elle et lui prenait la main : « Kristina, ma Kristina, suppliait-elle, souviens-toi de mon unique nuit d’amour... tu m’as aidée à être belle car ce soir-là j’étais à mon amant et c’est lui qui me donnait un fils. Va vers Kemal, il souffre, dis-lui qui est sa mère, qui fut son père par le choix de sa mère prisonnière de l’homme qui l’acheta. Il est troublé et cherche à le savoir. » Mais Indji pleurait, non elle ne le pourrait pas... ce serait trop difficile, elle ne savait plus parler, elle ne saurait pas expliquer ni décrire les escapades interdites vers les Figuiers dans l’été incandescent, ni la passion et le désir brûlant. Et Nourmahal, qui ne la quittait plus, sanglotait avec elle et la suppliait.

Indji se débattait et s’éveillait de sa somnolence. Avec effort elle allait trouver Ali. Elle savait ce qu’elle devait dire, mais sa bouche

n'articulait qu'un galimatias de mots obscurs. Ali écoutait attentivement la vieille femme, il la rassurait avec bonté : oui... oui... elle ne devait pas s'inquiéter, il avait écrit à son Excellence qu'elle voulait lui parler, son Excellence était en route, il arriverait bientôt.



Kemal quitta l'Europe avec le regret âpre et la rancune d'un amant déçu. Il avait bu jusqu'à la lie l'outrage de la culture européenne. Sur le pont du bateau, debout dans son élégant costume de flanelle anglaise taillé sur mesure à Bond Street, regardant les rives de l'Europe reculer, il se jura de n'y plus revenir que pour humilier son arrogance. Mais était-ce vrai, se dit-il ? Ne s'était-il pas lui-même imbibé d'Europe, et dans cette amertume n'y avait-il pas de l'amour aussi ? Il descendrait à la première escale en Syrie, au port de Lattaquié, et de là poursuivrait en train son voyage vers l'Égypte. En y réfléchissant, cette décision lui parut imprudente. Les Turcs pourraient l'emprisonner comme sujet ennemi, lui ! un officier ottoman ! Mais avec quelques bakchichs ils le laisseraient aller. Et à nouveau il se demanda où était sa loyauté. La guerre, il est vrai, se terminait, des armistices se concluaient entre pays belligérants et de nouveaux gouvernements se mettaient en place.

Le navire était presque vide. Peu de voyageurs s'aventuraient sur les mers en ces temps de conflits. Installé sur le pont dans l'ombre projetée des cabines, il dévora tous les journaux et les magazines qu'il avait trouvés dans les boutiques des buralistes. La presse française attaquait violemment l'Allemagne et la Turquie et dénonçait le pangermanisme agressif du Kaiser. Elle annonçait la fin de l'empire turc et son dépeçage par les Alliés. La Russie affaiblie par la guerre, rongée par l'insurrection révolutionnaire intérieure, semblait au bord de l'implosion. En Syrie l'armée ottomane commandée par le général allemand Liman Von Sanders était totalement détruite, et en Palestine les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> armées turques n'existaient plus, laissant sur le terrain quarante mille prisonniers

et 265 canons. L'armée anglaise s'avancait vers Jéricho où trois cents mercenaires de l'armée ottomane venus du Maroc, d' Abyssinie et d'ailleurs se cachaient dans dix maisons et une cinquantaine de masures, épouvantés par les batteries antiaériennes.

Sans doute la France et l'Angleterre continueraient-elles à se disputer les provinces arabophones. Londres se réservait la Mésopotamie, les émirats du Golfe persique, l'Égypte et la Palestine. La France tentait d'arracher la Syrie, le Liban et aussi la Palestine – ce joyau au centre des convoitises du monde chrétien et qu'il ne fallait pas laisser aux Juifs comme le clamaient le Vatican et l'Église russe-orthodoxe, d'accord sur ce seul point. Pourtant, qu'était la Palestine ? Une terre aride, dépourvue même de frontières, parcourue par des tribus bédouines nomades, négligée par la Turquie, dont la population était clairsemée, constituée surtout de réfugiés musulmans des territoires turcs perdus dans les Balkans, en Tchétchénie et au Maghreb. Comment une telle catastrophe avait-elle pu se produire ?

L'annonce par les États-Unis qu'ils reconnaîtraient l'indépendance des peuples chrétiens des ex-provinces turques des Balkans l'emplit de fureur. Les Alliés parlaient de chasser la Turquie d'Europe. Même le destin de Constantinople était discuté : laisserait-on les Grecs ou les Russes s'en emparer ? Heureusement que ce pape germanophile jouait de toute son influence pour y maintenir les Turcs, afin d'en exclure les orthodoxes. Hum... se dit Kemal, le Vatican est doublement notre allié. Contre les orthodoxes pour laisser Constantinople à l'islam. Et contre les Juifs pour leur interdire la Palestine. Bon, tout n'est pas perdu, nous avons encore des atouts avec ces cartes-là. Mais aux dernières nouvelles, l'armée britannique avait repoussé les troupes turques lancées sur l'Égypte, et le chérif Hussein du Hedjaz, se prévalant de sa guérilla antiturque dans le désert du Nedj, réclamait un immense empire arabe sur tout le Proche-Orient, dont il serait le calife. Qui aurait pu prévoir un tel désastre !

Ainsi donc il assistait à la fin d'un monde, son monde... L'affaire arménienne s'évalait dans la presse comme une mare de

sang. Des articles illustrés de photographies relataient la mise à feu et à sac de villages entiers, les déportations de masse vers la Syrie et les régions montagneuses de l'intérieur. Ils évoquaient des massacres dans les déserts, des noyades dans le Tigre et l'esclavage de femmes et d'enfants achetés par des Arabes, des Kurdes et des Druzes. L'opinion américaine était survoltée.

Il déposa les journaux l'âme ulcérée. Non seulement la Turquie avait perdu la guerre mais elle s'était couverte d'ignominie. Qu'en penserait Paméla ? L'associerait-elle à ces crimes ? Il l'imagina dans son boudoir élégant lisant ces horreurs. Il ne s'agissait pas seulement des Arméniens accusés de trahison et de collusion avec l'ennemi russe, mais également des chrétiens assyriens massacrés dans les plaines de Mésopotamie, des masses grecques déportées de la région Pontique et d'Asie Mineure. Kemal pensa à Élie. Il semblait soudain que les Turcs eussent voulu effacer tous les peuples dont ils avaient conquis les territoires. À l'heure des nationalités ceux-ci se révoltaient et, réclamant leur indépendance, détruisaient la texture même de l'empire musulman. Comment adhérer encore à l'ottomanisme, cette idéologie fédératrice qui visait à maintenir sous le contrôle de la Turquie un empire constitué par la conquête et l'oppression de plusieurs nations, alors même que celles-ci depuis plus d'un siècle s'efforçaient de s'en libérer ? Il avait rêvé d'une autre Turquie. Mais il ne pouvait concevoir un ordre politique où la religion conquérante n'aurait pas tous les pouvoirs. Où il perdrait ou partagerait ses privilèges de musulman. Une Turquie égalitaire ? sans harem et sans esclaves, avec des écoles et des universités modernes ouvertes sur le monde et le progrès ? Comment réaliser ce rêve après une guerre qui avait tout détruit, semant la ruine et couvrant le pays de cadavres.

Assis à l'ombre, les yeux fermés sous son large panama, tirant de temps à autre sur sa pipe, il semblait somnoler tandis qu'il sentait sa cervelle éclater. Au fait, depuis quand avait-il abandonné le narguilé pour la pipe ? Et puis, constata-t-il, il ne s'habillait plus qu'à l'euro péenne. Qui était Ramadan Pacha son père, et sa mère, la favorite yéménite ? Une fillette juive enlevée au cours

d'une rafle, vendue sur un marché ? Son père l'avait-il aimée ? Avait-il aimé ses enfants nés de diverses concubines comme ces Arméniennes vendues aux plus offrant ? Mais qu'était l'amour ? Était-ce cette lame brûlante qui le dévorait à la pensée de la blonde Paméla lisant dans son fauteuil cette même presse qui l'ulcérait ? Était-ce le besoin ardent de la posséder, ou cette haine qui lentement se construisait en lui devant l'objet convoité mais inaccessible. À qui Paméla se destinait-elle ? Qui aimerait-elle ? La guerre était-elle la seule cause de leur séparation ou sa peau sombre et sa généalogie d'esclaves ? Leurs mondes se rejoindraient-ils un jour ? Paméla... pensa-t-il, envahi d'une immense tendresse.

Durant les longues heures d'inactivité forcée du voyage, d'étranges pensées l'assaillaient. Maintenant il pressentait qu'il avait une famille juive quelque part au Yémen, des grands-parents, oncles, tantes, cousins, qu'il ne verrait jamais. Et en Grèce, des parents chrétiens qui peut-être combattaient les Turcs. Dans sa généalogie ne figuraient que son père et sa mère, rien au-delà. C'était comme une mutilation de l'âme. Il était clair désormais qu'entre lui et Paméla dotée d'une ascendance centenaire, la distance était infranchissable.

Qui était-il, quelle identité choisir ? Choisit-on une identité ? Serait-il égyptien à présent, parce que la Grande Bretagne l'avait décidé ? Mais qu'était-ce donc l'Égypte, n'était-ce pas Londres qui en avait fixé les frontières ? Les Puissances européennes découperaient bientôt artificiellement des États-nations, selon leurs intérêts dans l'immense empire turc hérité des Arabes qui avaient effacé toutes les frontières. Ils en avaient supprimé l'âme et l'histoire à force de déportations, de massacres, par l'esclavage des populations autochtones et la suppression de leurs langues et de leurs cultures. Si bien qu'il avait fallu attendre des étrangers européens pour les découvrir.

Tourmenté par ces questions sans réponses, il descendit du bateau à Lattaquié et aussitôt s'immergea dans un univers qui lui collait à la peau, tant il lui était familier, et cependant le blessait à vif. Après le long séjour à l'étranger, il découvrait horrifié un pays

couvert des ulcères de la misère : l'analphabétisme, la mendicité, les yeux purulents, l'exhibition mercantile et pitoyable des infirmités et de la maladie, les mouches, la poussière, les odeurs nauséabondes, les cris, une urbanisation et une hygiène inexistantes. La guerre avait aggravé ces plaies et appauvri davantage les campagnes. Paysans, bétail, grains avaient été réquisitionnés pour les armées. On disait que les soldats allemands fusillaient les déserteurs turcs. L'on ne voyait partout que des uniformes militaires et des soldats allemands et turcs mêlés. Les fonctionnaires avaient fui les bombardements et il n'eut pas même à montrer son passeport. Il nota l'importance accrue de l'influence allemande dans l'administration et tous les rouages militaires. La Croix-Rouge avec son emblème méprisé enflammait les passions religieuses. Non, jamais la blonde et raffinée Pamela n'accepterait de vivre dans cet environnement !

Un porteur s'approcha. Kemal nota immédiatement qu'il n'était pas arménien, fait rare car ils avaient monopolisé cette profession. L'homme se chargea des malles et ils se frayèrent difficilement un passage vers la gare ferroviaire parmi des foules de gens en haillons, affamés, le regard terrifié, le visage hâve, marqués de coups et de blessures. Des soldats turcs les encadraient. Kemal devina qu'ils étaient des Arméniens déportés, traînés de places en places par leurs geôliers. Son cœur se serra devant tant de détresse humaine. Rien ne pouvait excuser de telles cruautés.

Le chef de gare l'installa dans un wagon confortable de première. Son uniforme était si râpé et taché qu'il était à peine reconnaissable. Il s'inclina obséquieusement vers lui et le prévint que son voyage jusqu'en Égypte serait long. On craignait un soulèvement de bédouins dans le désert du Sinaï. « Plaise à Dieu que la paix revienne rapidement ! » fit-il les yeux au ciel. Il y avait eu trop de morts, trop de blessés et de disparus, trop de souffrances. Personne ne pouvait gagner sa vie et la misère régnait partout. Kemal lui remit un généreux pourboire qui éclaira son visage émacié.

Callé sur sa banquette Kemal prenait lentement conscience de la dure réalité où il était plongé : le théâtre de la guerre mondiale n'était pas seulement l'Europe mais aussi la Turquie. Traversant la

Syrie il voyait à chaque gare ces mêmes foules hagardes de convois d'Arméniens. Les armées allemandes stationnaient sur tout le territoire turc et il était impossible de dissimuler les déportations et les exécutions d'un si grand nombre de personnes. Pourtant Constantinople et Berlin les attribuaient à une propagande ennemie. Mais ces crimes se faisaient sous leurs yeux, l'Allemagne les approuvait-elle ou feignait-elle de les ignorer ? Parfois il apercevait le long des voies ferrées des cadavres humains décomposés que venaient piller des bédouins.

Avait-il bien fait de descendre à Lattaquié ? Pour la première fois il se demanda s'il pourrait traverser la Syrie et la Palestine alors qu'il n'y avait pas si longtemps, les Turcs se déplaçaient en maîtres sur ces territoires où ils régnaient tout-puissants. Depuis quand, lui Kemal, n'était-il plus Turc ? Les Anglais le laisseraient-ils entrer en Égypte ? Tourmenté par ses soucis et son immersion brutale dans les tragédies de la guerre, il ne pouvait trouver le repos. Venant d'Europe il réalisait mieux le retard de la Turquie. Une révolution s'imposait pour balayer l'analphabétisme, la superstition, le fanatisme. Qui la ferait, qui imposerait la modernité à ce peuple vivant encore au Moyen-Âge ? Ce siècle s'ouvrirait par une guerre effroyable comme on n'en avait jamais faite auparavant. Du ciel des engins nouveaux avaient déversé des bombes explosives sur les armées et les populations. Des gaz mortifères décimaient les soldats. Quels enseignements en tirer ? Finalement, les yeux fermés et bercé par le mouvement du train, il se laissa gagner par une somnolence réparatrice.

Il faisait presque nuit quand les secousses des wagons le réveillèrent. Le train s'arrêtait dans un bruit d'essieux. Il baissa la vitre et huma le vent chaud et sec. La gare était petite, cerclée par les déserts et encombrée de bédouins et d'Arabes. Le chef de gare marchait le long du quai annonçant aux voyageurs que le train arrivé à Beersheba s'y arrêterait cinq minutes avant de repartir. Il était encore en territoire ottoman ; bientôt il traverserait le Sinaï sous contrôle anglais. L'arrêt durerait quelques minutes, autant se dérouiller les jambes, descendre du train et faire quelques pas. Là

aussi il distingua les spectres décharnés à peine vêtus, au regard vidé par la souffrance. Comment étaient-ils arrivés de Mésopotamie, de Syrie jusqu'à cette bourgade désertique, depuis combien de jours marchaient-ils surveillés par leurs geôliers ? Il s'approcha de leur groupe, c'étaient des femmes et des enfants. Des bédouins, des Arabes, des Turcomans payaient et emmenaient leur marchandise silencieuse, résignée. Il vit un Arabe s'éloigner traînant une fillette qui pleurait. Indji... ! sa mère... Il le rejoignit en quelques pas.

« Où prends-tu cette enfant ? » demanda-t-il d'un ton menaçant et péremptoire, redressant son torse puissant.

L'homme se retourna brusquement, braqua sur lui un regard perçant de rapace puis, devant cet inconnu à la voix dure et autoritaire, vêtu à l'européenne, il lâcha l'enfant et s'enfuit.

Kemal se pencha sur la fillette.

« Où est ta mère ? » demanda-t-il doucement et aussitôt il comprit l'inanité de sa question.

Le train sifflait le départ. La nuit tombait, ils étaient seuls dans une gare au milieu de déserts. Il ne pouvait l'abandonner.

« Viens, je vais te donner à manger », dit-il, regagnant rapidement le train avec l'enfant qui le suivit docilement.

Il installa la fillette dans le compartiment. Apeurée, elle frissonnait sous ses guenilles sales et déchirées. Les yeux mornes, indifférents, elle paraissait perdue dans un autre monde. Il regarda ses pieds nus noircis ensanglantés par les longues marches. Kemal sortit un linge de sa malle et l'en couvrit, puis il commanda au contrôleur de l'eau et un repas pour elle. Avait-il des chocolats ou des bonbons ? Sans poser de questions l'employé acquiesça. On s'était habitué à voir les femmes et les enfants arméniens livrés à qui les voulait. On ne les achetait même pas.

Souriant à l'enfant, Kemal se cala sur la banquette. Un sentiment de délivrance montait lentement en lui. Pour la première fois depuis des mois, un bonheur, une joie l'habitaient. Était-il possible que cette chose à peine humaine, ne possédant rien au monde, pût lui faire ce cadeau : la joie ? Indji... Maman... murmura-t-il, des larmes mouillèrent ses yeux, un sanglot s'étouffa dans sa gorge. Il s'aperçut alors



qu'il n'avait jamais – même dans ses pires détresses enfantines – prononcé ce mot. Il soupira, soulagé, c'était comme si un poids qui l'oppressait disparaissait soudain. Le poids de la honte... de l'ignominie, de la culpabilité... Cette enfant en haillons, pieds nus dans le froid, si brisée qu'elle en avait oublié le langage, lui rendait son innocence, son humanité. Si seulement elle souriait... Ce n'est pas moi qui ai fait cela, ce n'est pas moi, je n'en suis pas responsable, pensa-t-il. Le contrôleur revint portant un plateau avec une soupe chaude, du riz, des légumes, du pain et du fromage qu'il posa sur une tablette. L'enfant sortit de sa léthargie, contempla, incrédule et tétanisée, le plateau devant elle sans oser y toucher.

Kemal se pencha vers elle, souriant :

« Mange, lui dit-il doucement, c'est pour toi. » Il guetta son sourire mais il ne vint pas. Timidement elle se hasarda à goûter aux mets puis elle avala gloutonnement les aliments devant elle, comme si elle craignait de les voir disparaître subitement.

Kemal se renversa sur le dossier et ferma les yeux. Il voulait prolonger ce nouveau sentiment de paix intérieure qui disparaîtrait bientôt, car les questions l'assaillaient déjà. Que ferait-il de cette enfant ? Elle était chrétienne comme Indji pour laquelle il avait accompli ce long et éprouvant voyage afin qu'elle ne meure pas seule, allongée sur un matelas dans un coin de la vaste pièce vide réservée autrefois au harem où sa mère avait vécu. Il avait demandé à Ali de faire venir un prêtre du rite grec-orthodoxe pour lui donner les derniers sacrements. C'était Indji qui, même agonisante à des milliers de kilomètres, lui avait ouvert les yeux sur ce qui se passait en Turquie. Il pensa au chandelier de sa mère dont il s'était débarrassé en le faisant remettre à Sarah. Il l'allumerait près d'Indji pour l'envelopper de cette lumière amicale. Il devait se ressaisir, un officier ottoman ne pouvait se laisser aller à ces mièvreries. Près de lui, l'enfant s'était endormie. Il ne connaissait même pas son nom. Que dirait-il aux soldats du poste frontrière ? Ses yeux se fermèrent, la fatigue de ces longues journées de voyage le submergea. Télégraphier d'une gare, se dit-il dans un demi-sommeil, pour demander à Ali d'aller chercher le chandelier.

Des voix masculines donnant des ordres en anglais le réveillèrent. C'était le matin, le train s'était arrêté au poste-frontière. Un soldat frappa à la porte du compartiment et l'ouvrit. Kemal montra ses papiers d'identité. Le soldat aperçut la fillette endormie et l'interrogea du regard. Brièvement Kemal lui dit qu'il l'avait trouvée à la gare de Beersheba et qu'il la remettrait à la communauté arménienne du Caire. À son anglais parfait le militaire comprit qu'il avait affaire à un homme éduqué et d'un rang supérieur. Il se mit au garde à vous : « Que Dieu vous bénisse », lui dit-il, et le saluant respectueusement, il sortit.

Il faisait nuit quand le train arriva au Caire. Ali l'attendait sur le quai avec un porteur. Alors qu'ils rejoignaient le chauffeur près de la Rolls-Royce, Ali l'informa que le prêtre était auprès d'Indji et qu'il avait fait chercher le chandelier chez les Salem. Kemal retrouva avec soulagement les larges avenues éclairées au gaz et bordées d'immeubles modernes, les beaux monuments, les magasins et les restaurants illuminés. Dans la journée il avait approuvé l'enfant et appris qu'elle s'appelait Thérèse et avait huit ans. Pourquoi se trouvait-elle seule à la gare de Beersheba ? Où étaient ses parents ? D'où venait-elle ? Elle raconta qu'elle avait désobéi et était sortie de la maison pour jouer avec des enfants dans un bois proche. À leur retour, des soldats aidés d'Arabes incendiaient leur village, tuaient ou brûlaient ses habitants. Les enfants s'étaient cachés mais les Arabes étaient revenus dans le village pour voler les cadavres. Ils avaient trouvé les enfants qui cherchaient leurs familles et les avaient emmenés avec eux. Ils les vendaient quand ils trouvaient des acquéreurs.

Arrivé au palais, Kemal ordonna aux femmes de chambre de trouver des habits et des chaussures pour Thérèse et de lui donner un repas chaud. Puis il se rendit auprès d'Indji. Elle était allongée sur son matelas à même le sol, pâle, amaigrie. Depuis si longtemps il l'avait négligée. Un prêtre pria près d'elle. Quand il vit Kemal il le salua respectueusement et recula discrètement au fond de la pièce. Kemal se pencha vers la moribonde : « Indji », murmura-t-il. Elle souleva ses paupières, le reconnut, un éclat raviva ses yeux éteints, mais elle n'eut pas la force de sourire.

« Je suis venu pour te voir, dit Kemal gagné par l'émotion. Il lui prit la main et la serra doucement. Tu vois... ma mère est près de toi. Il plaça le chandelier allumé devant elle : « Elle t'accueille dans sa lumière. Dis-moi Indji, comment s'appelaient-elle ? »

Kemal vit les lèvres de la mourante remuer avec efforts. Il s'approcha tout près d'elle, le cœur battant, elle seule détenait le secret de ses origines. « Rebecca », recueillit-il dans un souffle. Il ferma les yeux et lui serra vigoureusement la main. Soudain il sentit une force s'élever et planer dans l'atmosphère. Indji l'avait attendu pour expirer. Le seul lien avec son passé se brisait.

Après quelques instants, Kemal sortant de son recueillement devina une présence derrière lui. C'était le prêtre, il pria. Kemal se leva et lui dit qu'il voulait qu'Indji fût enterrée dans le cimetière chrétien, il le laisserait organiser son enterrement et paierait les frais. Le prêtre hocha la tête, garda le silence puis lui apprit qu'au cours de ses veilles, elle lui avait donné son nom de baptême : Kristina. Puis Kemal s'enquit de l'adresse de la communauté arménienne au Caire.

Le lendemain matin il se réveilla avec l'étrange sentiment d'être un autre homme. Ses yeux erraient dans sa chambre comme s'il la découvrait. Après l'inconfort d'un éprouvant voyage, le roulement et le bruit du train parcourant des milliers de kilomètres, il goûtait le bien-être de se réveiller dans son lit entre des draps propres fleurant la citronnelle. Il s'étira, prolongeant son plaisir. Le soleil déjà haut éclaboussait la pièce, les événements de la veille lui revinrent. Désormais Indji, l'ange tutélaire du palais n'était plus ! Il demeurerait seul dans cette immense demeure. Jamais il n'était venu à l'esprit de l'humble esclave de revendiquer sa liberté et de partir, bien que depuis longtemps les Anglais avaient interdit l'esclavage, pratique qui néanmoins s'était perpétuée quelque temps. Indji n'avait jamais rien demandé. Avait-elle-même su qu'elle était libre ? Mais où serait-elle allée, analphabète et sans famille ? Elle avait continué à vivre sa vie de recluse, gâtant Kemal quand il revenait de ses longues absences. Il s'était peu soucie d'elle, la sachant au palais à l'abri du besoin comme les autres anciens esclaves de

son père. Jamais il n'aurait imaginé la place qu'elle prenait maintenant dans ses pensées.

Kemal n'était pas habitué à ressentir de la tristesse, il sonna et Ahmed son valet, le visage réjoui, lui souhaita une merveilleuse journée en se hâtant de lui apporter le thé et les biscuits qu'il aimait prendre le matin. Puis il gagna la salle de bain et songea immédiatement à y faire installer la large douche et le confort moderne sanitaire de celle du Savoy. Paméla... était-ce la fin de leurs relations ? Un immense sentiment de solitude l'envahit soudain. Sans Indji... sans Paméla, il se sentait comme seul au monde.

Il passa dans son bureau, Ali avait empilé sur la table un abondant courrier et les journaux. Non, pas maintenant, il avait autre chose à faire et le temps passait vite. Il descendit au rez de chaussée et sortit sur la terrasse surplombant le parc. Ahmed l'attendait pour lui servir un copieux petit-déjeuner préparé par le vieux cuisinier heureux du retour du maître.

Attentif à son appel, Ali le fixait de son large regard brun dilaté de bonheur. Jamais il n'oublierait qu'il devait son ascension sociale à Kemal Pacha qui avait financé ses études dans la carrière militaire. Le servir était un honneur. Se tenant à une distance respectueuse, il lui relata rapidement les événements majeurs survenus durant son absence et prit note de ses ordres. Il lui apprit que le prêtre avait emmené le corps de Indji. Et Thérèse ? s'enquit Kemal. L'enfant avait bien dormi, la femme de chambre l'avait baignée puis elle avait mangé des brioches et des confitures, bu du chocolat chaud et l'avait cherché. On lui avait même acheté une poupée. Kemal sourit et demanda qu'on la lui amenât. Devant la fillette baignée, propre, bien coiffée, bien chaussée et vêtue d'une jolie robe, il eut de la peine à reconnaître l'enfant sale et demi-nue de la veille. Thérèse accourut vers lui et l'embrassa avec effusion, puis elle lui montra sa poupée. Le ton grave, elle la lui présenta et expliqua qu'elle s'appelait Thérèse, qu'elle avait beaucoup marché et voyagé en train, qu'elle avait eu très froid, très faim et très peur.

Kemal souriait, l'écoutant d'une oreille distraite. Son regard errait sur les frondaisons du parc, les essences rares. Sa sérénité le pénétrait

comme un baume apaisant. C'était un sentiment nouveau comme si soudain un œil s'ouvrait en lui. Il se leva, demanda à Ali de donner à son chauffeur l'adresse de la Communauté arménienne et de se tenir prêt. Puis, suivi de Thérèse, il s'engagea dans les allées du parc. Qui avait conçu ce beau jardin, en avait dessiné les allées, disposé les bosquets fleuris, groupé les gracieuses jacarandas, les somptueux bougainvilliers ? Sa mère s'y était-elle promenée avec Indji, partageant leurs secrets, leurs désirs ? Avait-elle aimé son père ?

À ses côtés Thérèse gambadait, tantôt sautillant sur un pied tantôt sur l'autre, sermonnant sa poupée serrée précieusement contre elle ou l'embrassant avec effusion. Qui était cette enfant entrée subitement dans sa vie ? Kemal s'assit sur un banc de pierre et, posant ses bras sur les accoudoirs sculptés de têtes de lion, laissa errer son regard. Comme son existence lui semblait vide à présent sans le désir et la pensée de Paméla ! Combien de temps souffrirait-il ? Un profond chagrin gonfla sa poitrine. Des larmes jaillirent de ses yeux. Soudain Thérèse grimpa sur le banc, entoura son cou de ses bras et appuya sa tête contre sa poitrine. Une immense tendresse le submergea. Aurait-il des enfants ? Qui serait sa femme ? Il devait avoir des enfants ! des enfants comme Thérèse qui courent, jouent, rient, qui mettraient de l'animation dans le vieux palais vide et le grand parc. Qui l'embrasseraient. Des enfants qui tentent d'attraper des papillons, vous grimpent sur les genoux et s'endorment contre vous. Oui, maintenant il avait pris sa décision, il se marierait avec une femme de son milieu ; il voulait et aurait beaucoup d'enfants.

Comment cette fillette qu'il connaissait à peine depuis la veille l'avait-elle guérie de sa lancinante nostalgie et du besoin de Paméla ? Comment lui avait-elle révélé la voie du futur alors qu'il était si perturbé... si seul ! Il saisit l'enfant et la serra contre lui :

« Merci Thérèse, lui dit-il, je te suis redevable, tu m'as fait tant de bien depuis que je t'ai prise avec moi, tu as été mon meilleur médecin ! »

La garder avec lui ? il hésita un instant : elle n'avait rien, pas de famille, il pouvait tant lui donner !

« Tu sais Thérèse, lui dit-il, je vais t'emmener chez des personnes qui seront pour toi comme une grande famille. Elles t'aimeront, prendront soin de toi, tu iras à l'école et tu auras des amies. Quand tu grandiras, tu te marieras et tu auras beaucoup d'enfants. Viens », fit-il en se levant, détournant le regard du visage soudain attristé de l'enfant.

Il n'y eut pas de temps perdu à boucler des valises. Il n'y avait rien à emporter, pas même un souvenir, pas même une photographie de famille.

La voiture les déposa devant le Centre de la Communauté arménienne. Ali avait téléphoné pour annoncer l'arrivée de Kemal Pacha avec une fillette arménienne et son intention de la laisser dans leur communauté. Le directeur, ses assistants et une jeune femme, l'air inquiet, l'attendaient et le firent entrer dans une grande salle. Tenant Thérèse par la main, Kemal se dirigea vers la jeune femme et se penchant affectueusement vers la fillette, il lui dit :

« Nous nous quittons maintenant Thérèse, tu iras avec tes nouveaux amis. Va... »

La jeune fille parla doucement en arménien à Thérèse et lui prenant la main, l'emmena. Sur le seuil, l'enfant se retourna, attaché sur Kemal un regard triste et profond et spontanément courut l'embrasser. Ému Kemal caressa la petite tête.

« Va Thérèse... va... je veux que tu sois heureuse maintenant que tu es avec les tiens. »

Avec cette résignation des enfants brisés, Thérèse ne fit pas de difficultés et rejoignit la jeune femme qui l'attendait. Est-ce la dernière fois que je la vois ? se dit Kemal, le cœur serré. Mais immédiatement il se reprit, il ne seyait pas à un officier ottoman de jouer les mijaurées.

Brièvement il expliqua aux hommes présents les circonstances de sa rencontre avec Thérèse et leur dit que le retour de cette enfant chrétienne parmi les siens lui semblait la solution la plus juste et la plus appropriée à son bonheur.

Ses auditeurs l'écoutaient gravement. Kemal sortit de sa poche une bourse destinée à l'entretien et à l'éducation de la fillette.

« Vous ajouterez à son nom, dit-il au directeur, le nom de Kristina-Indji.

— Votre Excellence, répondit-t-il les yeux baissés et à voix basse, que dirons-nous quand elle nous posera des questions sur son passé ?

— Répondez-lui qu'elle fut sauvée de l'esclavage par Kristina-Indji, c'est elle sa bienfaitrice, elle veut qu'elle se marie et qu'elle ait beaucoup d'enfants. »

Avant de les quitter il déclara qu'il repasserait de temps à autre pour prendre de ses nouvelles.

Kemal se rendit immédiatement au Club des Officiers. Pour la première fois il nota l'influence considérable des mœurs anglaises sur la société égyptienne. Il se mêla à plusieurs groupes d'officiers, préférant recueillir des impressions plutôt que débattre. La question fondamentale qui lui revenait sans cesse à l'esprit était : officiers de quelle armée ? Quel souverain, lui Kemal, servait-il ? Quel pays défendait-il ? et qui était l'ennemi ? Son père, né grec et chrétien, avait été un haut fonctionnaire musulman du régime ottoman, délégué en Égypte pour remplir certaines charges. Jusqu'à la déclaration de guerre en 1914, Kemal avait été un officier militaire ottoman dans un pays, l'Égypte, vassale du sultan. Or c'était contre la prépondérance de l'élément turc dans ses rangs que l'armée égyptienne s'était soulevée en 1882, offrant un prétexte à l'armée britannique pour y débarquer. L'Angleterre, dès le début de la guerre en 1914, avait imposé au pays son protectorat, supprimant le lien de vassalité du Caire avec Constantinople. Quel pays Kemal devait-il servir : la Turquie ? l'Égypte ? Serait-il solidaire des Jeunes Turcs responsables d'une guerre qui avait détruit l'empire, causé d'horribles massacres et provoqué l'indignation de tous les pays civilisés ? ou solidaire d'une Égypte soumise à l'Angleterre ? Comment se déterminer quand tout s'effondre ?

Kemal s'enferma au palais et se mit à dévorer les ouvrages de sociologie politique et d'histoire. Il découvrit, jeté dans un recoin le livre de Volney, le seul livre sérieux que son père eût lu. Il avait lui, Kemal, vécu en aveugle, en renégat pendu aux jupons d'une

Anglaise ! Son peuple... c'étaient justement ces masses de loqueteux, de va-nu-pieds qui ignoraient même l'étendue de leur misère.

Il n'était pas seul à remuer ces sombres pensées. Toute la presse turque se déchaînait. La confrontation avec l'Europe, les misères de la guerre dévoilaient avec une acuité insupportable la faillite sociale. L'agriculture était archaïque, l'industrie inexistante, l'artisanat tenait lieu de commerce, les universités balbutiaient. La langue était inadaptée aux techniques et aux sciences modernes. Une religion corrompue par le fanatisme et la superstition dominait la culture et la vie politique. Et la femme ? Sa condition était à mi-chemin entre celle du domestique et de l'esclave. Espoirs de la nation humiliée, les intellectuels, brisés par la défaite, rampaient le ventre creux, rongés au vitriol xénophobe, et rejoignaient le panislamisme. Face à cette vision insoutenable de la réalité, Kemal se sentait devenir fou tandis qu'il arpentait le palais délabré. Fallait-il s'opposer à la pénétration occidentale, aux progrès de la science, de la médecine, à l'émancipation de la femme et retourner à la société obscurantiste du septième siècle ? Renoncer à l'armement moderne, aux avions, à l'électricité, la radio, le cinéma ? Comment rattraper ce retard millénaire ? Il faut une révolution... une ré-vo-lu-tion ! Il brandissait le poing, une révolution mais pour quels objectifs ? Combattre le sous-développement ? Bah... la masse populaire était un conglomerat humain et non une association d'individus. Et qui la ferait cette révolution ? L'élite du pays était décimée ou en fuite.

Des rumeurs circulèrent au Caire. Les armées de l'Entente s'épuisaient sur les champs de bataille d'Europe et sur mer, les sous-marins allemands affaiblissaient la défense anglaise. Euphorisé par la nocivité imparable de cette nouvelle arme, l'état-major allemand n'avait pu résister au désir d'envoyer par le fond quelques navires civils américains. Toutefois la crainte que l'Amérique ne voie dans ces avertissements un *casus belli* pour entrer en guerre aux côtés des pays de l'Entente freinait encore Berlin. Pour maintenir la neutralité de Washington, le Kaiser comptait sur le puissant parti catholique irlandais, porte-parole d'un pape dévoué à l'Allemagne.



À l'est, la Russie en pleine révolution communiste se retirait de la guerre, libérant des régiments allemands pour les fronts de guerre en Europe. Rien encore n'est définitivement perdu, se disait Kemal, la victoire de l'Allemagne sauverait aussi la Turquie. Mais l'interception d'un message allemand codé révéla les pressions faites par l'Allemagne sur le Japon pour l'inciter à attaquer les États-Unis. Ce fut le choc qui changea le cours de l'histoire. Le 6 avril 1917 Kemal effondré apprit que l'Amérique déclarait la guerre à l'Allemagne mais pas à la Turquie, heureusement. Tout le monde sentit alors que l'on allait vers un dénouement.

Kemal passa des semaines à lire les journaux et à les commenter dans des discussions passionnées au Club des Officiers. Il rongea son frein. Ce qu'il fallait former, c'était une élite de technocrates capables d'armer la nation contre l'emprise étrangère. Les opinions divergeaient quant aux moyens. Révision déchirante et radicale de toutes les valeurs du monde islamique ? Ou appropriation des techniques occidentales du contrôle de la puissance exclusivement pour rendre à l'islam sa prééminence ? Kemal inclinait pour ce dernier parti, celui de Mohammed Abdou<sup>1</sup> : retourner contre les mécréants leurs propres armes, canons, fusils, aviation et marine. La tentation de l'Occident était un mirage et la culture européenne, un humanisme étranger inassimilable aux masses musulmanes. Le sous-développement n'était pas la conséquence d'une économie déficiente, il résultait des fondements d'une civilisation déterminée par des valeurs religieuses et des constantes géographiques. Mais un jour, Kemal en était certain, le monde musulman sortirait de sa stagnation et élaborerait dans ses propres convulsions sa voie vers le progrès. Mais qu'était le progrès ?

Installé sur le divan, les pipes de Ramadan à portée de main, Kemal rêvait d'un avenir où une reddition sans condition serait imposée à une Europe décadente. Tu verras, lui disait autrefois son père, nous vengerons notre humiliation, l'Islam triomphera encore des Infidèles, nous renverrons ces chiens dans l'état d'abaissement que leur a prescrit le Coran. Et Kemal, le visage figé, songeait :

1. Mohammed Abdou (1849-1905), théologien, juge et journaliste très influent.

puisse le jour du triomphe me libérer de ma haine, me libérer de mon mal ! Même les Juifs, ce peuple parmi les plus méprisables, osaient parler d'indépendance ! Révolu le temps de la honte et de la soumission ! Kemal brûlait d'agir. Mais il fallait d'abord se familiariser avec le monde arabe, établir des contacts, comprendre les causes des dysfonctionnements et des carences pour pouvoir y remédier.

Le monde arabe ? Mais lui-même n'était pas arabe ! Le monde arabe était celui qui s'était déversé de l'Arabie avec son nomadisme, ses errances, ses pillages et ses destructions. Où était sa place, à lui Kemal, musulman, fils d'un père musulman né grec-orthodoxe et d'une mère esclave juive, sujet ottoman mais désormais citoyen d'Égypte ? Ou de Turquie ? Et quelle Turquie ? Qu'en resterait-il après cette terrible et humiliante défaite ? À nouveau Kemal buta sur la même question lancinante : Qui es-tu Kemal ? Un Arabe ? Un Turc ? Un Égyptien ? Un homme ouvert à la culture, au progrès ? Mais fallait-il absolument savoir qui l'on était ? Ne suffisait-il pas de se dire que l'on était un être humain ? Non, il fallait savoir qui l'on est pour savoir aussi si les massacres d'innocents, le pillage de leurs biens, l'enlèvement, l'esclavage et le viol d'une petite fille arménienne sont permis ou pas.

Au long des mois Kemal s'aperçut qu'il ne suffisait pas de décider s'il serait arabe, turc ou égyptien pour le devenir, car il ne se sentait à l'aise dans aucune de ces catégories. Quelle confiance pouvait-on faire aux Arabes ? Ceux du Hedjaz avaient même coopéré avec Londres, espérant obtenir un grand État arabe ; un impérialisme remplacerait le précédent, le panislamisme effacerait le panturquisme. Comme tous les Turcs il n'éprouvait que dédain pour ces bédouins illettrés, vassaux soumis depuis des siècles à la domination des seigneurs turcs. Leur émancipation de la tutelle ottomane l'emplissait de rage. Il voyait bien que ce mouvement soi-disant arabe n'était qu'une manigance européenne pour affaiblir la Turquie et lui arracher les derniers lambeaux de son empire. Les chrétiens syriens, qui n'avaient rien d'arabe, vociféraient le plus. Il y avait les catholiques qui obéissaient au pape et des orthodoxes sympathisants de la Russie. Raison de s'en méfier

davantage. Ils n'étaient que les agents des intérêts étrangers pour émasculer l'islam par les principes stupides d'égalité et de laïcité.

Le nationalisme égyptien le séduisait davantage. Il émanait d'un pays de vieille civilisation devenue la métropole la plus moderne du Moyen-Orient. Les nombreuses communautés européennes accueillies par des khédives éclairés y avaient importé la variété de leur culture, des écoles modernes d'art et de métiers. Kemal se sentait à l'aise dans ce milieu polyglotte. Serait-il turco-égyptien ? L'arabisme et le mouvement de réislamisation le rebutaient. Un nouveau monde, pensait Kemal, émergerait de l'après-guerre. Une fois de plus l'Europe démontrait sa supériorité sur les sociétés décadentes des pachas, des harems, de l'ignorance et de la corruption.

Kemal faisait harnacher Foudre pour de longues cavalcades. Le vent frais de novembre rougissait son visage. Dans un déchirement douloureux Pamela surgissait devant lui, le regard caressant, la lèvre voluptueuse. Quand cesserait-il de souffrir ? Jamais il n'aurait pensé qu'on pût survivre aux spasmes qui le brisaient. Pensait-elle à lui ? Le regrettait-elle ? Sur un signe d'elle il serait reparti. La fièvre politique qui l'agitait soudain, le projetant dans une nouvelle vie, ne traduisait-elle pas sa fuite devant cet amour impossible ?

Il rentrait chez lui. Le palais et le parc étaient vides. Rien ne rompait sa solitude. Une présence féminine manquait, une lumière qui dispenserait l'amour, la gaieté des familles, la tendresse des berceaux et des joies d'enfants, les rires des conversations insignifiantes, une présence qui abandonnerait partout dans son sillage le parfum, la grâce et la beauté de cette inséparable compagne de l'homme : la femme. Une soif d'amour, de partage dans des évasions communes le tenaillait. L'absence d'un être aimé teintait de tristesse la beauté des paysages et des crépuscules au ciel incendié. Sa mélancolie modifiait à son insu sa physionomie et son comportement. Ali attristé par son masque de gravité se disait que le maître transformé par son long séjour à l'étranger était devenu un autre homme.

Un matin, alors qu'il déjeunait sur la terrasse, Kemal fit appeler le chef-jardinier. Un homme dans la cinquantaine de type européen, les yeux bleus dans un visage buriné, se présenta, l'attitude

respectueuse et la casquette entre les mains. Kemal le voyait pour la première fois. Quel était son nom ? Jean, lui répondit-il.

« Depuis quand travailles-tu ici ? s'enquit-il déposant le journal qu'il lisait.

— Depuis l'enfance, répliqua l'homme, mon père était chef-jardinier de Son Excellence Ramadan Pacha. À sa mort, je l'ai remplacé.

— Où as-tu appris ton métier ?

— On se le transmet de père en fils », répondit Jean, triturant nerveusement son béret, inquiet d'une semonce du Pacha. De fait, jamais Ramadan ni son fils n'avaient prêté la moindre attention au parc. Voulant rassurer son patron sur ses compétences il poursuivit :

— Mon père a voulu que j'améliore mes connaissances et m'a envoyé étudier en France la botanique et l'art des jardins.

— Tu es Français ?

— Oui ... ma famille est venue vers le milieu du siècle dernier. C'était l'époque de création des parcs princiers de la famille royale et du Jardin botanique en 1875 par le paysagiste français Jean-Pierre Barillet-Deschamp, mon père fut son élève. Quelque chose déplaît à sa Seigneurie ?

Kemal pensif le fixait et gardait le silence. Même pour créer des parcs et des jardins il avait fallu faire appel à des Européens !

— Non... répondit-il après un moment. J'aime beaucoup ce parc. J'ignorais que ta famille y travaillait depuis si longtemps. Mais je ne vois pas dans ce jardin de rhododendrons. J'aimerais en avoir comme j'en ai vu en Angleterre, hauts comme des murailles fleuries.

Le jardinier prit un air embarrassé, tritura plus nerveusement sa casquette dans ses mains épaissies par les travaux de la terre et répliqua les yeux baissés :

— C'est... que le sol et le climat ici ne se prêtent pas à la culture de ces plantes, votre Honneur. Elles exigent beaucoup de pluie et d'humidité. Je crains qu'elles ne puissent s'acclimater ici. Même si j'en plantais, Sa Seigneurie serait déçue du résultat.

Kemal hocha la tête et percevant l'embarras inquiet du jardinier, il voulut le rassurer avant de le congédier.

— Va, lui dit-il, je te félicite pour l'entretien du parc, j'ai grand plaisir à m'y promener.

— Si je puis me permettre, hasarda timidement le jardinier, Son Excellence peut visiter le magnifique Jardin Botanique et je pourrais planter les essences qui lui plaisent.

Un parc botanique ? encore une idée européenne... Oui pourquoi ne pas y aller ?

— Bon, fit Kemal, j'y penserai. » Et d'un geste il le congédia.

Il se leva et s'approcha de la balustrade de la terrasse. Tout était à construire dans ce pays... commencer par la base : des écoles pour l'agriculture, les arts et les métiers. Mais comment faire avec une population à 80% analphabète ? et les autres ne lisaient que le Coran et s'efforçaient de ramener le pays au septième siècle vitupérant contre le progrès. Après la guerre, se dit-il, maintenir les liens avec l'Europe, c'est notre seule chance de rattraper notre retard. Alors que le jardinier s'en allait Kemal le rappela :

« Jean... ! Est-ce ton père qui a construit la belle pergola de pierre, demanda-t-il ?

— Oui Excellence... Je m'en souviens car je l'ai aidé, j'étais alors un garçonnet. Si je puis me permettre, Excellence, mon père l'a créée pour procurer de l'ombre et du repos... aux dames qui aimaient aller s'y reposer », prononça Jean à voix basse. Kemal comprit qu'il n'osait mentionner sa mère. Son regard erra au loin, ému par ce détail nouveau sur sa mère.

La semaine suivante, Kemal se rendit dans le Delta pour visiter ses terres et ses villages. Rien ne changeait... les mêmes cases de briques de boue séchée mêlées de paille où logeaient hommes et bêtes dans une insupportable promiscuité. Par contre la guerre avait développé l'économie du pays. Sa neutralité, le stationnement des troupes britanniques, l'interruption des importations de marchandises d'Europe avaient stimulé la production industrielle locale, celle du coton, du sucre, le commerce, les transports et les constructions. Il se félicita de ses investissements dans les lotissements immobiliers et le réseau ferroviaire du pays. L'issue de la guerre demeurait cependant imprévisible.

À son retour à Ghezireh il se rendit plus souvent au Club des officiers où les discussions allaient bon train. La résistance de la IV<sup>e</sup> armée en Syrie faiblissait devant l'avancée des troupes britanniques. Malgré leur désir de se libérer de la tutelle turque, les officiers égyptiens se sentaient humiliés par les victoires britanniques sur leurs coreligionnaires.

Au Club, Kemal avait noté le regard appuyé d'un jeune militaire fringant qui venait souvent s'asseoir à sa table. Mince, la moustache châtain doré délicatement découpée sur sa lèvre supérieure, le regard encaissé sous des pommettes saillantes, le teint clair, Celim Abdel Nour avait l'allure souple d'un jeune carriériste. Ses manières indiquaient ses origines modestes. Impressionné sans doute par la fortune et le comportement grand seigneur de Kemal Pacha, il se sentait honoré et anobli par son amitié. Il lui enviait son assurance innée liée à sa naissance fortunée, sa manière naturelle de s'imposer par sa haute taille et le regard souverain qu'il promenait sur l'assemblée. De ses longs séjours à l'étranger Kemal Pacha avait acquis un certain quant-à-soi réservé, une économie de mouvements qui tranchaient avec la volubilité bruyante et les constantes virevoltes des mains dans toutes les conversations de son entourage. Progressivement au cours de leurs longues chevauchées dans les déserts entourant les Pyramides, une amitié se développa faite d'aventures grivoises, de sorties masculines, de longues soirées dans la fumée du narghilé propice aux rêves.

Celim regrettait la défaite de l'ottomanisme, cette idéologie rassemblant tous les peuples soumis par les Ottomans et fidèles au sultan-calife. C'était, bien sûr, une utopie mais qu'il avait valu la peine de défendre. Inventée par le Foreign Office au siècle dernier elle visait à garantir la survie et l'intégrité territoriale d'un empire ottoman affaibli par les empiètements de la France, de l'Autriche et de la Russie. Désormais les révolutions des indépendantistes chrétiens des Balkans l'avaient définitivement enterrée. La Turquie existerait-elle encore après cette guerre, se demandait-il, plissant ses yeux légèrement bridés ? N'était-elle pas l'assemblage d'une multitude de peuples et de tribus ? Quel

lien commun pourrait les unir, si ce n'est l'islam, puisque l'ottomanisme avait échoué ?

« Il nous faut trouver un axe de rassemblement, disait Kemal, et le seul que je voie est malheureusement l'islam. Celui qui nous unit tous contre tous, qui fait du monde chrétien notre ennemi alors qu'il nous faut des amis pour engager notre modernisation.

— Ou l'arabisme, suggérait pensivement Celim. Il s'appuie sur de nombreux comités en Europe et en Amérique et sur des organisations secrètes dans les principales villes de Syrie et d'Irak. Ses agents sont très actifs. Très antisémites aussi, ils nous ouvrent les portes de l'Europe.

— Tu te sens arabe, toi ? tu crois que tes ancêtres venaient du Nedj ?

— Si ce n'était toi qui me le disais, je l'aurais pris pour une insulte », répliqua Celim sarcastique.

Les jeunes gens se taisaient, tirant sur leur pipe. Quelle belle esclave chrétienne du Caucase avait transmis à Celim ses yeux étroits s'étirant vers les tempes, son nez aquilin et son teint de blond roux ? songeait Kemal. N'avait-il pas hérité de sa mère elle-même esclave, une abondante chevelure noire frisée ? Vers quelle allégeance se diriger ? Plus il y songeait, moins les solutions lui semblaient réalisables. D'ailleurs y avait-il des solutions ? L'empire était détruit, ruiné, l'armée en déroute, le peuple affamé, humilié réclamait l'exécution des responsables. Un flux continu de musulmans, fuyant les anciennes possessions ottomanes en Europe redevenues des États chrétiens, se réfugiait en Turquie, augmentant la misère générale.

Impossible d'admettre que le retour à la Turquie ottomane d'avant-guerre était désormais irréalisable. Cette pensée brûlait Kemal comme un fer rouge. Les Alliés tout puissants imposeraient leur volonté. Ils feraient chèrement payer à l'Allemagne et à la Turquie les charniers, les destructions, la misère. Un nouveau monde s'ouvrirait. Celui de Woodrow Wilson qui promettait la liberté et l'indépendance aux peuples et aux minorités opprimées dans leur pays. Peuh ! Qui avait jamais parlé des droits des peuples indigènes ! Penchés sur leurs cartes les ministres de Londres et de Paris

se disputaient âprement les morceaux d'un empire qui pendant des siècles avait fait trembler l'Europe. Ils avançaient leurs pions selon leurs intérêts et les gisements du pétrole, le nouvel atout économique. Même si lui, Kemal, acceptait les propositions de Wilson, les ulémas et le peuple n'en comprendraient ni les mots ni le sens. Était-il si loin, le temps où le ministre ottoman rétorquait aux puissances européennes qui lui reprochaient d'exterminer les raïas en Grèce : « Nos raïas ne sont-ils pas à nous ? Eux, la terre, la souveraineté, tout est à nous, tout nous appartient, nous seuls pouvons en disposer. Vous voulez que je renonce à nous-même, et vous accumulez les arguments pour m'y décider<sup>1</sup>. »

Entre temps on apprit l'effondrement de la défense italienne sous les attaques austro-allemandes dans les environs de Trieste. Peut-être que la situation pourrait se redresser ? D'autant plus que la défense de la Palestine avait été confiée au groupe d'armées germano-ottoman Yildirim (la Foudre) sous le commandement du feld-maréchal allemand Erich von Falkenhayn et d'une soixantaine d'officiers allemands. Les combats se rapprochaient et l'avance britannique progressait s'emparant de villes en Mésopotamie et en Syrie. En Palestine Gaza, Jaffa et Beersheva étaient tombées.

Le 2 novembre 1917, la Déclaration Balfour passa quasi inaperçue dans le feu des batailles qui se déployaient sur trois continents. Kemal, lui, en fut stupéfait. Par cette déclaration le gouvernement de Londres promettait de créer un Foyer national juif en Palestine. Les Juifs, ce peuple écrasé, piétiné par les nations, exclu de sa patrie, chassé de pays en pays, maintenu dans la servitude de l'exil par la Chrétienté et l'Islam, se libérerait-il du joug imposé par ses persécuteurs ? Après des millénaires passés en exil, le rétablissement de sa souveraineté semblait impossible. L'idée lui semblait même risible. Par divers canaux Kemal apprit que ce projet divisaient profondément le cabinet britannique, que la France le jugeait une ignominie et le Vatican un blasphème et une insulte. Quand

1. Au temps de la guerre en Morée, en 1827, cf. Édouard Driault et Michel Lhéritier, *Histoire Diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, Tome premier par E. Driault, Les Presses Universitaires de France, Paris, 1925, page 356.



le 8 décembre le général anglais Edmund Allenby entra solennellement à Jérusalem, des volontaires arabes allèrent s'engager aux côtés des forces germano-ottomanes, et le clan al-Husseini en Palestine fomenta une opposition islamique virulente, depuis l'Algérie jusques aux lointaines colonies anglaises des Indes.

Kemal pensa à Élie et pour la première fois il ressentit de l'antipathie et une profonde humiliation. Alors que le vaillant Turc qui avait vaincu tant d'armées en Europe, en Afrique et en Asie, qui avait brisé et soumis tant de peuples, voyait son empire se démembler, les misérables raïas chrétiens rétablissaient leur souveraineté nationale et le peuple juif regagnait sa liberté et ses droits en Palestine !

Au printemps 1918 Kemal envisagea d'aller à Rome, où se tenait le Congrès des nationalités autrichiennes opprimées. Même l'empire inamovible des Habsbourg se réduisait comme peau de chagrin. Mais finalement il renonça à son projet. La situation sur place devenait trop dramatique. Les Turcs négligèrent le front palestinien et concentrèrent leurs forces en Transcaucasie. Les Puissances de l'Entente allaient jusqu'à menacer de les chasser hors d'Europe, de diviser le plateau anatolien en trois États : Kurde, Arménien et Assyrien, reléguant les Turcs dans un État-croupion. Elles promouvaient le soulèvement des provinces arabes, qu'elles anticipaient de se partager en mandats et protectorats. Comment concilier les ambitions arabes et celles des raïas impatients de rejeter le joug qui les avaient durement exploités et avilis ? Si le principe wilsonien de la libération des nationalités s'appliquait aux raïas de Turquie que resterait-il de ce prestigieux empire ?

Septembre et Octobre confirmèrent les défaites successives turco-allemandes en Palestine, Syrie, Liban et Transjordanie. Les jeux étaient faits et la reddition de la Turquie imminente. Les responsables politiques et militaires turcs trop impliqués dans les massacres des chrétiens fuyaient. À l'état-major à Istanbul, ce fut un sauve qui peut. Ainsi ce rêve caressé de reconquête islamique jusqu'à la Hongrie s'effondrait dans le sang et la destruction. Qui était responsable de ce désastre ? Si l'Amérique n'était entrée en guerre, l'Allemagne aurait pu triompher des armées franco-anglaises épuisées.

Alors qu'il remuait ces sombres pensées, Kemal reçut un coup de téléphone de Celim. Le jeune officier l'invitait à le rejoindre au Mena House, où il dînerait avec une famille allemande. Kemal hésita à accepter. Une humeur rageuse l'avait tourmenté toute la journée, tandis qu'il se demandait s'il téléphonerait ou non à Élie pour l'insulter. Il ne l'avait pas vu depuis leur dernière rencontre. Le Juif devait pavoiser et il serait bon de lui rabattre le caquet et de lui enlever ses illusions ! Mais Celim au téléphone insistait et Kemal de mauvaise grâce céda. Au volant de sa voiture il traversa la ville suffoquant sous les vents chauds et sablonneux du khamsin et gagna l'avenue plate et droite bordée des champs de Ghizeh conduisant aux pyramides. Le Mena House, le plus luxueux hôtel d'Égypte, se trouvait au creux de la dune montant vers Kheops et le Sphinx. Un convoi militaire anglais obstruait l'avenue. Quelques bons jurons allégèrent son humeur exécrationnel tandis que des coups de klaxon et la puissance de son véhicule lui permirent d'espérer rejoindre Celim avant ses invités.

Il arriva au Mena House avec quelques minutes de retard. Le grand hall du palace l'accueillit dans son ombre fraîche. Celim l'attendait dans le vaste salon tendu de velours grenat et décoré de jardinières d'où s'élevaient les palmes géantes de plantes vertes exotiques. Il était seul, attablé devant une boisson fraîche et des mezzés\*. Madame von Izenburg et sa fille n'étaient pas encore descendues de leur appartement, lui dit-il. Profitant de ce retard, Celim lui apprit que les deux femmes faisaient un voyage en Égypte, la situation en Allemagne n'étant pas des plus confortables. Sur la recommandation d'un parent de madame von Izenburg, égyptologue allemand renommé, elles avaient pu obtenir un visa. Mais de toutes façons l'on était à la veille d'un armistice et déjà les pourparlers de paix étaient engagés.

« Oui, fit Kemal, son sombre regard fixé devant lui, cette guerre calamiteuse s'achève. Elle a opposé les Turcs aux Arabes et détruit notre empire. Nous sommes les grands perdants. »

Un domestique enturbanné, vêtu d'une superbe livrée galonnée ornée d'une large ceinture, s'approcha la mine déférente.

Kemal commanda une boisson fraîche. La Turquie était ruinée, quel serait son futur ? se demandait-il.

« L'Allemagne doit rester notre alliée, fit-il songeur. Elle est trop engagée en Turquie sur le plan militaire et économique pour disparaître de notre avenir. »

Celîm acquiesça, lissant sa fine moustache. Il nota que Kemal pensait encore en Turc alors que l'Égypte était devenue un royaume quasi-indépendant. Levant les yeux il aperçut ses invitées.

« Les voilà !... » s'écria-t-il se dressant d'un coup de reins.

Kemal suivit son regard et demeura pétrifié. Mademoiselle Hermine von Izenburg, resplendissante de blondeur et de jeunesse s'avancait d'un pas royal. Longue et mince dans sa robe de satin ivoire, agrémentée d'un haut col de dentelles où jouait un collier de perles en sautoir, elle incarnait une apparition féérique qu'il contemplait ébloui, sans pouvoir en détacher les yeux. Soudain il la sentit si proche et si belle qu'il fut inondé d'un bonheur qu'il n'avait jamais ressenti. Grâce soient rendues à Dieu qui créa une œuvre aussi parfaite que cette beauté ! Instantanément il pensa : voilà ma femme, celle que j'attendais, c'est elle... celle qui me donnera des enfants qui ranimeront le vieux palais.

S'éventant avec un léger éventail de plumes blanches, madame von Izenburg s'approchait souriante, parée de la séduction finissante de la quarantaine et d'un léger embonpoint compensé par sa haute taille. Mais Kemal hypnotisé ne fixait qu'Hermine. Sa sveltesse, son port princier, son teint lumineux de rousse le retenaient prisonnier de son rayonnement.

Celîm, auquel le trouble de Kemal n'avait pas échappé, fit les présentations cérémonieusement, insistant sur les titres de son ami. Après les apéritifs on passa à table. La belle Hermine avait acquis de son oncle des notions d'archéologie qui embarrassaient Kemal, totalement ignorant sur ce sujet. Puis la conversation s'aventura sur la guerre. Il était clair qu'Hermine accusait les Arméniens d'avoir provoqué les Turcs par leur alliance avec les Russes et leurs demandes outrancières.

« Mais les pires sont les Juifs ! fit-elle une flamme vindicative dans ses yeux bleus. Ce sont eux qui ont poussé les Américains à entrer en guerre. Le Juif Henry Morgenthau n'a cessé de dénoncer à l'opinion publique américaine et mondiale les soi-disant sévices subis par les Arméniens.

— Pourquoi dites-vous soi-disant ? demanda Kemal avec un sourire enjoué.

— Parce que nous ne pensons pas qu'il faille croire un seul mot de ce que dit un Juif, déclara madame von Izenburg pour appuyer sa fille : Mon fils Werner, qui est officier dans la Wehrmacht, m'a écrit que le juriste André Mandelstam, un Juif russe, vient de publier tout un livre sur les Arméniens, l'empire ottoman et l'expansionnisme germanique. Rien que des calomnies pour salir notre armée dont le code moral est irréprochable. Si l'Amérique n'était entrée en guerre nous aurions vaincu les pays de l'Entente qui étaient à genoux. Et comble de l'outrecuidance, les Juifs réclament la Palestine ! Mais le Vatican ne le permettra pas. Et nous non plus...

— Qui nous ? fit Celim.

— L'Europe, les chrétiens et le monde musulman, répliqua Hermine avec un sérieux de petite fille appliquée. Nous nous allierons contre l'Amérique et les Juifs. Nous ne permettrons pas à cette engeance de s'approprier le berceau du christianisme et de se reconstituer en nation. De là ils voudront dominer le monde. »

Kemal l'écoutait avec indulgence et souriait devant l'indignation de la jeune fille. Il ne voulut pas la contredire. L'Amérique était entrée en guerre parce que l'Allemagne avait coulé ses navires civils et incité le Japon à l'attaquer. Mais Hermine poursuivait sur sa lancée. « Ce Morgenthau, cet ambassadeur juif américain s'est dépensé sans compter pour faire connaître au monde entier les punitions qu'avait values aux Arméniens leur attitude scandaleuse. Et ce Mandelstam, un autre juif ! un Russe qui plaidait pour leur cause ! »

L'indignation rosissait ses joues. Elle devait avoir vingt ans, se dit Kemal et lui approchait de la quarantaine. Son regard s'attarda sur son buste galbé voilé d'une mousse de dentelles. Un trouble le saisit, son regard remonta lentement et enveloppa la jeune fille

soudain frémissante à son côté, gagnée par son désir. Il perçut dans ses yeux une langueur consentante, sourit et revint sur un terrain neutre :

« J'admire vos connaissances sur la politique et l'égyptologie, lui dit-il et se tournant vers madame von Izenburg : Avez-vous visité déjà quelques sites ? »

Non... elles n'étaient arrivées que la veille mais l'oncle leur avait préparé un programme. La conversation courut sur les lieux pharaoniques les plus célèbres. Kemal et Celim n'avaient jamais songé auparavant à ces vestiges d'autres civilisations. Au moment de se quitter, Kemal demanda à madame von Izenburg la permission de lui téléphoner le lendemain.

Rentré chez lui, Kemal ne dort pas de la nuit, échafaudant mille plans pour séduire Hermine. Durant les deux semaines suivantes, tremblant de la perdre, il se mit au service de ces dames, les promenant d'un site à l'autre dans sa voiture. Ali ne reconnaissait plus son maître. Une allégresse inhabituelle avait chassé son humeur taciturne. Parfois, après des visites fatigantes, il les emmenait chez lui sous les ombrages ventilés du parc. Il se plaisait à les conduire à la rotonde fleurie comme s'il invoquait la présence de sa mère en ce lieu qu'elle avait aimé. Là, des domestiques en livrée chamarrée, attentifs à leur moindre désir, leur servaient des boissons et des mets rafraîchissants.

L'on parlait de tout et de rien. La jeune Hermine aimait étaler son érudition et s'efforçait de mémoriser les noms des pharaons. Quant à madame von Izenburg, très affectée par la défaite allemande, elle ne pouvait s'empêcher de discourir sentencieusement sur les qualités supérieures de la race germanique appelée à résoudre et diriger les affaires du monde, à civiliser les peuples sauvages et à peupler les lieux inhabités. Surtout le cataclysme actuel ne doit pas nous écraser ! disait-elle. Elle affirmait péremptoire qu'un large courant du parti national-socialiste dirigé par le général en chef de l'armée, Erich Ludendorff, qu'elle admirait passionnément, voulait continuer la guerre à tout prix et ne céderait pas aux pacifistes du parti Zentrum, catholique et proche

du pape. Ce parti, craignant qu'une prolongation de la guerre n'aggravât davantage les positions allemandes, militait pour une paix immédiate, mais à des conditions très favorables pour Berlin. L'Allemagne devait garder coûte que coûte l'Alsace-Lorraine, la Belgique et la Pologne. Le peuple allemand n'était-il pas prédestiné par ses qualités supérieures à dominer le monde, à conquérir des territoires, à en écarter les peuples inférieurs et médiocres pour peupler d'Allemands ces nouvelles terres ?

Kemal qui s'efforçait de gagner la confiance de madame von Izenburg l'écoutait vanter le mouvement pangermanique, son programme de colonisation de larges territoires français et russes dont les populations devraient être déplacées. Après tout le panturquisme s'était largement inspiré du pangermanisme. Tout en parlant et balançant nonchalamment son chasse-mouches, il notait l'émoi rougissant et le plaisir d'Hermine, conquise et flattée par ses attentions courtoises. Aussi durant leur séjour il ne négligea aucun moyen de les séduire et de les charmer. Au moment de les quitter il promit d'aller bientôt les visiter en Allemagne.

En rentrant à Munich madame von Izenburg savait vers quoi elle retournait : la honte, la défaite, la ruine. La révolution grondait. Les journaux rapportaient une multitude d'informations contradictoires, dénonçaient des complots ourdis par des bolchéviques ou par des partisans de l'empereur Guillaume II à Berlin même et dans l'armée. Les socialistes et les conseils ouvriers à Munich, conduits par le communiste Kurt Eisner, réclamaient l'abdication du Kaiser, la démission et le jugement des responsables qui avaient provoqué la guerre et l'avaient prolongée. Son mari et de nombreux membres de sa famille, tous impliqués dans le parti militariste responsable du déclenchement du conflit, se cachaient. Madame von Izenburg avait rapidement projeté ce voyage en Égypte pour protéger sa fille du drame familial. Sur le bateau, en parcourant les derniers journaux et dans les conversations des passagers, elle pressentait un sombre avenir pour son pays. Les États de l'Entente lui feraient payer cher la mort et les souffrances de millions de personnes. La presse déchaînée réclamait la pendai-

son du Kaiser. Elle soupirait et regardait sa fille : si jeune, si belle, quel serait son avenir ?

Madame von Izenburg n'était pas naïve. La passion de Kemal pour la jeune Hermine ne lui avait pas échappé et sa fortune semblait sans fond. Elle avait également observé l'attrait qu'il exerçait sur sa fille. Il était clair que les jeunes gens se plaisaient, mais Kemal était musulman. Quelle importance ? se dit-elle, il était si amoureux ! Au moins Kemal assurerait à sa fille la richesse, la sécurité et un train de vie digne de sa beauté.

Assise à l'ombre sur un transatlantique, le visage protégé par une large capeline blanche ornée d'une voilette mauve, elle se remémorait la dernière lettre de son fils Werner. Le jeune officier, touché par des éclats d'obus, achevait sa convalescence dans un hôpital militaire. Il lui parlait d'un soldat, un peintre, un certain Adolphe Hitler qui partageait son opinion : poursuivre la guerre et regagner les territoires perdus. Le général Ludendorff accusait les pacifistes et les traîtres à l'arrière d'avoir causé la défaite de l'Allemagne en lui enfonçant un poignard dans le dos par la capitulation. La résistance contre les Alliés s'organiserait autour de lui, écrivait Werner. Personne ne détestait les Juifs et les Français autant que lui.

Dans le train qui les menait à Berlin à travers des pays dévastés, Madame von Izenburg voyait défiler les villes industrielles noircies et ingrates couvertes par les nuages ferreux de novembre. Aux gares, elle frissonnait sous le regard haineux d'une soldatesque en déroute. Les convois étaient bourrés de soldats démobilisés, ils s'entassaient dans les wagons et même sur leurs toits. Le train traversait des villes aux maisons effondrées, des tranchées profondes hérissées de barbelés déchiraient des campagnes crevassées par les obus. Où allons-nous ? se demandait-elle angoissée et le palais de Kemal éclaboussé de lumière sous un ciel toujours bleu avec son armée de domestiques lui parut un paradis. Il leur fallait reconstituer leurs forces, maintenir les liens entre l'Allemagne et l'islam, le futur géant du pétrole, d'autant plus qu'à l'horizon pointait ce que dans son entourage on estimait le pire danger : la Palestine juive.

Mais le besoin irréprensible d'Hermine de parler constamment de Kemal interrompait ses sombres pensées.

« Comment le trouves-tu ? » lui demanda-t-elle incidemment dans l'une de leurs conversations.

La jeune fille rougit et ne répondit pas. Rassurée, sa mère se dit : tout est dans l'ordre, attendons la suite des événements. Elle n'attendit pas longtemps.

Kemal rongea son frein dans son palais vide. Hermine lui apparaissait partout, animant toutes les pièces de ses rires, de sa joie, de sa blonde jeunesse. Où qu'il allât, il la voyait devant lui et son amour croissait jusqu'à l'étouffer. Au bout d'un mois il se décida à partir, tremblant de se voir opposer un refus. À Berlin il demanda au colonel von Izenburg la main de sa fille. Il l'obtint. Kemal écrivit à Celim qu'il était le plus heureux des hommes. Le mariage fut célébré à Berlin et le voyage de noces ne fut pas très coûteux, dans une Europe en ruines. Dans le salon de sa suite au Savoy, Kemal apprit par le journal la fuite en Allemagne d'Enver et de Talaat, la destitution du Kaiser, l'abdication de l'empereur Charles d'Autriche et l'anarchie en Russie. Il posa son journal, laissa son regard errer : la guerre avait englouti quatre immenses empires. Qui l'aurait dit trois ans auparavant ! Un léger bruit lui fit tendre l'oreille... Dans la pièce voisine Hermine dormait encore. Un soupir de joie dilata soudain sa poitrine, il rentrerait au Palais avec Hermine, elle serait sa fierté. Dans la pièce, autour de lui, jeté çà et là sur les meubles par les étreintes amoureuses de la veille, s'étalait l'adorable désordre des colifichets, sous-vêtements, soieries et dentelles, langage affriolant et suggestif de la féminité émanant d'Hermine. Jamais il n'avait autant aimé, jamais il ne s'était senti aussi heureux. Avec Hermine tout redevenait possible. Leur amour né dans les ruines des empires effaçait les aigreurs d'une défaite humiliante.



## La paix : avril 1920 - août 1925

Les papiers crissaient. À l'écart, dans ses vêtements fripés de voyage qu'il n'avait pas encore ôtés, Élie s'égayait de l'impatience de Sarah défaisant l'emballage qu'il rapportait d'Italie. « Attention ici... coupe là », recommandait Isabelle, tandis qu'Ibram tendait les ciseaux. Un cri d'admiration s'éleva : un abat-jour en carton épais représentant la fresque des Rois Mages peinte par Gozzoli apparut.

Le soir, l'ampoule électrique éclaira d'un éclat féerique les princes byzantins éblouissants dans leurs brocards filigranés d'or et leur escorte de jeunes pages. Leurs visages animaient l'abat-jour posé sur une élégante colonnette en bois doré sculpté. Un phonographe, merveille technologique du siècle, jouait un air à la mode et Sarah envoûtée, assise contre Élie et enveloppée par son bras, contemplant l'abat-jour, ressentit ce soir-là une qualité de bonheur particulière.

Élie le regardait rêveur. Quand il l'avait acheté à San Remo où il avait accompagné Yabès, il n'avait pas perçu l'étrange coïncidence qui lui apparaissait soudain. Gozzoli avait peint cette fresque en 1459. Elle représentait l'empereur byzantin Jean VIII Paléologue accompagné du patriarche de Constantinople venus à Rome en 1438 pour demander au pape l'union des Églises et l'aide de la chrétienté latine contre l'invasion des Turcs. Et cinq siècles plus tard, en ce mois d'avril 1920 à San Remo, venait de se terminer la Conférence où les représentants d'Italie, de France, de Grèce, de Grande-Bretagne, de Belgique et du Japon consacraient la défaite de cet empire turc parti des steppes d'Asie centrale pour camper jusque sous les murs de Vienne.

Toutes les délégations des peuples écrasés, dépouillés, massacrés par le défunt empire s'étaient rendues à San Remo pour revendiquer leur indépendance devant les puissances victorieuses. Elles invoquaient les promesses du président Wilson et l'aide qu'elles avaient fournie aux pays de l'Entente pendant la guerre malgré les dangers. Elles rappelaient les hécatombes, l'esclavage et les déportations endurées par leur peuple durant les siècles d'occupation ottomane, les souffrances, les tortures et les massacres de la dernière guerre. Arméniens, Grecs, Assyriens, Juifs, faisaient valoir leurs droits historiques dans leur patrie. Ils parlaient des spoliations et des injustices subies sous un joug tyrannique durant des siècles et réclamaient la liberté et la souveraineté de leur peuple sur leur terre ancestrale.

Yabès avait pu obtenir pour Élie une carte de journaliste lui permettant de se joindre à la délégation sioniste. Réussirions-nous ? se demandait Élie, anxieux au point d'en perdre le sommeil. Les Arméniens avaient été lâchés par la Russie soviétique et les chrétiens assyriens invoquaient la morale, bien pauvre argument au regard du cynisme politique des grandes puissances. De plus ces demandes étaient conflictuelles car les Kurdes réclamaient un grand Kurdistan et les nationalistes arabes, représentés par des délégués chrétiens et musulmans, exigeaient la constitution d'un grand empire arabe sur la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Parmi ces délégations, on voyait ceux-là même qui, durant la guerre, avaient incité à l'extermination des chrétiens en Mésopotamie et en Syrie, à la famine au Liban, côtoyer les rescapés de leurs crimes. Forts de l'appui de puissants groupes économiques disposant d'intarissables finances et soutenus par des mouvements antisionistes américains et européens, les promoteurs de l'arabisme n'avaient à la bouche que la grande tolérance du califat arabe qu'ils rêvaient de substituer au califat turc. Ainsi les chrétiens nationalistes pro-sionistes étaient-ils combattus par ceux du nationalisme arabe. La France et le Vatican réclamaient l'internationalisation de la Palestine pour la soustraire à l'emprise anglicane et au sionisme, maugréait Yabès entre ses dents.

Certains prélats reconnaissaient ouvertement que la Palestine appartenait historiquement au peuple juif. Aucun chrétien, disaient-

ils, ne pouvait le nier sans nier aussi sa foi, puisque toute son histoire se déroulait au sein du peuple hébreu en Palestine. Mais c'était précisément pour cette raison que leur religion leur interdisait de laisser le « peuple déicide » déchu retourner dans sa patrie. Cette race devait être condamnée à vivre avilie et esclave parmi les nations jusqu'à sa conversion. Les discussions étaient vives car tous sentaient qu'en ce moment, en ce lieu, autour de ces délégations, se jouait l'avenir de l'Europe, de l'Asie Mineure, du Moyen-Orient et de l'Afrique.

Élie avait reconnu le Pr Picard venu avec les Juifs palestiniens. Non sans émotion il avait revu Rebecca Lourtiel à ses côtés, efficace et silencieuse comme à l'hôpital quatre ans plus tôt. Il la trouvait même plus belle qu'avant. Soudain intimidé il était resté à l'écart, fuyant le regard prenant de la jeune femme qui s'attardait sur lui. Le reconnaissait-elle ? S'était-elle mariée ? se demandait-il. La compétence des chefs sionistes palestiniens et européens et leur maîtrise de dossiers complexes l'émerveillaient. Jamais les Juifs raïas, trop effacés par une longue servitude, n'auraient eu cette audace. Il chercha Georges et s'étonna de son absence.

Robert avait repéré Élie dans la délégation sioniste. Très à l'aise et beau parleur, délégué d'un groupe communiste antisioniste, il venait souvent le haranguer. « Petit-bourgeois, faisait-il, la moue méprisante, les nations c'est fini, nous devons travailler à la fraternisation des peuples, abolir les frontières, éliminer le capitalisme et les superstitions religieuses. Je m'opposerai de toutes mes forces à un État juif ! Nous voulons la dictature du Proletariat universel. » Élie haussait les épaules et lui tournait le dos, non sans une certaine antipathie, ayant remarqué ses manèges autour de Rebecca. Ces communistes, quelle plaie ! pensait-il, se remémorant les rages de Karlskov. Celui-ci était-il encore en vie, malgré la guerre et les purges révolutionnaires russes ?

Les contacts de la délégation sioniste avec celles de chrétiens du Liban, de Syrie et de Mésopotamie étaient amicaux. Certains parmi eux étaient favorables à un État juif mais n'osaient pas trop le montrer. Élie alla s'enquérir auprès d'eux de Georges Tamin, quelqu'un l'avait-il vu en Syrie ? Après la percée militaire britannique, il était

allé à Damas visiter la communauté et s'était renseigné. Mais dans ce pays arriéré couvert de ruines, il n'avait vu que des Juifs et des chrétiens apeurés, les yeux baissés, marchant furtivement. Des souvenirs d'horreurs appesantissaient l'atmosphère. Se pouvait-il que Georges eût été pris dans une rafle, fusillé sur un chemin ? Les gens hochaient tristement la tête, il y avait eu tant de morts, civils et militaires ! Des villes, des villages chrétiens avaient été vidés de leurs habitants, des orphelins erraient par les chemins, oubliés même de leurs noms. Personne ne savait qui avait survécu aux déportations et aux exécutions de masse. Mêlé à ces délégations, il nota qu'un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'un costume sombre le fixait intensément. À un moment, il lui fit discrètement signe de le suivre à l'écart.

« Celui que vous cherchez, lui glissa-t-il à voix basse, je l'ai rencontré. Ses idées soulevaient la colère des nationalistes arabes chrétiens, surtout ceux de Palestine, qui poussaient les Turcs à traiter les Juifs comme les Arméniens. Ils l'ont dénoncé aux Turcs car il les mettait en danger. Personne n'était à l'abri d'arrestations ou d'exécutions arbitraires, on vivait dans la terreur, sur le qui-vive. Une nuit les soldats turcs vinrent le chercher et l'emmenèrent avec un convoi qui partait pour Deir ez-Zor où les chrétiens étaient abandonnés à la soif, à la faim, aux sévices et aux bêtes sauvages. Mais il paraît qu'il aurait survécu car on le revit errer çà et là, il semblait devenu fou et avait perdu la mémoire. Nous chrétiens, nous devons nous méfier même de notre ombre, nos ennemis s'efforcent de nous diviser et corrompent nos chefs pour nous détruire. Que Dieu vous vienne en aide ! Même Fayçal, le fils du schérif de la Mecque, ambitionne le titre de calife et réclame un grand empire arabe sur tout le Moyen Orient, alors qu'il est un prince d'Arabie. Pourtant les alliés ont reconnu l'indépendance de l'Arabie qui n'est plus vassale de la Turquie. Mais lui prétend que les Arabes font partis des peuples opprimés par les Turcs, alors qu'ils furent toujours en leur faveur et leurs auxiliaires dans leurs pires besognes ! Malheureusement beaucoup de chrétiens ici le soutiennent. »

Ces nouvelles atterrèrent Élie. Sa dernière rencontre avec Georges à Boulak devisant tranquillement en sirotant un café à

la cardamone était-elle donc si ancienne ? Comment n'avait-il pas vu alors se dessiner les processus qui conduiraient à la guerre ? Six ans seulement mais il lui sembla soudain que ce temps appartenait à un autre monde. Il se souvint des courtes lettres toujours pleines d'espoir de Georges. Il voulait lui transmettre un message, maintenir leur amitié, comme s'il anticipait sa disparition le jour où il rejoindrait les siens. Si telle était la situation dans les communautés chrétiennes comment pourraient-elles affronter les immenses défis de l'avenir ?

« On nous colle une identité qui n'est pas la nôtre, expliquait son compagnon à voix feutrée. C'est celle de nos conquérants et oppresseurs. C'est une autre façon de nous asservir et maintenant, plus nous travaillons pour qu'ils obtiennent un État plus nous détruisons notre avenir. Nous n'avons jamais eu de grands penseurs politiques parce que pour des raïas penser à la politique est une condamnation à mort. Est-ce que la réflexion n'est permise qu'à l'homme libre ? Nos chefs ne sont que des courtisans raïas vendus au plus offrant. L'issue de cette guerre déterminera notre avenir. Et nous ne sommes pas prêts. Nous sommes tous sous le choc de ces crimes inhumains que nous avons vécus. Heureux d'en avoir réchappé ! Mais demain ? Nos clergés continuent à nous représenter, mais ils ne font que répéter des consignes qu'ils reçoivent des puissances européennes qui nous utilisent selon leurs intérêts.

— On peut les comprendre, fit Élie, ils ne sont pas en situation de parler. Dans un champ de décombres, il n'y a que le silence.

— Malgré tous nos morts et nos sacrifices nous ne retirerons aucun avantage, parce que nous n'avons ni leaders ni alliés. Ceux qui parlent sont ceux qui sont corrompus. Ils s'aplatissent devant les musulmans parce qu'ils sont terrorisés. Le Vatican refuse que l'orthodoxie ou le communisme russe aient un contrôle sur les Balkans. Et le pape compte sur l'Allemagne pour renforcer la Papauté dans une Europe tentée par le scepticisme religieux et l'anticléricalisme. Que Dieu nous vienne en aide ! » murmura-t-il et jetant de craintifs regards alentour, il quitta rapidement Élie.

Le jeune homme l'avait suivi des yeux, il reconnaissait cette démarche courbée, ces regards furtifs. La peur émanait de toute sa personne et il lui sut gré de son effort pour lui parler car la peur du raïa imbibait tout son être. Et pourtant on était en temps de paix et en Italie ! Cette rencontre lui laissa une profonde tristesse toute la journée. Parmi les délégations de juristes et de diplomates chargés des travaux préliminaires aux traités de paix, Élie avait reconnu André Mandelstam et s'était souvenu de son optimisme à sa conférence : « La Paix serait garantie par le Droit », avait-il dit. Mais quel Droit ? Droit et justice ne sont pas synonymes. Il avait vu son livre sur les étalages et s'était empressé de l'acheter.

Les villes européennes elles-mêmes montraient les ravages de la guerre, terres calcinées, maisons effondrées, décombres partout. Des enfants en haillons côtoyaient des infirmes en uniforme militaire élimé, mendiant la sébile à la main. La misère était omniprésente. L'Italie pleurait 600 000 morts, des dettes écrasantes, la poussée du communisme, l'émergence d'un parti populaire catholique puissant et antisémite et la popularité croissante d'un certain Benito Mussolini, chef d'un parti fasciste. Mais le dernier soir tout le monde fut optimiste. La conférence de San Remo avait conclu ses travaux préparatoires pour le Traité de Sèvres prévu quatre mois plus tard. Les Grecs, les Arméniens, les Assyriens et les Kurdes récupéreraient leur indépendance dans des territoires découpés dans l'empire ottoman défunt. Le peuple juif pourrait établir son Foyer national en Palestine, sa patrie millénaire. Les Arabes du Hedjaz devenaient indépendants de la Turquie, les peuples de Syrie, de Mésopotamie et d'Afrique du Nord se voyaient attribuer d'immenses territoires après une période transitoire de mandats. L'Égypte devenait indépendante. Les principes de Woodrow Wilson seraient respectés : libération des peuples opprimés, grands et petits, inviolabilité de la sécurité et liberté de croyance, égalité des nations qu'elles fussent puissantes ou faibles et respect de leurs droits et de leurs libertés. Bientôt serait créée une Société des Nations pour veiller à l'exécution de ces principes et bannir la guerre à jamais.

Tard dans la nuit des délégués sionistes et chrétiens avaient fêté ensemble les promesses d'un État juif, d'une Arménie et d'une Assyrie libres. À l'improviste Mandelstam était venu les rejoindre quelques instants pour trinquer avec eux à une ère de paix et de prospérité, à la libération des peuples d'une tyrannie millénaire. Il fut applaudi et ovationné. L'on avait bu, l'on avait chanté le chant des esclaves hébreux de l'opéra Nabucco, le chianti avait coulé dans les gosiers et les spaghettis n'avaient jamais été aussi délicieux. Oui... ce serait la dernière guerre ! La paix était belle, on fabriquerait des charrues avec les épées, le temps de la souffrance était passé, les femmes ne seraient plus veuves ni les enfants orphelins, ensemble et libres on construirait un avenir brillant. Ce serait le début de l'ère messianique. Les chrétiens antisémites panarabes étaient absents et Élie pensa : une autre tyrannie commence. En Palestine les Arabes venaient de s'attaquer aux Juifs pour exiger l'annulation de la déclaration Balfour, ils en avaient tué cinq et en avaient blessé deux cent onze avec femmes et enfants.

Behor avait silencieusement écouté son fils décrire son séjour à San Remo. Il parle comme dans un rêve, pensa-t-il devant son visage transfiguré et ses yeux clairs brûlant d'un feu intense. Vivait-il sur une autre planète ? Il ferma les yeux, irrité et anxieux devant tant d'inconscience. Ne voyait-il pas que le sionisme activait un antisémitisme toujours plus menaçant depuis l'acquittement d'Alfred Dreyfus et surtout depuis le Congrès sioniste de Bâle ? Mon fils est fou, se dit-il. Avait-il déjà oublié les désordres, les incendies, les morts causés en Égypte par la révolte nationaliste de Saad Zaghloul et son expulsion forcée par les Anglais survenus l'année précédente ? Dirigée contre l'occupation anglaise en Égypte, l'insurrection vite gagnée par un fanatisme populaire incontrôlable avait fait trembler les minorités religieuses et étrangères. Une certaine presse arabe se déchaînait contre le sionisme. En Palestine le clan des Husseinis, soutenu par des factions chrétiennes, avait provoqué des émeutes meurtrières. Même l'administration anglaise en Palestine était divisée, la France et la Grande-Bretagne s'affrontaient, l'opposition au sionisme était quasi générale. Juste avant la conférence de San

Remo, les Arabes s'étaient jetés sur les quartiers juifs de Jérusalem, incendiant, massacrant, pillant. Cette conférence de San Remo était un piège ! un mirage ! un miroir aux alouettes, une terrible facétie de l'histoire, son fils subirait-il le destin de son père ? C'était maintenant, maintenant qu'il devait changer de voie ! Les circonstances économiques de l'après-guerre favorisaient le développement des grosses fortunes mais aussi le mieux-être d'une bourgeoisie cosmopolite. Élie devait s'intégrer au monde commercial, sortir de ses rêves irréalistes. Prétextant la fatigue, Behor se retira tôt mais sa mine soucieuse et son silence contrarièrent Élie.

Behor eut un sommeil agité. Son fils se mettait à nouveau en travers de ses ambitions. Depuis qu'il avait obtenu le titre de Bey et qu'il s'était impliqué dans la vie de la communauté, l'existence des Salem avait pris un tour plus mondain. Souvent invités à des dîners en ville, Behor et Isabelle avaient rénové leur intérieur et donnaient de magnifiques réceptions. Isabelle commandait aux jeunes lingères juives éduquées dans les écoles communautaires des draps de lin incrustés de broderies, de magnifiques nappes complétées par des serviettes assorties où leurs initiales IBS incrustaient leurs entrelacements de dentelles brodées. Des domestiques supplémentaires étaient engagés les jours de réception et Sarah un peu désorientée par tous ces changements sentait plus que jamais l'ascendant de sa belle-mère.

À San Remo Werner von Izenburg, qui aimait aussi se faire appeler Abdallah, avait remarqué Élie parmi la foule des délégations venues de nombreux pays. Toujours sur le qui-vive, à l'affût de leur présence, il n'oubliait jamais les Juifs qu'il repérait. Il abhorrait particulièrement ceux qui, comme Élie, étaient beaux et séduisaient par leur physionomie ouverte. Leur insouciant bonheur lui semblait une usurpation qu'ils ne méritaient pas, une effronterie de plus et un larcin. Kemal lui avait déjà parlé sur un ton d'indulgence condescendante de son ami juif, un hurluberlu sioniste. Werner l'écoutait, glacé, saisi de répulsion.

Werner s'était joint à la délégation du nationalisme arabe. Il arrivait à San Remo directement de Jérusalem. Juste avant l'ouverture



des travaux de la conférence, il avait organisé avec son ami Amin al-Husseini, jeune officier ottoman avec lequel il s'était lié, les massacres perpétrés par des bandes arabes dans les quartiers juifs de la ville. Manière de rappeler au monde que malgré l'écrasement des Turcs, les Juifs seraient exclus de Palestine. Sa mission consistait à se joindre aux délégués pour collecter un maximum d'informations.

Le jeune officier allemand démobilisé, désormais associé à l'arabisme, s'était souvenu de Negib Azoury qu'il avait souvent vu à Paris. Il écrivait alors un livre au titre prometteur, *Le Péril juif universel*, malheureusement interrompu par sa mort. Il ne pouvait croire que les Juifs auraient la Palestine alors que l'Allemagne, la Russie tsariste et la France avaient investi tant d'efforts et d'argent pour arracher au sultan des terrains afin d'y élever des établissements consacrant leur influence politique et religieuse. Et ce seraient les Juifs qui gouverneraient le pays ? Folie délirante ! Non, les Juifs ne s'empareraient ni de Jérusalem ni de la Palestine. Plutôt la donner au Prince Fayçal d'Arabie. C'était le mot d'ordre donné aux catholiques. Et à nouveau les amoncellements de cadavres arméniens sur les routes d'Irak et de Syrie lui revenaient à l'esprit. Oui... on s'occuperait de l'insolence juive.

Aimanté par son aversion antijuive, Werner s'approchait et se mêlait souvent aux délégués sionistes, l'oreille aux aguets. Beaucoup parlaient le yiddish qu'il comprenait parfaitement. Amer, il observait le dépeçage de l'empire ottoman auquel l'Allemagne n'aurait aucune part. Dissimulé parmi ses amis arabes, il avait enduré les affres des rapports et des plaidoiries des Arméniens, des Grecs et des Assyriens. Durant la guerre l'officier allemand avait vu les Kurdes et les Arabes déchiqueter et se nourrir des dépouilles de ces hérétiques dont il méprisait la faiblesse. Disséminée partout dans l'empire ottoman, témoin de tous les massacres, l'armée du Kaiser n'avait jamais aidé les victimes. Et maintenant Werner se ralliait à leurs bourreaux. Mais la politique s'encombre-t-elle jamais de scrupules moraux ? Cela était le passé ! Ces peuples exterminés par centaines de milliers ne ressusciteraient pas. Comme le disait le pape Benoît XV, il fallait empêcher

à tout prix les Grecs de s'emparer de Constantinople, de triompher à Sainte-Sophie. Le turban plutôt que la tiare ! Les Grecs ne camperaient pas sur le Bosphore ! Mieux valait garder les Turcs comme amis et alliés de l'Allemagne dans l'après-guerre. Tous ces Assyriens, ces Arméniens... du menu fretin raïa qui s'agitait mais serait incapable de créer et maintenir un État. Beaucoup sympathisaient lamentablement avec le sionisme. En Allemagne dès avant la guerre, même des ministres, des diplomates allemands soutenaient ce mouvement. Folie ! L'Allemagne devait s'allier au grand empire arabe en gestation. L'islam était l'avenir de l'Allemagne, l'arme germanique contre les empires coloniaux français et anglais. Quant à l'insolence juive... on saurait quoi en faire ! Les vainqueurs avaient beau jeu d'incriminer l'Allemagne pour les massacres des Arméniens, mais dans dix ans qui encore en parlerait ?

Car le pire était à venir, cet État juif, ce péril universel qui se profilait et qu'il fallait impérativement supprimer. L'antisémitisme de la presse était insuffisant, il fallait passer à autre chose de plus radical depuis que la Déclaration Balfour donnait corps et consistance à l'émergence de cet État. Mettre au point une stratégie d'opposition au niveau européen et arabe, unissant chrétiens et musulmans. Plus que jamais une coalition germano-arabo-vaticane s'imposait. Werner savait que les guerres et les défaites infligées au monde musulman en Afrique, en Europe et en Asie par les Européens avaient intensifié la haine contre eux. Or c'étaient les Juifs, non les Européens, le véritable danger. L'ennemi de l'islam était le sionisme qui prétendait étendre le royaume juif jusqu'à l'Euphrate et éliminer le noble califat arabe. Créer cette nouvelle alliance pour ce nouveau terrain de guerre.

Arborant un air distrait Werner suivait assidûment les mouvements et les discours de la délégation sioniste. Chaque soir il les analysait dans des rapports pour ses contacts au Vatican et pour Matthias Erzberger, chef du parti allemand Zentrum qui rassemblait les catholiques allemands sous l'autorité papale. Erzberger était devenu ministre sans portefeuille du chancelier Philippe Scheidemann, lui aussi membre du Zentrum. Pendant toute la

guerre il avait maintenu le lien entre Berlin et le Vatican, la Curie espérant faire de la Palestine une chasse-gardée germano-italienne et en exclure l'hérésie missionnaire anglicane.

Mais qu'était l'Allemagne ? songeait Werner avec amertume. Saignée à blanc par les réparations, foulée aux pieds, dépouillée de tous ses droits, pillée par les Alliés, déchirée par ses dissensions internes anarchiques et menacée par le péril bolchévique, comment se relèverait-elle ? ! En dépit d'un parti allemand favorable au sionisme, Erzberger avait obtenu du pape un discours envoyé d'urgence aux nations pour les convaincre d'empêcher la constitution d'un État sioniste en Terre sainte et de s'opposer à la conquête de la Turquie d'Asie par le protestantisme missionnaire anglo-saxon. Ses prélats avaient tonné contre l'envahissement des Juifs, leur or et leur richesse corruptrices.

À la conclusion des travaux à San Remo, l'incorporation de la Déclaration Balfour dans les Résolutions finales de la Conférence l'accabla. Seul espoir : les Arabes ! Il connaissait parmi eux de nombreux officiers engagés pendant la guerre dans les armées ottomanes sous le commandement allemand en Syrie, en Mésopotamie, en Palestine. Malgré la débâcle, il fallait maintenir ces liens forgés dans les batailles car il y aurait d'autres batailles. Il écrivit à Khazem al-Husseini que rien n'était perdu et qu'après sa visite à la Curie à Rome il les rejoindrait à Jérusalem pour activer le combat antijuif.



Quelques mois plus tard l'inclusion de la Déclaration Balfour dans le traité de paix avec la Turquie du Traité de Sèvres emplit Werner d'amertume. Cette nouvelle fut accueillie en Europe et aux États-Unis par une explosion de joie délirante des juifs et des chrétiens sionistes. Le Comité exécutif de l'Organisation mondiale sioniste décréta que la semaine débutant avec la fête du don de la Thora au Sinai (Chavouot) serait célébrée comme la Semaine de la Délivrance du peuple juif. Toutes les communautés de la diaspora, petites et grandes, furent invitées à fêter ensemble durant cette

semaine la fin de l'exil et la reconnaissance des droits légitimes et des aspirations du peuple juif en Palestine, sa patrie historique.

Dès son retour au Caire où cette nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, Élie fut pris dans une avalanche de célébrations joyeuses organisées par toutes les communautés du pays. Les gens accouraient de toutes parts pour entendre les discours de célébrités venues d'Europe ou d'Amérique. Des délégations des communautés du Caire et d'Alexandrie allèrent exprimer leur gratitude au commandant en chef britannique Sir John Maxwell. Dans le vieux quartier juif tout illuminé, les orateurs se succédaient : « Sommes-nous prêts, organisés ? Avons-nous un idéal commun ? Comment contribuer au grand mouvement de renaissance nationale ? » demandaient-ils. Des groupes de musulmans et de chrétiens criaient « Vive la nation juive ! » et les Juifs répondaient « Vive l'Égypte libre ! » Des délégués du Wafd, parti nationaliste égyptien qui rassemblait musulmans, chrétiens et juifs, assistaient à ces festivités qui attiraient des milliers de personnes enthousiastes dans des salles immenses. Et quand Élie voyait des personnalités politiques musulmanes assises à la tribune entre les drapeaux égyptien et juif et qu'il écoutait leur discours d'approbation, il se disait une fois de plus que son père avait tort et qu'il appartenait au siècle passé.

Chacun ressentait une joie profonde et infinie. L'on s'accoutait avec des sourires et des congratulations réciproques. L'heure de délivrance avait sonné ! Au cours des mois suivants, Sarah ne vit pas souvent son mari mais du moins elle s'amusa aux bals, loteries et autres réjouissances destinées à la collecte de fonds pour le Yichouv. Élie l'accompagnait parfois mais elle le savait absorbé par les divers projets d'activités littéraires, artistiques, musicales, sportives qui s'échafaudaient et dont il lui parlait, cherchant à l'y intéresser. Parfois, il lui disait l'air soucieux, que cette victoire pourrait s'avérer provisoire. L'administration militaire britannique en Palestine n'était pas favorable à la Déclaration Balfour et réclamait son annulation. Ses hauts fonctionnaires écrivaient au ministère des Colonies que le soutien du gouvernement au sionisme suscitait l'animosité des chrétiens et des musulmans contre l'armée et la Grande-Bretagne.

En Angleterre même, cette politique stupéfiait et irritait des éléments influents de la société qui voulaient à tous prix une politique de conciliation avec les musulmans. Les promoteurs de la Déclaration Balfour étaient sans cesse sur la défensive et rien n'était gagné. Dans toute l'Europe, de puissants mouvements antisémites désavouaient bruyamment leur gouvernement pour avoir accepté la réhabilitation du peuple juif. L'éventualité que les Juifs puissent vivre libres et souverains dans leur pays comme tous les autres peuples les assomait comme un coup de massue et une insulte à leur dignité. Elle révolutionnait si profondément les conceptions qui pendant quinze siècles avaient déterminé et organisé l'opprobre et l'humiliation des Juifs et leur exil, qu'ils se sentaient détruits comme par la foudre.

Au club Herzl on suivait de près les tractations entre les Puissances sur le partage des dépouilles de l'empire ottoman. Déjà Fayçal faisait volte-face et s'opposait au sionisme. En Palestine une nouvelle organisation, le Haut Comité arabe s'était créée. Elle réunissait musulmans et chrétiens, multipliait les émeutes et les attentats. Celles de 1921, après les horreurs de 1920, tuèrent quarante-sept Juifs et en blessèrent cent quarante-six.

« Ceux-là on les connaît, commentait Yabès, ils ne cesseront pas de nous harceler. Mais je reste optimiste. Aucun pays n'a fait opposition au Traité de Sèvres. Même la France, bravant le puissant parti antisémite, s'y était déclarée favorable dès juin 1917 par la voix de Jules Cambon, son ministre des Affaires étrangères et d'autres ministres. Allez... ne t'inquiète pas.

— La Grande-Bretagne peut nous laisser tomber comme elle a sacrifié les Arméniens en 1895-1896 pour se concilier les musulmans de son empire », objectait Élie.

Yabès refusait de s'alarmer. Mais un matin il alla rejoindre Élie au club Herzl et le visage fermé tira une chaise et s'assit à sa table. Élie poussa devant lui un journal où s'étalait un titre : « La Grande-Bretagne décide de retrancher quatre-vingts pour cent du territoire palestinien pour calmer l'opposition arabe. Ce nouvel État arabe en Palestine deviendra l'émirat de Transjordanie gouverné par le prince Abdallah du Hedjaz et sera placé sous mandat britannique. »

« Que fera Weizmann ? demanda Élie. La Palestine devient minuscule.

— Nous ne pouvons qu'accepter, fit Yabès après un silence. Les Juifs n'auront pas le droit d'y émigrer, seulement les chrétiens. C'est le nouvel État palestinien islamo-chrétien. »

Oui, rien n'était encore gagné, pensa Élie. La déclaration Balfour serait-elle un piège ? Les délibérations avec les Turcs continuaient et leurs victoires en Transcaucasie modifiaient les plans du traité de Sèvres. La Russie bolchévique avait abandonné aux Turcs les territoires peuplés d'Arméniens et les Alliés s'abstenant d'envoyer des renforts, les armées turques et azéries s'étaient emparées de Bakou, pillant et violant la population arménienne et massacrant environ vingt mille Arméniens. Combien fragile était la sécurité des communautés raïas de Mésopotamie et de Syrie ! Sur ces terres où avaient été commis les pires crimes contre des centaines de milliers d'innocents, Français et Anglais établissaient les frontières de nouveaux pays dont ils avaient reçu les mandats, l'Irak pour les Anglais et la Syrie pour les Français. Déjà par deux fois la communauté juive de Bagdad, sous le choc des atrocités, avait demandé en vain le privilège de recevoir la citoyenneté britannique.

« Tu te souviens, dit Élie, de ces toasts portés à l'Arménie libre à San Remo ? à l'Assyrie ? Où sont-elles, existeront-elles ? Est-ce qu'Israël sera une seconde Arménie ? »

Élie et Yabès attendirent avec angoisse les décisions qui seraient définitives au Traité de paix de Lausanne, le 24 juillet 1922. Ce jour-là le club était rempli et on n'entendait pas un son : tous les membres étaient suspendus à la radio. Puis il y eut un immense hurra ! Les gens les larmes aux yeux tombèrent dans les bras les uns des autres en se congratulant, ils riaient et pleuraient, les bouteilles de champagne qui attendaient dans la glacière furent débouchées, les verres remplis et il n'y eut plus que de la joie. La fin de l'exil ? On ne pouvait y croire ! Oui... le début d'une ère messianique. Dans l'euphorie générale Yabès, grimpé sur une estrade, fit un grand discours et quand il déclara : « La réalisation du Foyer national juif en Eretz Israël est non seulement une obli-

gation du mandat, mais aussi une obligation internationale ! » la salle s'emplit d'un tonnerre de hurras et d'applaudissements.

Le Conseil de la Ligue des Nations rassemblé à Lausanne reconnaissait officiellement les liens historiques du peuple juif avec sa patrie la Palestine et confirmait son droit d'y constituer un Foyer national. Aucune nation n'y avait fait objection, excepté le Vatican. Le traité confiait le mandat de la Palestine à la Grande-Bretagne avec l'obligation d'instituer et de développer le Foyer national juif. L'Égypte obtenait son indépendance, le chérif de la Mecque, Hussein ben Ali, ancien vassal de la Turquie, devenait roi du Hedjaz et les Arabes recevait l'Irak, la Syrie, le Liban, la Transjordanie et la Libye. La Turquie s'était tellement agrandie qu'elle avait effacé l'Arménie, l'Assyrie et le Kurdistan. Élie pensa alors à Georges, à Younès, aux martyrs chrétiens et sentit la détresse vider son corps.



Les traits tirés par des nuits d'insomnie, Younès grimpa difficilement les deux étages. Sa poitrine se déchirait et son esprit éclatait d'angoisse et de souffrance. Il frappa doucement les trois coups du code à la porte de Georges et attendit longtemps avant qu'elle ne s'ouvre. Sa chemise trempée de sueur collait à sa peau. Son regard rapide effleura le visage couvert de larmes que Georges n'avait plus la force de dissimuler. Il ne lui apprendrait rien, il était au courant.

Younès jeta sur la table le journal qu'il tenait et sans mot dire s'assit. Georges reprit sa place et le visage dans ses mains, sanglota. Une houle forte, violente soulevait sa poitrine. Younès alla s'affairer devant la cuisinière et rapidement avec des gestes précis prépara un repas. Il n'avait jamais cru à cette grand Arménie, à un soutien des Puissances européennes aux chrétiens, mais Georges, lui, y croyait. Même après la trahison de la Russie bolchévique restituant aux Turcs les territoires transcaucasiens que des milliers d'Arméniens avaient défendus de leur sang et de leurs corps. Et maintenant... après les promesses, la félonie et l'abandon général. Il rangea la vaisselle et s'esquiva sans bruit.

Le soir tombait quand Georges reprit ses esprits. De combien de morts émergerait-il ? Combien un homme peut supporter ? Seigneur aie pitié ! laisse-moi partir dans la poussière avec tous les éprouvés et les innocents exterminés par le glaive. Survivrait-il à l'Arménie défunte ? Comment expliquer que l'Amérique, la France et la Grande-Bretagne effacent, dans le traité de Lausanne tout juste signé, l'Arménie du Traité de Sèvres créée trois ans auparavant par les mêmes nations. Le Kurdistan aussi disparaissait. Les Puissances victorieuses étaient désormais maîtresses de ces énormes territoires qu'avaient conquis les hordes d'Arabie détruisant les civilisations et puis deux à trois siècles plus tard les tribus turques déferlant d'Asie. Difficilement les peuples indigènes chrétiens et juifs, s'accrochant qui à un mont, qui à un rocher ou survivant presque esclaves au fond d'oasis ou de grottes, avaient résisté exsangues ici ou là aux massacres, aux déportations, aux pillages. Et puis il y avait eu ce grand rêve de liberté, noyé lui aussi dans le sang. Pourquoi ? pourquoi ? se demanda Georges. Et maintenant autour de lui, tout n'était que cendres. À un délégué arménien, un diplomate anglais avait répondu : « Oui nous vous avons fait des promesses... mais nous ne voulons plus la guerre. Nos peuples sont épuisés. » Et ils avaient abandonné les Arméniens aux Turcs et aux Azéris. La politique faite par des messieurs fumant des cigares, enfoncés dans les beaux fauteuils de cuir des Ministères, serait-elle plus cruelle que les guerres ? Oui... les temps de la Bête, la terre entière la suit. Tous se prosternent devant elle, tous l'acclament, tous l'adoreront, elle a le pouvoir sur tous les peuples. Les rois et les nations sont tous d'accord pour lui remettre leur puissance et leur pouvoir.

Il tira à lui le journal laissé par Younès. Les Alliés découperaient dans l'empire ottoman de nouveaux pays dont ils traceraient les frontières : Irak, Syrie, Liban, Palestine, Transjordanie. Ces pays seraient administrés par des mandats dans l'intention de les préparer à l'indépendance. Comment les Anglais et les Français qui étaient rivaux, gouverneraient-ils des tribus hétérogènes d'émigrés musulmans originaires de différentes régions, venues



remplacer les Arméniens et les autres populations chrétiennes déportées et exterminées ? Comment pacifier et reconstruire avec des clans auxquels l'idée de nation ne disait rien ? Comment transférer des pouvoirs importants à des chefs de tribus qui ignoraient l'exercice d'un gouvernement équitable et l'égalité devant la justice ? Ces populations qui prendraient le pouvoir étaient incapables pour assumer de telles responsabilités gouvernementales et administratives. En Irak tout était à créer, écoles, universités, institutions scientifiques. Après l'extermination des larges poches des indigènes chrétiens, un gouvernement conforme à la majorité rétablirait une conception théocratique de l'État incompatible avec la notion de droits égaux entre musulmans et non-musulmans. Et malgré les promesses et l'aide fournie aux Alliés pendant la guerre par les chrétiens assyriens, chaldéens et nestoriens, le gouvernement anglais ne leur concéderait probablement aucune protection.

Après plus de quatre ans d'une guerre d'extermination, car les combats avaient continué au Caucase, les chrétiens raïas étaient les grands perdants. Ils avaient aidé les armées alliées et combattu dans leurs rangs. Ils avaient souffert les déportations, l'esclavage, les supplices et la mort dans l'espoir de vivre libres et en sécurité dans au moins une partie de leur pays ancestral, et finalement ils ne recevaient rien. Même les sionistes n'avaient obtenu qu'un tiers du territoire total de la Palestine. Et le leur donnerait-on vraiment ? Fayçal d'Arabie devenu antisioniste réclamait un grand royaume arabe sur tout le Levant. Les Églises, les partis antisémites d'Europe criaient au scandale et diffusaient jusqu'aux États Unis un pamphlet haineux et faux, *Les Protocoles des Sages de Sion*. Élie s'était réjoui trop rapidement. C'était bien son côté naïf et enthousiaste ! Oui il y avait eu des réjouissances et des fêtes officielles avec des notables chrétiens et musulmans. Mais d'un autre côté tous ces Juifs assassinés en Palestine et ces émeutes suscitées en sous-main par les militaires et les fonctionnaires anglais qui refusaient le Foyer national... Comment croire à la réalisation de l'État juif quand ils en avaient déjà retranché les trois-quarts ? On trouverait le moyen d'acculer les Juifs, de leur empoisonner l'existence et de les harceler jusqu'à

ce qu'ils disparaissent. On les haïssait avant la Déclaration Balfour, maintenant qu'ils voulaient construire leur État, on les exterminerait.

Où était l'Arménie ? Où était l'Assyrie ? La guerre était venue comme une grande marée de sang emportant les rêves des naufragés. Et lui, laissé sur le rivage ne voyait que des décombres. Se réveillerait-il de ce cauchemar ? Tant de morts... tant de souffrances... et rien d'autre devant soi que l'avenir calciné. Le bolchévisme avait abandonné les Arméniens aux Turcs tandis que Lénine enterrait la sainte Russie par la révolution et la dictature du prolétariat. « Seigneur ! mon âme est étamée. Tu m'as passé au feu, je ne suis qu'un tison ardent qui ne donne que des cendres... Seigneur rends-moi la prière » supplia-t-il.



Le soleil estival desséchait les gazons. Les fleurs tombées des flamboyants ensanglantaient le parc. Entre les deux hommes l'air comme vidé immobilisait le temps. Sur le visage attentif d'Élie, seule l'ombre légère du jacaranda remuait. À deux mètres de lui, Kemal s'adossait à un tronc, les yeux au loin. C'était le même homme basané, la même tête couronnée d'une magnifique chevelure noire frisée, le même corps massif dégageant une force animale. Et pourtant un pli à la lèvre inférieure, une ombre indéfinissable dans le regard imprimaient à sa physionomie une gravité inattendue. Élie sondait la détermination martelée dans le visage mûri, tressaillant aux cassures de sa voix.

« Ne crois pas, disait Kemal, que les Juifs auront la Palestine. Je sais, tu peux penser que dans les terres d'Europe, où l'islam durant des siècles avait régné sans partage, surgissent maintenant de nouveaux États chrétiens indépendants. Que là où le raïa chrétien tremblait sous le fouet, où ses enfants étaient pris en esclavage, son épouse livrée au seigneur musulman la nuit de ses noces, c'est maintenant la noble race des musulmans qui fuit. Tu vois que dans les provinces ottomanes d'Afrique et du Levant, les États européens victorieux tracent des frontières et établissent

leurs mandats et leur gouvernement. La croix revient là où elle régnait avant que l'islam ne la chasse. Tu peux aussi penser que Woodrow Wilson libérera les peuples de leurs chaînes avec les mots liberté et auto-détermination. Cela ne se fera pas ni pour les juifs ni pour les chrétiens des pays conquis par l'islam. C'est bon pour l'Europe mais nous ne l'accepterons pas. Nous reviendrons et reprendrons tout ce que nous avons conquis et au-delà.

Il s'interrompit un moment et la main en visière scruta l'horizon. Au loin une légère ombrelle blanche se balançait : Hermine.

— L'Allemagne a peut-être perdu la guerre, martela-t-il sombrement, mais ce n'est qu'un interlude. Elle aura sa revanche. Et nous l'aurons avec elle. Déjà Berlin accuse les Juifs de sa défaite. Tu vois... le monde chrétien ne veut pas vous rendre votre pays. Il vous détruira plutôt qu'accepter un État juif. Crois-moi... abandonnez cette idée saugrenue. Même si la Grande-Bretagne vous soutient du bout des lèvres, sache que c'est son Administration Militaire qui a créé en Palestine l'Association islamo-chrétienne contre le sionisme pour annuler la Déclaration Balfour. C'est elle qui paye cette Association, c'est elle qui l'organise contre vous. Elle recrute des antisémites avérés, militaires et fonctionnaires civils qui collaborent avec vos ennemis. Les orthodoxes et les catholiques vous exècrent et ne vous laisseront pas avoir la Palestine. »

Élie qu'il avait pris jusque-là pour un homme sensé s'imaginait-il que la Grande-Bretagne risquerait de soulever contre elle, pour une poignée de Juifs, les millions de musulmans d'un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais ? Et la France, qui se disait fille aînée de l'Église mais aussi un empire musulman, cultivant les contradictions, ne faisait-elle pas mitonner dans ses églises une haine antijuive qu'elle déversait dans les mosquées ?

« D'ailleurs cette Palestine n'a même pas de frontières, où est-elle ? bougonna-t-il.

— Kemal... le mouvement sioniste de libération d'un peuple privé de tous ses droits humains par des empires cruels est une force spirituelle vieille de deux mille ans. Bien des chrétiens en Allemagne et ailleurs la soutiennent, et il n'est pas en mon pouvoir de la maîtriser.

— Balivernes ! fit Kemal.

Il haussa les épaules et jeta au loin sa cigarette. Toujours de grands mots ! Quels chrétiens ? une poignée d'illuminés ! Et fixant Élie d'un regard perçant :

— Pense ce que tu veux, scanda-t-il le regard dur. Je t'aurai prévenu. Quant à moi je me battrais pour la liberté de mon pays, – et prononçant ce mot, il ne sut s'il parlait de la Turquie ou de l'Égypte – d'ailleurs les Juifs ne menaçaient ni l'une ni l'autre...

— Tout ça c'est un complot ! fit-il dépité par sa confusion.

Ses yeux s'abaissèrent, fixèrent le sol... Pourquoi disait-il cela à Élie ? En devenant son égal, cet ancien raïa ne devenait-il pas aussi son rival ? S'il s'élevait à son niveau, ne descendait-il pas au sien ? Il haussa les épaules tant la situation lui parut ridicule.

— Quel complot ? s'étonna Élie écarquillant les yeux.

Kemal ne lui répondit pas et reprit après un silence :

— Trop longtemps j'ai oublié que j'étais le fils de Ramadan Pacha.

Son regard erra au loin, évoquant la silhouette massive du féodal turc dont on ne s'approchait qu'en tremblant.

— Je me souviens... Nos revers devant les Francs avaient ouvert une blessure dans sa chair qui ne cicatrisait pas. Qu'aurait-il dit maintenant de toutes ces insolences juives ! Je ne comprenais pas alors... »

Les pendules et les miroirs géants collectionnés par le Pacha lui revinrent en mémoire suscitant un léger sourire. Temps d'autrefois... Puis il ramena vers Élie son regard rongé.

Quelques instants auparavant, Kemal avait regardé son ami avancer dans l'allée. Regardé le fossé s'élargir entre eux tandis qu'Élie souriant approchait de son pas vif. Ce n'était pas l'aspect familier du jeune homme, son élégance naturelle malgré ses vêtements dépenaillés que Kemal, tête baissée, examinait, mais un éclat intérieur qui l'avait si souvent surpris et involontairement gêné. Dans sa physiologie, ses gestes, sa démarche il décelait la joie harmonieuse de l'homme accordé à lui-même. Le rayonnement qui émanait de lui à son insu, dans ses yeux, son sourire, brûlait comme un tison son âme tourmentée. Quelque chose qu'il ne pouvait s'expliquer le dres-

sait soudain contre Élie, comme une sorte de ressentiment, une usurpation. Pourtant n'était-il pas toujours le Pacha ? C'était nouveau... comme une sensibilité déchiquetée, un saignement invisible. Cette joie sur le visage d'Élie, cette joie insultante, corrosive...

« Hein... vous l'avez eue la déclaration Balfour... » – grinça-t-il refrénant sa fureur.

Élie tressaillit et interrogea Kemal du regard. Cette promesse... c'était enfin un point lumineux au bout de deux mille ans de ténèbres. Mais le ton de Kemal le blessa. Il garda un instant le silence, redoutant de l'irriter. Il voyait bien qu'il était un homme écorché... Depuis bien longtemps il n'avait parlé à Kemal, la vie les avait désunis. Lui gagnait à peine de quoi subsister et Kemal, dont la fortune ne cessait de s'accroître, menait l'existence fastueuse d'un prince.

« Oh !... fit-il, forçant sa bonhomie et se souvenant soudain de Karlskov : Ce territoire ne lésera pas les Arabes, il est sous-peuplé. Le gouvernement égyptien a très bien accepté la Déclaration Balfour. Le Wafd y est très favorable. L'essentiel est de sortir le Moyen-Orient de son arriération. Nous pourrions le faire ensemble. »

Kemal fronça les sourcils. La remarque d'Élie le piquait au vif. Ah... ! un autre qu'Élie... il prit une profonde respiration, se contint. Il n'avait pas vécu à Londres pour rien... Et ce ne serait pas un Salem qui le mettrait en colère.

« Ce n'est pas cela. »

Un accent si sombre martelait ses mots qu'Élie crut l'entendre cogner son propre cœur. Kemal se détourna. Comment dire que les succès juifs en Palestine l'humiliaient... ces kibboutz qui valorisaient le sol alors que les fellahs vivaient comme au temps des pharaons ! L'hébreu avait été ressuscité et modernisé mais la langue arabe, qui fut toujours parlée par des millions d'hommes, était encore impropre à l'enseignement des sciences modernes. Werner disait qu'il y avait Satan dans tout cela. Trop de choses non élucidées remontaient en lui. S'il avait connu Hermine avant, aurait-il sauvé la fillette arménienne ? Prudemment il avait décidé de n'en rien dire à sa femme.

« Vous croyez que les Arabes accepteront de traiter avec vous d'égal à égal ? reprit Kemal, c'est contraire à tous nos principes !

Non, les raïas ne seront jamais nos égaux. Mais ne te fais pas d'illusions. Les chrétiens se joindront à nous pour vous détruire. Crois-moi, je sais de quoi je parle. Peut-être n'aurons-nous rien à faire... c'est eux qui s'occuperont de vous. C'est à Satan que vous devrez vous mesurer.

Et, se rappelant les paroles de son beau-frère Werner lors de leur dernier dîner à Berlin, il eut un sourire équivoque. Werner avait reposé sa chope de bière sur la table et avait déclaré, son regard bleu acéré rivé dans le sien : « Crois-moi, la prochaine guerre nous la ferons contre les Français et les Juifs et vous serez nos alliés. Nous reprendrons l'Alsace-Lorraine et nous ne laisserons pas les Juifs dominer le monde. »

Élie baissa les yeux, se souvenant des avertissements de Georges. Kemal disait la vérité. La veille il avait vu Yabès de retour de Jérusalem. Le ton soucieux, il lui avait dit que des pays européens et des Églises avaient créé à Jaffa une association qui réclamait au nom du monde musulman et chrétien l'annulation de la Déclaration Balfour. Cette association représentait une plateforme puissante dont les branches se ramifiaient dans d'autres villes de Palestine. C'était vraisemblablement la stratégie Azoury : unir musulmans et chrétiens contre les Juifs. La presse arabe antisioniste en Palestine émanait de milieux chrétiens. Ils distribuaient la propagande antisémite d'Europe et organisaient des campagnes politiques et économiques contre le Yichouv. Sur les chemins isolés des Juifs palestiniens étaient attaqués et assassinés. Les destructions de matériel et les pillages étaient fréquents. La haine, telle une hydre, venait de partout, même des Indes lointaines. Avec une jouissance exhalante elle répandait comme une marée son venin dans les journaux du Levant et d'Europe.

Le visage baissé Kemal scruta le visage altéré d'Élie, ses yeux interrogatifs et douloureux qui le fixaient. Il reprit sans un geste, assénant ses mots de la même voix glacée :

« Jamais les musulmans ni les chrétiens ne toléreront un État juif. Ce sera une épine dans leur chair, une injure à leur dignité. Quelle ingratitude... alors que l'islam a toujours bien traité ses

Juifs ! Même si ce pays est le vôtre, nos religions vous interdisent d'y retourner. Nous vous en empêcherons de toutes nos forces.

Puis le regard corrosif :

— C'est folie ! Tel doit être l'ordre du monde. Nous n'abandonnerons aucune de nos conquêtes ! ni en Europe ! ni en Afrique, ni en Asie, et nous en ferons d'autres.

Une angoisse, un désarroi envahit Élie. Quoi, même Kemal ? Pourtant de grands journaux du Caire comme le *Mukattam*, l'*Ahram*, d'autres encore, avaient commenté très amicalement la déclaration Balfour, disant que les Arabes n'avaient rien à craindre d'un État hébreu, que c'était un droit historique dont personne ne pouvait priver les Juifs.

— Même le roi Hussein du Hedjaz, hasarda Élie, a souhaité la bienvenue aux exilés qui revenaient, ces fils, avait-il dit, originaires du pays.

— Foutaises ! trancha Kemal, gagné par une rage qui haussait son ton, les Arabes en Palestine réclament la restauration de la charia, le retour de l'ordre ancien. Le mouvement arabe et panislamique balayera toutes ces idées occidentales.

— Mais Kemal toi... toi... tu ne peux croire à ces préjugés.

—Préjugés ? rugit Kemal tremblant de fureur. Tu es fou ? Ton sionisme te fait perdre la tête. Et toi... tu es un traître ! Tu m'as trompé... je te croyais différent des autres Juifs, tu étais mon ami... Mais tu es comme les autres... pire que les autres car tu m'as trahi, tu as trahi notre amitié. Cette confiance si précieuse qui nous liait, tu l'as foulée aux pieds, tu l'as poignardée dans le dos avec tes complots. Ne crois pas dans les promesses de l'Europe, l'Europe est votre pire ennemie. Combats-là avec nous. Tu ne sais pas ce qu'il se dit là-bas, ni ce qu'il se prépare contre vous dans la propagande, les livres, les publications. Une marée de haine monte et bouillonne pour vous engloutir. L'Europe sera l'esprit et nous la force d'exécution pour vous détruire ici-même.

— Mais, tenta d'argumenter Élie, la Palestine n'est pas une possession égyptienne et je soutiens le droit de l'Égypte d'être libre !

— Vraiment ! fulmina Kemal. Prends garde à ce que tu dis. Crains le retour de la manivelle. » Et avec un rictus sarcastique, il songea aux villages juifs attaqués. Pauvre Élie... bah ! il n'avait qu'à abandonner son sionisme.

Élie ne répliqua pas. Il voyait la rage et la colère révolter le visage de Kemal. Il ne servait à rien de dire que le principe d'égalité entre les êtres humains n'impliquait aucune humiliation. Depuis quelque temps la presse arabe ne parlait plus que de la turpitude des Juifs et de la pureté de la race arabe, de sa supériorité car elle avait apporté à l'humanité l'islam et la civilisation. C'était comme si la Déclaration Balfour faisait soudain l'unanimité des chrétiens et des musulmans contre les Juifs et ouvrait les vannes d'une haine inextinguible.

Kemal jeta au loin sa cigarette et rivant son regard sombre dans celui d'Élie, saisi d'une colère irrépressible, il asséna :

— Va ! je te chasse... ! je ne veux plus te voir ! je te hais... ! Ne nous provoquez pas ! Restez à votre place.... » – il allait dire « d'ignominie », mais il se tut.

Interdit, Élie voyait sous ses yeux la fureur distordre les traits de Kemal au point de le défigurer. Stupéfait par sa rage, il baissa la tête pour ne pas voir la haine avilir son ami et silencieusement il tourna les talons. À quelques centaines de mètres son regard absent effleura un jeune homme blond qui le fixait intensément.

D'un pas rapide, Kemal, le visage sombre se dirigea vers le Palais espérant voir Werner qui l'attendait. On en avait fini avec les chrétiens arméniens, grecs, syriaques, serbes, roumains, bulgares – plus d'un siècle de guerres et de défaites ! – on n'allait pas avoir encore une autre affaire avec les Juifs ! Une rage tumultueuse crispait son visage. Il croisa sans le voir le jardinier qui se découvrit respectueusement devant lui, mais il ne lui accorda pas un regard.

Werner qui de loin avait assisté à la scène, le rejoignit à grandes enjambées. Fort excité il l'informa qu'il partirait en Palestine, portant des messages pour les chefs du Mouvement national arabe. Il était très lié avec son représentant le plus radical, Khazem al-Husseini et son neveu Amin promis à un prestigieux avenir de chef religieux par l'administration anglaise. Kemal nota que Werner avait bien



progressé en arabe, il le parlait même mieux que lui. Le jeune allemand projetait de s'installer dans un appartement dans la vieille ville près de l'Azhar pour se familiariser avec cette langue et la religion musulmane. Peut-être se convertirait-il ? Kemal connaissait les opinions de la famille von Izenburg : tout faire pour empêcher l'État juif de naître. Et reprendre la guerre en Europe. La race germanique supérieure devait reconquérir à la France les terres perdues, en gagner d'autres pour lui permettre une expansion territoriale sur les terres slaves. Et se laver de l'humiliation de la défaite.



Le cœur lourd Élie rentra aux Figuiers. Un poids l'oppressait, une atmosphère irrespirable de cauchemar. Tout à l'heure devant cet étranger qu'était devenu Kemal, il s'était senti au seuil d'un boyau, une spirale d'interminable haine. Une lassitude s'emparaient de lui, une tristesse dissolvante, immense comme la mort... le fumier devant le Mur... Surtout ne pas se décourager, penser à l'avenir. Quel avenir ? Il s'immobilisa un instant, le regard absent et fixe absorbé par une lucidité aveuglante : reculer ou avancer ? Le sens de son existence lui apparut comme une force irrécusable, avec une intensité telle qu'elle immortaliserait en son souvenir l'épaisseur de l'instant, les jacarandas immobiles, le Bahr éclaté dans le soleil. Sa foi en la libération de l'exil était aussi évidente que la conscience qu'il avait en ce moment précis de son existence et de la rancœur de Kemal. Reculer dans la servitude millénaire ? Enchaîner l'avenir à ce passé ?

Il reprit sa marche. Kemal un jour comprendrait... Il voulut se rassurer : allons donc... excès de langage, une si vieille amitié ne mourrait pas. Kemal l'avait chassé, avec quelle violence... Il revit le visage sombre congestionné. Sa présence, sa seule vue l'horripilait.

Il s'immobilisa sur la berge. Un saule trempait ses feuilles dans la laque fuyante du fleuve. Son regard erra sur une dahabieh. Mais son esprit revenait vers Kemal. Tu aurais dû tenter de lui expliquer, parler... encore et encore... Il se souvint de Karlskov, leur conver-

sation dans le crépuscule bleuisant les monts de Judée. Soudain il perçut une présence auprès de lui et se détourna. À une dizaine de mètres, un homme flottant dans des vêtements sales et élimés, la tête enfouie dans les épaules l'observait. L'homme s'approcha, le fixant toujours de son regard charbonneux.

« Georges ! s'écria Élie radieux, s'élançant vers lui.

Georges l'arrêta net :

— Ne bouge pas ! Je sais que tu m'as cherché mais sache que c'est la dernière fois que nous nous voyons. L'opresseur qui essore notre âme nous oblige à vous combattre. Sache que nous tous, nous nous tiendrons à distance de vous et vous haïrons. Je suis venu te le dire.

Élie baissa la tête. Comme si le christianisme n'avait pas déjà fait assez de mal aux Juifs !

— Qu'allez-vous encore inventer contre nous ? soupira-t-il.

Georges haussa les épaules.

— Facile à dire : "on nous persécute ! on nous persécute !" Maintenant on vous donne une chance, montrez de quoi vous êtes capables ! Regardez-nous, regarde comment nos frères chrétiens nous abandonnent. Vous voulez un pays ? Apprenez alors le cynisme et la cruauté de la politique. Sur ce terrain personne n'a d'amis.

— Nous avons des motifs de pleurer. La Pologne et l'Ukraine assassinent des milliers des nôtres.

— Nous sortons de ce conflit avec des millions de morts, l'âme et le corps laminés et les mains vides. J'ai vu ce que l'homme recèle de pire : la jouissance procurée par le supplice des innocents. L'exécration de l'être humain au lieu de l'amour. J'ai vu des foules de vieillards, de femmes, d'enfants par centaines de milliers, marcher jours et nuits jusqu'à mourir de soif, de faim, de tortures, de viols, de supplices, de coups, de balles. J'étais là avec eux, en esprit et par ma souffrance car chaque goutte de leur sang est une goutte du mien. J'ai simulé la folie pour pouvoir les suivre, et après le passage des tueurs, des pilleurs et des voleurs, je me suis agenouillé auprès de chacun pour réciter une prière. Parfois des agonisants m'entendaient et dans ma voix, dans ma main qui tenait la leur, je tentais de

leur transmettre l'amour de Dieu, avant que les chacals, les chiens errants ne viennent les dévorer. Seigneur aie pitié de ta créature qui n'est que boue ! C'est leur mémoire et mon peuple que je dois servir comme toi tu sers le tien. Nos chemins divergent désormais. Notre oppresseur exige que nous soyons ennemis, que nous vous haïssions. Nous le ferons. Cette multitude exterminée derrière moi qui silencieusement s'enfouit dans les sables me porte. Entre ton peuple et le mien je défends le mien. Ne m'approche pas ! Tu réveillerais tout l'enfer que j'ai déjà vécu et auquel on vous destine ! Pour moi désormais, je te fuis comme Satan.

— Georges, mon ami, ton cœur saigne... je le comprends mais ce n'est pas nous qui vous avons infligé toutes ces souffrances.

— Qu'importe d'où elles viennent ! j'ai vu Satan et il m'a saisi dans son feu. Jamais nous ne serons à vos côtés. Je ne sais si j'entrerais dans la prêtrise ou si je me consacrerai à la politique. Ce sont deux moyens d'essayer de sauver les miens, l'un par l'âme et l'esprit, l'autre par le corps. Les deux sont liés. Mon choix n'est pas encore arrêté mais quel qu'il soit, sache que je serai irrévocablement pour les miens c'est-à-dire votre ennemi.

Élie le contempla longuement. Oui... il le comprenait. Il aurait fait de même.

— Je te comprends, fit-il, n'es-tu pas moi ? je prierai pour la guérison de ton âme. »

Prier ? mais qui prier devant des hécatombes ? La gorge serrée il saisissait le message de son regard halluciné, de sa bouche crispée, de son expression hagarde rivée sur une vision terrifiante qui le faisait dériver vers un enfer intérieur. Seigneur combien terribles sont les souffrances invisibles de l'âme ! Un long moment il garda la tête baissée fixant la moirure fuyante du fleuve, quand il la releva Georges était parti.

Il reprit sa marche. Un homme peut-il survivre à de telles épreuves ? Que recelait l'avenir ? Quel prix les Juifs paieraient pour leur liberté dans ce combat qu'il pressentait ?

Quelques jours plus tard il reçut une lettre de Kemal.

« Mon cher Élie, écrivait-il, tu m’offres ton amitié, mais tes opinions politiques sont une injure à l’amitié. Tant que tu seras sioniste, je te considérerai comme un traître doublé d’un hypocrite. Dans la lutte qui nous oppose, je ne doute pas de la victoire. La conjoncture qui vous avantage aujourd’hui n’est qu’un piège pour votre vanité. Nous disposons de ressources, de territoires et de populations en quantité fabuleuse et ce petit bout de terre sur lequel vous prétendez avoir des droits, nous vous l’arracherons. Sache-le ! Je pars dans le monde arabe sceller mon engagement à sa source. Je t’envoie la photo demandée, la “photo pour l’éternité” du temps révolu de l’amitié. »



Le temps passait et sa vie aux Figuiers était toujours aussi terne. Pourtant Sarah savait que les dancings et les restaurants ne désemplissaient pas et que les réceptions mondaines se succédaient. Sa vie serait-elle une suite de rendez-vous manqués avec le bonheur ? Assise sous la pergola, feuilletant les pages de mode de *L'Illustré*, elle rêvait d'un bel éventail en plumes noires d'autruche. Et pourquoi ne porterait-elle pas une capeline seyante posée sur son chignon avec une robe moulante ornée d'un généreux décolleté. On la regarderait... on l'admirerait, elle séduirait ce bel archéologue français dont Neda lui parlait nonchalamment, contemplant ses ongles vernis alors qu'elles bavardaient. Le domestique leur apportait des rafraîchissements et des mezzés\* survolés aussitôt de mouches bourdonnantes. Que lui servait-il d'être belle si elle se morfondait avec ses beaux-parents ? Elle aurait pu être aussi bien un laideron ! Et sa jeunesse qui passait ! Neda... c'était autre chose... bals, fêtes, la grande vie, le bonheur.

Un jour Sarah revint de ses courses avec un objet singulier. C'était un antique bouddha recueilli et souriant d'extase, les yeux mi-clos et les mains levées à hauteur de sa poitrine. Du premier regard il l'avait séduite. Sur le bronze poli courait un éclat de nuit

d'une luisance énigmatique. Les voyages en Extrême Orient, les représentations de Madame Butterfly de Puccini à l'Opéra du Caire avaient popularisé le goût asiatique dans les arts, les peintures, la décoration intérieure et même dans les modes européennes adoptées avidement par la haute bourgeoisie du Caire. Mais Isabelle regarda l'objet avec une certaine méfiance et prise d'un pressentiment néfaste s'en détourna aussitôt. Néanmoins, fière de sa trouvaille, Sarah en parla à Neda. Cinq jours plus tard son amie lui annonça sa visite avec un expert.

Les pressentiments d'Isabelle se réveillèrent quand un après-midi d'octobre, un élégant coupé s'arrêta devant les Figuiers. La belle Neda en descendit, moulée dans une robe fourreau lilas, et de sa démarche de coquette vertueuse s'engagea dans l'allée de lauriers-roses. Elle s'éventait nonchalamment avec un magnifique éventail de plumes d'autruche qui impressionna Sarah accourue pour les accueillir. Un Français, la quarantaine distinguée, le cheveu poivre et sel, la moustache fine soigneusement taillée, la suivait épongeant son front. Le khamsin dévastait le jardin mais la maison, avec ses volets mi-clos et ses ventilateurs bourdonnants, accueillit les visiteurs dans une agréable pénombre.

« Mon ami, l'archéologue Charles Vied, présenta Neda, je l'ai amené pour qu'il admire ton bouddha. Un expert, ma chère... » souffla-t-elle à son oreille.

Levant les yeux sur Vied, Sarah ressentit un choc et une bouffée de sang embrasa soudain son visage, tandis que Vied s'inclinait avec élégance et lui baisait la main. Elle détourna la tête dissimulant son trouble. Une effervescence sans motif l'avait tirillée toute la journée. Vied nota les cassures abruptes du rire, la flamme verte du regard et une certaine mélancolie concédée comme une grâce supplémentaire à sa jeunesse. L'on parla de choses et d'autres, la bonne apporta des limonades fraîches et des confiseries de Groppi, Sarah félicita Neda pour sa nouvelle coupe de cheveux à la japonaise, puis Vied avisant le bouddha s'en approcha pour l'examiner. Les jeunes femmes le rejoignirent. D'un geste sec Neda fit jaillir d'un bijou qu'elle portait en sautoir un lorgnon qu'elle posa

sur son nez, faisant mine de s'intéresser au bouddha. L'expression émerveillée de Sarah ne la déçut pas.

« L'Asie n'est pas mon champ de compétence, fit Vied modestement ajustant son monocle. Mais de toute évidence c'est une belle pièce. Félicitations Madame.

Penché sur le bouddha, Vied l'examinait attentivement quand, levant les yeux, il se sentit bouleversé par l'expression attristée de Sarah légèrement inclinée. La jeune femme releva la tête. Leurs regards se croisèrent. Sarah sentit une panique la saisir. Elle s'écarta avec une précipitation involontaire.

— Ce khamsin, émit Neda nonchalamment, c'est fou ce qu'il énerve !

Les invités prirent place au salon mais ne s'attardèrent pas.

— Élie n'est pas là ? s'informa Neda en se levant, son visage délicatement maquillé tourné vers Sarah.

— Il est à Alexandrie... je croyais te l'avoir dit.

Les yeux baissés, Sarah tendait sa canne à Charles Vied, tâchant de maîtriser un trouble qui la ridiculisait devant une mondaine aussi sophistiquée que Neda.

— Ma chérie, tu es presque célibataire... sans amant et sans mari, s'apitoya Neda. Elle l'embrassa puis s'écartant d'elle et la tenant aux épaules, elle la considéra d'un regard plein de sollicitude :

— Félicitations pour ton bouddha... et n'oublie pas ! maintenant que tu connais Charles, n'hésite pas à le consulter pour tes achats d'œuvres d'art. »

Les jours suivants, Vied ne put chasser Sarah de ses pensées. Le bouddha lui avait révélé qu'une si charmante femme délaissée par son mari méritait d'être consolée. Renseigné sur ses fréquentations et ses habitudes, il s'organisa pour la rencontrer.

Sarah ne songeait plus à Charles Vied sans qu'une langueur n'embrasât son corps et empourprât son visage. Ce trouble émanait d'un terrain si organique que, prise de panique, elle présentait qu'il réduirait sa volonté à néant, bouleversant son être totalement. Elle décida de fuir l'archéologue. Mais elle le rencontrait souvent. Son regard courtois, insistant, la subjuguait comme

si déjà elle ne s'appartenait plus. Et quand Élie partit pour participer aux assises du Congrès sioniste à Vienne, elle éprouva inexplicablement un effroi mêlé d'une joie qui l'effraya.

Après le départ d'Élie, Sarah se cloîtra aux Figuiers, lui écrivant de longues lettres, s'oubliant sous la vigne dans les buées humides des soirs d'hiver. L'Europe, meurtrie par la guerre, pansait ses plaies. Le courrier d'Élie, irrégulier, mentionnant de lointains événements, communiquait à Sarah un vague à l'âme amer de solitude et d'abandon. L'hiver fut froid, Sarah s'alita avec une pneumonie.

Le printemps s'annonça précoce. Dans la tiédeur de mars, enveloppée dans de larges châles de laine, la convalescente descendait au jardin et contemplait les taches de soleil jouer sur la terre desséchée. Inactive, rêveuse, elle sentait sa vie se pétrifier d'ennui. Irrésistiblement, ses pensées fuyaient vers Charles Vied. Le livre qu'elle lisait lui glissait des mains, ses amours avec l'archéologue se substituaient au roman. Ah ! c'était la faute d'Élie ! il l'abandonnait... Même quand il rentrait à la maison, il lui paraissait un lointain voyageur, un ami perdu, une présence indifférente qu'elle ne voyait plus. La passion des premiers temps s'était éteinte ; inexorablement le quotidien de la vie conjugale éliminait le désir et l'aiguillon de l'imprévu. Les jours passaient toujours pareils. Et toute la vie continuerait ainsi...

Son regard d'eau se fixait sur l'arbre exotique qu'Élie avait surnommé l'arbre de Sarah. À la saison des crues, un fin velours moussu saupoudrait son tronc d'une poussière phosphorescente, comme si le génie du fleuve se mêlait à sa sève.

Mais qu'a-t-elle ? se demandait Behor inquiet de son humeur morose. « Prends garde, bougonnait-il, la mauvaise impulsion ressemble d'abord à une toile d'araignée, mais ensuite elle enchaîne comme un câble. Une bonne réputation vaut mieux que le bon parfum... »

Subitement les chaleurs s'abattirent, un vent brûlant dévasta le pays du sud à la Méditerranée. Examinant le visage creusé de Sarah, le médecin préoccupé et évasif conseilla un séjour à la mer. Ibram, encore à l'école, resta avec ses grands-parents aidés

de Maria, la bonne yougoslave arrivée de Trieste après la guerre. Sarah partit seule pour Alexandrie.

« N'oublie pas, lui recommanda Isabelle la retenant par le bras alors qu'elle montait dans le train : la bonne réputation...

— ...vaut mieux que le bon parfum », acheva Sarah en riant.

La saison des vacances n'avait pas commencé et de nombreux hôtels étaient encore fermés. Sarah s'aperçut qu'elle voyageait seule pour la première fois. Elle se sentit intimidée, gênée par les regards posés sur elle. Le wagon était presque vide. Quelques dames, parfois accompagnées de leurs enfants y avaient pris place. Ce voyage en solitaire lui parut soudain d'une folle audace, éveillant ses sens avec une acuité jamais ressentie auparavant comme si elle sortait d'un long sommeil. Elle regarda autour d'elle. Même la couleur de la lumière lui parut neuve. C'était comme si un être ardent jaillissait en elle, hors des contraintes de l'habitude et de l'ennui. « Existe ! » lui disait-il. Loin d'Isabelle et de Behor, loin d'Élie et d'Ibram, hors des Figuiers et du train-train quotidien. La vie exaltante et généreuse la submergea soudain avec une force insoupçonnée.

Sur le quai elle trouva le chasseur de la pension de famille où Isabelle avait réservée une chambre. Il descendit son bagage du train et la conduisit en voiture dans les larges artères de la nouvelle ville moderne.

Le temps était venteux, la mer souvent démontée. Les après-midis, Sarah allait se promener sur la plage balayée de lumière dorée. Aspirant à pleins poumons le sel et l'iode, elle se sentait grisée d'une joie houleuse, d'une plénitude de vent et de mer. Des souvenirs l'assaillaient : enfant elle venait jouer sur cette plage, adolescente elle y rêvait... La vie semblait alors si riche, si pleine de promesses. Élie... un bon mari oui ! mais... pensait-il jamais à l'emmener dans des bals, des réceptions, à élargir le cercle de leurs relations, à améliorer leur condition ? Tant de plaisirs, de fêtes se succédaient dans les palaces, les clubs ! La malchance la poursuivait, lui volait sa vie. Elle se souvint de cette après-midi au bord du Bahr où elle s'était sentie si proche d'Élie... heureuse même. Elle avait cru que le Bahr la guettait, qu'elle était bête !



Gagnée par une mélancolie rêveuse, elle s'immobilisa sur la plage, le vent gonflait sa robe. Même quand il était avec elle, Sarah sentait qu'Élie lui échappait. Sa joie de partir... tout comme si elle n'existait pas ! Peuh... il ne souffrait jamais de la quitter... Obscurément elle se sentait lésée par cette zone d'activités qui l'excluait de la vie de son mari. Élie avait son idéal, sa lutte, ses convictions. Elle, elle n'avait rien que lui, ne vivant que de lui, avec le sentiment amer qu'il ne lui laissait que des miettes. Sarah... tu es bonne fille... et pourquoi ne te tromperait-il pas ? Il est beau, séduisant avec son visage hâlé, son sourire éclatant, ses yeux qui ont volé un bout de ciel, son air de marcher dans les nuages. Se venger... oui ! Une soif d'amour la poignait du trou de solitude où elle glissait. Et de ce tunnel montait un désir dévorant, il avait le visage de Charles Vied, la chaleur de son regard, l'attrance de ses caresses.

Un matin en s'éveillant, elle alla s'examiner longuement dans un miroir, soulevant et disposant autour de son visage la soie bleutée de sa chevelure. Tiens... je suis encore jolie, s'étonna-t-elle. Indifférente, elle revêtit sa robe de tous les jours, sa robe des confitures, celle des journées perdues d'ennui. Puis tournant le dos à la mesquine et fausse allégresse de la chambre de pension, elle sortit sur le balcon et s'accoua à la balustrade.

L'animation grouillante de la rue montait vers elle, l'assailant brutalement de ses odeurs iodées enrichies d'une viscosité d'algues. La grisaille de renoncement imbibant son existence éclata comme une cloque sous la poussée des forces de vie qui la submergiaient. Ses mains agrippèrent la balustrade, elle huma l'air avec une frénésie délicate. La vie, la vie ardente coulait comme une lave dont elle ne jouissait pas. Une moribonde, voilà ce que je suis, se dit-elle en un éclair, je suis affamée de vivre comme si j'étais sur le point de mourir. Cette idée l'attrista. Elle l'écarta, leva son visage vivifié, avide d'absorber par tous ses sens l'ivresse grisante de vent, de sel et de soleil, comme autrefois au temps de ses quinze ans, quand un espoir merveilleux la soulevait. Mais alors... elle sourit vaguement. Quinze ans... elle avait tout l'ave-

nir à elle. L'avenir... limbes tissés de ses rêves où son innocence pressentait, souhaitait l'éclosion d'un mystère fabuleux.

La moue indulgente, elle suivit sans le voir un tramway qui passait. L'amour ?... Cette plénitude radieuse ardemment attendue, ces premières années de bonheur avec Élie. Puis la suite des attentes déçues, neutralisées par les activités ménagères, les fausses-couches, l'éloignement d'Élie. La solitude était venue. Maintenant... elle jeta un regard absent sur son reflet dans la vitre – maintenant la vie était une routine dont il n'y avait plus rien à attendre. Oh on peut très bien vivre sans amour, se raisonna-t-elle quittant le balcon.

Sans amour... avec le sentiment de rater sa vie, de sombrer dans l'échec. Elle s'approcha du miroir évoquant le silence soucieux du médecin, le désarroi, la sollicitude soudaine d'Isabelle. Avec une volonté implacable, déchirante, elle se força à déceler sur ses traits le fin réseau d'une mort anticipée. Mais le reflet familial se remodelait progressivement en un visage neuf qu'elle contemplait hypnotisée. Incapable de s'arracher à son miroir, elle découvrait projetée par l'éclairage intérieur de son âme, une inconnue. Sarah Salem, la mère douce, l'épouse aimante, la bru docile, s'estompait devant une femme aux yeux durs, exigeants, dont la tension trahissait le désarroi. Elle frissonna, saisie d'un vertige d'oubli et de néant. Vied ! Du vide émergeait comme une bouée le visage buriné, le regard encaissé, insistant, qui l'enflammait d'une passion de volupté et d'oubli. Si l'on tuait la passion, le monde périrait... et dans une semi-conscience, ôtant sa robe d'ennui, elle s'habilla avec un soin particulier, devinant que le pressentiment qui l'hypnotisait la rendait disponible à tout hasard.

Sarah quitta l'hôtel et se rendit à la plage. Elle gagna les rochers et parvint au lieu appelé la Tentation du Diable. La mer, gorgée de soleil, se fracassait contre les récifs qu'elle élaboussait d'écume. Frémissante dans les embruns, elle se sentait vibrer dans cet immense incendie liquide qui se déchirait aux rocs. Des pulsions contradictoires la tiraillaient : désir forcené de vivre et fascination de l'abîme. Une ombre s'immobilisa à ses côtés. Charles la fixait d'un regard impérieux. Dans son visage hâlé, ses yeux brûlaient de toutes

les vertes incandescences de l’océan. Sans mot dire, Sarah se leva et le suivit docilement, n’éprouvant plus que l’ardeur inquiète du désir.

Durant le temps qui passa – semaine ? mois ? – Sarah oublia son identité. Et puis un jour elle sentit Élie la dévisager. Ils se tenaient tous deux seuls au salon, silencieux, face à face autour d’une table. La main d’Élie, posée machinalement sur une revue, tremblait imperceptiblement. Semblables à des écorchés, ils se regardaient, muets pour ne pas crier.

Le lendemain, Élie s’enferma toute la journée dans son cabinet. Il y flottait la légère et virginale haleine du jasmin déposé discrètement par Ibram sur sa table. Dans la débâcle de colère et de souffrance qui le submergeait, une pensée battait son crâne d’un martèlement continu. Éviter cris et larmes... comprendre... écouter... s’il le pouvait... se répétait-il dans un reste de lucidité. Surtout ne rien dire maintenant. Ses reproches déchaîneraient une souffrance incontrôlable.



Le sommeil matinal engourdisait encore la ville quand Sarah entra dans l’appartement de Charles Vied, au quatrième étage d’un immeuble moderne du centre commercial. Mais l’archéologue se trouvait déjà sur le chantier des fouilles. Son angoisse, son désarroi s’aiguïsèrent tandis qu’elle guettait son pas sur le palier, effondrée sur un fauteuil aussitôt quitté sous l’aiguillon d’une insupportable anxiété. Le vacarme de la rue qui s’éveillait aux labours quotidiens l’étourdissait, achevant de déchiqeter ses pensées.

Tout ici évoquait leur amour. Charles avait enveloppé Sarah d’une tendresse faite d’indulgence et de compréhension. Et quand se posait sur lui le rayon vert et secret de son regard il devinait que cet amour l’arrachait à quelque malade et étrange désespérance. Enivrée par cette attention d’un homme mûr, cette prévenance qui allait au-delà de ses désirs, Sarah rassurée s’était épanouie et sans remords s’était livrée à sa passion. C’était

comme une revanche qu'elle prenait sur Élie qui la négligeait. Une revanche qui parce qu'elle serait éphémère devait être aussi délicate qu'un adieu à la vie, au banquet de l'existence qui se poursuivrait fastueux et immuable sans elle. Et maintenant, assise sur le bras d'un fauteuil, balançant nerveusement une jambe, le cœur battant d'angoisse, elle se répétait inlassablement : Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que je fais ici ?

Vers onze heures, Vied arriva blanchi par la poussière du désert. Le hâle, la tenue sportive seyaient et rajeunissaient le visage carré, le front buriné sur le regard aigu et encaissé. L'égarément de Sarah l' alarma, et quand elle se précipita dans ses bras avec un flot de paroles incohérentes, Vied comprit l'ampleur du drame.

Quelque chose commençait à s'effondrer. Il ne savait encore quoi au juste. Pour l'instant une panique montait du fond de l'estomac. L'appréhension du piège qui se refermait sur lui couvrit son corps d'une sueur froide. Sarah... une liaison bien tranquille et sans chaînes. Il attira sa maîtresse sur le lit, scruta son visage égaré. Oui... gagner du temps et, par-delà la passion, comprendre l'essentiel... et conclure.

Un clocher voisin le tira de son engourdissement. L'après-midi naissante éveillait la ville étamée par la chaleur. Il alluma une cigarette, parla doucement. Ses paroles pénétraient en elle comme du fer. Sa voix se faisant plus caressante, elle sentit la douceur affiler les mots comme des poignards.

Comme ça tombait mal ! Justement l'Institut l'envoyait au Sud... deux mois pas plus, une vérification... Sarah écoutait, le regard immobilisé comme les pupilles incrustées des déesses de pierre. Une veine battait à son cou. Vied soupira, s'assit et écrasa la cigarette dans le cendrier. Qui était cet importun mari tombé à l'improviste et dérangeant sa vie ? Il ne le connaissait que par des détails évasifs échappés à Sarah. Sioniste, ça il le savait. Il devait sa bonne fortune aux voyages de cet illuminé. À sa demande Sarah lui avait communiqué quelques-uns de ses articles, de ses essais non publiés. Il les avait photographiés et envoyés à son ami Paul Lagar de la Ligue Antisémite à Paris, histoire de les informer de

ce qui se tramait. Puis il pensa à sa femme Francine qui arriverait bientôt. Une anti-dreyfusarde de la vieille noblesse.

Machinalement il tâta son étui à cigarettes, il était vide. Sioniste ! La dérision rida son menton. Une poignée d'hommes contre des millions. Il n'avait nulle illusion. Bah... qu'importe ! Le conflit ne le concernait pas. Il était ici parce que son métier le passionnait, mais il n'éprouvait qu'une estime assez médiocre pour ses collègues égyptiens. Cet utopiste dont il avait séduit la femme lui paraissait bien plus intéressant. En tous cas ils avaient une chose en commun : leurs sentiments pour Sarah. Il épongea son front et lui lança un coup d'œil coupable presque veule. Sarah n'avait pas bougé. Il l'aimait pourtant sa charmante délaissée, puérule et passionnée. Il voulait tant la consoler... Tu vois cette séparation est une bonne chose... attends, ne bouge pas, je vais préparer du café, tu vas voir, les choses sont simples, il ne faut pas en faire un drame, deux mois, peut-être moins, tu sais, nous permettront de mettre nos idées en ordre, d'éviter une précipitation regrettable... Elle aurait le temps de s'apaiser et à son retour il la retrouverait mûrie, devenue experte dans la concordance des plaisirs et des devoirs. Un regret attrista son visage : peut-être l'aurait-elle déjà remplacé ? Mais où vas-tu ? Tu ne veux pas de café ? Un melon alors ? Il est au frais...

Mais elle se levait. Un calme de pierre. Le visage même pas figé. Il ressentit une fugace inquiétude. Allons, ne dramatisons pas... la tragédie ça vous foutait la vie en l'air, ça vous entortillait dans les remords, les devoirs et puis quoi encore ? une colle ! Vraiment elle voulait s'en aller ? Elle reviendrait... Dépit de femme...

Elle demeura quelques instants près du lit. C'était ça l'amour ? la justification de l'existence ? Rien ne subsistait de cette flamme. Rien que l'appel de néant qu'elle avait cru juguler par ce déchaînement de folie et qui revenait plus insidieux, plus exigeant que jamais. Un vide drainait ses forces, sculptant sur son visage le masque d'une morte.

« Tu pars déjà ? » reprocha-t-il un peu vexé. Serait-elle ingrate... Pourtant il l'avait rendue heureuse. Allons... puisque tu ne veux rien... bougonna-t-il. Ce départ un peu cavalier... il ne méritait pas cela !



Des tisons la brûlaient. La honte, la souffrance alimentaient sa rage. Toute l'après-midi elle erra dans les rues enflammées qui l'enserraient dans leurs lacis comme des reptiles. Elle avait voulu croire que l'incendie même superficiel de la passion l'arracherait à cette marée d'ombre et de vertige qui la fascinait. Mais Vied n'avait été que l'esquive de la mort et non la vie. La vie... qu'est-ce que c'était que la vie... Qu'espérais-tu en te jetant dans les bras de Charles... S'était-elle à ce point leurrée ? Autrefois elle avait cru en l'amour. Mais c'était si loin... Maintenant tu sais : l'amour est un piège de cendres. Aimer Vied ? Allons donc... un fat grisonnant. Mais qu'avait-elle fait ? C'était une folie... une folie ! Pour ce cynique elle avait trompé l'intègre. La vanité superficielle de sa vie, ses minauderies aguicheuses l'emplirent de honte. Elle aurait pu s'enfoncer un poignard dans la poitrine. L'ignoble individu ; lui offrir un melon quand sa vie s'écroulait... quel gâchis ! Comment affronter Élie avec cette souillure dans la conscience... Comment n'avait-elle pas compris alors la plénitude de leur union ? Elle ne pourrait jamais supporter son regard de reproche... ni sa propre honte. Elle se revit s'introduire en cachette dans son bureau aux Figuiers, comme une étrangère, aller vite fouiller dans ses affaires, ses papiers, pour les rapporter à Vied qui les lisait attentivement. Non... finissons-en... pourquoi attendre ? Tous en seront soulagés. Élie se remarierait, il aurait beaucoup d'enfants, Isabelle et Behor seraient heureux. On la regrettera mais pas trop... Une bonne réputation vaut mieux que le bon parfum... Sarah eut un sourire amer achevant la phrase : et le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance.

Elle marchait le visage hagard avec une imprudence délibérée, mais les cochers évitaient cette folle au rire grimaçant qui leur cherchait noise. Comme s'ils n'avaient pas déjà assez d'ennuis à déjouer les pièges du tramway, des cyclistes, des âniers et des voitures, ces monstres mouvants.

Elle poussa le portillon et se glissa furtivement dans le jardin empli de la prenante odeur des figuiers mêlée de jasmin. Adossée à l'arbre exotique planté à la naissance de son fils, elle contempla de loin Ibram lisant près du bassin. Une autre Sarah avait vécu ici accordée à cette harmonie familiale de la maison et de ses habitants qu'elle découvrait à présent avec détachement. Elle avait cru que tout cela lui appartenait, qu'elle jouirait chaque jour du don d'exister sans songer que le bonheur est éphémère et que la vie ne lui était que prêtée. En sursis, elle contempla émerveillée, incrédule, la sublime indifférence des objets et de la nature, leur sérénité immuable que son regard ravagé effleurait. Tout était familier et pourtant différent. Ce jardin recueilli bleuté de crépuscule, tissé de sa vie et de ses pensées, dérivait déjà dans un lointain insaisissable. Était-ce bien elle qui avait vécu ici ? Ou peut-être était-ce elle-même qui dérivait, perdait pied, comme si elle tombait dans un vertige sans fin.

Un bourdonnement familier lui parvint des fenêtres ouvertes : l'activité à la cuisine, la chute d'un plateau de cuivre. La vie, mais c'était cela... Elle rassembla ses forces : cela quoi ? Mourrait-elle à vingt-huit ans sans savoir la réponse ? « Ibram ! Ibram ! » murmura-t-elle à mi-voix. À cet instant, Isabelle, la mine inquiète, apparut à une porte-fenêtre et appela le garçonnet pour le dîner. Dissimulée derrière l'arbre, Sarah vit son fils s'éloigner comme s'il emportait sa vie. D'un pas de somnambule elle descendit vers le fleuve. Qu'il était loin ce jour où toute sa tendresse s'épanchait vers le bambin doré jouant au soleil, tandis que les confitures embaumaient. « La maison d'un homme c'est sa femme ! » avait déclaré Isabelle. Et Kemal : « la photo pour l'éternité... » C'était le temps béni... Le temps du bonheur. Elle s'immobilisa, se retourna, tâchant d'apercevoir la bibliothèque de Behor. Se tenait-il près de la fenêtre ? Elle crut l'entendre répéter : « Tout se défait, rien n'est comme avant. Le modernisme... eh le modernisme... » Elle sourit, reprit sa marche hypnotique vers le Bahr. Quand elle aurait expié leur honte, elle leur reviendrait peut-être. Mais oui... tout était simple, facile. Elle n'avait plus qu'à répéter cette scène où l'autre Sarah au visage de mort la compénétrait, recréant en son néant

l'unité de Sarah. Seigneur, si même ta colère est mêlée de miséricorde, ô Seigneur, ne m'oublie pas ! pria-t-elle se hâtant vers la grève comme happée par le clapotis haletant.

Quand la nuit la surprit, elle se tenait encore immobile sur la berge, adossée contre un saule dans la furtive et clignotante complicité des étoiles. Et rien n'existait dans sa sombre nuit sinon elle et le fleuve aux profondeurs d'oubli. Autour d'elle une joie féconde dilatait l'espace jusqu'aux confins des firmaments et, contemplant la splendeur des mondes d'un regard déjà dans l'au-delà elle avança vers le fleuve et se glissa tremblante dans son étroite morbide, linceul de nuit coulante où elle s'ensevelissait.

Alarmée par un pressentiment, Isabelle parvint essoufflée à la berge mais ne vit rien. Le lendemain, Jean, le jardinier du Palais aperçut un corps flotter près de la rive. Il sauta dans une barque et s'en approcha rapidement, c'était une femme. Il l'enveloppa dans un drap et accompagné d'un médecin et de Ali, ramena aux Figuiers le corps de Sarah.

Vied apprit la mort de Sarah par un coup de téléphone d'un ami de l'ambassade de France. Il faisait des fouilles à une centaine de kilomètres dans le désert. Le soir, Francine arrivée la veille, le trouva mélancolique et s'en inquiéta.

« Un coup de chaleur », expliqua-t-il en s'éventant.

Ils étaient assis à l'ombre, sur une véranda rafraîchie par le couchant. Son regard erra au loin dans l'espace vide.



Kemal était revenu de la Mecque un homme neuf. Les bouffissures de graisse avaient fondu, dégageant la forte mâchoire et le regard déterminé. L'histoire prouvait que la pure race arabe était supérieure à toutes les autres, elle qui avait conquis par les armes un immense empire et asservi ou détruit dans sa foulée victorieuse des civilisations millénaires. L'ulcère de l'humiliation était cicatrisé. Un expansionnisme militant chassait le complexe corrosif importé



d'Europe. D'ailleurs, pour maîtriser l'arme de la puissance il suffirait de s'approprier les sciences et les techniques occidentales, la science, ce bricolage de la nature et son vulgaire matérialisme technologique si inférieur à la spiritualité et à la philosophie de l'islam.

Mais comment emprunter ses recettes à une civilisation haïe tout en maintenant l'intégrité de sa propre culture ? Seul un islam réformé, revenu à ses sources originelles résoudrait la contradiction du renouveau dans la tradition. Ainsi l'Occident ne corromprait pas ses valeurs. Déjà Mustapha Kemal Atatürk rétablissait la situation. Ses victoires foudroyantes à Smyrne et en Cilicie avaient détruit les espoirs des Puissances victorieuses de réduire la Turquie à un État-croupion encerclé par des États chrétiens raïas mais désormais souverains. Le scénario honni de la Reconquista espagnole ne se répéterait pas ! Depuis le dix-huitième siècle, la Turquie ottomane avait toujours servi de tampon à l'Europe pour bloquer l'avance russo-orthodoxe vers la Méditerranée. Or aujourd'hui, Kemal Atatürk démontrait aux Occidentaux par ses campagnes et ses massacres de Grecs et d'Arméniens en Transcaucasie qu'il entendait bien continuer cette tradition. Les Alliés lui firent confiance. Craignant que les nouveaux États chrétiens raïas d'Arménie et de Syrie ne deviennent les agents de l'expansion bolchévique en Asie Mineure et au Levant, ils les biffèrent de la carte.

Avec enthousiasme Kemal s'associa au mouvement de la Salafiyah qui appelait les Musulmans à défendre l'islam contre l'impérialisme européen. Ses articles dans le Fath, organe du mouvement, se distinguaient par leur virulence. De nombreux voyages avaient élargi ses contacts avec des penseurs du monde musulman et renforcé ses convictions. Ces concepts de socialisme, démocratie, nation, ça n'était pas pour ici ! des idées étrangères, abstraites... Retourner à l'origine : l'unité de l'oumma islamique et le djihad, moteur glorieux de la conquête. Ce qui nous manque, se dit-il, c'est une organisation militariste semblable à celle que l'Allemagne cherche à se donner, anticipant sa revanche.

Kemal retrouva Hermine avec joie et soulagement. Une sorte d'inquiétude soupçonneuse avait empoisonné son séjour, hâta son

retour. Il avait demandé à madame von Izenburg de venir auprès de sa fille durant toute son absence, sachant qu'il pouvait compter sur elle pour la surveiller. Avant de partir il avait contrôlé discrètement sa garde-robe, sait-on jamais ? Et qui voyait-elle ? Se couvrait-elle assez quand elle sortait ? se demandait-il. Il n'aimait pas voir l'admiration des hommes s'attarder sur la beauté de sa femme.

Dès son retour à Ghezireh, Kemal comprit que la vie d'autrefois, les sports, le club, les mondanités, les conversations avec les Salem près du bassin sous la vigne de Moïse, appartenaient désormais au monde révolu du passé. Un monde devenu si étranger qu'il avait peine à croire qu'il avait été le sien. Désormais la lutte contre l'Angleterre pour l'indépendance de l'Égypte et la formation de cellules secrètes monopolisaient toute son énergie. Des émeutes sporadiques agitaient le pays, provoquant des attaques contre les étrangers mais aussi contre les minorités juives et chrétiennes associées par l'esprit populaire à l'ennemi.

Parfois, assis à une terrasse du palais, laissant errer son regard sur le parc, Kemal songeait à Élie. Les Juifs palestiniens l'avaient horrifié. Le plus choquant, se plaignaient ses amis du Haut-Comité arabe, était de voir dans la rue les couples juifs, la femme s'appuyant au bras de l'homme. Mais Kemal évoquait avec une crispation haineuse les paysans socialistes, des gens qui faisaient le même travail méprisable que ses fellahs analphabètes mais parlaient plusieurs langues et discutaient du marxisme. Si de telles mœurs se propageaient dans le monde arabe, ce serait la fin des harems, la fin des pachas, la fin de tout... Mais heureusement la plaie révolutionnaire juive serait endiguée. Werner et les missions chrétiennes au Levant s'activaient à réunir chrétiens et musulmans. Qu'ils viennent... qu'ils viennent, ricanait Werner parlant des Juifs. Avec le pape nous préparons ici notre comité d'accueil prêt à les recevoir. Je ne suis pas inquiet, je sais que nos hommes sauront bien travailler.

Werner aimait répéter l'exclamation d'un certain Hitler après la Conférence de San Remo, dans la brasserie de bière où se réunissait son parti : « Il ne faut pas dire : Prolétaires de tous les pays

unissez-vous ! C'est : Antisémites de tous les pays unissez-vous ! Peuples d'Europe libérez-vous ! qui est le cri de la guerre<sup>1</sup>. » Werner en pleurait de rire. Qui sait... Y aurait-il même des juifs dans quelques années ?

Un matin, alors qu'il remuait ces pensées, se promenant devant ses serres, Jean, son chef-jardinier qui le suivait respectueusement, lui apprit la mort de Sarah. Kemal pâlit, s'immobilisa, demanda des précisions. On l'avait ramenée noyée... c'était peut-être un accident, hasarda le jardinier fixant le sol. Kemal se détourna, son regard bouleversé erra sur les gazons, le ciel clair... Sarah... tes yeux sont-ils vert printemps ou céladon...

Sans balancer, il se rendit aux Figuiers. Behor l'embrassa comme son fils, Isabelle sanglota dans ses bras, Élie silencieux et taciturne l'étreignit avec affection. Devant le visage ravagé de son ami, Kemal éprouva un immense chagrin. Il tenta de s'isoler avec lui, mais la mort était entre eux, éteignant les mots dans son néant. Il trouva Élie clos dans une solitude hermétique, son malaise s'accroissait et quand il le serra dans ses bras avant de partir, il se surprit à songer : étrangers... déjà ? ennemis demain ?

Au volant de sa décapotable, il traversa Ghezireh. Les palmiers se figeaient dans la chaleur blanche et torride. Reconnaisant la voiture, les piétons s'écartaient, saluaient respectueusement. L'île était presque complètement urbanisée. Kemal souriait, grisé par le vent tiède, la vitesse et le soudain vertige de sa puissance. Il se sentait heureux. Il avait trouvé sa voie, le but de son existence. Il n'était ni Turc, ni Égyptien, ni chrétien, ni juif, ni métis. Il était musulman.

Il devrait aller plus souvent en Allemagne, se dit-il, songeant à la frénésie pro-islamique qui soulevait le pays et l'emplissait de fierté. Ce courant se développait particulièrement dans l'entourage d'Hitler qui souhaitait des liens forts entre l'Europe et l'Islam. Quand il était à Munich, Kemal aimait se joindre au groupe de Werner constitué d'émigrés arabes ou turcs, intellectuels ou anciens militaires ottomans ayant combattu sous les ordres d'officiers allemands. Il

1. Éliahu Ben Elissar, *La diplomatie du III<sup>e</sup> Reich et les Juifs, 1933-1939*, Julliard, Paris, 1969, page 22.

pensa en souriant à Heinrich Himmler, le jeune ami de Werner qui le suivait comme son ombre et s'était inscrit au parti de son idole, Adolf Hitler. Un jour il lui avait confié après avoir bu quelques choppes de bière : « Vous savez... nous Européens, avons manqué notre chance deux fois, en 732 et 1683 quand les musulmans vinrent nous assiéger. Si nous avions perdu à Poitiers, l'Europe aurait été musulmane et nous aurions été débarrassés du christianisme mou et enjuivé. » Werner avait ri : « Ne t'en fais pas, Hitler libérera l'Europe de cette Église juive et veule. Ce sera l'Ordre Nouveau. » Hitler... était-il promu à un grand avenir, comme on le disait ? Il proclamait que l'Andalousie musulmane avait atteint le summum de la culture et des sciences. Ces idées étaient largement répandues dans le milieu politique des von Izenburg et Kemal ne s'étonnait plus d'entendre des chrétiens déplorer les victoires du christianisme qui avaient malheureusement empêché l'islamisation de l'Europe, la maintenant sous le joug despotique d'une Église enjuivée.

Désormais il pouvait songer à Pamela, à ses cheveux blonds, sa morgue britannique sans souffrir et même avec une sorte de gratitude. N'avait-elle pas été le catalyseur qui l'avait révélé à lui-même ? Et puis il avait Hermine, sa jeunesse, sa beauté. Elle était toute sienne, sa chose pour la vie. Et son fils Hassan ! Il prit une large respiration : un fils... il avait un fils ! La fierté le submergea. Il se mit à siffloter, la vie était belle !

Il faisait nuit noire quand Kemal s'assit en sursaut dans son lit. La sueur trempait ses draps. La tête entre les mains, il reprenait lentement ses esprits. En lui résonnaient encore ces sons étranges et muets comme venus d'outre-tombe qui hantaient ses cauchemars d'enfant. Le malaise persistant, Kemal se leva, attentif à ne pas éveiller Hermine. Il épongea son front et but un verre d'eau. Puis il sortit sur le balcon. Ghezireh dormait sous le firmament.

Tourmenté par l'insomnie, Élie accoudé à sa fenêtre, vit le palais éclairé. Kemal, sans doute, donnait une réception... Et songeant à son ami, à sa visite il sentit la reconnaissance alléger son chagrin tandis qu'il essuyait une larme sur son visage. Mais les lumières n'étaient pas festives. Kemal fouillait à nouveau les

vieilles malles du palais, mû par l'étrange conviction qu'un secret s'y cachait. Il ne trouva rien, sinon cet aspect insolite des glaces et des horloges amoncelées par le pacha dément. C'était comme s'il était prisonnier d'un temps reflété à l'infini dans la multiplicité des miroirs, prisonnier d'un lui-même démultiplié. Alors il se campa devant une glace et s'examina avec une attention complaisante : quarante ans, la force de l'âge, il respirait l'énergie. Le torse vigoureux du Pacha, songea-t-il fièrement. Il faudra changer de peau... *Dear old Pamela*... Comme cela lui semblait vieux ! Si peu d'années avaient passé et pourtant il se sentait un homme neuf ! Sa peau il en était fier, comme de ses cheveux frisés et de ses yeux de braise. Il les devait à sa mère, la belle Yéménite. Dans ses affaires gardées pieusement par Indji, vieilles dentelles jaunies, gilets brodés de sequins, il avait découvert le talisman qu'il avait porté toute son enfance. Il avait ouvert l'étui en filigrane argenté et déroulé le minuscule parchemin parcouru de lettres illisibles. Il sourit attendri... sa mère l'avait gardé sur elle durant sa brève existence. À sa mort, Indji l'avait épinglé à ses vêtements d'enfant. Superstition d'esclave, d'exilé... Il soupira, évoquant avec une tendresse mélancolique ces deux femmes dont il était le seul à se souvenir. Échappe-t-on jamais à son passé ?

## Hébron : août 1929

La nuit coulait sur la ville. Il s'ébroua sur le trottoir désert. À l'issue de débats houleux, Élie entra dans le silence comme en un havre. Il fit quelques pas en attendant Yabès et Benzion. Son dernier séjour au Caire datait bien de trois mois déjà ! Désormais, depuis le décès de Sarah, il visitait les centres sionistes des capitales européennes, y vivant de petits emplois temporaires, correcteur littéraire, professeur de langues, articles de presse. Ses publications et ses conférences lui avaient gagné une certaine renommée parmi une intelligentsia sioniste indigente mais toujours bouillonnante de rêves et de joies. Dix ans avaient passé depuis la fin de la guerre, recouvrant de terre les charniers. La vie avait pris le rythme effréné du charleston et du jazz, les femmes dénudaient leurs jambes et se coiffaient à la garçonne.

Au hasard des rencontres il nouait des amourettes anodines qui jetaient des moments de grâce dans la tristesse d'une nouvelle liberté. Sarah n'avait jamais été aussi proche de lui que depuis sa mort. Parfois il se surprenait à lui parler comme s'il lui fallait encore la convaincre et obtenir son approbation. Comme s'il pouvait la faire revenir ! Quand des êtres chers meurent, ne se sent-on pas coupables de leur survivre ? Ne meurt-on pas aussi de leur mort ? de la culpabilité de les avoir abandonnés au seuil de l'indicible ? Comment expliquer ce tourment à Yabès qui lui conseillait de se remarier ? Non ! endurer les mêmes reproches ? Il avait besoin de sa liberté.

À nouveau les mêmes pensées qui l'obsédaient à chacun de ses retours l'assaillirent, ramenant les mêmes interrogations et

les mêmes souvenirs. Oui... il avait fait des erreurs... oui, il avait pressenti cette faille, cette faiblesse dans sa nature. On parlait beaucoup maintenant d'inconscient, de psychoses, de maladies qu'on ne savait nommer ni discerner, des sortes de folies... une nouvelle science enseignée par le Dr Freud. Sarah avait-elle été prédisposée à ces névroses ? Si ce mal mystérieux l'habitait, elle aurait été irrécupérable, quoiqu'il eût fait, et aurait fini ses jours dans un asile. Oui, il l'avait délaissée pour défendre une cause qu'il jugeait plus grande qu'un destin individuel, plus grande qu'eux, plus importante que sa propre vie. Et cette cause, incomprise et refusée par Sarah qui en avait souffert, il devait désormais l'assumer entièrement, en sorte que Sarah n'ait pas été sacrifiée à des chimères. La mort de la jeune femme le liait plus que jamais à ses engagements.

Comment avait-elle pu oublier son fils ? N'avait-elle eu aucune pensée pour sa famille dont elle avait à jamais détruit le bonheur ? pour ce fils qu'elle avait abandonné ? Il avait donc suffi d'une effervescence des sens pour effacer tout le reste ? Il écarta ces pensées, se refusant à entacher par une critique le souvenir de Sarah. Même coupable, mais l'était-elle ? il voulait encore l'aimer. Ne le lui avait-il pas promis ?

Quelques mois après la mort de sa femme, Élie qui ne s'entendait plus avec son père avait déménagé au vieux quartier juif. Plusieurs fois l'an il allait passer quelques semaines aux Figuiers avec son fils, l'emmenant quelques jours en vacances en Palestine au bord de la mer, dans un kibboutz qu'il connaissait pour s'y être entraîné aux exercices militaires d'auto-défense. Il rencontrait parfois à Jérusalem Rebecca Lourtiel, leurs regards se croisaient, se reconnaissaient, mais chacun restait sur son quant à soi. Son foyer était détruit et lui-même se sentait comme entaché d'une souillure morale. Sarah avait emporté à jamais son insouciant bonheur. Quelle femme désormais voudrait de lui ? Surtout ne pas tenter sa chance avec Rebecca Lourtiel, il n'était pas digne d'elle. Il ne jouerait plus les jeux de la séduction. Tout cela était bien derrière lui.

Benzion, des poèmes sur les lèvres, vint le rejoindre, humant la nuit chaude et enfonçant ses mains dans les poches de son panta-

lon élimé. Malgré les années, son visage conservait une fraîcheur adolescente. Une bouche poupine, des joues et des yeux ronds accentuaient un aspect juvénile qui le désespérait. Viviane, sa fiancée, une brunette rieuse de vingt ans se suspendait à son bras. Le couple aimait accompagner Élie le soir dans ses tournées de conférences. Les jeunes gens terminaient la soirée avec quelques amis chez Benyamin le Yéménite, attablés devant avec un plat de fèves fumant assaisonné d'huile de sésame et du fromage blanc frit, le tout à quelques piastres. Benyamin venait saluer la joyeuse bande et d'un geste magnanime offrait les mezzés et les salades.

Ce soir au Centre Herzl, la discussion avait roulé sur le refus de la communauté juive de Bagdad de participer au mouvement sioniste. Les raisons en étaient claires. Quelque dix ans auparavant, en novembre 1918, la communauté de Bagdad avait demandé à la Grande-Bretagne la nationalité britannique. Elle avait répliqué ce qu'elle avait déjà dit aux chrétiens : Intégrez-vous à votre environnement. Et maintenant l'Irak, l'ancienne Mésopotamie où le sang chrétien n'avait pas encore séché, était devenu un centre actif d'islamisme et d'arabisme, seul lien qui pourrait unir les tribus hétérogènes accourues des environs remplacer les massacrés et les déportés. Élie y avait rencontré Younès par hasard. Il avait arabisé son nom mais avait gardé son air suspicieux, toujours en alerte. Ils avaient échangé quelques mots :

« Nous chrétiens arabes, lui avait soufflé Younès, devons servir l'islam et le vénérer car il est le cœur de l'arabisme. C'est la mission et la survie de tout nationaliste arabe chrétien. Cette mission, nous la développons aussi en Europe, jointe au combat antisioniste. Elle nous confère une valeur inestimable aux yeux de nos oppresseurs. Nous sommes les courroies d'union islamo-chrétienne entre les rives méditerranéennes. »

Élie n'avait pas répondu. Et visitant ces vieilles communautés datant de la déportation des Hébreux en Babylonie, il s'était demandé comment vit l'homme que la loi ne protège pas. Quels sens la vulnérabilité et la peur donnent à leurs mots, à leurs silences surtout. Dans ces dictatures les principes de Woodrow



Wilson sur l'égalité des nations ne sont-ils pas tout juste un charabia bon pour la poubelle ?

Il savait que le programme islamiste réclamait l'application rigoureuse de la charia. Celui du nationalisme arabe où militaient musulmans et chrétiens proclamait l'excellence et la supériorité de la race arabe et l'élimination du sionisme. Devenus suspects, les Juifs surveillés par la police se cantonnaient dans une attitude prudente apolitique. D'autant plus que l'administration coloniale ménageait les susceptibilités de la majorité musulmane et ne défendait pas même les chrétiens, bien que durant la guerre ils eussent, en dépit des dangers, fourni des auxiliaires à l'armée anglaise dans l'espoir d'obtenir leur autonomie.

Et ce soir au club Herzl, Élie s'était souvenu de Younès et de ces responsables juifs aux mines fermées qui refusaient de participer au mouvement sioniste. Cette peur n'existait pas seulement à Bagdad mais dans tous les pays arabes, avait-il expliqué, et devait être comprise. Si la communauté se déclarait ouvertement sioniste et militante, son existence même serait en danger.

Des petits groupes sortaient de l'immeuble derrière eux, continuant les discussions. Yabès rejoignit Élie.

« Allons... je vous offre un thé », fit-il. Sous le réverbère, ses cheveux clairsemés semblaient blancs.

Dans la ruelle adjacente, une lampe à pétrole signalait un café. Des chaises de paille, des tables bancales s'alignaient sur le trottoir avec la détresse des objets de rebut, des existences inutiles. Dans un coin, un homme en galabieh dormait recroquevillé.

« Ici il n'y a que du thé, fit Yabès. Il tira une chaise et s'assit.

Au bruit, le propriétaire bondit et accourut pieds nus, se frottant les yeux.

— Quatre thés menthe ! commanda Yabès.

L'homme s'empressa d'activer son réchaud à gaz qui lui servait de cuisine.

Élie consulta sa montre : onze heures. Une bouffée de tristesse l'envahit, bah ! personne ne l'attendait.

Yabès avait apprécié les commentaires d'Élie au cours de la discussion. Ses voyages depuis la mort de Sarah – trois, quatre ans déjà ? – lui donnaient une expérience et un savoir-faire convaincants. Passant la majeure partie de l'année en Europe, Élie avait pris conscience de l'ampleur de l'antisémitisme que le sionisme attisait. Il devrait se remarier, pensa Yabès. La force intérieure qui ardaient de sa physionomie et qui l'avait toujours frappé semblait avoir épuré le visage énergique, élargi les yeux gris incandescents. Yabès s'étonna de noter pour la première fois sa beauté romantique. Malgré l'épreuve il avait gardé intacte la ferveur d'autrefois. Tant de jeunes filles seraient flattées par ses avances... Yabès avait aperçu au fond de la salle Rebecca Lourtiel et l'avait approchée. Elle était de passage au Caire, expliqua-t-elle et n'avait pas voulu manquer le débat. Sa voix manquait de conviction et Yabès eut l'impression qu'elle était seulement venue pour voir Élie qu'elle n'avait pas quitté du regard.

— Que ce soit à Bagdad ou à Damas la situation est identique, observa Yabès après un moment de silence. Ici nous avons de la chance, les Juifs font partie des élites du pays, ils sont bien vus par le Palais et le sionisme ne soulève pas d'hostilité, excepté chez les bigots du mouvement arabe et panislamique.

— Les Juifs, objecta Benzion, ne peuvent obtenir la nationalité égyptienne.

Viviane saisit sa main, un sourire creusa ses fossettes, brilla dans ses larges yeux noirs. Rien n'altère la jeunesse, pensa Yabès sirotant son thé adossé à sa chaise.

— Nous avons peu d'amis dans l'administration anglaise en Palestine, commenta-t-il après un silence, elle est foncièrement antisémite. L'esprit des Clayton, des Hoare prédomine. Je regrette le départ du colonel Richard Meinertzhagen. Il disait que la condition du peuple juif a été une disgrâce pour le monde civilisé et que l'aide fournie pour le sortir de cette situation est le remboursement d'une dette. Quel hommage !

— Weizmann, observa Benzion, a dit quelque chose de très juste : la Déclaration Balfour ne donne pas aux Juifs la Palestine,

mais elle leur offre une opportunité. C'est aux Juifs à démontrer leur capacité de réaliser ses potentialités. Serons-nous à la mesure du défi ?

— Ne gâchons pas nos chances, reprit Yabès reposant son verre de thé. De toutes les promesses faites à San Remo, seul le projet sioniste fut retenu. C'est un miracle ! Ni les Assyriens chrétiens ni les Kurdes n'ont obtenu des grandes puissances la moindre parcelle de leur patrie, et les Arméniens furent trahis et abandonnés par les Russes et les Alliés.

— Je crains, dit Élie, que le panarabisme ne remette en question l'avenir du judaïsme et même celui du christianisme en Orient. Nous voyons surgir un monde intolérant et impérialiste. Nous sommes dans l'œil du cyclone. Maintenant nous vivons protégés par les mandats européens. Mais que feront les gouvernements nationalistes arabes quand ils seront au pouvoir ? Y a-t-il un avenir pour les juifs et les chrétiens dans le monde arabe, qui ne soit pas celui du raïa ? De plus les Allemands ruminent acrimonieusement leur défaite et en rendent les juifs responsables. Ils ne parlent que de leur prochaine revanche.

— C'est bien ce qui m'inquiète, dit Yabès. Quel gouvernement arabe transformera de fond en comble les structures économiques et les mentalités pour supprimer les inégalités sociales, industrialiser le pays, diversifier les cultures, introduire l'alphabétisation obligatoire et une hygiène élémentaire ? Une œuvre de titan. »

Benzion eut un sourire ironique, Robert et sa clique de communistes ?

Élie se souvint de Younès. Et la peur ! se dit-il. La peur de se politiser, de sortir du silence. La peur de communautés en butte aux attaques de la populace et de la presse, marquées en leur for intérieur par le souvenir d'attaques récurrentes.

Yabès étouffa un bâillement. Les jeunes, ça peut discuter toute la nuit, il se leva, s'étira.

« Plus de onze heures mes amis, il est temps d'aller dormir. Et n'oublions pas que nous avons eu un succès : la Déclaration Balfour n'est qu'un premier pas. Nous avons beaucoup d'amis chrétiens qui

veulent voir renaître l'État juif, ils sont avec nous et nous soutiennent. Quand retournes-tu en Palestine ? demanda-t-il à Élie.

— Après-demain, j'y serai pour les fêtes. Tu sais, passer les fêtes avec le Yichouv est une expérience inoubliable. Même moi qui ne suis pas très religieux, j'y sens une paix et une ferveur extraordinaire.

— J'espère que les fêtes se passeront bien, fit Yabès, hochant la tête.

En 1925 à Kippour et en 1928 à la même fête, les Arabes avaient provoqué des pogroms sanglants parce que des juifs avaient apporté devant le Mur du Temple d'humbles objets : des bancs pour les fidèles vieux et infirmes, un écran séparant les hommes des femmes, quelques nattes au sol et des lampes à pétrole. Cela avait suffi pour que le mufti de Jérusalem, Amin al-Husseini, avec ses bandes de tueurs se jettent sur eux. Cédant à la violence arabe, la police anglaise avait immédiatement enlevé ces objets offensants. Sans doute fallait-il s'attendre à des scènes analogues cette année aussi. Déjà en août deux mille Arabes avaient provoqué des échauffourées, la foule avait battu le bedeau devant le Mur et brûlé des livres de prières, les assassinats au couteau étaient fréquents et on craignait encore d'autres attaques arabes.

— Sois prudent, recommanda-t-il en les quittant.

Les jeunes gens se levèrent. Benzion se tourna vers Élie :

— Je t'accompagne un bout de chemin.

— Ce soir je couche aux Figuiers.

Autour d'eux la ville dormait. Ça et là une lumière : un repasseur s'activant à ses fers, un artisan penché sur son ouvrage. Pour le peuple, même le sommeil était un luxe. Dans les encoignures des masses informes se tassaient, mendiants ratatinés dans leurs hail-lons, enfants abandonnés.

Qui était le véritable ennemi, se demandait Élie, l'Europe ?... ou l'impérialisme djihadiste ? Il se refusait à envisager les conséquences d'une collaboration de ces deux forces mondiales liguées contre eux. Non... ne pas décourager les jeunes, le pire n'était pas toujours certain.

Il jeta un regard amical à Benzion. Cette belle jeunesse ! L'ambition, le prestige, les intrigues d'influence, toute cette inextricable vase sur laquelle l'homme fièrement bâtit sa carrière ne l'avaient pas encore corrompu. Il se souvint de sa propre jeunesse, de son adhésion totale à ses convictions, son enthousiasme d'antan quand il croyait en son avenir. Quand il s'engageait avec fougue dans une aventure humaine de trois mille ans porteuse d'un message spirituel universel. Si légère était alors sa joie, si résistant son espoir. Il s'était cru en mesure de défier la mort. Oui... c'était comme s'il ne devait jamais mourir. Y songeait-il même ? S'il y pensait... c'était seulement pour se confirmer son immortalité.

Benzion décrivait les préparatifs de son groupe partant à Ein Guedi où le couple se marierait.

— Tu ne seras pas loin, dit-il étreignant Viviane contre lui, tu es notre invité de marque, ne l'oublie pas !

— Je viendrai, promis ! fit Élie souriant.

Le groupe de Benzion... Élie les connaissait tous. Comme un potier attentif au tour, il avait modelé leur espoir, leur énergie sur le moule d'une fraternité d'idéal. Sa vigilance avait capté le frémissement de leur sensibilité, respecté et aimé en chacun sa singularité. Et maintenant ils partaient. Avec ce don, cette richesse, cette partie de lui qu'il avait déposée en chacun d'eux, cette semence qui germerait dans leur vie. Leur respect affectueux le réconfortait dans ses moments de solitude et de détresse. Un apaisement dénoua son âme, le délivrant de son tourment, et rasséra son visage. La générosité spontanée, l'honnêteté des jeunes l'assuraient que l'avenir le seconderait.

Ils s'immobilisèrent devant le Bahr. Élie contempla le jeune couple au seuil d'une nouvelle vie.

— Tu vois Benzion, fit-il méditatif, pensant à Georges, à Younès, il est si facile de renoncer à sa spécificité, mais c'est une mutilation, un suicide spirituel. Ces communautés du monde arabe... je me demandais quelle force intérieure, quel espoir leur a fait préférer l'oppression à l'anéantissement dans la conversion. Car n'oublie pas, choisir d'être soi-même dans une société intolérante est un

combat héroïque de chaque instant... Malgré toutes les persécutions, à cause de toutes les persécutions, l'existence juive a montré que la liberté triomphe de la mort.

Il fit une pause, puis posant une main amicale sur l'épaule de Benzion :

— Il est tard, tu as encore un long chemin... Comme communautés : nous serons massacrés. Comme nation : nous nous défendrons les armes à la main.

Les deux hommes se donnèrent l'accolade.

— Je serai à votre mariage », promit Élie souriant.



Il avançait d'un pas rapide. Malgré l'heure tardive, son esprit jouissait de toute sa clarté. C'était peut-être cette chaleur énervante. Il huma la nuit, le khamsin se levait. Entre deux dahabiehs il aperçut la masse du Djebel Rouge assombrir l'horizon. Ces débats... la salle emplie de cris, la fureur de ses détracteurs. Il sourit, rien ne changeait. Sauf peut-être la menace qui semblait plus proche. Il avait vu au fond de la salle Rebecca Lourtiel le regarder intensément, le visage tendu comme si elle avait voulu lui crier quelque chose par-delà tout ce qui les séparait. La foule l'avait happée et lui était sorti rapidement par une petite porte arrière. L'avait-il fuie ? Se dire quoi ? Sa vie était brisée, sa carrière un échec. Et il ne voulait plus associer qui que ce soit à ses tragédies personnelles. Il ne se sentait pas la force de décevoir à nouveau.

Il referma derrière lui le portail des Figuiers et s'engagea dans l'allée de graviers vers l'annexe. Depuis son départ Ibram avait emménagé dans la grande villa avec ses grands-parents. Dans la maison vide et sombre il lui sembla entendre dans le couloir obscur la joie et l'excitation d'autrefois. Il trouva à la cuisine un repas encore chaud. Sa mère... avait-elle deviné qu'il viendrait ce soir ? Les casseroles étaient tièdes... Elle avait veillé, espérant l'accueillir. Son visage se crispa. Il savait que son départ avait consterné

sa famille. Il savait aussi que malgré leurs désaccords Behor était fier de son fils. Rester aux Figuiers c'était se laisser détruire par les souvenirs, les remords... renoncer à soi-même, à devenir celui qu'il était. Il avait aimé l'injonction de Nietzsche : « Deviens qui tu es ! » et l'avait fait ciseler sur la plaque d'argent d'un presse-papiers qu'il offrirait à Ibram. Oui... savoir qui l'on est et se réaliser malgré tous les obstacles et les sacrifices... ancrer cette réalisation dans l'œuvre de sa vie... Ibram... L'attendrissement mollissait son sourire, mais s'il l'éveillait, l'adolescent le questionnerait et sa résolution faiblirait... Mieux valait attendre son retour dans quelques jours. Le plus difficile : s'endurcir.

Il mangea distraitemment, tirant à lui un journal. En Italie, en Allemagne, le fascisme gagnait du terrain. À Munich un certain Hitler prêchait l'antisémitisme. Un évêque avait protesté... Ah ! en Europe on avait toujours eu des amis... Autrefois il attribuait l'antisionisme à de vulgaires préjugés. Quelle erreur ! C'était une politique élaborée, constamment assénée par la presse, l'école, les églises, les mosquées. Sa force était colossale, ses moyens démoniaques, ses langages multiples. Elle ne venait pas du peuple, qui n'en était qu'un exécuter aveugle, mais du sommet de la hiérarchie et du pouvoir. « La Bête », aurait dit Georges.

À sa grande surprise ses écrits avaient été attaqués dans des articles parisiens. Il avait même reconnu des textes qu'il savait n'avoir pas publiés. Il les avait vainement cherchés dans ses tiroirs où régnait un incroyable fouillis. Qui donc était venu farfouiller dans ses affaires à son insu ? Son père ? sa mère ? certainement pas. Sarah ? il avait résolument rejeté cette pensée, décidé à oublier définitivement cette énigme. Il s'était senti assommé...

Il se leva. Trop agité pour dormir, il descendit vers le fleuve. Yabès pouvait parler de démocratie... le fascisme et le nazisme hypnotisaient les peuples arabes. Il s'assit sur le banc près du saule, s'imposant de toutes ses forces l'oubli. Mais l'esprit de Sarah s'exhalait dans la nuit avec la fraîcheur montant du fleuve. Sarah... Ses paupières se soulevèrent, son regard fixe se perdit dans le firmament opulent et serein. Qui avait trahi l'autre ?

Quand elle avait faibli, elle ne l'avait pas trouvé. Il se couvrit le visage de ses deux mains dans un geste de désespoir. Si elle avait parlé... tout aurait été différent. À mi-voix il répéta : Sarah... rien jamais ne pourra nous séparer puisque nous nous aimons... Il y avait cru si totalement. Pas une minute il n'avait pensé qu'elle lui serait enlevée.

Il soupira, lassé. Il rencontrait parfois le Pacha. Leurs discussions le troublaient pendant quelque temps. Kemal lui parlait de Hassan al-Banna, le Guide Suprême et fondateur des Frères Musulmans. Il s'était affilié à l'Association de la Jeunesse Musulmane et à d'autres groupuscules islamiques qui prêchaient le retour à un islam intégral, la lutte contre l'Occident, le rejet de la démocratie, la réclusion de la femme, la mutilation des voleurs. Kemal qui autrefois buvait de l'alcool... ! Un jour, il lui avait dit avec un air de défi, avoir des affinités avec l'ami d'al-Banna, le mufti de Jérusalem Amin al-Husseini, ancien officier ottoman dans la dernière guerre. Tous deux étaient des adeptes enthousiastes des fascistes et des nazis. À l'instigation du mufti, Kemal avait organisé en Judée un réseau de cellules instruites dans la technique du terrorisme. Kemal y participait-il ? À leurs rares rencontres Élie l'écoutait atterré et silencieux car le Pacha ne tolérait pas qu'il le contredise. Si tu restes juif, lui disait-il, tu vivras ici comme dans le passé, en jouissant de notre tolérance. Sioniste, tu deviens notre ennemi. Mais en regard des pogroms d'Europe centrale, des massacres en Orient, Élie pesait toutes ses actions à la lumière d'une priorité indiscutable : rétablir la souveraineté nationale d'Israël dans son propre pays. Était-ce cela le message du martyr arménien, l'éradication d'un peuple chrétien qui réclamait dans sa patrie ancestrale sa liberté, son droit de ne plus être raïa ? Les Grecs, les Assyro-chaldéens avaient aussi été exterminés. Et à nouveau il pensa à Georges son ami qui était devenu fou et qui pour survivre devenait aussi son ennemi. Comme Kemal désormais le théoricien du panarabisme islamique. Ses yeux se fermèrent, une lassitude l'écrasa soudain. Était-ce vrai comme l'écrivait Georges que le peuple juif survolait l'histoire sans voir la haine ? Était-il encore temps d'écrire à Kemal



pour sauver ce qu'il restait d'humain dans leurs relations, malgré tous ces combats ?

L'aube l'éveilla. La rosée le pénétrait d'une fraîcheur virginale. Des brumes flottaient sur le fleuve. L'aurore s'ouvrait, laissant échapper un jour nacré. C'est vrai... il y avait toute cette beauté, cette âme de la nature sans cesse murmurante, comme un baume, comme une miséricorde toujours attentive et généreuse parlant à l'homme d'amour et de pardon. Il s'assit sur le banc et, penché en avant, les bras sur les genoux, fixant le Bahr, il se formula les idées mûries dans son sommeil. Aurai-je le temps ? se demanda-t-il. Mais le temps de quoi ? Trente-sept ans... il avait le sentiment d'arriver au terme de sa vie, au bout de ses forces. Et il fallait se dépêcher, prendre de vitesse une catastrophe qui germait dans la matrice de l'avenir. En Europe et dans les sociétés musulmanes quelque chose de plus haineux que les massacres de la Première Guerre Mondiale se préparait... arrivait à maturité.

À pas lents, il remonta vers la maison. Qu'elle était paisible en son sommeil. Il s'immobilisa sous l'arbre exotique de Sarah, souriant d'un sourire qui ressemblait à une blessure. Sarah... Où était-elle ? Comment la retrouver dans l'infini des mondes ? C'était comme si sa mort vidait sa vie de sa substance. Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait ? se surprit-il à murmurer. Pourquoi l'avait-elle abandonné ? À nouveau il ressentit son sang et sa vie s'épancher hors de lui. Quand il l'avait mise en terre, une fois jetée une pelle-tée de terre sur son cercueil et récité le kaddish, l'immense humilité et insignifiance de l'homme l'avait saisi. Dans cette vacuité de l'être s'était révélée une présence. Était-ce le maximum que l'homme dans son dépouillement suprême puisse pressentir du Divin ? Seigneur... ôte-moi cette souffrance, pensa-t-il, ôte-moi le poids de mon châtiment, permets-moi de vivre. Donne-moi la force de comprendre la haine de Kemal et le combat de Georges contre moi. Aide-moi...

Son regard s'arrêta sur les volets fermés de la bibliothèque de Behor. Quoique matinal son père n'était pas encore levé. Soixante coureurs peuvent courir sans dépasser l'homme qui a déjeuné tôt,

plaisantait-il. Mais Élie était si accoutumé à le voir à sa table devant la fenêtre qu'il crut apercevoir sa crinière blanche et son visage pâle.

Cette bibliothèque... c'était un flot privilégié. A-t-on le droit de s'enfermer dans sa coquille à un moment si critique de son histoire ? Peut-on parler sereinement de philosophie devant des cadavres victimes de l'injustice ? Il entra silencieusement dans la maison endormie, gagna sa chambre et s'approcha de sa table. Il ouvrit un tiroir cherchant l'adresse d'amis à Jérusalem. Une ancienne lettre de Georges apparut. Il la saisit, elle ne portait pas de date.

« Élie, je sais que tu m'as cherché. Je n'étais pas en état de te parler. Celui qui voit Satan se promener parmi les hommes et en prendre possession, n'est plus le même homme. Je suis remonté de l'enfer, j'ai feint la folie et vécu de mendicité et d'errance jusqu'à ce que je puisse, caché dans une cellule de l'un de nos antiques monastères sur cette terre de Mésopotamie fraîchement gorgée de sang chrétien, panser les brûlures de l'âme et ramasser et recoller les morceaux de mon être. Comment redevenir un être humain après avoir vécu si longtemps dans le feu de Satan ? J'étais devenu le frère des chacals, mes os brûlaient et se desséchaient. Mêlé à mon peuple dans la fournaise, j'ai décidé de rester avec lui. Pour survivre il a opté pour l'arabisme. C'est-à-dire l'amnésie, l'autisme et le retour à la raïa pour de longues années à venir jusqu'à ce que le cœur de l'opresseur change et nous permette d'en sortir. Les circonstances ne nous ont pas permis de nous libérer comme vous vous le ferez. Nous sommes condamnés à vous haïr : craignez nos haines. Elles sont la rançon payée à l'opresseur pour nos vies. Peut-être Israël survivra. Peut-être pas... Mais il n'est pas seul, des chrétiens le soutiennent. Je t'envoie ma bénédiction mon frère et vous souhaite le succès, car vos victoires contre la déshumanisation de l'homme seront aussi les nôtres. Elles seront celles de la liberté et de la dignité de l'homme contre l'esclavagisme de la peur et de l'oppression. Israël a dû apprendre à vivre dans cette haine sans qu'elle le corrompe et qu'il en soit souillé.

« L'Europe et les Églises veulent construire l'entente islamo-chrétienne, car le sol arabe est riche de pétrole. Et c'est nous chrétiens d'Orient qui devons être la vitrine de cette entente truquée.

Le fondement de ce rapprochement sera la guerre contre vous pour vous détruire. Je n'ose dire exterminer, mais maintenant je sais que c'est possible comme le firent les armées ottomanes contre les Arméniens. Je ne serais pas étonné si des théologiens chrétiens supprimaient de la Bible le mot Israël et effaçaient le Jésus hébreu et juif pour adopter le Jésus du Coran, tant la terreur est grande parmi nous. Je serai ton ennemi car l'esclave n'a pas de choix. Je serai juste envers les miens pour protéger leur existence, mais injuste envers ton peuple. Car pour l'esclave la justice est relative, c'est celle de son maître.

« Je ne te donne pas mon adresse car dans l'enfer on ne reçoit pas de lettres. Je suis là où l'on tue, l'on égorge et l'on décapite, où l'on viole et torture. Je suis là parce que je ne puis être ailleurs. On n'échappe pas à son destin. D'ailleurs je sais ce que tu me dirais. Tu ne me dirais rien et me regarderais avec tristesse. Je sais que tu me comprends. »

Élie leva la tête et demeura pensif. Ainsi le cercle se refermait sur ceux qui avaient manqué les opportunités de l'histoire. Georges... qu'était l'homme dans la fureur d'événements incontrôlables ? Et Karlskov ? Disparu parmi les milliers de morts des pogroms en Pologne ? ou dans la vague de massacres qui déferla dans la Russie révolutionnaire ? Soixante-quinze mille juifs exterminés entre 1917 et 1921, particulièrement en Ukraine et en Galicie. Karlskov avait eu raison de se méfier du Bund.

Longuement il examina une photographie glissée dans un cadre d'argent. Sarah, les sourcils levés, tenait une spatule en l'air, tournée vers Isabelle de dos, Behor reposait, Ibram jouait à ses pieds, lui... si différent alors. Au temps de la joie... la photo pour l'éternité... Il prit une autre photo. Kemal en tenue d'équitation, souriant, posait une main sur l'encolure de Foudre. Sa confiance en son ami demeurait inébranlable. Quand il rédigea sa lettre à Kemal il eut l'étrange sentiment d'écrire son testament.

« À Kemal Pacha, Souviens-toi ! Un jour je t'ai rapporté la phrase d'un rabbin : La paix est aussi chère à Dieu que l'univers. Puisse la paix unir les hommes. J'ai confiance en toi. Souviens-toi ! »

Il referma l'enveloppe. Ses yeux tombèrent sur les pincapapiers *Souviens-toi* offerts par sa mère, mais ils n'enserraient aucun amas de pages manuscrites dans un fouillis de papiers et s'alignaient sagement sur une surface vide. La tendresse échauffa son regard, un étrange sentiment de dédoublement l'envahit au seuil de ce nouveau départ en Palestine comme s'il se détachait de sa personne, de son corps. Rapidement il écrivit :

« Chers Père et Mère,

Je vous demande d'être indulgents envers votre fils et de lui pardonner tout le mal et les soucis qu'il vous a causés involontairement. J'ai vibré et souffert comme la feuille aux vents des espoirs et des horreurs terrifiantes de notre époque. Vous auriez aimé avoir un fils dont vous auriez été fier. Je vous ai déçus et n'ai rien accompli. Mon destin m'appelait ailleurs. Je vous aime et vous embrasse. Peut-être plus tard Ibram pardonnera-t-il à ce père trop absent. »

En sortant de la maison il eut un moment d'hésitation et sourit amusé. Emporterait-il le talisman destiné au mystérieux Boaz ? Un talisman... ! Ça porte bonheur aux superstitieux. Il lui servirait de prétexte pour contacter la belle Rebecca en lui demandant innocemment si elle connaissait un certain Boaz. Elle lui rirait au nez, mais s'il devait un jour refaire sa vie, ce ne pourrait être qu'avec elle. Une joie soudaine dilata son cœur. Un immense bonheur l'inonda, « Je l'aime ! » pensa-t-il. Sa rencontre avec elle n'avait pas été fortuite, c'était comme s'ils étaient destinés à s'aimer dès le début des âges. Et qu'une force inflexible les menait l'un vers l'autre. Et que cet amour qu'il avait tenté de fuir était en lui et prenait possession de tout son être. Il n'avait pas besoin de talisman pour aller la trouver à Jérusalem quand il quitterait Hébron. Autour de lui l'univers exultait et l'étreignait dans sa joie. Le visage transfiguré il se redressa dans le jour naissant. Oui, en lui la vie et l'espoir renaissaient.



Le large store de toile rouge projetait une ombre fraîche sur la terrasse devant la salle à manger. Affalé dans un transatlantique, son chasse-mouches sur les genoux, Kemal lisait les journaux empilés devant lui tandis qu'un domestique attentif lui versait de la limonade glacée dès qu'il vidait son verre. Il rentrait de Damas où il avait passé quelques jours. L'accouchement d'Hermine approchait et elle n'était plus aussi disponible pour l'amour. C'était sans doute la cause des réticences qu'il avait ressenties. Il leva la tête, ses doigts tambourinèrent sur un guéridon près de lui et son regard se fixa dans le vague. Onze heures. Ghezireh s'évaporerait dans une vapeur tremblée. Soudain le téléphone sonna. Il songea aussitôt à Élie. C'était Hakim, le chef d'un réseau terroriste. Treize villages juifs en Judée avaient été attaqués. Hakim lançait triomphalement le chiffre de cent morts : « L'Islam vaincra ! Les mécréants seront chassés des terres arabes et musulmanes. Les Juifs sont nos chiens ! » criait-il victorieusement.

Kemal riait, la tête renversée en arrière. Attaquer les jours fériés quand ils étaient tous là... oui, le meilleur moment pour avoir un maximum de victimes et démontrer aux Britanniques la détermination des Arabes à combattre le sionisme. Il savait que la gendarmerie britannique et palestinienne avait été dissoute et seule restait une force de police civile.

Un Arabe avait tué un enfant juif à Jérusalem, poursuivait Hakim, et une foule d'Arabes des environs armés de bâtons et de couteaux s'étaient rassemblés dans la ville. N'ayant pu les désarmer, le chef de la police était allé demander au mufti pourquoi la foule était armée.

« C'est rien, lui avait répondu le mufti tout sourire. C'est parce qu'ils ont peur des Juifs !

Kemal sourit, au bout de la ligne, Hakim s'esclaffait.

— Tout est préparé, dit-il, et nous pouvons compter sur les nôtres dans la police.

— Oui... Oui, d'accord... » acquiesça Kemal gaiement, il partirait en Palestine...

Il raccrocha, alluma une cigarette et contempla rêveusement le paysage. Les promenades à cheval dans les champs de maïs avec

Élie... les promesses sur le Bahr... c'était si loin ! Cette amitié se briserait-elle ? Pourquoi Élie ne se contentait-il pas d'être juif ? Oui... raïa... c'était quand même mieux aujourd'hui que dans le passé. Si même l'égalité était impossible, que penser alors de l'impudence consistant à réclamer l'indépendance ! Élie n'avait-il pas encore compris pourquoi les Arméniens, les Grecs ottomans, les chrétiens syriaques avaient été éliminés sans pitié durant la dernière guerre ? Il en serait de même des Juifs !

D'une chiquenaude il dispersa des miettes sur le guéridon et sourit moqueusement aux arguments d'Élie. Charabia ! Avec l'insultante franchise d'un pacha qui peut tout se permettre, Kemal lui avait rétorqué que Bible et Évangile n'étaient que fumisteries. Inutile donc de les lire ! Messianisme et rédemption ? incohérences, concepts incompréhensibles !

Kemal tira une bouffée de cigarette. Il devait vraiment être attaché à Élie, constata-t-il, pour tenter de le guérir de sa folie. Mais le bougre ne lui était nullement reconnaissant ! Un pli désabusé aux lèvres, il baissa les yeux. Il connaissait bien maintenant son ingratitude. Perdues les illusions... il était comme les autres et persévérerait dans sa perfidie. Il lança des miettes de biscuits aux moineaux qui se chamaillèrent, termina sa limonade et reposa le verre. Une tête emplie de fadaïses, voilà ce qu'était Élie ! Lui Kemal était un homme d'action qui tranchait dans le vif sans scrupule ! Un révolutionnaire, songea-t-il avec un amusement complaisant. Élie lui avait dit que le salut de l'humanité viendrait avec la fin de l'oppression. Il avait ri. Allons donc ! Qui définissait l'oppression ? L'oppression pour les uns était loi et justice pour d'autres.

À nouveau son sourire éblouissant et cruel immobilisa ses traits. Werner disait qu'il fallait attiser la haine pour combattre. Cette haine qui montait irrépressible d'Allemagne, de France, de toute l'Europe... de cette littérature qui deviendrait une marée et briserait à sa source l'insolence juive. L'homme politique devait être un monstre froid, insensible, détaché comme Werner. Il écrasa sa cigarette : mais non fanatique. Son regard songeur s'immobilisa : l'activité fanatique était passionnelle, son irrationalité nuisait à son

efficacité. L'homme politique doit savoir utiliser le fanatisme et la ruse pour atteindre son but, se dit-il. Le fanatique s'engage dans l'action immédiate. Le politicien vise le but. Plus il y pensait et plus il était convaincu que politique et fanatisme s'opposaient. Il s'arrêta, réfléchit : oui... corrompre le fanatique jusqu'à le modeler en monstre politique déshumanisé, le parfait instrument.

Il se leva, s'accouda à la balustrade, puis se tournant vers Ali qui attendait respectueusement que le maître lui accorde son attention :

« Viens, lui dit-il de sa voix impérieuse, se dirigeant vers son cabinet.

— Parle, intima-t-il quand Ali eut refermé la porte derrière lui.

Assis à son bureau où s'empilaient des bordereaux préparés par son secrétaire, il écouta attentivement le compte-rendu détaillé de toutes les affaires du domaine survenues en son absence. Mais Kemal s'intéressait surtout à ce qu'avait fait Hermine, ses sorties, ses visites, ses occupations pendant son voyage à Damas. Les yeux baissés Ali lui apprit que Werner-Abdallah Bey était venu au Palais, parfois accompagné de Celim auquel il était très lié. À cette nouvelle Kemal serra les mâchoires :

— Combien de fois Celim est-il venu ? s'informa-t-il la voix dure.

Ali, plissant les paupières, fit mine de tenter de se rappeler.

— Deux, dit-il, hésitant, sachant que ces visites avaient été bien plus fréquentes.

Après un silence, Kemal demanda le visage fermé :

— Dame Hermine était présente ?

Nouvel effort de Ali puis :

— Oui... avec sa mère, mais les deux dames s'éclipsaient presque aussitôt.

Kemal préoccupé, réfléchit en silence. L'idée d'un regard masculin sur la charmante et innocente blondeur de sa femme l'emplissait d'une rage incontrôlable. Celim ? Depuis quelque temps il pensait à lui avec une antipathie désagréable. Hermine était au huitième mois de sa grossesse, un moment, il est vrai, peu propice aux séductions ! Congédiant Ali, il se leva et gagna le perron. Dans la cour, le chauffeur dans sa livrée toute galonnée d'or attendait, la casquette sur

le crâne, de le conduire au Club des Officiers. Sentant le regard du maître, il se redressa et rectifia sa tenue. Un large sourire épanouissait de joie son visage rond. Kemal descendit vivement les degrés. Devrait-il surveiller Celim, se demanda-t-il entrant dans la limousine. Depuis quelques années déjà, Werner et Celim rédigeaient ensemble des tracts et des articles visant à soulever l'opinion arabe contre les juifs. Ils incitaient à former des bandes pour les attaquer et les massacrer, détruire leurs fermes en Palestine, incendier et piller leurs villages. Une répétition, en somme, des attaques menées contre les villages chrétiens durant la dernière guerre.

Au club, il chercha Celim et ne le trouva pas. Après déjeuner il se rendit chez son banquier qui le reçut cérémonieusement. Kemal Pacha avait considérablement augmenté sa fortune par ses investissements dans l'immobilier et l'industrie sucrière. Le banquier pouvait fièrement lui montrer ses relevés de compte et le bilan de ses investissements. Vers seize heures il rentra au palais, Hermine devait avoir terminé sa sieste. En effet, assise en négligé dans son salon, elle regardait Hassan jouer. L'enfant se jeta au cou de son père et lui montra fièrement ses puzzles. Kemal serra fortement Hermine dans ses bras, elle était le seul être sur terre qui l'aimât. Même enceinte de huit mois il la trouvait adorable et follement désirable dans sa tenue de soie crème et dentelle légère, ses frisottis blonds collés sur la nuque par la chaleur. Il chercha sa bouche fiévreusement mais impatient de connaître ses moindres faits et gestes pendant son absence, il réfréna son désir de sentir son corps palpiter contre lui.

Oh, elle n'avait pas fait grand-chose, disait Hermine avec une moue coquette, regardant son pied nu jouer dans sa mule. Dans son état... Cette grossesse n'était pas aussi facile que la précédente et l'épuisait. Elle dormait beaucoup.

Qui avait-elle vu ? s'enquit Kemal négligemment. Avait-elle reçu des visites pour la distraire ? Quelques amies...oui... ? Hoda, Samiha... ? Puis changeant de sujet et soudain très excitée, le visage rouge et les yeux brillants Hermine lui apprit triomphalement que Werner avait mis en contact Hitler avec Amin al-Husseini.



« Jouissant d'une position si éminente, al-Husseini peut soulever les musulmans du Maghreb et des Indes contre les Juifs ! Même la Grande-Bretagne le craint à présent et cherche à l'adoucir, nous avons avec nous une grande partie des fonctionnaires du Mandat. L'Allemagne tient sa revanche contre les comploteurs responsables de sa défaite ! fit-elle avec jubilation. Werner a heureusement gardé ses contacts avec Hitler et son parti. C'est l'astre politique qui monte maintenant... des personnes influentes de l'état-major le soutiennent.

— Comment sais-tu tout cela, as-tu vu Werner ? Est-il venu ?

— Oh... je ne m'en souviens plus, fit Hermine. Elle commençait à en avoir assez de cette surveillance, de ses soupçons. — Peut-être une fois ou deux..., reprit-elle, il a dit à Maman qu'il irait en Palestine pour organiser des attaques contre les Juifs pendant leurs fêtes. Al-Husseini a déjà contacté ses hommes.

— Hum...fit Kemal, ça semble intéressant, je me renseignerai. J'ai décidé d'aller aussi en Palestine pour cette occasion. Qu'en penses-tu ? demanda Kemal l'observant attentivement, tu es d'accord ?

— Mais oui...c'est formidable ! s'écria Hermine se redressant.

— Tu voudrais que j'y aille ?

— Oui ! répondit-elle spontanément.

Kemal garda le silence, puis regardant sa femme, il jeta :

— Celim est-il au courant ?

Hermine tressaillit imperceptiblement, baissa les yeux et ses joues s'empourprèrent. Son léger trouble n'échappa pas à la vigilance de Kemal.

— Oh... je ne sais..., dit-elle simulant l'indifférence, il ne vient pas au Palais en ton absence.

— Ah ...oui ? fit Kemal. »

Le soir Kemal put joindre Celim par téléphone.

« Nous préparons une grande fantasia pour les Juifs, lui dit Celim. Une fantasia dans tout le pays, Jérusalem, Safed, Hébron... on va s'amuser. Nous avons les armes et Amin al-Husseini a déjà contacté les bédouins du voisinage. Werner est sur place et je le rejoindrai. Malgré ses efforts et nos menaces, les chrétiens, ces poules-mouillées, refusent de s'en mêler. Tu viens aussi ?

Kemal réfléchit.

— Oui, se décida-t-il, je viendrai.

Kemal, pensif, raccrocha le téléphone, un domestique vint lui présenter une lettre sur un plateau. Elle était d'Élie et n'était pas timbrée. Il avait dû sans doute la faire déposer. Oh Élie ! pensa-t-il agacé... il la lirait plus tard.

Le surlendemain Kemal prit son pistolet et demanda à Ali de l'accompagner en Palestine. Ils iraient en train. Il mit en poche la lettre d'Élie et la lut dans le wagon mais il n'y comprit goutte, son esprit était ailleurs. Les deux hommes, dissimulant leur arme, descendirent à al-Arish où ils s'équipèrent de vêtements bédouins et de là, selon les instructions de Celim, se rendirent auprès de la tribu al-Tamimi qui faisait paître ses troupeaux autour de Hébron. Puis le visage dissimulé par la kefyra ils entrèrent dans la ville d'Hébron avec des groupes de bédouins. « Tu ne tireras que si l'on t'attaque », recommanda Kemal à Ali.

Dans les rues régnaient une joyeuse atmosphère de fête. Des guirlandes de papier multicolores égayaient les boutiques. Les Juifs, dont un grand nombre venaient de loin en pèlerinage, se préparaient aux célébrations familiales religieuses. Ils aimaient se réunir dans la première capitale du royaume d'Israël au temps des rois de Judée, même si les musulmans depuis 1250 leur interdisaient, ainsi qu'aux chrétiens, l'entrée du caveau contenant les tombes des patriarches hébreux et de leurs épouses. L'administration du Mandat anglais avait annulé cette interdiction pour les chrétiens mais pas pour les juifs – bien qu'il fût indéniable que ces patriarches aient été hébreux plus d'un millénaire avant le christianisme et encore davantage avant l'islam et qu'ils étaient vénérés par ces deux religions uniquement grâce à l'histoire d'Israël. Mais, se disait Kemal, ici histoire et politique ne font pas bon ménage.

Soudain Kemal sentit un bouillonnement dans la foule arabe. À un signal donné elle se rassembla nombreuse, compacte et courut en vociférant au quartier juif, tuant, massacrant sur son chemin hommes, femmes, enfants, pénétrant dans les magasins et les maisons, incendiant et pillant, entraînant dans leur élan Kemal et

Ali. Immédiatement l'atmosphère festive s'emplit de râles d'agonisants, de cris et de pleurs alors que des cadavres surtout de vieillards, de femmes et d'enfants ensanglantaient les rues. Malgré la bousculade générale, les Juifs se défendirent et bientôt des ambulances et des troupes anglaises montées arrivèrent sur les lieux, tirant en l'air pour disperser la foule. Kemal aperçut un homme désarmé qui courait parmi les blessés et tentait de les mettre à l'abri. Avec stupéfaction il reconnut Élie.

« Élie, cria-t-il, découvrant son visage.

Élie se retourna et le vit. Soudain il hurla :

— Attention ! derrière-toi ! »

Kemal se jeta sur sa droite, une détonation retentit. Il se retourna, Celim s'enfuyait. Devant lui, Élie gisait à terre couvert de sang, frappé par la balle qui lui était destinée. Kemal courut derrière Celim et le visa à la tête. « Chien ! » vociféra-t-il. Puis il s'efforça, suivi de Ali et luttant contre la foule, de se rapprocher d'Élie qui à terre dans une mare de sang, tourné vers lui, le regardait. Mais soudain Kemal ressentit un choc au ventre et s'écroula. « Traître », cria Werner en allemand, disparaissant dans la foule. Ali sortit son pistolet pour venger son maître mais des hommes furieux les serraient de toutes parts et il craignit d'être séparé de Kemal s'il poursuivait Werner, l'amant de Celim.

Élie avait été mis à l'abri par Rebecca Lourtziel, accourue auprès de lui. Penché sur le blessé elle tentait de réduire ses saignements abondants. Le regard déjà vague, le jeune homme remuait ses lèvres difficilement, mais la reconnaissant il tenta de sourire : « Êtes-vous un ange ? murmura-t-il. Suis-je déjà au paradis ? alors je suis pardonné. » Rebecca lut dans ses yeux emplis de tendre douceur un adieu d'une si poignante tristesse qu'elle l'agrippa contre elle : « Non ! non ! ne pars pas ! » cria-t-elle suffoquant de sanglots. Malgré le vacarme autour d'elle, les morts et les blessés qui gisaient encore au sol, Rebecca ne pouvait s'arracher à son chagrin. Serrant contre elle la tête d'Élie, elle ferma ses paupières et déposa sur son front un long baiser. Elle se relevait, les traits décomposés, pour s'occuper des autres blessés quand Ali soute-

nant Kemal s'approcha d'elle. Il avait plus confiance dans les soins des Juifs que dans ceux des Arabes. D'ailleurs ceux-ci n'avaient pas même prévu d'ambulances et fuyaient en abandonnant leurs blessés. La vengeance appartenait à Kemal, elle pouvait attendre.

« J'ai un grand blessé ici, dit Ali en anglais, je vous prie de le prendre en ambulance avec M. Élie Salem, ils étaient très amis.

— Qui êtes-vous ? demanda Rebecca devant cet homme masqué, découvrez votre visage. »

Ali rejeta sa kefya. D'un coup d'œil Rebecca évalua la gravité et l'urgence de l'état de son compagnon. Elle fit signe aussitôt à des brancardiers qui emmenèrent Élie et Kemal dans la même ambulance à l'hôpital juif le plus proche où Kemal recevrait les premiers soins. « Élie ! » appelait Kemal dans un murmure à peine audible. Mais son appel demeurait sans réponse. Les inscriptions hébraïques qu'il voyait partout lui rappelaient un vague souvenir. Qu'était-ce donc ? Dans un éclair il revit le parchemin du talisman de sa mère et ressentit comme un coup de poing en pleine poitrine.

Les blessés étaient si nombreux que les médecins surchargés laissèrent Ali au chevet de son maître. Ali remarqua que tout le personnel était juif et parlait hébreu. Après qu'il eut reçu les soins nécessaires et malgré sa plaie douloureuse, Kemal voulut retourner immédiatement chez lui. Il devait absolument voir son fils avant de mourir. Quand il apprit l'intention de Kemal, Jacob Yamin, le médecin qui le soignait, tira une chaise près de son lit, s'assit et lui demanda les raisons de son départ précipité, lui assurant qu'on ferait le maximum pour le soigner et lui sauver la vie. Ali nota une certaine ressemblance entre lui et Kemal : même type yéménite, même chevelure noire frisée, mais une étrange anomalie du regard l'intriguait : le médecin avait un œil noir et l'autre bleu.

Assis près de Kemal, le visage attentif, le docteur l'écoutait. Ali eut l'impression qu'un courant le reliait au moribond, deux hommes si semblables. Ils pourraient être frères, se dit-il et inopinément il pensa à la belle Nourmahal qui avait séduit Ramadan

Pacha par son étrange regard et à sa fille Salam morte du typhus quand Kemal avait cinq ans.

« Dites-moi Docteur, ai-je une chance de m'en tirer ? demanda Kemal d'une voix affaiblie.

— Si vous restez, répondit-il après un silence, nous ferons tout notre possible pour vous maintenir en vie. Si vous partez, vous n'aurez presque pas de chances

— Je dois rentrer, fit Kemal, je dois voir mon fils. »

Comprenant que sa décision était irrévocable, Yamin prescrivit les médicaments nécessaires au voyage et se retira, regrettant le départ de ce malade qui lui inspirait une indéfinissable sympathie et qu'il ne pourrait sauver. Rebecca remit à Ali les pansements et les médicaments pour le voyage et lui en expliqua l'usage. Le docteur Yamin téléphona à ses collègues au Caire pour qu'une ambulance les attende à la gare. Les brancardiers seraient sur le quai et viendraient prendre Kemal dans le wagon même, leur dit-il.

Ali réserva un compartiment dans le train et avec les brancardiers de l'ambulance y installa Kemal étendu sur la banquette. Les analgésiques donnés par le docteur Yamin plongeaient le blessé dans une profonde torpeur dont il émergeait quand les cahots du train accentuaient la douleur récurrente. Quelle souffrance le torturait davantage, son corps saignant ou la trahison d'Hermine ? Tuerait-il la maîtresse de Celim et l'enfant qu'elle portait ? Qui avait décidé de se débarrasser de lui, elle ou son amour ? La balle qui le visait avait tué un autre. Élie lui avait sauvé la vie au prix de la sienne. Et ce médecin yéménite juif qui le soignait... comme la vie était imprévisible ! Et son étrange regard... celui de sa mère, une Yéménite aussi et celui de sa sœur décédée. Kemal remuait confusément toutes ces pensées alors qu'il sentait la mort l'envahir dans son néant. La vie se retirait de lui, emportant ses vanités, amour, désir, force, le réduisant à un sac d'os et d'entrailles. Puis il réémergeait à la conscience. Entraînerait-il Hermine dans sa mort ? Qui s'occuperait du jeune Hassan ? Le condamnerait-il à l'enfance qu'il avait eue, privée de mère ? Que ce voyage était long ! « Ali sommes-nous loin ? demandait-il dans un souffle.

— Non maître, nous arriverons bientôt. Tenez bon, répondait Ali penchant sur lui son visage tendu par l'angoisse. De temps à autre, il lui soulevait la tête et l'aidait à boire.

Kemal rassembla ses forces :

— Ali, murmura-t-il, tu placeras mon pistolet sous mon matelas, à portée de ma main. N'oublie pas.

Il déciderait plus tard. Plus tard ? Avait-il un plus tard ?

— Maître, répliqua Ali d'une voix suppliante, je suis à vos ordres, je ferai ce que vous m'ordonnerez.

Après un silence, Kemal poursuivit dans un souffle, économisant ses forces :

— Ali, c'est toi que je nomme mon intendant. Tu seras en charge du domaine jusqu'à la majorité de Hassan. Donne-moi du papier et une plume. »

Ali se mit à pleurer et lui tendit de quoi écrire.

« Ceci est mon testament, écrivit Kemal avec effort. Je lègue tous mes biens à mon fils aîné Hassan. Ni sa mère ni la famille de sa mère ne pourront les administrer. Ali sera consulté jusqu'à la majorité de Hassan. »

« Quelle date sommes-nous, demanda-t-il ?

Dans un suprême effort il écrivit la date et signa, puis renversant la tête en arrière il ferma les yeux :

— Ali, fit Kemal épuisé, je te fais confiance, ne l'oublie pas, c'est un serment qui nous lie au-delà de la mort. Prends bien soin de ce testament car tu auras beaucoup d'ennemis. Tu as vu qui m'a tué, tu as vu qui a tenté de me sauver. Protège les Salem.

Ali suffoquait dans ses sanglots :

— Maître, maître, je jure d'agir selon votre désir et de me consacrer corps et âme au bonheur de Hassan en souvenir de son Excellence, de sa confiance qui m'honore et de tout le bien qu'elle m'a fait. »

Il saisit sa main et l'embrassa avec effusion. Malgré l'effet soporifique des médicaments, Kemal, luttant contre le sommeil, s'informait fréquemment du trajet parcouru. Aurait-il encore la force de viser et tuer Hermine ? Verrait-il Hassan avant de succomber ? Saurait-il qui avait fomenté ce crime ? Celim ? Hermine ? les deux ?

Sa force et ses pensées se concentraient sur sa volonté de voir son fils. « Dieu, suppliait Kemal, punissez-moi pour mes fautes mais laissez-moi voir encore une fois mon fils. » Serait-ce donc la fin ? Sa vie se briserait-elle inachevée, mêlée au grand écoulement indifférent du temps ? Si proche de l'au-delà le mystère du Palais semblait se révéler à lui. Il avait dû aller dans un hôpital juif en Palestine pour découvrir à la veille de sa mort son frère juif qui le regardait et le soignait avec les yeux de sa mère et de sa sœur. Celui qui au seuil de la mort lui faisait comprendre Élie. Quand il sombrait dans le sommeil, il rêvait qu'Élie était son frère. Il le voyait s'avancer vers lui dans le parc en souriant. Avait-il deux pères ? se demandait-il dans une semi-inconscience.

Sur le quai, à la gare du Caire, les ambulanciers et un médecin prévenus par le docteur Yamin les attendaient pour les conduire au Palais. Malgré ses douleurs et son épuisement Kemal semblait soulagé d'être arrivé chez lui.

Hassan, les yeux agrandis par l'angoisse, l'attendait impatiemment près de sa mère dans le grand hall. Dès qu'il vit son père, il éclata en larmes et courut vers les ambulanciers qui le transportaient dans sa chambre. Hermine s'approcha mais Kemal sans la regarder ordonna : « Viens seul avec moi Hassan ! personne d'autre sauf Ali !

Ali entra dans la chambre avec le garçonnet et referma la porte derrière eux. Rassemblant ses dernières forces Kemal lui fit ses ultimes recommandations :

— Donne-moi ta main Hassan, lui dit-il avec effort, tu as maintenant dix ans, fais confiance à Ali et jure-moi que tu protégeras toujours, quoi qu'il arrive, la famille Salem qui habite au bout du parc. Jure-le-moi, maintenant, c'est très important, tu les protégeras quoi qu'il arrive et même contre ta mère.

Tremblant, le visage inondé de larmes, l'enfant jura en sanglotant.

Ali se pencha sur Kemal dont la respiration était devenue un râle :

— Voulez-vous voir Dame Hermine ? » demanda-t-il au mourant.

Mais Kemal était déjà parti. Ali lui ferma les yeux, puis, le cœur brisé, il embrassa et serra fortement Hassan dans ses bras

et lui jura de toujours le servir. Avant de faire entrer Hermine, il retira discrètement le pistolet dissimulé sous le matelas. La jeune femme s'élança vers son mari et l'enlaça en pleurant, mais Kemal ne répondit pas à ses caresses.

Le 23 août 1929 le pogrom arabe qui avait été bien préparé se généralisa dans tout le pays pendant une semaine. Atterré, Yabès lut dans la presse anglaise le compte-rendu du Haut-Commissaire britannique Sir John Chancellor le 1<sup>er</sup> Septembre 1929. Il condamnait des violences perpétrées avec une férocité sanguinaire et des crimes d'une sauvagerie inqualifiable contre des Juifs sans distinction d'âge ni de sexe, surtout à Hébron et à Safed. Dans tout le pays il y eut 133 juifs tués, 339 blessés. La police anglaise tua 116 Arabes et en blessa 232, les pillages et les destructions furent énormes. Les Juifs se défendirent pied à pied, ne reculèrent nulle part et aucun village ne dut être évacué.

Hermine prit le deuil de son mari et de Celim, son amant. Un mois plus tard elle mit au monde une petite fille dont les yeux au bout de quelques semaines furent l'un bleu et l'autre noir.

« Ah ! fit la jeune mère surprise, elle nous réunit Kemal et moi. »

Jugeant qu'une veuve moins que trentenaire ne devait pas prolonger son deuil et s'enterrer à Ghezireh, Mme von Izenburg emmena sa fille et ses enfants en Allemagne où l'ascension de Hitler devenait fort prometteuse.



Depuis la mort de Kemal, Ali se demandait s'il tuerait Werner ou si la vengeance appartenait à son fils. L'absence de son maître le rongait comme un ulcère et son corps tremblait de rage à la vue de Werner. Était-il un couard ? Laisserait-il longtemps se prélasser dans le Palais l'assassin de Kemal Pacha ? celui qui délibérément l'avait ôté du monde des vivants ? Que faire, se demandait-il horrifié, craignant la présence auprès de Hassan du meurtrier de son père. Ne serait-il pas capable d'exécuter aussi le fils ?



Dès son retour Ali se sentant épié demeurait sur ses gardes. Il ne fut pas long à soupçonner Werner de vouloir supprimer le témoin de son crime. Il ne se trompait pas. Le lendemain du départ de la famille pour Berlin, alors qu'il marchait un matin sur la berge déserte longeant une route, un homme le visage dissimulé, jaillit subitement d'un buisson et lui porta plusieurs coups de couteaux. Comme Ali défendait chèrement sa peau, l'agresseur percevant soudain le ronflement d'une voiture qui approchait, dissimula rapidement Ali dans les buissons et s'enfuit.

Ali saignait abondamment. Dieu, supplia-t-il, aide-moi à survivre afin que j'accomplisse la mission de mon maître auprès de son fils !

Le cœur lourd Rebecca Lourtiel revenait des Figuiers. Elle avait voulu voir la maison où avait vécu Élie Salem s'y sentant attirée comme par un aimant. Longuement elle avait regardé la villa, le jardin, prise d'une profonde émotion comme si l'esprit d'Élie y était encore et l'accueillait. Pourquoi avait-elle le sentiment d'avoir perdu un ami alors qu'ils s'étaient si peu parlé. Elle avait conduit le long de la berge, imaginant voir Élie s'avancer vers elle de son long pas élastique, souriant, son regard phosphorescent débordant de douceur. Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle freina et sortit de la voiture, se rapprochant lentement de la berge. Élie venait-il ici parfois ? Cet adieu à Élie Salem mettait un terme à un rêve qu'elle n'avait su mener à son aboutissement. Elle était désormais libre pour accepter la demande en mariage du docteur Jacob Yamin. Alors qu'elle retournait à la voiture, le visage grave et empreint de tristesse, elle vit horrifiée des flaves de sang qui la menèrent vers un buisson. Précautionneusement elle écarta les branches, un homme couvert de sang gisait au sol. Elle se pencha vers lui :

« Ne crains rien, dit-elle doucement le cœur battant, je suis infirmière je vais t'aider. »

À cette voix qui lui semblait familière Ali se tourna et ouvrit les yeux. Rebecca le reconnut. C'était l'homme qui avait sollicité son aide à Hébron et qui semblait connaître Élie.

Arrivée à l'hôpital israélite Rebecca demanda à deux brancardiers de déposer Ali dans la salle des urgences où bientôt des

médecins les rejoignirent. Désirait-il porter plainte à la police ? Ali refusa net et garda le silence. Ses plaies étaient nombreuses mais pas mortelles. Une fois conduit à l'hôpital il reconnut l'infirmière vers laquelle il avait couru à Hébron pour soigner son maître. Un sentiment de sécurité l'apaisa. Hassan était en Allemagne avec sa mère, il aurait le temps de se remettre totalement et de réfléchir. Grâce soit rendue à Allah qui avait mis Rebecca sur son chemin une seconde fois.

Quand la condition d'Ali s'améliora, Rebecca s'enquit de Kemal. Comment avait-il supporté le voyage ? avait-il pu revoir son fils ? Sans donner de détails, Ali la renseigna. Durant son séjour à l'hôpital, il réfléchit aux moyens de s'acquitter de sa tâche : veiller à l'éducation de Hassan et au maintien du domaine. Mais qui gérerait les biens du garçonnet ? sa mère ? Werner ? Il décida de s'en ouvrir à Behor Salem. Il devait de toutes façons passer chez lui pour leur porter – une fois de plus – une mauvaise nouvelle qu'ils connaissaient sans doute déjà.

Une semaine après, évitant de se faire voir au Palais, Ali se rendit chez les Salem et les yeux baissés devant leur chagrin, leur raconta les derniers moments d'Élie. Il ne s'attarda pas chez eux, le regard égaré de Behor Bey lui était trop pénible, après tout Kemal et lui étaient partis pour tuer des Juifs ! Mais en le quittant il lui demanda la permission de revenir lui parler. Deux jours plus tard, il retourna aux Figuiers et montra à Behor le testament de Kemal : comment protéger les intérêts de Hassan ? Behor le mit en contact avec Maître Cherif Pacha, avocat très connu du Barreau. Le testament de Kemal fut enregistré et l'héritage de Hassan placé sous une curatelle jusqu'à sa majorité selon la loi musulmane.

Ce premier pas accompli, Ali se sentit soulagé. Afin de poursuivre sa mission il décida de ne pas retourner au Palais où peut-être il ne survivrait pas à une autre tentative d'assassinat. Il se laissa pousser la barbe et les moustaches, adopta des vêtements populaires et prit un logement non loin du Palais d'où il pourrait se renseigner sur l'enfant en attendant le moment de le voir et lui faire connaître la vérité. Personne ne devait savoir qu'il avait survécu aux coups du

meurtrier. Il se rendait souvent en catimini au Palais. Dissimulé sous une ample cape à large capuchon il voyait de loin Hassan et sa petite sœur jouer sous la surveillance de la gouvernante allemande. La fillette, qui héritait de l'éblouissante beauté blonde de sa mère, était la préférée de la famille. Son frère Hassan, jeune adolescent brun au regard taciturne semblait rechercher la solitude. Un jour Ali acheta quelques brebis et envoya son fils obtenir de Jean, le jardinier, la permission pour son père, un vieux berger, de faire paître ses brebis dans un endroit laissé à l'abandon à l'extrémité du parc. Le berger lui fournirait du lait et du fromage. Jean accepta sans problèmes et l'on s'habitua à voir de très loin un vieil homme portant une ample cape usée surveiller ses six brebis.

Six ans passèrent et quand Hassan eut atteint ses seize ans, Ali décida de se faire reconnaître. Il commença par familiariser l'adolescent à sa présence en le croisant souvent quand il était seul dans le parc, guettant le moment propice. Puis un jour il se rasa la barbe et les moustaches, se munit de la copie du testament de Kemal qu'il avait précieusement gardée et apercevant le jeune homme seul, il s'avança vers lui, fit volte-face et rejeta son capuchon :

« Votre Honneur me reconnaît-elle ? demanda-t-il.

Hassan tressaillit, cette voix...ce visage... Ses yeux s'embuèrent, il cacha son visage dans ses mains.

— Je suis Ali, fit le berger...

Ali ! il l'avait tant cherché... on lui avait dit qu'il était mort.

— J'ai survécu aux coups de l'assassin et je me suis caché jusqu'à votre majorité car je devais transmettre à votre Honneur le dernier message de votre père. Vous devez savoir qui l'a tué !

— On m'a dit que c'était Élie le traître, avec les Juifs.

— Non ! répliqua Ali, j'étais là, j'ai vu toute la scène et c'est moi qui ai ramené votre père ici. C'est pourquoi l'assassin de Kemal Pacha a voulu me faire tuer. Il craignait que je ne vous dise la vérité.

— Viens, fit Hassan bouleversé, ne me parle pas ici. Va m'attendre devant l'épicerie grecque et je t'y rejoindrai. »

Dix minutes plus tard les deux hommes se retrouvèrent et avisèrent sur la berge un endroit isolé où ils purent s'asseoir, non

loin du lieu où Ali avait été agressé. Contenant son émotion Ali fit le récit des événements à Hébron, la mort d'Élie Salem tué par erreur par Celim qui visait Kemal, la vengeance du Pacha et l'assassinat perpétré par son oncle Werner. Puis il lui raconta les soins donnés à l'hôpital juif et le long retour en train parce que Kemal pacha voulait voir son fils avant de mourir. Il lui dit qu'il ne savait par quelle coïncidence l'infirmière qui avait soigné son père en Palestine l'avait sauvé de son assassin. Enfin il lui donna le testament de Kemal.

En l'écoutant Hassan pleurait abondamment. Tout s'éclairait maintenant. Tant de choses étaient restées mystérieuses pour lui. Personne ne répondait à ses questions. C'était comme si une ombre maléfique planait sur son passé.

« Ali... je sens des âmes prisonnières dans ce palais. Elles s'épanchent en moi et leurs larmes coulent dans mon sang. Ali, je ne connais rien de mon père, parle-moi de lui..., et s'accrochant au bras de l'officier – ne me quitte plus je t'en supplie. Je ne pourrais pas le supporter.

Ali réfléchit, il ne voulait pas demander à l'adolescent s'il vengerait Kemal. Il hocha la tête :

— Votre Honneur, votre oncle Werner me supprimerait si je revenais.

Hassan se redressa :

— Ali, fit-il avec une expression autoritaire qui modifia ses traits d'adolescent, je me destine à la carrière militaire, comme mon père, comme toi. Je saurai bientôt tenir une arme et je sais ce que j'ai à faire. Le sang de mon père, sa souffrance me consomment et je brûle de m'acquitter de mon devoir.

Ali sourit et regarda Hassan avec fierté :

— Je le savais, c'est pourquoi je me suis abstenu toutes ces années de venger mon maître que j'aurais servi jusqu'au bout du monde. Je voulais vous laisser à vous ce devoir pour apaiser l'âme de Kemal Pacha et j'ai attendu impatiemment en me cachant autant qu'il fallait pour vous en informer. Maintenant je suis à vos ordres et en paix avec ma conscience. Je vous ai dit la vérité.

— Ali continue à te cacher comme tu l’as fait jusqu’à maintenant. Nous irons ensemble voir l’avocat au sujet de mon héritage et nous resterons en relation. Mais je puis t’assurer que tu n’attendras pas longtemps avant de revenir au Palais. Mais qui sont ces gens que mon père m’a fait jurer de protéger ? C’est la famille d’Élie Salem qu’on appelle le traître ?

La tristesse assombrit le visage d’Ali, il baissa la tête, soupira :

— C’est une longue histoire, fit-il à voix basse, une histoire d’amitié et de guerre entre deux hommes valeureux. Mais je suis prêt si votre Honneur le désire à vous montrer où ses parents habitent, ce n’est pas loin d’ici. »

Un an plus tard le deuil frappa à nouveau le Palais. On avait découvert Werner, le front troué d’une balle, étendu sur le sol de son appartement dans la vieille ville, près de l’Azhar. La police crut que c’était une affaire de mœurs. Peu après le personnel du Palais s’étonna de voir Ali réintégrer son poste d’intendant au Palais alors que tout le monde depuis longtemps le croyait mort. Il avait vieilli et des cheveux blancs parsemaient sa chevelure. Le jeune maître ne donna aucune explication. Quant au berger, il avait disparu avec ses brebis.

Chez les Salem au bout de Ghezireh, la mort d’Élie racontée par Ali avait prolongé un deuil rompu par Isabelle qui voulait mettre de la joie dans la vie du jeune orphelin. Behor ne disait mot mais il levait vers le ciel un visage exsangue, songeant que le Seigneur le rassasiait d’absinthe. Bien que Nahum Pacha lui eût offert des responsabilités importantes au sein de la communauté, l’accumulation de ses charges ne pouvait effacer le vide laissé par la disparition d’Élie. Les menaces d’ailleurs s’accroissaient. La violence antisémite augmentait, propagée par les Frères musulmans et la propagande toujours plus prégnante des fascistes italiens empoisonnait le pays, la radio et la presse. Il constatait que Mussolini et le chancelier Hitler étaient devenus les idoles des nationalistes arabes en Palestine, en Égypte, en Syrie et en Irak. Embrigadée dans des formations paramilitaires, la jeunesse rêvait de guerres et de victoires contre les Juifs et les pouvoirs coloniaux. Par-delà les mers et les océans, cet antisé-

mitisme rassemblait chrétiens et musulmans, Européens et Arabes et même des Américains.

Ibram fut élevé dans l'ambiance indulgente du grand âge. Le suicide de Sarah, dont personne ne parlait, lui laissait une honte vague, comme s'il était affligé d'une tare familiale ou avait partagé une complicité déshonorante enfouie dans les arcanes du foyer. Le drame de son enfance palpait dans la maison d'une vie secrète, perceptible à ses seuls habitants, fièvre sous-jacente où l'adolescent écoutait bruire l'affection maternelle dont il rêvait. Dans sa jeunesse studieuse on ne parla jamais de sionisme. Après la lecture des journaux, Behor l'appelait dans sa bibliothèque.

« C'est ici que tu es né, déclarait-il sourdement, ce pays est le tien. Ne le quitte jamais. »

Son regard se détournait d'Ibram. Devant ses yeux accablés s'imposait l'image d'Élie, les bras croisés, le regard lointain, comme en cet après-midi de 1914, lorsqu'ils s'étaient affrontés... puis le souvenir de son père dont il ramassait les morceaux.

Son monde intelligible craquait. Certes il en avait vu des réfugiés aux destins brisés ! L'univers des mots avec ses structures sereines, ses analyses équilibrées peut-il prémunir contre l'incertitude et l'instabilité des événements ? Impuissant à se rénover mais incapable de croire aux valeurs d'autrefois, il se sentait comme un infirme privé d'intelligence. Quel sens, quel but avaient sa vie, ses actes ? L'érudition, aliment jusqu'alors essentiel à son existence, déesse colossale et fragile, se brisait dans la souffrance des hommes et leur violence. Que valaient ces livres dont il s'était entouré, remparts qu'il voyait s'effriter dans un bain de sang ? Parfois, entrant dans son cabinet il y trouvait le vieux Moïse qui l'attendait dans son attitude familière de patience soumise. Mais il le regardait avec la révolte d'Élie. Mon père ou mon fils ? se demandait Behor portant la main à ses yeux comme un homme halluciné. Le spectre se dressait laissant tomber le sang sec de sables funèbres. Inclinant son visage, il l'interrogeait anxieusement : Alors fils... que disent nos sages ? Quel est le destin d'Israël, cible du chaos sanguinaire des puissants ?

Les soirs d'été le salon aux fenêtres grandes ouvertes accueillait la nuit criblée d'étoiles. Un souffle tiède exaltait les senteurs du jasmin et Behor, assis dans le fauteuil Renaissance auprès de l'abat-jour florentin rapporté par Élie de San Remo, sentait une miséricorde divine descendre sur terre. Les yeux levés dans une supplication qui évoquait Rachel, il murmurait le cri biblique d'amour et de détresse : « Bien aimés les souffrants... » Quoiqu'Isabelle fût près de lui, Ibram savait que Behor, atteint de surdité, monologuait tout seul dans son champ d'aphone solitude.

Toutes lumières éteintes pour éviter le pullulement des insectes par les tièdes soirées d'été saturées de langueurs odoriférantes, Isabelle ne tolérait que la clarté de la lampe florentine. Behor affectionnait la compagnie chaque soir ressuscitée de ces personnages descendus des temps jadis, souriants et courtois dans leurs atours d'une autre époque. Même si son regard fatigué se voilait, il éprouvait toujours un réconfort en leurs présences fictives, comme si ces diaphanes évocations d'autrefois témoignaient d'une pérennité des choses malgré l'effritement du temps.

Et en effet un monde nouveau surgissait, des quartiers entiers percés de larges avenues remplaçaient les champs de maïs et les vieilles mesures. De coquettes villas et des immeubles modernes recouvraient Ghezireh. Même au Palais le temps avait fait son œuvre et l'on disait que Hassan, le fils de Kemal, suivait les traces de son père. Parfois Behor, se promenant à Ghezireh, s'arrêtait : n'était-ce pas ici le petit bureau de poste et là l'ancienne épicerie ? Il tentait de retrouver ses souvenirs, ses repères... mais tant de gens autour de lui avaient disparu, des collègues, des membres de sa famille... Et ce jeune adolescent bronzé à la chevelure noire et frisée qui s'arrêtait devant le petit portail de bois et le regardait comme s'il voulait entrer et lui parler, n'était-ce pas Kemal ? Kemal enfant qui venait jouer avec Élie ? Mais Élie n'était plus et le jeune homme repartait. Parfois un homme plus âgé l'accompagnait. Ils devisaient un instant devant le portail puis reprenaient leur promenade. Mon Dieu où vont donc les âmes ? Qu'advient-il de toutes ces vies, de tous ces efforts... de toutes ces joies et ces peines... Où sont-ils donc tous ces êtres aimés ?

Les vendredis soir, après le départ de leurs enfants et petits-enfants, Isabelle s'approchait de la fenêtre, le regard lourd.

Ô Très-Haut, apaise les âmes qui se cherchent, réunis-les en ton amour, Ô Dieu, car l'amour est plus fort que la mort ! priait-elle.

Ainsi serait préservée la cadence sacrée du cours des choses, garantie la stabilité familiale et l'ordonnance préétablie des traditions fonctionnerait sans heurts. Car il fallait qu'en son renouvellement cyclique, le temps reproduise indéfiniment le même sens des choses et de la vie, afin que dans les entrailles des vivants, les morts revivent perpétuellement ressuscités. Là quand tout s'accomplirait dans les rythmes des temps coulants, seul son squelette reposerait en son ultime sépulture, aux lieux silencieux où nulle empreinte ne se survit car, s'enfuyant dans son linceul de sable nacré, elle reviendrait vivre dans les rires fusant sous la vigne, dans l'odeur gluante et sirupeuse des confitures cuisant sous le feuillage d'un citronnier. Elle se reposerait sur la berge, dans la gaze de l'été, bercée par les plaintes des bateliers glissant sur les liquides et mouvants diamants du fleuve. Elle reviendrait dans les nouveaux printemps, dans l'ardeur du soleil, le crépitement des couleurs et des parfums et dans les activités journalières des rites accomplis.



Malgré son jeune âge, Hassan qui accompagnait souvent sa mère en Allemagne était conscient des menaces de guerre et de mort qu'annonçait la politique du Chancelier Hitler. D'ailleurs sa mère avait fait du Palais un centre germano-arabe de propagande nazie antisémite. Son père n'aurait pas approuvé cette ambiance haineuse où l'on envisageait dans les réjouissances l'extermination du peuple juif. « Qui parle donc aujourd'hui des Arméniens ? » plaisantait Hermine. Hassan sellait son cheval et descendait un long chemin étroit traversant le parc. Il savait où sa tristesse le conduirait. « Je les protégerai, père, se disait-il. Je te l'ai promis. » Il avait chargé Ali, toujours à son service, de le tenir au courant de



la vie aux Figuiers et apprit ainsi qu'Isabelle et Behor, à quelques mois d'intervalle, étaient décédés. Ibram s'était marié et le couple avait eu une petite fille nommée Ghazal.

Quand la deuxième guerre mondiale éclata, Hassan vit sa mère exulter de joie aux premières conquêtes allemandes. Et lorsque les armées italienne et allemande campèrent aux portes d'Alexandrie, elle anticipa avec une impatience fébrile les réjouissances pour fêter leur victoire. La populace survoltée se préparait à célébrer leur entrée triomphale dans le pays. Chaque soir Hermine écoutait Amin al-Husseini, réfugié à Berlin avec de nombreux représentants du nationalisme arabe, lancer à la radio des diatribes haineuses incitant les musulmans à exterminer les Juifs. Elle savait qu'il avait promis à Hitler le soutien des pays musulmans et se préparait à retourner à Jérusalem avec les forces nazies. Ses appels au djihad faisaient accourir à Berlin des centaines de milliers de musulmans d'Asie, d'Afrique et des anciennes colonies ottomanes d'Europe. Ils s'engageaient dans des unités spéciales de la Wehrmacht ou dans les Waffen-SS sous le ministère de Himmler, lui-même déjà converti à l'islam. Des nationalistes arabes chrétiens et musulmans de Syrie, d'Irak, d'Égypte et de Palestine l'avaient rejoint. Tous engagés sous la bannière nazie. Quand dans les sables brûlants d'Alamein les Anglais mirent en déroute Allemands et Italiens, Hermine s'habilla de noir. Bientôt la fortune de la guerre bifurqua en Europe aussi, le gros de l'armée allemande s'enlisa dans les neiges russes et les troupes américaines commencèrent à infliger d'irréparables revers aux forces de l'Axe. Le spectre de 1918 semblait revenir.

Le teint à peine flétri par la quarantaine Hermine était toujours belle. Hassan, ce blanc-bec qui ressemblait tant à son père, lui reprochait sa vie mondaine, ses beuveries, ses amants. Sa rancune contre Kemal pour avoir laissé toute sa fortune à son fils, se reportait sur Hassan, ce fat qui prétendait contrôler sa vie et ses dépenses. Par Hassan, maugréait Hermine, Kemal continuait à la surveiller et se vengeait. C'est la faute d'Ali, ce misérable valet, pensait-elle, lui reprochant son ascendant sur son fils.

Le 8 mai 1945, jour de la victoire des Alliés et de la reddition de l'Allemagne, Hermine porta à nouveau le deuil et jeûna trois jours. Dans le monde arabe des pogroms anti-juifs soulevaient les foules en Égypte, en Syrie, en Irak, en Lybie et en Afrique du Nord. Les Frères musulmans appelaient au djihad et à la terreur. Le 24 février l'un des leurs avait abattu au Caire à coups de pistolet le Président du Conseil, Ahmed Maher, pour avoir annoncé l'entrée en guerre de l'Égypte contre l'Allemagne.

Le 29 mai 1946, Hermine apprit par la radio l'arrivée triomphale du Mufti au Caire. Protégé par la France, il avait échappé au Tribunal de Nuremberg et avec un faux passeport, avait pu regagner l'Égypte où il fut accueilli triomphalement. Hermine rompit son deuil. Rien n'était encore perdu.

Au cours de leurs longues promenades à cheval ou de leurs déplacements dans le Delta pour visiter les terres et les villages de Hassan, Ali au fil de ses souvenirs étanchait la soif intarissable de son jeune compagnon avide de mieux connaître son père. Il se soumettait volontiers à ces interrogatoires qu'il estimait un devoir sacré. Un jour il évoqua pensivement la ressemblance entre Kemal et le médecin juif qui l'avait soigné en Palestine dont les yeux étaient semblables à ceux de sa sœur.

« Vraiment ? » fit Hassan incrédule.

Il y songea si souvent qu'il décida qu'ils iraient à Jérusalem rencontrer ce docteur. Ali tenta de le dissuader car la situation, dit-il était très instable. Le délégué égyptien aux Nations Unies venait de déclarer que la partition de la Palestine mettrait en danger la vie d'un million de juifs dans les pays musulmans. Et Azzam Pacha, secrétaire de la Ligue arabe récemment créée, prédisait un vaste pillage et le déferlement en Palestine de volontaires musulmans venant des Indes, d'Afghanistan, de Chine et d'ailleurs, excédant le nombre des Arabes de Palestine et même des centaines de volontaires anglais. Il tonnait : « Ce sera une guerre d'extermination et un immense massacre dont on parlera comme des massacres des Mongols et des croisades ! » Les pays arabes en ébullition étaient sur pied de guerre. Les radios hurlaient des chants militaires : « Tue ! tue ! tue ! »

Et en effet, après le vote de novembre 1947 des Nations unies en faveur d'une partition de la Palestine, les émeutes contre les Juifs à Haïfa, Tel Aviv, Jaffa, Lod, Jérusalem et sur les routes causèrent d'innombrables morts et blessés. La police et les troupes anglaises, sur leur départ, laissaient faire. Ces scènes de sauvagerie se répétaient à Damas, Alep, Bagdad, Beyrouth, Aden. Le monde arabe était en ébullition, l'Azhar avait lancé un appel à la Guerre sainte contre les Juifs et de Damas les vociférations de Amin al-Husseini enflammaient le monde musulman. Des bureaux d'enregistrement pour les volontaires s'ouvrirent à Damas, Beyrouth, Bagdad et en Égypte. L'Angleterre livrait des armes à la Transjordanie, à l'Égypte et à l'Irak, mais aucun pays excepté la Tchécoslovaquie ne voulut en vendre aux Juifs.

Malgré cette situation anarchique Hassan tint bon. En Palestine la haine antijuive les enveloppa dans sa fournaise Dans cette atmosphère de violence et d'insécurité Ali revivait les derniers jours de Kemal en septembre 1929. Pourtant ils étaient en février 1948 ! Le cœur serré ils allèrent à l'hôpital. Le docteur Boaz Yamin était absent mais ils trouvèrent son épouse, Rebecca mère de quatre enfants. Ses yeux s'embuèrent à la vue de Ali et au souvenir de leur première rencontre quand, ulcérée et penchée vers Élie, elle recueillait son inoubliable adieu. Oui, dit-elle à Hassan, son père devant la mort et la souffrance avait montré une force et un courage admirables. En la quittant, Hassan demanda à Ali : « Crois-tu que nous ferons la guerre aux Juifs ? » Ali ne répondit pas. Car la guerre était partout. Dès janvier trois armées arabes avaient pris position dans le pays à la barbe des Anglais : la Légion arabe du roi de Transjordanie, l'Armée de Libération Arabe de la Ligue arabe et celle du Mufti. Celui-ci avait repris contact avec ses milices de musulmans nazis infiltrés qui se dissimulaient dans les villages arabes, mettaient le feu aux champs et aux villages juifs. Ces bandes semaient le chaos dans tout le pays, harcelaient les Juifs, les tuaient au couteau ou au pistolet et menaient partout une guérilla sanglante.

Ils quittèrent une Palestine déjà en guerre. Rebecca survivrait-elle ? se demandait Hassan. Certains États arabes hésitaient

à déclarer la guerre, mais les foules fanatisées par le mufti et les Arabes de Palestine l'exigeaient. Ne pouvant résister aux pressions populaires exacerbées, les dirigeants arabes regroupaient leurs armées aux frontières de la Palestine, prêtes à y déferler dès le départ des Anglais. Ceux-ci partaient dans le désordre, abandonnant leurs positions aux soldats transjordanien.

Aux Figuiers, Ghazal avait remarqué le fréquent passage devant leur jardin d'un jeune homme brun aux cheveux frisés. Parfois elle le voyait galoper dans l'allée sablonneuse ombragée de banians. Elle savait qu'il était le fils de feu Kemal Pacha et habitait au Palais. Un matin elle se réveilla et aussitôt ressentit un grand bonheur. Aujourd'hui j'ai quinze ans ! se dit-elle. Et cela lui sembla d'une importance capitale. Un instant elle se souvint qu'elle ne pourrait sortir car les Juifs se faisaient massacrer dans les rues du Caire, et la veille elle avait pleuré en entendant la radio parler des charniers en Europe emplis de millions de Juifs. J'y penserai plus tard, se dit-elle, pas aujourd'hui ! Sa mère lui avait préparé le repas qu'elle aimait et toute sa classe viendrait l'après-midi. La matinée était radieuse, elle s'affaira à sa toilette, se coiffa avec soins et après s'être regardée longtemps au miroir, se trouva très jolie. Verrait-elle aujourd'hui le beau cavalier ? À son évocation elle sentit le monde exploser de joie, le soleil l'envelopper comme un ami et les parfums du jardin l'enchanter de leur symphonie. Puis vinrent les nombreux messages affectueux d'amies et de parents et enfin après un déjeuner succulent, elle alla impatiente et tout excitée, disposer sur une grande table les gâteaux et les sandwiches apportés de chez Groppi par le chauffeur. Sur les arbres les figes mûrissaient, dégageant leur parfum. Prenant un panier Ghazal alla les cueillir pour les mettre au milieu de la table. Soudain se sentant observée, elle se tourna et reconnut Hassan. Spontanément un sourire illumina son visage, elle prit un bol où elle disposa des figes et courut le lui offrir.

« Aujourd'hui c'est ma fête, chuchota-elle, ses yeux verts phosphorescents de soleil et de joie plongeant dans ceux de Hassan sombres et tristes. Et comme si elle voulait partager avec lui un merveilleux secret, elle murmura : j'ai quinze ans ! »

Hassan ébloui la regardait sans mot dire, se sentant gagné par son bonheur. Une voix appela d'une fenêtre :

« Ghazal ! Ghazal ! »

La jeune fille lui fourra le bol dans la main et s'enfuit vers la maison. Hassan lentement s'éloigna, marchant comme dans un enchantement. « Ma petite protégée, pensait-il, je serai fidèle à mon père. » En rentrant au Palais il s'installa avec un journal sur la terrasse. Un domestique accourut et déposa sur une table un café et des petits fours. Hassan distrait déposa le journal près de lui. Son esprit était ailleurs. Il ne pouvait se détacher de la vision de Ghazal rapprochant son visage illuminé de joie près du sien. Un moineau s'aventura vers les biscuits, effleura sa main. Hassan baissa les yeux. Machinalement il lut dans un entrefilet qu'un Égyptien chrétien, un certain Ghirgis (Georges) Tamin, le grand ténor antisémite du nationalisme arabe, avait été exécuté à Damas. Il avait longtemps vécu à Berlin auprès du mufti qui l'avait ensuite accusé d'espionnage au service de sionistes américains. Dans ses papiers on avait trouvé sa correspondance avec un Juif égyptien, un certain Élie le traître, et même une lettre d'octobre 1929 jamais envoyée, où il écrivait : « Je vis nuit et jour dans la présence sulfureuse de Satan, je vois son œuvre de mort. Ce n'est pas la première fois que je te mets en garde. Mais le Jour du Seigneur viendra, il y aura de nouveaux cieux et une terre nouvelle où la justice habitera. » À Damas, alors que ses juges le condamnaient à être crucifié, une foule hystérique entra dans le prétoire, l'arracha à ses gardes et le déchira en morceaux. On ne retrouva pas même son corps.

## Glossaire

**ADAM (STYLE).** Style classique d'inspiration gréco-romaine.

**BAWAB.** Portier.

**BUND (yiddish).** Parti juif socialiste antisioniste russe.

**COURBACHE.** Fouet à lanière de cuir, dont une partie s'enroule autour du poignet, et qui est utilisé en Orient et en Afrique comme instrument de répression contre des personnes de rang inférieur.

**DAHABIEHS.** Maisons flottantes.

**DHIMMI.** Indigènes non musulmans tolérés dans la communauté musulmane aux termes d'un statut discriminatoire juridique, social et religieux.

**FOUL.** Plat oriental.

**GIAOUR.** « Mécréant. »

**MEZZÉS.** Hors d'œuvres orientales.

**MOLOKHEYA.** Soupe orientale cuisinée principalement avec la corète.

**OMDEH.** Maire de village.

**SALAMLIK.** Aile de l'habitation réservée aux hommes et aux invités.

**SÉBIL.** Fontaine publique.

**RAÏA.** Mot turc signifiant troupeau : Indigènes non musulmans dans l'empire ottoman (*dhimmi*).

« **SABAH EL KHEIR !** » Matin heureux !

« **YEMINAK ! CHEMALAK !** » À droite ! à gauche !

**YICHOUV (hébreu).** La population juive en Palestine

## Table

AVANT-GUERRE : MARS 1914	7
GEORGES	37
LE CONFRONTEMENT	81
LA GUERRE : AOÛT 1914	111
LA DÉROUTE : 1917	147
LA PAIX : AVRIL 1920-AOÛT 1925	185
HÉBRON : AOÛT 1929.	230



Achévé d'imprimer en septembre 2021  
sur les presses de la société coopérative ouvrière  
de production Nouvelle Imprimerie Laballery  
à Clamecy (Nièvre)  
N° d'impression :  
Dépôt légal : septembre 2021  
Imprimé en France

Les provinciales  
ISBN : 978-2-912833-68-6  
[www.lesprovinciales.fr](http://www.lesprovinciales.fr)

